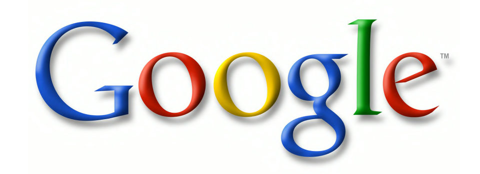


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

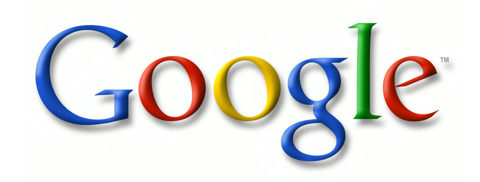
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

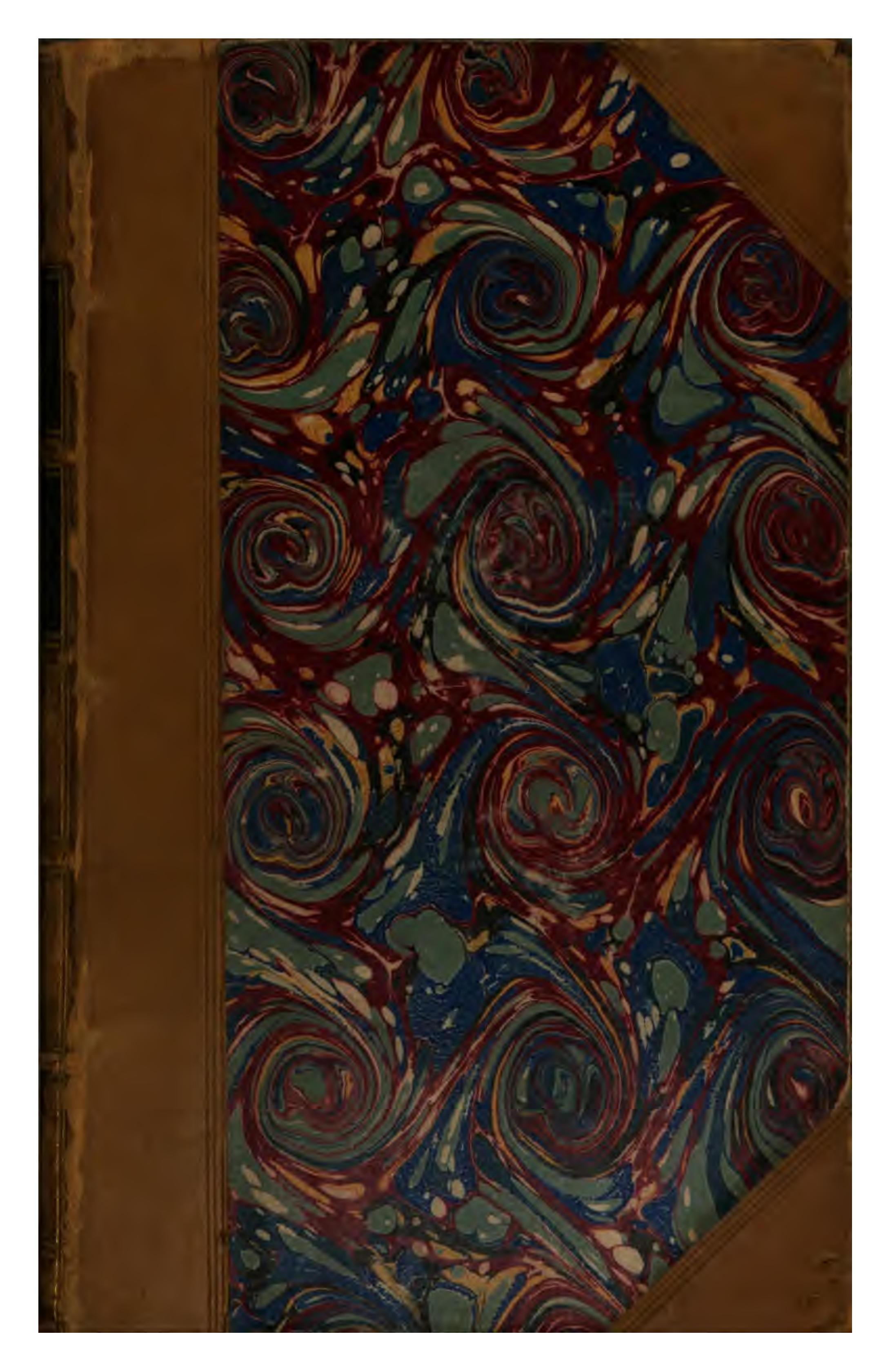
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



27. g. 21



VIE

DES

GRANDS HOMMES

II

A. DUTACQ, ÉDITEUR

—

MORRIS ET COMPAGNIE, IMPRIMEURS.

VIE

DES

GRANDS HOMMES

PAR

A. DE LAMARTINE

HÉLOISE — GUILLAUME TELL — GUTTEMBERG

JEANNE D'ARC

CHRISTOPHE COLOMB — BERNARD DE PALISSY

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE

RUE DE RICHELIEU, 92

1856

L'Éditeur se réserve le droit de traduction en toutes langues.

HÉLOISE

(1101-1164 DE JÉSUS-CHRIST

I

On n'écrit pas cette histoire, on la chante.

L'amour est une des grandeurs de notre nature; et quand ce sentiment est porté jusqu'à l'héroïsme de la femme qui est le dévouement, quand il est allumé par la beauté, excusé par la faiblesse, expié par le malheur, transformé par le repentir, sanctifié par la religion, popularisé dans toute une époque par le génie, éternisé par la constance sur la terre et par les aspirations à l'immortalité dans le ciel, cet amour se confond presque avec la vertu, il fait de deux amants deux héros et deux saints dont les aventures deviennent l'entretien et dont les larmes deviennent les larmes d'un siècle.

Telle est l'histoire ou le poëme d'Héloïse et d'Abélard. Aucune histoire, aucun poëme n'ont

touché plus profondément le cœur des hommes depuis huit siècles. Ce qui émeut si profondément et si longtemps les hommes fait partie de leur histoire; car l'humanité n'est pas seulement esprit, elle est sentiment. Ce qui l'attendrit l'améliore. L'admiration et la pitié amollissent son cœur, et le cœur, dans l'humanité comme dans l'homme, est l'organe le plus sûr et le plus fort de la vertu. Ces deux histoires n'en font qu'une. Elles sont tellement entrelacées comme les deux âmes et les deux existences des deux époux, que la vie de l'un est le contre-coup perpétuel de la vie de l'autre, et que le même événement ou le même sentiment, répercuté dans un double écho, n'y produit qu'un seul et même intérêt. Racontons.

II

Pierre Abélard était fils d'un chevalier breton, nommé Béranger; sa famille seigneuriale possédait, dans les environs de Nantes, le château et le village de Palais. Béranger exerçait, comme tous les seigneurs du temps, le métier noble de la guerre. Son fils Abélard fut élevé par lui pour les armes. Mais la piété de sa race, attestée par l'habit religieux que prirent dans leur âge avancé Béranger, sa femme et ses filles, associa à l'éducation militaire du jeune Abélard l'étude des lettres, de la philosophie et de la théologie. La grande et unique

profession intellectuelle et libérale de cette époque, l'Eglise, attirait à elle tous les jeunes hommes dans lesquels se signalaient de bonne heure la poésie, l'éloquence, l'amour de la gloire, les ambitions de l'esprit. Abélard était le plus heureusement doué des hommes de son siècle : il dédaigna le métier peu intellectuel de l'homme d'armes, il abandonna à ses frères son droit d'aînesse sur les domaines et sur les vassaux de sa maison. Il quitta la demeure paternelle ; il alla, d'école en école et de maître en maître, recueillir, à l'exemple des disciples des philosophes de l'antiquité, ces trésors enfouis des littératures grecque et latine que la Gaule et l'Italie commençaient à exhumer des manuscrits, à remettre en lumière, et à adorer comme les mystères profanes de l'esprit humain. Son cœur passionné et son imagination impressionnable ne se contentèrent pas de ces langues mortes : il écrivait, il parlait en grec et en latin, mais il chanta en français.

Les poésies dont il composait lui-même la musique, afin que la passion dont elles étaient animées se communiquât à l'âme par deux sens à la fois, devinrent le manuel des poëtes ; elles se répandirent avec la rapidité d'un écho qui se multiplie par tous les cœurs ; elles furent l'entretien des lettrés, les délices des femmes, la langue secrète des amants, l'interprète des sentiments inavoués, le chant populaire des villes, des châteaux, des chaumières ;

elles portèrent le nom du jeune musicien et du poëte familier dans toutes les provinces de la France. Il eut sa gloire confidentielle dans le secret de l'âme de tout ce qui aimait, rêvait, soupirait ou chantait au printemps de la vie. Une voix mélodieuse, qui ajoutait la vie et la palpitation aux paroles et à la musique; une adolescence précoce en renommée; une beauté grecque du visage, une taille élevée et souple, une démarche noble, une modestie où la pudeur de l'âge rougissait de la maturité du talent, ajoutaient en lui l'attrait à la gloire. Il était le rêve des yeux, de l'oreille et du cœur des femmes qui l'avaient vu ou qui seulement avaient entendu prononcer son nom. C'est ainsi qu'Héloïse se le retrace elle-même longtemps après la ruine de ses illusions et de son amour.

Mais il chantait ainsi dans ses vers précoces des sentimens qu'il n'éprouvait pas encore. Ses poésies amoureuses étaient des jeux de son imagination, imitées des poëtes antiques. Elles avaient l'accent du cœur, mais ce n'était pas du sien. Il vivait à l'ombre, dans l'étude, dans la piété et dans des perspectives de gloire. Ses chants n'étaient pour lui qu'un délassement; la philosophie et l'éloquence le possédaient tout entier. Sa parole assouplie par la difficulté des vers, son élocution rendue plus harmonieuse par la musique, la fécondité riche et spontanée de sa pensée, la mémoire nourrie de fortes et universelles lectures, l'éclat, la propriété et la nou

veauté des images dans lesquelles il sculptait ses idées pour les rendre palpables à ses auditeurs, faisaient de ce jeune homme assis au pied des chaires célèbres de l'université de Paris le maître des maîtres et l'orateur le plus écouté des écoles. Or, les écoles de cette époque du monde, c'était le *forum* du genre humain, c'était ce que l'enseignement, la science, la religion, l'opinion, la presse, la tribune, furent depuis. La parole à peine retrouvée régnait sur le monde; une seule autorité la dominait, c'était l'Église. Mais l'éloquence, la philosophie et la foi, toutes également renfermées dans le sanctuaire, ne s'exerçaient que sur les mêmes textes. On ne luttait, dans des disputes inintelligibles aujourd'hui, que pour faire triompher à l'envi la révélation par les arguments de la raison profane, et pour appeler Platon et les philosophes en témoignage du Christ et des apôtres. On sent à quelles subtilités de dialectique ces controverses devaient conduire l'esprit. Mais ces controverses sont quelquefois des exercices qui fortifient, pour d'autres vues de la Providence, la raison humaine, et qui donnent au monde de grands talents et de grandes renommées.

III

Le jeune homme suivit le courant de son siècle. Il monta à la tribune de son temps : c'étaient les chaires des écoles publiques, autour desquelles le peuple tout entier se pressait d'autant plus qu'il sortait d'une plus profonde ignorance et qu'il attendait on ne sait quelle lumière commençant à poindre. Abélard, d'abord humble et docile disciple, s'éleva peu à peu sur les applaudissements de ses auditeurs jusqu'au niveau des oracles de l'école, puis jusqu'à lutter d'arguties et d'éloquence contre eux. Enfin il les effaça tous, fonda une école de philosophie à Melun, entraîna à sa suite la jeunesse fanatisée par son génie, consterna par sa popularité croissante ses rivaux qui professaient dans le vide à Paris, se consuma lui-même du feu qu'il allumait dans l'imagination publique, excita l'envie de tous les lettrés de l'Université et de l'Eglise, se retira deux ans dans la solitude de sa terre natale pour retremper ses forces, et reparut plus fort, plus célèbre et plus dominateur à Paris. Il assit son école, son camp, comme il l'appelle, sur la montagne alors presque solitaire où s'élève aujourd'hui le temple de Sainte-Geneviève.

Ce fut le mont Aventin d'un peuple de disciples quittant les écoles anciennes pour venir écouter la parole jeune et hardie d'Abélard. Chacun de ces dis-

ciples payait un prix modique au philosophe : c'était l'humble salaire d'un peuple altéré de vérités. Ce salaire, multiplié par le nombre incalculable des auditeurs, élevait la fortune d'Abélard aussi haut que sa renommée. Il était dans la fleur de ses années, de sa gloire, de sa vertu même; car jusque-là il n'avait eu de passion que pour la vérité et pour la foi. L'orgueil si naturel à celui que les hommes écoutent, et la volupté si séduisante en celui que les femmes admirent, l'exaltèrent et l'amollirent à la fois. Un double piége l'attendait au moment où il touchait à sa maturité, à son génie et à sa gloire.

Il avait alors trente-huit ans. Il régnait par l'éloquence sur l'esprit de la jeunesse, par la beauté sur le regard des femmes, par ses poésies amoureuses sur les cœurs; il régnait par ses mélodies musicales chantées dans toutes les bouches. Qu'on se figure en un seul homme le premier orateur, le premier philosophe, le premier poëte, le premier musicien de son temps; Antinoüs, Cicéron, Pétrarque, Schubert, dans une même célébrité vivante et jeune, on aura une idée de la popularité d'Abélard à cette période de sa vie.

IV

Or il y avait à Paris un chanoine riche et puissant de la cathédrale, nommé Fulbert, qui vivait

dans le quartier savant de la cité. Fulbert avait chez lui une nièce (quelques-uns disent une fille), aimée par lui d'un amour paternel. Cette nièce, âgée de dix-huit ans, plus jeune, par conséquent, de vingt ans qu'Abélard, était célèbre déjà dans Paris par sa beauté et par un génie précoce. Son oncle, le chanoine Fulbert, avait mis en elle toutes ces complaisances dangereuses des vieillards qui, en ornant de tous les dons de l'intelligence et de l'art une nature d'élite, ne s'aperçoivent pas qu'ils préparent une victoire plus belle à la séduction, à l'amour, au malheur. Cette nièce se nommait Héloïse.

Les médaillons et la statue qui la retracent d'après les traditions contemporaines et les moules pris après la mort dans son sépulcre la représentent comme une jeune fille d'une taille élevée et d'une rare perfection de formes. Une tête d'un ovale légèrement déprimé par la contention de la pensée vers les tempes, un front élevé et plane, où l'intelligence se jouait sans obstacle, comme un rayon dont aucun angle n'arrête la lumière sur un marbre; des yeux largement encadrés dans leur arcade, et dont le globe devait réfléchir la couleur du ciel; un nez petit et légèrement relevé vers les narines, tel que la sculpture le modelait, d'après la nature, dans les statues des femmes immortalisées par les célébrités du cœur; une bouche où respiraient largement, entre des dents éclatantes, les sourires de l'esprit et la tendresse de l'âme; un menton rapproché de la

bouche et légèrement creusé au milieu, comme par le doigt de la réflexion souvent posé sur les lèvres; un cou long et flexible, qui portait la tête comme le lotus porte la fleur en ondoyant avec la vague; des épaules arrondies et inclinées d'une seule ligne avec les bras; des doigts effilés, des courbes flexibles, des articulations minces, des pieds de déesse sur son piédestal : voilà la statue, qu'on juge de la femme! Qu'on restitue la vie, la carnation, le regard, l'attitude, la jeunesse, la langueur, la flamme, la pâleur, la rougeur, la pensée, le sentiment, l'accent, le sourire, les larmes, au squelette de cette autre Inès! on reverra Héloïse. Ses traits, disent les historiens du temps et Abélard lui-même, étaient encore moins frappants sur les yeux par la beauté que par la grâce : la grâce, cette physionomie du cœur, qui attire, qui invite, qui force à aimer parce qu'elle aime! beauté suprême, bien supérieure à la beauté qui ne force qu'à admirer! Mais laissons parler ici Abélard :

« Sa renommée, dit Abélard, s'était répandue » dans toute la France. Tout ce qui peut séduire » l'imagination des hommes vint s'offrir à moi. » Héloïse devint l'amour de mes rêves, et je crus » que je pourrais parvenir à m'en faire aimer; car » j'étais alors si célèbre, et ma jeunesse et ma beauté » ajoutaient tant de prestige à ma gloire, que je ne » pouvais être repoussé par aucune femme que » j'illustrerais de mon amour. Je m'enivrai d'autant

» plus de cette espérance qu'Héloïse était elle-même
» versée dans l'étude des lettres, des sciences et des
» arts, qu'une correspondance poétique existait déjà
» entre nous, et que j'osais lui écrire avec une liberté
» moins timide que je n'aurais osé lui parler. Je me
» laissai tout entier enflammer par cette passion ; je
» cherchai tous les moyens d'établir entre nous des
» relations de familiarité et des occasions d'en-
» tretien. »

Rien n'était plus facile à Abélard. L'oncle et la nièce conspiraient, à son insu, avec lui : la nièce par ses attraits, l'oncle par son orgueil. La familiarité d'un homme si illustre était une gloire pour une maison. Abélard fit insinuer par des amis communs à Fulbert que, le soin de ses affaires domestiques étant pour lui une importune diversion aux études et aux lettres, sa passion dominante, il voulait se décharger de ces embarras de l'esprit et demander une hospitalité de famille dans une maison honorée et studieuse, où il vivrait en fils dans la maison d'un père. Fulbert, pénétré de joie et de vanité à ces ouvertures, fit offrir son foyer à Abélard. Il y trouvait, dit-il, le double avantage d'illustrer son nom par la cohabitation avec le premier homme du siècle et d'achever sans frais l'éducation littéraire de sa nièce, qui, rapprochée ainsi d'Abélard, l'oracle du temps, puiserait toute vertu et toute science à sa source. On peut croire aussi, et tout l'atteste dans les complaisances et dans les fureurs

prochaines de Fulbert, que l'oncle, enthousiaste d'Abélard et rêvant pour sa nièce un époux, le seul, selon lui, digne d'elle, se prêtait, dans un intérêt tout paternel, à un rapprochement dont pouvaient naître l'inclination et l'union de ces jeunes cœurs.

Quoi qu'il en fût, Abélard habita la maison de Fulbert. Cette familiarité domestique, favorisée par l'oncle de la belle élève, leur offrit à l'un et à l'autre les occasions, et on pourrait dire la nécessité de s'aimer. Bien loin de s'opposer à la douce intimité du maître et de l'écolière, Fulbert conjura Abélard de donner à sa nièce tous les secrets et toutes les perfections de sa science poétique, oratoire, théologique, afin d'achever en elle ce prodige d'intelligence que la nature avait commencé et que la France s'étonnait d'admirer dans une femme. Il lui remit toute son autorité paternelle sur sa nièce, et, selon la rude discipline du temps, il l'autorisa même à la frapper, si elle manquait d'obéissance ou d'aptitude à retenir ses leçons; en un mot, il fit d'Héloïse une sorte d'esclave intellectuelle et d'Abélard un maître absolu.

Héloïse n'était que trop disposée à voir, non-seulement un maître, mais un dieu, dans le plus beau et dans le plus renommé des hommes de son siècle. Ses progrès dans tous les arts répondirent aux désirs de son oncle. Elle ne travaillait plus pour le monde, mais pour Abélard; toute sa gloire était de lui plaire. La nature, l'amour et le génie

s'entendaient pour faire de cette jeune fille la merveille de son temps. Abélard s'enivrait de son ouvrage. Ces deux âmes, tentées par tant d'intimités, ne pouvaient manquer de tomber dans le piége que l'imprévoyance ou la complicité leur avait ouvert sous de si spécieux prétextes et sous de si douces complaisances. Le monde extérieur s'anéantit pour eux. Ils s'aimèrent. Abélard, qui n'avait plus d'autre pensée qu'Héloïse, chanta son amour en des poésies où les vers et la musique, trempés au même feu, répandirent le nom d'Héloïse comme un secret céleste divulgué à la terre, que tout le monde se confia en répétant ces chants divins, et qui finit par arriver à l'oreille de Fulbert lui-même. Mais Fulbert affecta de ne pas entendre ou de ne pas croire cette profanation de son foyer domestique. Il répondait qu'Abélard était, par son génie et par sa piété, trop au-dessus du reste des mortels pour descendre, même sous la séduction de l'amour, du ciel de la science et de la gloire, que son intelligence habitait avec les anges. Peut-être aussi attendait-il de jour en jour qu'Abélard, vaincu par l'attrait toujours croissant, lui demandât la main de son écolière, qu'il serait heureux de lui accorder.

Cependant Abélard, combattu entre sa passion pour Héloïse et sa passion pour la renommée, hésitait misérablement à se prononcer. Il craignait, en s'avouant dompté par une beauté terrestre, de dé-

choir, aux yeux du monde, de cette réputation de pureté et d'impassibilité platonique qu'une philosophie éthérée avait faite à sa jeunesse. Il craignait sans doute aussi de renoncer, par le mariage, à cette perspective de dignités, d'honneurs et de fortune que l'Église, à laquelle il était déjà lié par quelques noviciats, ouvrait devant lui. Ses disciples ne reconnaissaient plus en lui le même homme. L'amour faisait dans son cœur une douloureuse diversion à son génie. Ses amis gémissaient tout haut de sa décadence; la langueur de sa passion avait passé dans son éloquence; tout le feu de son âme s'évaporait dans ses soupirs, il n'en restait que les cendres pour ses leçons. Il se sentait si peu semblable à lui-même, qu'il avait renoncé à improviser des discours où il ne trouvait plus sur ses lèvres que l'image et le nom d'Héloïse. Il était réduit à apprendre de mémoire les leçons qu'il avait professées autrefois, et à se répéter, de peur de décliner dans l'estime publique. Sés rivaux et ses ennemis triomphaient. On le montrait au doigt comme un débris de lui-même, on le citait comme un scandale de la faiblesse humaine, on le foulait aux pieds comme un dieu tombé de son piédestal. Héloïse s'affligeait plus encore que lui de cette dégradation de l'homme qu'elle adorait pour lui-même. Elle le suppliait à genoux de la sacrifier à sa gloire, de se laisser adorer par elle comme une divinité qui reçoit le cœur et l'encens des mortels, sans avoir d'autre commu

nauté avec ses adorateurs que l'adoration qu'on lui offre; de ne plus l'aimer, si cet amour devait coûter un rayon à sa réputation; ou, si l'amour désintéressé d'Héloïse était devenu un besoin et une consolation pour lui, de la reléguer au rang de ces femmes méprisées du monde dont ni la religion ni les lois ne consacrent les sentiments, esclaves du cœur qu'on n'affranchit jamais par le nom d'épouses. Le mépris de l'univers souffert pour Abélard était, disait-elle, la seule gloire à laquelle il lui fût donné d'aspirer. Sa honte, à ce prix, ferait son orgueil.

V

Abélard, après de déplorables hésitations, ne put se décider ni à accepter un tel suicide d'Héloïse ni à déclarer son amour devant le monde. Il continua d'habiter la maison de Fulbert. Lâche à la fois envers l'amour et lâche envers la vertu, il flotta entre deux faiblesses : il n'eut ni le courage de sa passion ni celui de sa gloire. Ici, comme toujours, le cœur de la femme fut viril, le cœur de l'homme fut féminin. Son amour cependant se nourrissait de ces angoisses.

Fulbert, justement irrité d'un silence qui pouvait ressembler à du mépris, et qui rendait son hospitalité suspecte, ferma sa maison à Abélard. Cette séparation déchira le cœur d'Héloïse, humilia celui d'Abélard. Le maître et l'écolière ne purent se

déshabituer de cette vie où les regards, les entretiens, les études, les chants, les contemplations à deux, leur avaient fait une seule âme. Ils se revirent en secret. Fulbert s'offensa de ce mystère. Abélard enleva Héloïse et la conduisit respectueusement à Nantes dans la maison paternelle, et il la confia comme son épouse à la tendresse de sa propre sœur. Revenu immédiatement après à Paris, il alla se jeter aux pieds de Fulbert, implora son pardon, et obtint par son repentir la main de sa nièce. Héloïse, pardonnée et rendue à la fois à son oncle et à son amant, devint secrètement l'épouse d'Abélard. « Après une nuit passée en prières dans une église » de Paris, dit-il, nous reçûmes le matin la bénédiction nuptiale, en présence de l'oncle d'Héloïse, de quelques-uns de ses amis et de quelques-uns des miens. Ensuite nous nous retirâmes sans » bruit, chacun de notre côté, pour que cette union, » connue seulement de Dieu et de quelques familiers, ne portât point honte ou préjudice à ma » renommée. »

VI

Les deux époux, heureux à l'insu du monde, affectèrent dès lors de se montrer rarement ensemble et d'éteindre toutes les rumeurs qui avaient couru sur leur amour. Le monde y fut un moment trompé, et Abélard jouit de nouveau et à la fois

des délices de son amour et du retour de sa gloire.

Mais les domestiques de Fulbert, confidents nécessaires de ces fréquentations secrètes, ébruitèrent le mariage. Les envieux d'Abélard triomphèrent de sa faiblesse et l'accusèrent d'avoir sacrifié la philosophie, l'éloquence, la gloire, à une nouvelle Dalila. Son orgueil en souffrit; il osa nier ses liens, comme s'ils eussent été une honte. La généreuse Héloïse elle-même, préférant à son propre honneur la réputation de son amant, répandit et fit répandre qu'elle n'était unie à Abélard que par le culte de l'admiration et de l'amour, entachant ainsi sa propre vertu pour relever le lustre de celle d'Abélard.

Ces bruits offensants pour Fulbert le portèrent à des reproches mérités contre sa nièce, dont le pieux mensonge déshonorait ainsi son sang. Abélard, craignant pour elle les ressentiments de son oncle, l'arracha de nouveau à la tutelle de Fulbert et la conduisit à Argenteuil, village voisin de Paris, dans un monastère de femmes. Ces monastères, semblables aux autels antiques, donnaient un droit d'asile inviolable aux vierges ou aux épouses qui en franchissaient le seuil; il lui fit prendre le voile blanc de novice, sans toutefois lui faire prononcer encore des vœux irrévocables. Il se voua lui-même à l'état monastique et au sacerdoce, et, une fois investi de ce caractère sacré, il revêtit de ses propres mains Héloïse de l'habit des servantes du

Christ, lui coupa les cheveux et la donna à Dieu, n'ayant ni le courage de la revendiquer pour épouse ni le courage de la laisser dans le siècle, auquel il renonçait pour jamais. Héloïse, heureuse d'immoler sa vie à celui auquel elle avait déjà immolé sa renommée, se prêta à tout comme une victime qui se couche d'elle-même sur l'autel des sacrifices. Tout lui était doux, même le supplice qu'elle subissait par la volonté et pour l'amour, ou plutôt pour l'orgueil de son époux. Les portes du monastère d'Argenteuil se refermèrent sur la Sapho du onzième siècle. Beauté, génie, amour, tout fut enseveli dans ces catacombes, sans qu'on entendît, pendant quinze ans, les plus belles années de la victime, un reproche, un regret ou un soupir sortir de ce sépulcre.

VII

Abélard, libre et purifié aux yeux de ses disciples, reprit avec une ardeur et un éclat nouveaux le cours de ses leçons et l'empire de sa popularité. Mais l'indignation de Fulbert couvait une vengeance. Trois fois trompé, dans sa tendresse pour sa nièce, par la séduction, par la perfidie et par la lâcheté d'Abélard, il se voyait arracher par la même main la présence de sa pupille chérie, la gloire de sa maison, son honneur et sa félicité. Il n'avait cultivé avec tant de soin cette merveille de son sexe que pour la voir

dédaigner par l'époux même auquel il l'avait enfin cédée, entachée comme une concubine, répudiée, méprisée dans sa tendresse, enfermée enfin comme une repentie dans un monastère; retranchée, jeune et brillante, du nombre des vivants, pour écarter une fausse honte du front d'un ingrat suborneur, et condamnée à s'abreuver de larmes pendant qu'il s'emparerait des applaudissements du siècle!... On ne justifie pas la vengeance d'un père ainsi offensé, on l'explique: il avait tout pardonné pour qu'Héloïse fût la glorieuse épouse du plus beau génie de son temps, et, avant d'être reconnue épouse, elle était répudiée! Le désespoir alluma la haine, et la haine médita le crime.

Les portes de la maison d'Abélard s'ouvrirent une nuit par la complicité achetée de ses serviteurs. Des bourreaux, guidés et soldés par Fulbert, le surprirent pendant son sommeil; ils l'accablèrent d'outrages, puis le laissèrent baigné dans son sang et dégradé par son châtiment. L'humiliation et le remords, pires que le supplice, firent détester à Abélard la vie que ses ennemis lui avaient laissée comme un supplice de plus. La lumière du jour lui devint odieuse. Le désespoir qu'il éprouva de cet outrage impuni égala la vaine gloire dont il avait été altéré jusqu'à l'ingratitude et jusqu'au lâche sacrifice d'Héloïse; il ne chercha plus qu'à disparaître de ce monde qu'il avait rempli de sa renommée et qu'il remplissait maintenant de sa honte.

« Je me rappelais douloureusement, » écrit-il, « de combien d'éclat je brillais encore la veille de ce » jour et par quelle prompte ignominie cette gloire » était éteinte ! Je voyais par quel juste châtiment » de Dieu j'étais puni !... par quelles justes repré- » sailles l'homme que j'avais trahi venait à me trahir » à son tour ! Il me semblait entendre les joies » malignes de mes ennemis, les applaudissements » que mes rivaux donnaient à cette justice distri- » butive. Je compris que je ne pourrais plus paraître » en public sans être montré au doigt et sans devenir » l'objet d'une ignominieuse pitié. Enfin le senti- » ment de ma dégradation me couvrait de tant de » confusion, que (je l'avoue) ce fut plutôt la honte » que la piété qui me jeta dans les solitudes du cloî- » tre. Je voulus cependant, avant de me dérober » au monde, lui enlever irrévocablement Héloïse : » par mon ordre, elle prononça ses vœux éternels. » Ainsi, tous les deux, le même jour, en même » temps, nous embrassâmes la vie des cénobites : » elle à Argenteuil, moi dans l'abbaye de Saint-De- » nis. Touchées de sa jeunesse et de sa beauté, les » compagnes d'Héloïse voulurent en vain la détour- » ner du sacrifice qu'elle allait consommer. Elle leur » répondit en pleurant, non sur elle, mais sur son » époux, par ces vers que le poëte romain met dans » la bouche de Cornélie, veuve du grand Pompée :

« O mon illustre époux ! ô toi dont je n'étais pas » digne de partager la couche ! c'est ma fatale

» destinée qui pèse sur la tienne! Pourquoi, misé-
» rable que je suis, ai-je formé des nœuds qui de-
» vaient entraîner ta ruine? Tiens, reçois, dans
» l'holocauste de ton amante, l'expiation des mal-
» heurs que j'ai attirés, par mon amour, sur toi!.. »

« En prononçant ces vers entrecoupés de ses san-
» glots, Héloïse se précipita à l'autel comme on se
» précipite à l'abîme; elle y saisit le voile funèbre
» des mains de l'évêque, et se consacra pour tou-
» jours, devant le peuple assemblé, au Dieu qui
» reçut son serment! »

VIII

Tel est le récit du sacrifice d'Héloïse par Abélard lui-même. L'ombre du monastère le couvrit ensuite pendant de longues années: flamme recouverte, jamais éteinte! Abélard porta dans le monastère de Saint-Denis son inquiétude, ses talents vivifiés encore par la concentration sur l'étude, son ambition qui n'avait fait que changer de nature, et ce zèle intolérant de réforme par lequel les nouveaux prosélytes croient racheter trop souvent leurs égarements. Les moines relâchés de Saint-Denis et l'abbé qui tolérait et partageait leurs désordres s'irritèrent de ses admonitions; il fut obligé d'aller porter ses sévérités et ses innovations dans un couvent voisin, dépendant de l'abbaye de Saint-Denis, à Deuil. Il y releva sa chaire de philosophie et

remplit de nouveau les écoles et l'Église du bruit de ses doctrines et de ses nouveautés en matière de foi.

L'Église s'offensa de ces hardiesses, comme les moines s'étaient offensés de ses objurgations. On ne sait quel écrit subtil et quintessencié sur l'*unité* et la *trinité*, dans lequel il expliquait ce mystère sans avoir besoin d'appeler la foi en aide à l'insuffisance des raisonnements humains, servit de prétexte à ses ennemis ligués contre cet importun novateur. Un concile le cita devant lui à Soissons, pour rendre compte de ses doctrines : il y fut condamné solennellement. On le relégua, pour expier son erreur, dans le monastère cloîtré de Saint-Médard. Il y entra, le désespoir dans le cœur. « La trahison de Fulbert, » s'écrie-t-il, « me paraît » moins intolérable que ma nouvelle injure ! » Le légat du pape, plus impartial et plus tolérant, lui remit promptement sa peine.

Rentré dans l'abbaye de Saint-Denis, il y retrouva, dans les moines, ses ennemis implacables. Ils ne tardèrent pas à le faire déclarer *ennemi de l'État*, criminel de *lèse-nation*, pour avoir dit que saint Denis, évêque d'Athènes, converti par saint Paul, n'était pas le même que saint Denis des Gaules, premier évêque de Paris. Obligé de s'exiler lui-même, malgré la complaisance d'une rétractation qu'il avait faite pour désarmer la haine des moines de Saint-Denis, il s'enfuit avec un seul adolescent,

son disciple, dans un désert de la Champagne. « Là, » dit-il « au bord d'une petite rivière ombragée de » chênes et bordée de roseaux, nommée l'Arduze, » je me construisis de mes propres mains un petit » oratoire, bâti de branchages et couvert de chaume. » J'étais seul, et je pouvais chanter avec le Pro- » phète : J'ai fui, je me suis éloigné, et j'ai habité » dans la solitude ! »

Mais il ne fut pas seul longtemps. L'esprit de dispute et de nouveauté soufflait alors dans le monde avec une telle force, que ceux qui possédaient la parole de vie entraînaient à leur suite des peuples entiers de disciples et d'auditeurs. La jeunesse avait une telle soif de vérité dans ce siècle, que la controverse seule lui paraissait un pas vers le grand mystère, et que du choc des doctrines contre les doctrines elle espérait toujours voir jaillir l'éclair qui ne jaillissait jamais.

« Lorsque ma retraite fut connue, » écrit-il, « mes » disciples accoururent de toutes parts, des villes » et des châteaux, pour se construire d'humbles » cellules dans mon désert. On les vit abandonner » les couches molles de duvet pour des lits en feuil- » les, les tables somptueuses pour de grossiers her- » bages. C'est ainsi, comme le dit saint Jérôme, » que les philosophes de l'antiquité fuyaient les » cités, les jardins, les riches campagnes et les » doux ombrages, les concerts des oiseaux, la fraî- » cheur des fontaines, les ruisseaux murmurants,

» qui pouvaient charmer les yeux et les oreilles,
» séduire les sens et amollir la vertu; c'est ainsi
» que les fils des prophètes vivaient en solitaires
» dans des cabanes sur les bords du Jourdain, se
» nourrissant de farine d'orge et de racines, loin
» des villes et des passions humaines. Mes disci-
» ples se construisaient des cellules sur les bords
» de l'Arduze, plus semblables à des ermites qu'à
» des écoliers. Mais plus leur nombre augmentait,
» plus leur vie était studieuse et sainte; en sorte
» que mes ennemis voyaient leur honte se multi-
» plier avec ma gloire. Cependant c'était l'indi-
» gence qui m'avait forcé à rouvrir mon école. Je
» ne pouvais me livrer aux rudes travaux de la
» terre, je ne voulais pas m'avilir à mendier mon
» pain. Mes disciples cultivaient les champs, bâtis-
» saient les cellules. Bientôt elles ne purent suffire
» à les contenir. Ils élevèrent un vaste édifice
» commun en charpente et en pierres. J'appelai ce
» monastère, du nom de l'Esprit Consolateur, *le*
» *Paraclet.* »

IX

Les ennemis d'Abélard, cependant, lui envièrent jusqu'au désert. Ils virent ou feignirent de voir dans le nom consolateur, auquel Abélard avait dédié son monastère, une sorte d'invocation philosophique à une seule personne de la Trinité, à l'exclusion des

deux autres. Saint Bernard le désigna à la vindicte de l'Église. Il fut obligé de déserter le désert lui-même et d'aller chercher à l'extrémité des côtes de la mer de Bretagne, parmi les écueils et les grèves de l'Océan, un asile plus inaccessible à l'envie et à la persécution. C'était l'abbaye de Saint-Gildas, dans le diocèse de Vannes. Les moines qui l'habitaient, dégénérés de la sainteté monastique des premiers âges, en avaient fait un repaire de toutes les barbaries et de tous les vices. L'âpreté des lieux était surpassée par celle des hommes. C'était un promontoire sans cesse battu par les vagues d'une mer gémissante; des montagnes d'écume qui assiégeaient jour et nuit des rocs retentissants; une côte, creusée en voûtes et en cavernes par l'éternel assaut des lames qui s'y engouffraient comme dans des abîmes et qui en ressortaient par d'autres bouches comme des laves jaillissant du volcan. Des falaises à pic enlevaient à l'abbaye la vue de la terre. On eût dit un navire en perdition éternelle sur un rivage inaccessible aux nautonniers.

« La vie de ces moines, » dit Abélard leur supérieur, « était débordée et indomptable. Les portes » de l'abbaye n'étaient ornées que de pieds de » biche, d'ours, de sanglier, trophées sanglants de » leur chasse. Les moines ne se réveillaient qu'au » son du cor et des chiens de meute aboyant. Ils » étaient cruels et sans frein dans leur licence. En » guerre avec les seigneurs voisins, ils étaient tour

» à tour opprimés ou oppresseurs. » Ils riaient de l'indignation que leurs mœurs excitaient dans Abélard. Bientôt leur haine contre celui qui prétendait les réformer se porta jusqu'au crime. Insulté, menacé, attaqué dans les forêts, empoisonné, dit-il, jusque dans le calice du sacrifice, il se déroba avec peine par la fuite à la sédition des moines. Les *seigneurs* de ces contrées l'arrachèrent au fer des assassins. Il s'abrita dans un site plus désert encore des domaines de son abbaye, criant au Seigneur du fond de ses calamités comme le Prophète.

X

Cependant quinze ans s'étaient écoulés dans ces ambitions de savoir, de gloire, de sainteté, et dans ces tribulations de la vie, sans qu'Abélard eût donné un seul signe de souvenir à celle dont il avait enseveli le cœur encore jeune et vivant à Argenteuil. Héloïse ne se plaignait ni de cette dureté ni de ce silence; elle respectait comme une vertu de plus cette négligence et ce mépris de son époux, croyant que la terre et le ciel, et son propre cœur, n'étaient bons qu'à être sacrifiés à ce plus grand et à ce plus adoré des hommes. Abélard était demeuré intact dans son adoration sur l'autel qu'elle lui avait élevé en son âme. Tous ses soupirs allaient à Dieu pour lui, mais elle les renfermait entre Dieu et elle, de peur qu'un de ses souvenirs

ou un de ses regrets ne scandalisât le monde ou ne troublât la contemplation sublime de son époux. Les portes du monastère d'Argenteuil n'ébruitaient rien de cet immense amour qui survivait derrière leurs murs. Une persécution les brisa.

Suger, abbé de Saint-Denis, prétendit que le monastère d'Argenteuil appartenait à son ordre, et il chassa impitoyablement les religieuses comme un troupeau sans bercail et sans pasteur. Le cri de leur détresse arriva jusqu'à Abélard. Soit que ses propres malheurs eussent attendri son âme; soit que la mémoire des félicités de la jeunesse, qui se ranime au soir de la vie comme une voix sourde quand le bruit tombe; soit que la comparaison entre le dévouement de cette femme immolée, les ingratitudes du monde et le néant de la gloire, rallumassent en lui les saintes reconnaissances d'un amour mal éteint, Abélard accourut de son désert au secours d'Héloïse errante et persécutée.

Il la conduisit au Paraclet avec ses compagnes, lui fit don de ce monastère, dont elle devint l'abbesse, et la visita souvent pour assister de sa présence et de sa fortune l'indigence de celle à qui il avait ouvert cet asile. Agé alors de plus de cinquante-huit ans, revêtu du costume sacerdotal, devenu père spirituel d'époux charnel qu'il avait été, il vit respecter par le monde cette union de deux âmes tendres qui n'avaient de commun dans le passé que des gémissements, dans le présent que des saintetés, dans

l'avenir que le ciel. Mais ses ennemis ne les respectèrent pas, ils semèrent d'odieuses calomnies sur la pureté de ce commerce tout mystique entre Abélard et son ancienne épouse. Il se retira de nouveau, pour les faire tomber, dans son désert de Bretagne. Il préféra exposer sa vie de nouveau au poignard et au poison que d'exposer la vertu d'Héloïse aux langues acérées de ses calomniateurs. Il écrivit alors les mémoires de sa vie, dont nous avons donné les principaux traits dans ce récit. Ce livre, confié à l'amitié, parvint à Héloïse. Il fit éclater, par les souvenirs qu'il retraçait, le cœur d'Héloïse, quinze ans muet. Un commerce de lettres, tendres d'un côté, froides de l'autre, s'ouvrit entre les deux époux séparés par la main de Dieu et des hommes. La Sapho du christianisme y épanche, dans une inexprimable passion, cette flamme d'un amour que le sacrifice a purifié et que rien ne peut éteindre sur la terre parce qu'il ne s'alimente que du feu du ciel.

L'adresse seule de ces lettres d'Héloïse est un hymne de tendresse infinie, parce que cette suscription trahit l'hésitation passionnée d'une main de femme qui cherche, qui trouve et qui rejette tour à tour tous les noms capables d'exprimer les plus forts attachements de l'âme sans pouvoir en trouver un qui la satisfasse, et qui finit par les accumuler tous ensemble, afin qu'il n'y ait pas dans la nature une sorte de tendresse qui ne soit confondue dans la sienne.

« A SON SEIGNEUR, OU PLUTÔT A SON PÈRE, SON » ESCLAVE, OU PLUTÔT SA FILLE, SON ÉPOUSE, OU PLUTÔT » SA SOEUR ; A ABÉLARD, HÉLOÏSE ! »

« Quelqu'un, » dit-elle dans la première de ces lettres, aussitôt après avoir lu le récit de leurs amours par Abélard, « quelqu'un m'a apporté » naguère et par hasard l'histoire que vous venez de » confier à un ami. Aussitôt que j'eus reconnu aux » premiers mots de la suscription qu'elle venait de » vous, j'ai commencé à la lire avec d'autant plus » de précipitation que j'adore davantage celui qui » l'a écrite. Celui-là que j'ai perdu, je croyais le » retrouver, comme si son image avait dû se repro- » duire et s'incarner dans les signes de sa main ; » elles sont bien tristes et bien amères, ô mon » unique trésor, les lignes de ce récit qui retrace » notre conversion et nos inépuisables malheurs ! » Je doute que personne puisse la lire ou l'entendre » sans fondre en pleurs. »

Puis, faisant allusion à l'exil nouveau d'Abélard et aux persécutions dont il est entouré à Saint-Gildas : « Au nom du Christ même qui semble encore » nous protéger, » dit-elle, « nous qui sommes ses » petites esclaves, comme nous sommes les vôtres, » nous vous conjurons de nous informer par de fré- » quentes lettres des naufrages au milieu desquels » vous êtes encore ballotté, afin que nous, qui vous » restons seules au monde, nous puissions partici- » per à votre douleur ou à votre consolation. Ordi-

» nairement c'est consoler un affligé que de s'affli-
» ger avec lui. Ces lettres nous seront d'autant plus
» douces, qu'elles nous seront un témoin que vous
» vous souvenez de nous !... »

« Oh! que les lettres des amis absents sont déli-
» cieuses à recevoir ! Si les portraits des amis
» séparés par la distance ravivent leur mémoire et
» trompent le regret par une vaine et décevante
» consolation, combien plus ces lettres, qui sont
» eux-mêmes, qui portent les véritables empreintes
» de l'ami absent !.... Grâce soit rendue à Dieu de
» ce qu'au moins la haine ne nous défend pas d'être
» ainsi l'un à l'autre présents ! »

Elle l'interpelle ensuite, par les soins qu'il doit comme père à ses religieuses, de leur prodiguer sans cesse ses lettres, ses avis, ses ordres; mais on voit qu'elle se sert à son insu de ce prétexte sacré pour prendre elle-même la part principale et délicieuse de ce commerce. « Pensez, sans parler des autres, » écrit-elle, « à l'immense dette que vous avez con-
» tractée aussi envers moi. Peut-être alors, » ajoute-t-elle avec une joie mal dérobée d'être la première et la dernière dans sa vie, « peut-être ce que vous
» devez à toutes ces saintes femmes ensemble,
» l'acquitterez-vous plus facilement à une seule, à
» une seule qui ne vit que pour vous !... Et pour-
» quoi, » poursuit-elle avec un tendre et jaloux reproche sur tant d'années d'oubli ou de silence, « pourquoi, lorsque mon âme est inondée de tant

» d'angoisses, n'avez-vous pas tenté au moins de
» me consoler, absente par vos lettres, présente par
» vos paroles?... C'était là un devoir qui vous obli-
» geait d'autant plus envers moi que nous sommes
» unis par le sacrement du mariage, et vous êtes
» d'autant plus coupable à mon égard que toujours,
» comme tout l'univers en a été témoin, je vous ai
» aimé d'un amour immense et impérissable! Vous
» savez, ô ma seule tendresse, combien en vous per-
» dant j'ai perdu! Plus grande est ma douleur, plus
» pieuse doit être la consolation. Ce n'est point d'un
» autre, c'est de vous seul que je l'attends. Vous y
» êtes obligé, car vous êtes le seul qui puissiez m'at-
» trister, qui puissiez me réjouir et qui puissiez me
» consoler! N'ai-je pas fait aveuglément toutes vos
» volontés? Ne me suis-je pas perdue moi-même
» pour vous obéir? J'ai fait plus encore, incroyable
» sacrifice! mon amour s'est exalté jusqu'à la dé-
» mence et au suicide. C'est par votre ordre, en
» revêtant ces habits, que j'ai changé à votre gré de
» cœur, pour vous faire voir que vous en étiez le
» possesseur absolu! Jamais, Dieu m'en est témoin,
» je n'ai voulu de vous autre chose que vous! Bien
» que le nom de votre épouse fût le plus fort et le
» plus saint des titres, tout autre eût suffi à mon
» cœur; car, plus je me serais humiliée pour vous,
» plus j'aurais ainsi mérité de vous un retour plus
» tendre et moins j'aurais enchaîné votre génie et nui
» à votre gloire. Je prends Dieu en témoignage que,

» si le maître du monde entier m'eût jugée digne
» de sa main et m'eût offert avec son nom l'empire
» de tout l'univers, le nom de votre esclave m'eût
» semblé plus glorieux que celui d'impératrice! Quels
» rois pourraient se comparer à vous? Quel pays,
» quelle cité, quel village n'était impatient de vous
» contempler? Quelle femme, quelle vierge n'a pas
» *désiré* que vos regards tombassent sur elle? Quelle
» reine n'a pas envié mon bonheur?....

» N'aviez-vous pas deux dons qui fascinaient irré-
» sistiblement les cœurs de toutes les femmes? l'élo-
» quence et le chant. C'est par ces dons qu'en vous
» délassant de vos études de philosophie, vous com-
» posiez ces chansons d'amour qui, partout répétées
» à cause du charme de la poésie et de la musique,
» faisaient redire votre nom et le mien à toutes les
» bouches. Ainsi mon nom retentit dans beaucoup
» de pays, et l'envie de beaucoup de femmes à cause
» de vous s'alluma contre moi!... Et quelles per-
» fections d'esprit et de corps n'ornaient pas en effet
» votre adolescence!... Je vous ai fait du mal, et
» pourtant, vous le savez, j'étais innocente!... Dites-
» moi seulement pourquoi, depuis que je me suis
» faite captive dans le cloître par votre volonté,
» vous m'avez punie en me négligeant, en m'ou-
» bliant, en me privant de votre présence et même
» de vos lettres! Dites-le, si vous l'osez! Ah! je le
» sais, moi, et le monde le soupçonne : c'est que
» votre amour n'était pas aussi pur, aussi désinté-

» ressé que le mien. Dès que vous avez cessé de
» désirer un bonheur profane, vous avez cessé
» d'aimer....

» Ah! faites, je vous en supplie, ce que je de-
» mande : c'est si peu, et si facile à vous! Parlez-
» moi au moins de loin par ces paroles qui me ren-
» dent l'illusion de votre présence. J'avais cru tout
» mériter de vous, quand, si jeune, j'embrassais
» pour vous complaire les austérités du cloître;
» quelle récompense ai-je attendu de Dieu, pour
» l'amour de qui j'ai bien moins fait ce que j'ai fait
» que pour l'amour de vous?... Quand vous avez
» marché vers Dieu, j'ai suivi... Comme si vous
» vous souveniez de la femme de Loth qui regarda
» derrière elle, vous avez cru devoir me lier par
» l'habit et les vœux monastiques, quand vous-même
» vous quittiez le siècle!... Ah! que c'était bien mal
» me connaître! J'en ai profondément gémi, j'en ai
» rougi. M'en chasser, moi; moi qui, pour vous
» obéir, n'aurais pas hésité alors à vous suivre jus-
» que dans les enfers! car mon cœur n'était pas
» avec moi, mais avec vous... Faites donc qu'il soit
» bien avec vous, je vous en conjure, et il sera bien
» avec vous si vous l'exaucez, si vous lui rendez
» tendresse pour tendresse... Jadis on pouvait dou-
» ter de la pureté des motifs qui m'attachent à vous;
» mais la fin ne montre-t-elle pas quelle fut la nature
» de mon amour dès le commencement? Je me suis
» sevrée de toute félicité mondaine, je ne me suis

» réservé des jouissances terrestres qu'une seule, le » droit de me regarder comme toujours à vous.

» Ah! par ce Dieu à qui vous vous êtes consacré, » je vous adjure de me rendre votre présence autant » qu'il vous est permis, c'est-à-dire en m'écrivant » quelques lettres de consolation, afin que, fortifiée » par cette lecture, je m'élève avec plus d'ardeur au » service de Dieu!... Lorsque autrefois vous aspiriez » à des délices profanes, vous me visitiez par de fré- » quentes épîtres qui apprenaient le nom d'Héloïse » à toutes les lèvres; toutes les places, toutes les » maisons retentissaient de ce nom. Eh quoi! pour » m'élever aujourd'hui à Dieu, ne pourriez-vous » faire ce que vous faisiez jadis pour me solliciter » à des tendresses terrestres? Ah! pensez-y.

» Je finis cette longue lettre par ce seul mot: » Mon unique et mon tout, adieu! »

XI

Abélard rompt enfin un silence de tant d'années, ému par ces accents. « O ma sœur, » dit-il à son épouse, « vous qui me fûtes si chère dans le siècle, » vous qui m'êtes plus chère mille fois en Jésus- » Christ, je vous envoie la prière que vous me » demandez avec tant d'instance. Offrez à Dieu » avec vos compagnes un holocauste d'invocation » pour expier nos graves et innombrables fautes, » pour conjurer les périls qui m'enveloppent à

» toute heure du jour! » Puis il disserte longuement, mais froidement, avec elle sur l'efficacité de la prière collective des communautés de femmes. Ensuite il revient aux dangers qui l'atteignent, il semble oublier les afflictions d'Héloïse pour ne penser qu'aux siennes, comme si elle était assez heureuse de souffrir pour lui. Cependant, à la fin de la lettre, l'amour semble se trahir dans un dernier vœu qui ajourne à la mort une réunion si vainement désirée pendant la vie! « O ma sœur, » s'écrie-t-il, « si Dieu » me livre aux mains de mes ennemis, s'ils me » donnent la mort, ou si par quelque événement » ordinaire je m'achemine vers le terme commun » à tous les hommes, faites, je vous l'ordonne, » transporter mon corps, inhumé ou abandonné » ailleurs, dans votre cimetière, afin que vous, mes » filles, que dis-je? mes sœurs en Jésus-Christ, » ayant sans cesse mon tombeau sous les yeux, » vous soyez plus sollicitées par ce sépulcre à » répandre pour moi des prières devant Dieu. Car, » pour une âme affligée par tant de revers et repen- » tante de tant de faiblesses, je ne pense pas qu'il » y ait ici-bas un séjour plus sûr et plus salutaire » que celui qui est consacré à l'Esprit consolateur » et qui mérite si bien ce nom... Ce sont des » femmes qui, soigneuses de l'ensevelissement du » Christ, l'embaumèrent de parfums et veillèrent » autour du sépulcre. Aussi furent-elles les pre- » mières consolées. »

A l'exception de ce retour involontaire d'amour après la tombe, les lettres d'Abélard sont sèches de larmes, froides de cœur, dures souvent de paroles. On sent l'homme plein de lui-même. Héloïse n'est pleine que de lui.

« A mon unique après Jésus-Christ, à mon uni- » que en Jésus-Christ, » écrit-elle. « Ah! c'est à » vous qu'il appartient de célébrer nos obsèques, à » vous d'envoyer à Dieu celles que vous avez » rassemblées en sa présence. Non, jamais Dieu » ne permettra que nous vous survivions; mais, si » vous mouriez avant nous, nous songerions à » vous suivre plutôt qu'à vous ensevelir, puisque, » destinées aussitôt nous-mêmes à la tombe, nous » n'aurions pas la force de préparer la vôtre.... Si » je vous perds, que me restera-t-il à espérer? » Comment demeurer dans ce pèlerinage de la vie » où je ne suis retenue que par la pensée que vous » l'habitez encore? O la plus malheureuse de toutes » les malheureuses! Élevée par vous au-dessus de » toutes les femmes, n'ai-je donc obtenu cette » gloire que pour être précipitée de plus de félicités » dans plus de désastres? Nous vivions chaste- » ment, vous à Paris, moi à Argenteuil; nous nous » étions ainsi séparés pour nous consacrer plus » saintement, vous à vos études, moi à la prière » parmi de saintes vierges. C'est pendant cette vie » si pure que le crime vous a frappé. Ah! que ne » nous frappa-t-il ensemble! Nous avions été deux

» pour les torts, vous fûtes seul pour l'expiation,
» et le moins coupable a porté la peine ! Ce que
» vous avez souffert un moment dans votre sup-
» plice, il est juste que je le souffre toute ma vie.
» S'il faut vous avouer la faiblesse de mon âme
» misérable, je n'y trouve pas le repentir. Mon
» bonheur fut si doux que je ne puis ni en avoir
» l'horreur ni l'arracher de ma mémoire ! Dans
» mon sommeil, au milieu même des cérémonies où
» la prière doit être la plus pure, les lieux, les
» temps, les félicités de nos années heureuses se
» représentent à moi. Ils m'appellent sainte, ceux
» qui ne me savent pas gémissante ; ils me louent
» devant les hommes, mais je ne mérite pas ces
» louanges devant Dieu qui sonde les cœurs...
» Dans toutes les circonstances de ma vie, vous le
» savez, j'ai plus craint de vous offenser que
» d'offenser Dieu lui-même... Ah ! n'ayez pas une
» opinion trop haute de moi, et ne cessez pas de
» me secourir de vos prières. »

Au milieu d'une dissertation diffuse sur le Cantique des cantiques, Abélard trouve quelques notes pénétrantes dans sa réponse : « Pourquoi me
» reprochez-vous, » dit-il à Héloïse, « de vous avoir
» fait participer à mes angoisses, quand c'est vous-
» même qui m'y avez contraint par vos supplica-
» tions ? Est-ce dans les misères de mon existence
» actuelle que vous auriez le cœur d'être heureuse ?
» Vouliez-vous donc être la compagne de ma féli-

» cité, et non de mes peines? Souffririez-vous, par » ces souvenirs criminels, que j'aille au ciel sans » vous, vous qui m'auriez suivi, disiez-vous alors, » jusqu'aux enfers? »

Puis il repasse, devant Dieu et devant sa complice, toutes ses iniquités passées, et ordonne à Héloïse de rendre grâce à Dieu des peines qui l'ont frappé et changé : « Vous nous avez unis, Seigneur, » et vous nous avez séparés, » dit-il en finissant; « ceux que vous avez séparés une fois pour un » moment dans le monde, réunissez-les à jamais » dans le ciel! »

On retrouve enfin l'époux dans le saint.

XII

La persécution le ramena au Paraclet. D'odieuses insinuations de ses ennemis l'en chassèrent de nouveau. « Comment, » s'écriait-il dans son désespoir, « toute occasion de faute étant enlevée par le » malheur, par les années, par la sainteté de la » profession monacale, le soupçon peut-il survivre? » Ah! combien je souffre plus aujourd'hui de mes » calomniateurs que je n'ai souffert jadis de mes » bourreaux! »

Mais ses ennemis s'attachaient plus encore à le poursuivre dans sa gloire que dans son amour. Ses écrits, qui se multipliaient et qui fanatisaient Rome elle-même parce qu'ils laissaient transpercer une

première aube de liberté de discussion, étaient suspects d'hérésies involontaires. Saint Bernard, le censeur, le réformateur et le vengeur de l'Église en France, s'éleva avec véhémence contre lui. Cité au concile de Sens pour répondre de ses maximes, Abélard se tut : Saint Bernard dénonça jusqu'à ce silence.

« Cet homme, » écrivit-il, « se vante de pouvoir » confirmer par la raison ce qui est mystère. Il » monte jusqu'au ciel, et il descend jusqu'aux » abîmes ; il est grand devant ses propres yeux. » C'est un scrutateur de la majesté divine, un » fabricateur d'erreurs. Un de ses livres a été déjà » examiné par le feu. Maudit soit celui qui relève » des ruines ! La nécessité veut que vous apportiez » un prompt remède à la contagion : car cet » homme entraîne la multitude sur ses pas. On » prêche un nouvel évangile aux peuples, on pro- » pose aux nations une foi nouvelle, tout est » perversité. L'extérieur de la piété est dans leur » sobriété et dans leurs vêtements. Ils se transfi- » gurent en anges de lumière, tandis qu'ils sont » des Satans. Ce Goliath (c'est ainsi qu'il appelle » Abélard) veut soutenir contre moi ses dogmes » pervers : je refuse, parce que je suis un enfant » dans la parole et qu'il est un grand et terrible » combattant... Mais vous, successeur des apôtres, » vous jugerez s'il doit trouver un refuge sur le » siége de saint Pierre !... Considérez ce que vous

» vous devez à vous-même! Pourquoi avez-vous
» été élevé au trône, si ce n'est pour arracher et
» pour planter? Et si Dieu a fait surgir en votre
» temps des schismatiques, n'est-ce pas pour que
» les schismatiques soient écrasés? Voyez les re-
» nards qui arrachent la vigne du Seigneur, si vous
» les laissez croître et multiplier! Tout ce que
» vous n'aurez pas détruit fera le désespoir de vos
» successeurs. Si vous ne les détruisez pas, nous
» les détruirons nous-mêmes... »

Ainsi parlait ce tribun tout-puissant de l'église de France. On lui érige des statues à huit siècles de distance.

Une si impérieuse sommation, appuyée de la popularité de saint Bernard, ne pouvait manquer d'être obéie à Rome, bien que le pape, doux et indulgent, répugnât à frapper dans Abélard un maître dont il connaissait la sincérité de foi et dont il admirait le génie. Abélard fut condamné à la réclusion perpétuelle dans un monastère cloîtré. Cette condamnation, lente à être promulguée officiellement en France, mais pressentie par Abélard, l'arracha pour la dernière fois à la paix du Paraclet et aux larmes d'Héloïse. Il dit un éternel adieu à cette solitude qu'il avait peuplée d'abord de disciples enthousiastes, puis de vierges pieuses, et qui avait recueilli si souvent les débris de sa vie. Il s'achemina seul et à pied vers les Alpes pour aller implorer la justice et l'asile du pape contre son persécuteur.

Il passa par Cluny, abbaye alors souveraine, qui donnait hospitalité aux papes, aux rois, aux pèlerins, aux mendiants sur la route de Paris à Rome.

XIII

Ce monastère, de l'ordre de saint Benoît, avait été fondé par Guillaume, duc d'Aquitaine, possesseur d'un vaste territoire dans la province du Mâconnais. Guillaume, selon la coutume des princes ou seigneurs de ce temps, avait voulu acheter l'éternité au prix d'une concession de terres faite à des cénobites dont les prières s'élèveraient à perpétuité au ciel pour son âme. Les cénobites qu'il avait chargés de chercher le lieu le plus propre à l'emplacement du monastère avaient parcouru les montagnes et les vallons de ses domaines; ils avaient arrêté leur choix sur un défilé étroit et profond, dans une vallée intérieure qui court derrière la chaîne des montagnes de la Saône, entre Dijon et Mâcon. « Lieu écarté, dirent-ils, de toute société humaine, » si plein de solitude, de repos et de paix, qu'il » semble en quelque sorte une image de la solitude » céleste ! » Ces cénobites avaient en effet l'instinct de la nature appropriée à l'isolement et au recueillement de leurs âmes. A cette époque, où des forêts séculaires couvraient les montagnes, rétrécissaient les horizons, dérobaient le ciel; où les eaux des torrents, débordées dans les prairies, formaient des

lacs, des étangs, des marécages bordés de roseaux; où nulle autre route que des sentiers, creusés par le pied des mules, ne débouchait dans ce bassin d'eau courante et de feuillage; où quelques rares chaumières de chasseurs, de pêcheurs, de bûcherons, fumaient de loin en loin sur la cime des bois, la gorge de Cluny était une Thébaïde des Gaules. « C'est là, » dirent les cénobites au duc d'Aquitaine, « que nous élèverons le monastère. — Non, » répondit le duc : « c'est une vallée trop ombragée » d'épaisses forêts et pleine de bêtes fauves, où les » chasseurs et les chiens troubleraient, par leurs » cris et par leurs aboiements, votre silence. — Eh » bien! chassez les chiens et appelez les moines, » répartirent les cénobites.

Guillaume avait chassé les chiens et appelé les moines. En peu de siècles, grâce à l'immensité et à la fertilité du territoire, au pieux communisme qui jetait la fortune des mourants dans les monastères, et à l'habile gouvernement de l'Ordre par des abbés, véritables hommes d'État de ces communautés, le désert de Cluny avait vu s'élever au-dessus de ses forêts une forêt de flèches de cloîtres, de dômes, de voûtes, de tours, de créneaux gothiques, d'arceaux byzantins, ornements et défense d'une basilique égale en étendue aux plus vastes basiliques de Rome. La rivière qui submergeait jadis la vallée, encaissée dans des lits de pierre ou dérivée dans des étangs peuplés de poissons, fertilisait de vastes

prairies, blanchissantes de troupeaux. Une ville s'était adossée à l'abbaye, pour être protégée par les moines. Des papes étaient sortis des cellules de l'abbaye pour aller gouverner le monde chrétien. Des rois étaient venus visiter, doter, privilégier ce sanctuaire. Des conciles s'y étaient rassemblés. Ses abbés étaient devenus des puissances. Les pèlerins de toutes les parties du monde assiégeaient ses portes et y recevaient l'hospitalité.

Un homme consommé en science, en poésie, en gloire et en vertu, Pierre le Vénérable, gouvernait en ce moment le monastère. Contraste vivant de saint Bernard, l'abbé de Cluny personnifiait en lui la charité du religieux, dont saint Bernard personnifiait le prosélytisme et la terreur. Pierre le Vénérable, élu jeune encore au gouvernement de son Ordre pour l'éclat de ses talents et pour la séduction de son caractère, poëte, philosophe, écrivain, négociateur, homme d'État dans la piété et homme de piété dans la politique, était un autre Abélard, mais un Abélard sans ses orgueils et sans ses faiblesses. Il portait sur ses traits l'empreinte en relief de son âme. Grand, mince de taille, grave de démarche, beau de visage, doux de regard, recueilli d'expression, gracieux d'accueil, silencieux d'habitude, il était persuasif quand il parlait. Placé, pour ainsi dire, par l'élévation de ses idées, à égale distance du ciel et de la terre, et de là également attentif aux choses d'en haut et aux choses d'ici-bas,

il représentait la sainteté chrétienne, attirait le monde à elle par l'attrait de sa mansuétude, au lieu de l'épouvanter de ses rigueurs et de ses invectives. Le parfum de ses vertus était si pénétrant et si durable, que le souvenir, après huit siècles, s'en est encore conservé du père au fils, dans le peuple de la ville et de la vallée de Cluny, et que le hasard ayant fait découvrir, il y a quelques années, une tombe que l'on croit être la sienne, les femmes et les enfants se disputèrent sa poussière par une tradition d'amour dans le pays. Il avait eu des querelles avec saint Bernard, qui objurguait tout ce qu'il ne pouvait dominer; il aimait Abélard pour sa poésie, pour son éloquence, surtout pour ses malheurs. Héloïse était à ses yeux la merveille des siècles et du sanctuaire. Il était allé visiter le Paraclet, plein de la renommée, de la piété et des larmes de cette veuve d'un époux vivant. Il avait rapporté de son entretien de l'édification, de l'enthousiasme et de la pitié; il entretenait avec elle un commerce de lettres.

Tel était l'homme à qui Abélard fugitif allait demander l'asile d'une nuit. Il arriva, brisé de tristesse, de lassitude et de maladie, aux portes du monastère. Il voulut se jeter par humilité aux pieds de Pierre le Vénérable, qui le reçut dans ses bras et lui ouvrit sa maison et son cœur. Abélard, attendri par un accueil dont les persécutions de saint Bernard l'avaient déshabitué, lui raconta ses

nouvelles vicissitudes, ses tribulations, sa condamnation au cloître éternel et sa résolution de se rendre à pied à Rome, pour aller se jeter sous la justice et sous la miséricorde du souverain pontife, autrefois son ami. L'abbé de Cluny s'apitoya sur les disgrâces d'Abélard; il l'encouragea dans sa confiance au pape. Mais, s'inquiétant des forces de son hôte que la fièvre et les douleurs consumaient, craignant que cette gloire de la France ne s'éteignît misérablement en mendiant son pain sur quelque sentier de neige à travers les Alpes, ou qu'il ne tombât captif dans les mains de ses ennemis au delà des monts, il le retint sous de pieux prétextes à Cluny.

Pendant ce repos de son hôte dans l'abbaye, Pierre le Vénérable écrivit secrètement au pape une lettre pleine du zèle le plus tendre et le plus insinuant pour son ami : « L'illustre Abélard, bien » connu de Votre Sainteté, » disait l'abbé dans cette lettre au pape, « a passé ces jours-ci par » Cluny, venant de France. Je lui ai demandé où il » allait. Je suis déplorablement poursuivi, » m'a-t-il répondu, « par les persécutions de certains hommes » qui m'infligent le nom d'hérétique que je repousse » et que je déteste. J'ai appelé de leur sentence à la » justice du chef suprême de l'Église, et c'est dans » son sein que je vais chercher un refuge contre » mes persécuteurs. »

» J'ai loué le projet d'Abélard et je l'ai forte» ment encouragé à recourir à vous, l'assurant

» d'avance que ni la justice ni la bonté ne failli-
» raient auprès du saint-siége à un tel suppliant,
» puisqu'elles ne faillissent pas même au plus
» humble des pèlerins ou des étrangers. J'ajoutai
» qu'au besoin il trouverait même indulgence pour
» des erreurs involontaires. Pendant qu'il se repo-
» sait à l'abbaye, l'abbé de Clairvaux y vint. Nous
» nous entretînmes ensemble et charitablement de
» réconcilier Abélard, mon hôte, avec cet abbé Ber-
» nard qui l'a réduit à la nécessité d'en appeler à
» vous. Je n'ai rien épargné pour ce raccommode-
» ment; j'ai conseillé à mon hôte de retrancher de
» ses écrits, par le conseil de Bernard lui-même et
» d'autres hommes prudents, tout ce qui pourrait
» offenser les scrupules de la foi. Abélard y a con-
» senti. La réconciliation a eu lieu de ce moment,
» par mon conseil, mais plus encore par une in-
» spiration de la Providence. Abélard, notre hôte,
» a dit adieu pour jamais aux agitations des études
» et des écoles : il a choisi Cluny pour son dernier
» et perpétuel asile. Je vous supplie donc, moi le
» plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs,
» le monastère tout entier de Cluny vous supplie,
» Abélard vous supplie lui-même, par lui, par
» nous, par les messagers qui vous portent ces
» lettres, par ces lettres elles-mêmes, nous vous
» supplions tous de lui permettre de passer à Cluny
» les derniers jours qui restent à sa vie et à sa vieil-
» lesse; et bien peu de jours, hélas! lui restent à

» vivre ! Nous vous conjurons tous de ne pas per-
» mettre que les persécutions de qui que ce soit
» l'inquiètent ou le chassent de cette maison, sous
» le toit de laquelle, comme le passereau qui
» cherche un nid, il se réjouit tant d'avoir trouvé
» un asile, semblable à la tourterelle qui se réjouit
» tant d'avoir trouvé où se poser !... Ne refusez pas
» votre sauvegarde à un homme que vous avez au-
» trefois tant aimé !... »

Une si touchante invocation de l'amitié et la mémoire toujours vivante de l'enthousiasme qu'il avait eu jadis pour l'orateur et le poëte de sa jeunesse, ne pouvaient manquer de toucher le pape. Il accorda à Pierre le Vénérable la grâce et la protection qu'il implorait pour Abélard. Abélard, dans cette solitude, eut pour supérieur et pour geôlier le plus tendre et le plus miséricordieux des amis.

Héloïse, rassurée sur le sort de son époux, veilla de loin, par ses lettres et par ses prières, sur l'âme et sur la santé d'Abélard. Les derniers jours de cet homme, qui avait allumé et perdu la passion du monde, mais qui avait su conserver la passion d'une femme et la tendresse d'un ami, s'écoulèrent dans les entretiens poétiques et pieux de Pierre le Vénérable, dans l'étude des choses éternelles, dans le mépris des vanités qui n'avaient pas payé le prix d'un cœur, et dans l'espoir de la réunion bienheureuse qu'Héloïse lui assignait au ciel. On montre encore à l'extrémité d'une allée déserte, au pied des

murs d'enceinte flanqués de tours de l'abbaye, au bord des longues prairies bordées de bois, au murmure de la rivière, au sifflement des brises dans les joncs d'un étang tari, un tilleul immense contemporain des flèches monastiques, à l'ombre duquel Abélard venait s'asseoir et rêver, le visage tourné du côté du Paraclet. Les religieux, fiers d'avoir prêté l'hospitalité de leur cloître à cette gloire du onzième siècle, s'étaient transmis cette tradition. Depuis, la révolution française, qui a tant emporté, a respecté ce tilleul et une ou deux flèches de la basilique; les derniers religieux ont raconté cette légende aux habitants de la ville, qui la redisent aux visiteurs. Moi-même je possède sous un tilleul de trois siècles, dans mon jardin de Saint-Point, le banc de pierre grise, sonore comme une cloche, sur lequel Abélard, d'après la tradition, s'asseyait près du tilleul de Cluny. J'y ai transporté aussi une large table de la même pierre, sur laquelle il reposait sa tête, méditant ses hymnes ou repassant ses malheurs et ses amours.

Son âme, consumée du feu de la passion et du feu du génie, découragée de bonheur par l'infortune et de gloire par la persécution, ne lui promettait pas de longs jours. Il s'éteignit dans les bras de son ami, deux ans et quelques mois après avoir échoué sur ce seuil hospitalier de Cluny.

L'amitié de Pierre le Vénérable ne se crut pas acquittée envers son ami après l'avoir enseveli; il

entra, par sa charité vraiment divine, dans la pieuse complicité d'un amour que tant de sang, de repentir et de larmes avaient consacré à ses yeux; il comprit que son ami au ciel et Héloïse sur la terre lui demandaient la dernière consolation d'un rapprochement, au moins dans le sépulcre. Il ne se crut point coupable de condescendre, du haut de sa sainteté, à cette faiblesse ou à cette illusion de l'amour qui, n'ayant pu confondre deux vies, veut au moins confondre deux poussières. Mais, craignant l'ombre même du scandale, il couvrit de mystère le pieux larcin qu'il alla faire lui-même au cimetière de Saint-Marcel, oratoire dépendant de son abbaye, dans lequel Abélard était inhumé. Il ne confia à personne le soin d'accompagner les restes de son ami et de les remettre à Héloïse; aucune autre main n'était digne de toucher à ce dépôt que la main d'un saint et celle d'une épouse. Il se leva pendant les ténèbres, exhuma le cercueil d'Abélard et le transporta au Paraclet; il écrivit en vers lapidaires l'épitaphe de son ami : « Platon de notre âge, » dit-il dans ces vers, « égal ou supérieur à tout ce » qui vécut, souverain de la pensée, reconnu par » tout l'univers génie varié et universel, il dépassait » l'humanité par la force de l'idée et par la force de » l'éloquence. Son nom fut Abélard. »

Pierre se chargea d'être le père d'un fils qu'Héloïse et Abélard avaient eu de leur union avant leur malheur et leur consécration aux cloîtres.

XIV

Héloïse, après avoir reçu avec larmes le cercueil de son époux, l'ensevelit au Paraclet dans le caveau où elle s'assigna sa place conjugale au lit de mort. Pierre le Vénérable célébra lui-même les obsèques, et repartit, après avoir remis les restes de son ami à la garde d'un immortel amour.

Ce culte en commun pour la même mémoire resserra les liens d'admiration et de reconnaissance qui unissaient l'abbé de Cluny à la veuve du Paraclet. Héloïse, que le souci du bonheur éternel de son amant passionnait autant que l'avait fait le souci de ses malheurs terrestres, voulut tenir de Pierre le Vénérable lui-même l'attestation écrite de la pureté et de la béatitude de l'âme d'Abélard. « Je « vous conjure, » écrit-elle après le retour de Pierre à Cluny, « je vous conjure de m'envoyer des lettres » ouvertes, empreintes de votre sceau, et contenant » l'absolution de mon seigneur, afin que ces preuves » de félicité soient suspendues à son tombeau!..... » Souvenez-vous aussi, ajoute-t-elle, de regarder » comme votre fils le fils d'Abélard et d'Héloïse. »

Pierre le Vénérable condescendit à ce dernier scrupule de l'amour. Il envoya au Paraclet les lettres d'absolution demandées. Il retraça de lui-même, à Héloïse, dans une lettre empreinte de sa charité évangélique, toutes les circonstances de

la fin et de la mort d'Abélard, qui pouvaient consoler, en la sanctifiant, la douleur d'un éternel veuvage.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à
» vous aimer, ô ma sœur! écrit-il; car je me sou-
» viens que depuis longtemps je vous aime. Je
» n'avais pas encore passé les années de l'ado-
» lescence, je n'étais pas encore un jeune homme,
» que déjà avait retenti jusqu'à moi, non pas la
» renommée de votre sainteté, mais celle de votre
» génie. On racontait partout alors qu'une femme
» dans la fleur de ses années et de sa beauté se
» distinguait, contre l'habitude de son sexe, par la
» poésie, l'éloquence et la philosophie; ni les plai-
» sirs ni les séductions du siècle ne pouvaient
» l'emporter dans son cœur sur sa passion pour les
» choses intellectuelles et pour le beau dans tous
» les arts. On s'étonnait, tandis que le monde
» croupit dans une vile et oisive ignorance et que
» l'intelligence studieuse ne sait où poser son pied,
» je ne dis pas seulement au milieu des femmes,
» mais dans les assemblées des hommes, on s'éton-
» nait qu'Héloïse seule se montrât supérieure à
» toutes les femmes et à tous les hommes de son
» temps. Bientôt (pour parler comme l'Apôtre) celui
» qui vous fit sortir du sein de votre mère vous
» attira toute à lui par sa grâce; vous changeâtes
» l'étude des sciences périssables contre la science
» de l'éternité; au lieu de Platon, le Christ; au lieu

» de l'Académie d'Athènes, le cloître.... Plût à Dieu
» que Cluny eût pu te posséder ! Plût à Dieu que tu
» fusses enfermée dans notre douce captivité de
» Marcigny, avec les esclaves féminines du Sei-
» gneur, qui aspirent à la liberté céleste! Mais,
» puisque la Providence ne nous a pas fait cette
» grâce, elle nous a du moins accordé cette faveur
» *en celui qui a été à toi!* en celui qu'il faut souvent
» et toujours honorer avec gloire, le philosophe du
» Christ, cet Abélard que la volonté divine a envoyé
» dans ses dernières années à Cluny!..

» Il n'est pas facile de dire en quelques lignes, ô
» ma sœur! la sainteté, l'humilité, l'abnégation qu'il
» nous a montrées et dont le monastère entier a
» porté témoignage. Si je ne me trompe, je ne me
» souviens pas d'avoir jamais vu de vie et d'exté-
» rieur plus humbles. Je lui avais donné un rang
» éminent parmi tous mes frères, mais il voulait
» paraître le dernier de tous par la simplicité de son
» costume. Il en était de même de ses aliments et
» de tout ce qui touchait aux délices des sens, et je
» ne parle pas ici des choses de luxe; il se refusait
» tout, excepté ce qui est indispensable à la vie. Sa
» conduite et ses paroles étaient irréprochables, en
» lui comme pour les autres... Il lisait continuelle-
» ment, priait souvent, ne parlait jamais, si ce n'est
» quand des entretiens littéraires ou des discours
» sur les choses saintes l'obligeaient à rompre le
» silence... Que te dirai-je de plus? Son esprit, sa

» langue, son étude, méditait, enseignait, pro-
» clamait les choses littéraires, philosophiques,
» divines. Ainsi simple, droit, considérant les juge-
» ments de Dieu, fuyant tout mal, il consacrait à
» Dieu les derniers jours de sa grande vie.

» Pour lui donner quelque délassement et pour
» fortifier sa faiblesse de santé, je l'avais envoyé à
» Saint-Marcel, près de Châlon. J'avais choisi à
» dessein cette contrée, la plus riante de la Bour-
» gogne, et un couvent rapproché de la ville dont
» il n'est séparé que par le cours de la Saône. Là,
» autant que ses forces le lui permettaient, il avait
» repris les études chéries de sa jeunesse; et,
» comme on le raconte aussi de Grégoire le Grand,
» il ne laissait passer aucun moment sans prier,
» lire, écrire ou dicter. Dans ces saints exercices,
» la mort, ce visiteur divin, vint le visiter. Elle ne le
» surprit point endormi comme tant d'autres, mais
» préparé et debout; elle le trouva éveillé et le
» convia aux célestes noces. Il emporta avec lui sa
» lampe pleine d'huile, c'est-à-dire sa conscience
» remplie du témoignage d'une sainte vie. La ma-
» ladie le saisit, s'aggrava, et le consuma bientôt
» jusqu'à l'anéantissement de vie. Il comprit bien
» qu'il allait payer son tribut à la mortalité des
» choses terrestres. Alors, avec quelle piété, quelle
» ardeur, quelle aspiration ne fit-il pas l'aveu de
» ses iniquités! avec quelle ferveur ne reçut-il pas
» le gage de la vie éternelle! avec quelle confiance

» ne recommanda-t-il pas lui-même son corps et » son âme au Christ! Tous les religieux de Saint-» Marcel peuvent le raconter. Ainsi est mort Abé-» lard. Ainsi celui qui était illustre par toute la » terre pour les merveilles de sa science et de ses » leçons a passé, j'en ai la ferme espérance, dans le » sein de son Créateur.

» Et vous, ma sœur vénérée et chère en Dieu! » vous qui lui avez été unie d'abord ici-bas par » tous les liens de la chair, avant de vous lier à lui » par les nœuds de l'amour divin; vous qui avez » servi longtemps le Seigneur avec lui sous sa » direction, souvenez-vous à jamais de lui dans le » Seigneur! Car le Christ vous abrite tous deux » dans l'asile de son cœur, il vous réchauffe dans » son sein, et, lorsque son jour viendra, à la voix de » l'archange, il te conserve pour ce jour ton Abé-» lard, et il te le rendra pour jamais! »

C'est à l'homme qui a écrit une telle lettre que la religion devrait une statue. Jamais la tendresse divine ne se mêla avec plus d'indulgence à la tendresse humaine; jamais la sainteté n'eut plus de condescendance et la vertu plus de miséricorde. On voit avec quelle délicatesse de sentiment et d'expression il ramène, jusque dans la mort, l'image de ces noces éternelles, impérissable aspiration d'Héloïse! L'huile du Samaritain ne coulait pas plus onctueusement sur les blessures du corps que la parole de ce saint homme sur celles du cœur.

L'amitié d'un tel homme et l'amour d'une telle femme suffiraient seuls pour attester qu'Abélard mérita mieux de son siècle que ne le croit la postérité.

XV

Héloïse survécut vingt ans à son époux, prêtresse de Dieu, attachée au culte d'un sépulcre dans la solitude du Paraclet. Quand elle sentit la mort si longtemps invoquée s'approcher d'elle, elle demanda à ses sœurs de déposer son corps à côté de celui de son époux dans le cercueil d'Abélard. L'amour, qui les avait unis et séparés pendant leur vie par tant de prodiges de passion et de constance, parut signaler par un nouveau prodige leur sépulture. Au moment où l'on rouvrit le cercueil d'Abélard pour y coucher le corps d'Héloïse, les bras du squelette, comprimés vingt ans par le poids du chêne, se dilatèrent, dit-on, s'ouvrirent et parurent se ranimer pour entourer l'épouse rendue à l'amour céleste d'un éternel embrassement. Cette crédulité des temps, transformée en miracle d'amour, fut racontée par les historiens, chantée par les poëtes, et consacra dans l'imagination du peuple la sainteté des deux époux. Ils reposèrent ainsi cinq cents ans dans une des nefs du Paraclet, tantôt séparés par les scrupules de l'abbesse, tantôt réunis de nouveau pour obéir au vœu conjugal qui était sorti de leur

vie, de leur mort, et qui sortait encore de leur tombeau.

La révolution française, qui jeta aux vents tant de poussières profanées de rois et de princes de l'Église, respecta la poussière des deux époux. En 1792, le Paraclet ayant été vendu comme propriété ecclésiastique, la ville de Nogent recueillit les tombes et les abrita solennellement dans sa nef. En 1800, Lucien Bonaparte, zélateur des lettres et collecteur des reliques du passé, autorisa un artiste pieux, M. Lenoir, à transporter ce cercueil au musée des monuments français, à Paris. On constata en ouvrant le plomb funéraire, disent les témoins, « que les deux corps avaient été d'une grande sta- » ture et de belles proportions. La tête d'Héloïse, » répète M. Lenoir, est d'un admirable contour ; » son front, d'une forme coulante et bien arrondie, » en proportion avec les autres parties de la tête, » exprime encore la plus parfaite beauté. Les deux » statues couchées sur le tombeau ont été moulées » sur ces restes recomposés par la pensée du sta- » tuaire. Quelques années plus tard, la chapelle » monumentale qui encadre la tombe des deux » époux devint l'ornement d'un jardin de ce » musée. » La foule, qui recherche surtout les monuments du cœur, s'y pressait sans cesse. En 1815, le gouvernement des Bourbons, qui relevait pieusement tous les tombeaux pour rendre au peuple le culte du passé, voulut restituer à l'abbaye de Saint-

Denis le cercueil d'Abélard et d'Héloïse, qui ne lui appartenait que comme le proscrit appartient au proscripteur. L'opinion publique protesta contre cet enfouissement dans une basilique fermée d'un monument qui appartenait au regard et au sentiment publics. On le relégua dans une nécropole de Paris, au cimetière du Père-Lachaise. Là, on voit encore les statues, couchées côte à côte, d'Héloïse et d'Abélard, parsemées tous les jours de couronnes de fleurs funèbres, éternellement renouvelées, sans qu'on voie la main qui les dépose; ils semblent avoir une parenté éternelle et tendre dans toutes les générations qui se succèdent sur la terre. Ce sont les âmes aimantes séparées par la mort, par la persécution ou par l'inflexibilité du monde, de ce qu'elles aiment ici-bas ou de ce qu'elles regrettent dans le ciel. Elles témoignent autant qu'elles le peuvent, par ces offrandes mystérieuses, de leur admiration pour la constance et pour la pureté dans la passion; elles portent envie à cette union posthume de deux cœurs qui transposèrent la tendresse conjugale des sens à l'âme, qui spiritualisèrent la plus brûlante et la plus sensuelle des passions, et qui firent un holocauste, un martyre et presque une sainteté de l'amour.

GUILLAUME TELL

(1307-1354 DE JÉSUS-CHRIST)

I

Voici ce que les Suisses racontent des origines poétiques de leur liberté.

Mais, d'abord, disons ce que la géographie et l'histoire nous apprennent de la Suisse (ou de l'*Helvétie*) et de ses habitants.

Les Alpes, semblables à un nœud robuste et proéminent des muscles de granit de la terre, sont une chaîne de montagnes qui s'étend sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône vers Marseille jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne s'abaissent aux deux extrémités pour se confondre insensiblement avec la plaine ; au milieu de leur membrure, elles s'élèvent à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, dentelés comme

des créneaux d'une forteresse naturelle, se dessinent en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir, sur l'azur foncé du ciel. Ce sont les reflets plus ou moins chauds du soleil sur les nappes de neige éternelle dont leurs croupes sont revêtues. Quand on les aperçoit de soixante ou quatre-vingts lieues de distance du fond des plaines de l'Italie ou de la France, elles inspirent le sentiment tiré de l'infini en hauteur comme la mer ou le firmament inspire le sentiment de l'infini en étendue. C'est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui seul rien n'est haut, rien n'est vaste. Mais l'homme est anéanti sous l'architecture de ces montagnes, et il jette un cri. Ce cri est une confession de sa petitesse et un hymne à la grandeur de l'architecte. Voilà pourquoi il y a plus de piété sur la mer et sur les montagnes que dans les plaines. Le miroir de ses œuvres dans lesquelles la Divinité se peint étant plus grand, la Divinité s'y retrace et s'y révèle mieux.

II

Du côté qui regarde le midi ou l'Italie, les pentes de ces montagnes sont escarpées et abruptes comme un rempart élevé pour abriter cette tiède contrée, jardin de l'Europe. Du côté du nord, c'est-à-dire

du côté de la France, de la Savoie, de l'Allemagne, les Alpes descendent des profondeurs du firmament au niveau des lacs et des plaines par de plus douces déclivités. On dirait un immense escalier dont le Créateur a proportionné les degrés aux pas de l'homme. Aussitôt que l'on quitte la région inaccessible des neiges, des frimas, des glaces éternelles qui forment les dômes du mont Blanc, de la Jung-Frau, les pentes s'amollissent, les racines de ces sommets gigantesques semblent gonfler le sol qui les cache ; elles se revêtent de terre végétale, de gazons, d'arbustes, de fleurs, de pâturages humectés par l'incessante filtration de la sueur des glaciers qui fument aux premiers soleils. Elles divergent largement de tous les côtés en s'abaissant de plus en plus comme des contre-forts qui vont chercher leur point d'appui bien bas et bien loin, pour porter le poids incalculable qui pèse sur elles. Elles dessinent et creusent ainsi entre elles des ravins qui deviennent bientôt des gorges, puis des bassins, puis des plaines plus largement encaissées, au fond desquelles on voit d'en haut s'étendre, dormir et étinceler des lacs, dont s'échappent ensuite des fleuves écumants, pour aller chercher encore des niveaux plus bas. Sur les flancs de ces Alpes décroissantes on rencontre çà et là des chalets ou maisons isolées, espèces de tentes en bois bâties seulement pour la saison d'été, où les pasteurs, pour suivre leurs troupeaux, montent avec le

printemps et d'où ils redescendent avec l'automne. En avançant davantage, on trouve des villages groupés au pied de quelques cascades et abrités des avalanches par des forêts de sapins. Les maisons de ces villages sont construites en solives et en planches de ce même arbre qui les protége contre l'écroulement des neiges. Ces maisons, couvertes par un toit de bois qui déborde comme les ailes d'un chapeau pour garantir le visage de la pluie, semblent taillées et ciselées au couteau avec un art patient et curieux, comme ces jouets de bois blanc que les bergers façonnent pour les enfants en gardant leurs vaches. Des degrés extérieurs ornés de rampes en arabesques montent du pavé à l'étage supérieur. Des portes surmontées de niches creuses, où reposent des statues de vierges, de héros, de saints, donnent entrée aux chambres hautes. Des fenêtres en treillis, où les vitraux en losange sont incrustés dans des châssis de plomb, les éclairent. De longues galeries à balustrades gothiques circulent en plein air autour de la maison, comme une ceinture festonnée autour de la taille d'une fiancée. Des tiges de maïs ou des épis de plantes nourricières suspendues au toit par les racines pendent sur la galerie extérieure et lui font un plafond de mosaïques colorées. On voit briller à travers les vitraux de la cuisine les reflets d'un large foyer qui flambe toujours. Des branches et des éclats de sapin artistement fendus et rangés sous la galerie, signe

d'opulence, forment un bûcher préparé pour l'hiver. A côté de ce bûcher s'ouvrent les portes à deux battants de longues et larges étables planchéiées de dalles de sapin lavé et luisant comme la table d'une ménagère attentive. Une haleine tiède et parfumée de l'odeur des génisses sort de ces portes, avec de tristes mugissements de jeunes taureaux qui appellent les mères absentes. Un pont de bois mobile et retentissant, jeté sur l'entrée de ces étables, conduit, par une pente allongée et douce, les chars de foin de la cour au grenier à fourrage. L'herbe sèche et la paille jaunie sortent par toutes les fenêtres de ce magasin végétal, comme la graisse de la terre qui fait éclater le grenier de l'homme. On sent l'opulence dans la simplicité. Au milieu de la cour, un tronc creux de sapin laisse égoutter par un tuyau de fer l'eau de la colline dans une auge immense de sapin aussi, où viennent s'abreuver les bœufs.

De quelque côté qu'on porte le regard sur les flancs de l'Alpe, sur les collines rapprochées, sur la pente du glacier, sur le toit de la demeure, sur les murailles de la maison, sur le bûcher, sur l'étable, sur la fontaine, on ne voit que le sapin vivant ou mort. Le Suisse et le sapin sont frères. On dirait que la Providence a attaché ainsi à chaque race d'hommes un arbre qui la suit ou qu'elle suit dans sa pérégrination terrestre, un arbre qui la nourrit, qui la chauffe, qui l'abreuve, qui l'abrite, qui la

groupe sous ses rameaux, qui fait partie de la famille humaine, un arbre domestique, véritable dieu lare de son foyer : ainsi le mûrier en Chine, le dattier en Afrique, le figuier en Judée, le chêne dans les Gaules, l'oranger en Italie, la vigne en Espagne et en Bourgogne, le sapin en Suisse, le palmier en Océanie. Le végétal et l'homme se tiennent par d'invisibles rapports. Anéantissez l'arbre, l'homme périt.

III

Après avoir traversé ces villages des penchants des Alpes, les villes vous apparaissent au loin sur des promontoires avancés ou dans des anses creuses au bord des grands lacs. Vous les reconnaissez à leurs murailles sombres, à leurs toits aigus, à leurs boules d'étain qui reflètent un soleil terne au sommet de leurs cathédrales ou de leurs hôtels de ville, à leur essaim de voiles blanches qui se pressent à la sortie ou à l'embouchure de leurs petits ports, sur les eaux bleues de leur lac, comme des mouettes que la nuit chasse à l'écueil. Ces villes, à l'exception de Genève, ville plutôt anséatique qu'helvétique, sorte d'hôtellerie de l'univers dans cette vallée de Cachemire de l'Occident, sont de médiocre étendue et ne présentent point au voyageur ces monuments, luxe des grands peuples. Municipalités plutôt que capitales, ces villes sont des débris d'une

féodalité morte ou des membres de fédérations pastorales, à qui la nature du pays et la modicité des peuplades ne permettent pas de grandir et d'absorber d'autres cantons. On y est frappé seulement du caractère majestueux, simple et patriarcal de la race humaine. Les hommes y sont de haute stature, de forte charpente, de solide aplomb sur leurs pieds, de visage calme, de regard franc, de bouche sans pli et sans ruse, de front large, élevé, poli, mais sans avoir ces proéminences et ces sillons que l'activité de la pensée élève ou creuse sur les fronts des races à vive intelligence.

Les femmes, à la taille élancée, aux épaules larges, aux bras souples, aux jambes élastiques, aux cheveux bronzés, aux yeux bleus, au teint salubre, aux joues ovales, aux lèvres arquées, au timbre de voix sonore et tendre, y ressemblent à des statues grecques transportées sur un piédestal de neige et vivifiées par l'air frissonnant des montagnes. Un mélange harmonieux de majesté virile et de pudeur féminine compose leur physionomie. On sent, à leur aspect et à leur familiarité toujours décente avec les étrangers, qu'elles habitent une contrée froide et chaste où elles n'ont point à se défier de leur propre cœur. Leur innocence les garde. Leur costume relève sans danger leur beauté. Des tresses de cheveux enroulés de rubans de velours noir flottent des deux côtés de leur cou jusque sur leurs talons; une calotte de feutre ou de paille

couvre le sommet de leur tête; un corsage étroit de laine teinte serre leur taille; une chemise à mille plis plus blancs que la neige voile leur sein; un jupon de laine à larges cannelures laisse leurs jambes demi-nues jusqu'au-dessus des chevilles du pied. Soit qu'elles étendent la litière sur le plancher des étables, soit qu'elles portent dans chaque main des seaux d'érable écumants du lait gras de leurs vaches; soit qu'elles fanent avec de longs râteaux à dents de bois l'herbe fauchée sur les prés en pente au bord des sapins, au vent de leurs cascades, leurs travaux ressemblent à des fêtes. Elles répondent d'une colline à l'autre, par-dessus le lit du torrent, aux chants des jeunes faucheurs par des airs nationaux. Ces airs ressemblent à des cris modulés échappés d'une surabondance de vie et de joie. Leurs dernières vibrations se prolongent comme de l'écho des montagnes. Les musiciens les notent sans pouvoir jamais les imiter. Ils ne naissent que sur les vagues des lacs ou sur les pelouses des Alpes. La nature ne se laisse pas contrefaire par l'art. Pour chanter ainsi, il faut avoir recueilli en naissant dans son oreille le clapotement du flot contre la planche de la barque sur les lacs, le tintement de l'eau goutte à goutte dans l'auge sonore, les mélancolies du vent tamisé par les feuilles dentelées du sapin, les mugissements des génisses qui appellent leurs petits sur les hauteurs, les clochettes graves ou aiguës qui sonnent à leur cou dans l'herbe, les cris

de joie des enfants qui se roulent au soleil sur les meules de foin sous les yeux des mères, le chuchotement des fiancés qui marchent en se tenant par la main devant les vieillards et en se parlant du bonheur futur, les adieux du jeune soldat qui part de ses montagnes pour la longue absence en jetant son cœur en sanglots sur la route, ou le cri de joie du soldat revenu du service étranger au sommet du dernier chalet d'où il revoit le clocher de son village. On appelle ces chants des *Ranz*. Les fils et les filles des Alpes pleurent et languissent quand ils les entendent, par hasard, loin de leur pays. Il y a pour eux mille apparitions dans un seul son de voix. Ainsi est fait leur cœur, et ainsi est construit le cœur de l'homme. Une voix lui rappelle une mémoire, un moment lui repeint toute une vie, une larme lui monte aux yeux, et dans cette larme se retrace tout un univers. Plus l'homme est simple, plus il a en lui de ces retours vers l'infini. Il en est du cœur humain comme d'un édifice : plus il est vide, plus il retentit.

IV

Le caractère national de ce peuple est resté antique dans nos jours modernes. Le Suisse est un paysan éternel : il est pieux, il est naïf, il est laborieux, il est berger, il est cultivateur, il est patriote, il est soldat, il est artisan, il est libre surtout, il

ne marchande pas sa vie contre la servitude. La petitesse de sa patrie a fait pour lui du canton une famille. Il n'a aucune ambition de conquête, mais il redoute toujours d'être conquis. Cette ombrageuse jalousie de l'usurpation d'un canton sur l'autre lui permet à peine de s'allier imparfaitement avec les autres groupes de même nation dans une confédération incomplète où manque l'unité, et, par conséquent, la force. Un roi lui paraîtrait un tyran ; une république même trop concentrée et trop impérieuse pour les citoyens lui serait insupportable. Le pouvoir municipal est le seul qu'il puisse tolérer. Il veut se gouverner par des mœurs et non par des lois. Ses usages sont presque sa seule législation. C'est un gouvernement par village, et presque par famille. Son républicanisme n'est pas national, il est individuel : de là sa liberté, mais de là aussi sa faiblesse. S'il n'était pas défendu par la nature et par la stérilité de sa patrie, il y a longtemps qu'il n'existerait plus. Plaise au ciel qu'il existe longtemps comme le souvenir vivant d'un peuple primitif au cœur des vieilles civilisations de l'Europe, comme une race neutre entre les races qui se combattent au pied de ses Alpes, comme un asile ouvert tour à tour aux proscrits de toutes les révolutions et de toutes les contre-révolutions des peuples de l'Occident !

Ses vertus ne sont ternies que par un vice, vice naturel aux peuples pauvres : la cupidité. L'avarice

lui rétrécit la main et le cœur. Il vend tout, même son propre sang, pour rapporter un peu d'or dans son pays, qui n'en produit point. Naturellement brave et fidèle, il trafique de ses enfants, qu'il loue, pour un vil salaire, aux princes ou aux nations qui veulent le payer. Indifférent à la cause pour laquelle il s'engage jusqu'à la mort, il est le mercenaire des cours ou des camps. Il a fait de la guerre, qui ne doit être qu'un dévouement, un métier. Il tue ou il se fait tuer pour une solde. Libre chez lui, il prête chez les autres son bras aux souverains pour subjuguer les peuples. Le temps de son service fini, il passe à un autre service avec l'impassibilité de ces gladiateurs du cirque ou de ces éléphants dressés pour la guerre, qui combattaient tour à tour avec la même vaillance pour les Perses ou pour les Romains.

V.

Les vallées hautes des Alpes, inondées de torrents, de lacs et de marais, ombragées de ténébreuses forêts peuplées d'ours et de bêtes fauves, furent les dernières conquêtes de l'homme de l'Occident sur la stérilité et sur le désert. A l'époque des grandes migrations d'hommes du Nord, sortant comme des essaims des plaines de la Tartarie pour inonder l'Europe et refoulant devant elles des populations déjà domiciliées, des colonies fugitives de Cimbres

et surtout de Suédois, race déjà endurcie aux frimas du pôle, furent, dit-on, attirées dans ces hautes vallées par l'analogie de sites, de forêts, de sapins, de lacs, de torrents et de neige, qui leur rappelaient leur propre pays. La taille élevée, la chevelure blonde, l'azur des yeux, la blancheur du teint, la majesté calme de l'attitude dans les Suisses des petits cantons, la similitude même des noms de races et des noms de lieux, attestent cette parenté lointaine avec les Suédois. Ces Barbares avaient apporté avec eux leurs idolâtries boréales. Des missionnaires ermites, venus de la Gaule et de l'Italie, y semèrent le christianisme. Ce peuple, simple et naïf, était accessible par l'imagination au prestige des miracles. Sa sobriété, sa chasteté, sa piété naturelle, sa vie toujours en lutte avec les éléments, force visible de Dieu, le prédisposaient également aux vertus de la nouvelle doctrine. L'Évangile conquit facilement sa foi et son cœur. Ces vertes thébaïdes se remplirent, comme les thébaïdes d'Égypte, de chapelles, d'ermites, de monastères, objets de la vénération de ces peuplades gouvernées par leurs croyances plutôt que par leurs lois. Bientôt les Francs et les Germains, dont on retrouve également les filiations en Suisse, débordèrent des Gaules et de l'Allemagne dans ces vallées. Leurs chefs y construisirent des châteaux forts, y assujettirent les paysans, y fondèrent de petits États indépendants les uns des autres et souvent en guerre entre eux. Ces États, duchés,

comtés, baronnies, fiefs, étaient bornés par un glacier, un lac, un précipice, une montagne, régime féodal né du régime patriarcal qui régissait les tribus quand ces tribus étaient encore errantes. Le seigneur féodal n'était qu'un patriarche dont la tente était devenue un château fortifié.

Charlemagne, qui avait étendu sa main sur tout l'Occident, incorpora toutes ces seigneuries et toutes ces villes de l'Helvétie à l'empire d'Allemagne. L'empereur d'Allemagne devint le suzerain de l'Helvétie. Les villes se placèrent sous sa protection pour se préserver de nouvelles invasions des barbares et surtout des Hongrois, qui empiétaient sur leurs vallées. Elles se construisirent des remparts et des citadelles ; elles astreignirent leurs habitants à être tout à la fois citoyens et hommes d'armes ; elles devinrent des cités indépendantes, rivales des seigneurs et des abbés qui jusque-là régnaient seuls sur les paysans. L'empereur d'Allemagne entretenait en Suisse un vice-roi sous le nom de bailli, qui faisait justice de tous et qui tyrannisait également en son nom les villes, les couvents, les châteaux.

Les comtes de Hapsbourg, famille puissante du canton d'Argovie, les comtes de Rapperschwyl, dominateurs du lac de Zurich ; les comtes de Toggembourg, rivaux de ces deux maisons, inexpugnables dans leur château de Fischingen, et plusieurs autres familles puissantes, se disputaient la domination de ces groupes de montagnes, de ces

lacs et de ces vallées. Leur subordination toute nominale à l'empire d'Allemagne n'avait de sanction que leur intérêt. Leurs lois n'étaient que leurs caprices. C'étaient les trente tyrans d'Athènes héréditaires et disséminés dans autant de citadelles, à l'embouchure de toutes les vallées. Leurs mœurs étaient sauvages comme leurs sites. Leurs traditions sont pleines de sang. Celles des comtes de Toggembourg attestent le féroce arbitraire de leurs justices. Leur château, construit au sommet d'un rocher sur le lac, était un asile inaccessible à leurs ennemis. Un des seigneurs de cette maison, nommé Henri de Toggembourg, avait épousé une femme nommée Ida, dont la beauté était la merveille de la Suisse. Le comte était aussi jaloux qu'amoureux de sa belle épouse. Un hasard vint donner un corps apparent à cette ombre de la jalousie, qui obscurcissait son bonheur. Un jour que la comtesse Ida contemplait par une fenêtre de sa tour le lac et les vallées qui s'étendaient sous ses yeux, elle laissa par distraction rouler sur la tablette de la fenêtre sa bague nuptiale qui avait glissé de son doigt. Elle se retira sans s'apercevoir qu'elle avait oublié son anneau. Une corneille, en volant autour des créneaux, vit briller la bague sous un rayon de soleil. Attirée, comme tous les oiseaux, par l'éclat de l'or, la corneille s'abattit sur la tour, et, passant son cou à travers les barreaux, emporta la bague dans son bec à son nid, puis, s'apercevant que l'or ne valait

pas pour ses petits un ver de terre, repoussa l'anneau par-dessus le bord de son nid et le laissa retomber sur la plage. Un page du château, en chassant quelques jours après, trouva la bague, et, ne sachant à qui la rendre, la mit à son doigt sans penser à mal. Le comte Henri, ayant vu la bague au doigt de son page, ne douta pas qu'elle ne fût un don de sa femme à son complice et le témoignage d'un criminel amour. Sans écouter un autre conseil que celui de la vengeance, il fit attacher le jeune page à la queue d'un cheval indompté, qui sema dans sa course ses membres à travers les rochers; puis, soulevant sa femme innocente dans ses bras, il la précipita du haut des créneaux dans l'abîme. Le précipice ne voulut pas de la victime. Les flancs du roc, tapissés de quelques arbustes épineux, retinrent la belle Ida suspendue par ses vêtements et par ses longs cheveux au bord de l'abîme. Elle s'évada à la faveur des ombres de la nuit et alla demander asile au couvent de Fischingen. Son innocence, reconnue trop tard, ramena son mari à ses pieds; mais, en lui pardonnant, elle refusa de redevenir son épouse. Elle acheva sa vie dans une cellule du monastère, priant pour lui et pour le page immolé si cruellement à un soupçon.

VI

Telles étaient les mœurs de ces chevaliers barbares, qui tyrannissaient alors la basse Helvétie. Mais l'élévation et l'âpreté des sites avaient conservé la liberté de quelques familles de paysans établis au fond du lac des Quatre-Cantons, à Schwytz, à Uri, à Underwald. Défendus du côté du nord par les flots orageux des lacs, du côté du midi par des pics et des glaciers infranchissables, du côté de l'Allemagne par des précipices et des forêts, ces montagnards ne reconnaissaient d'autre protectorat que celui de l'empereur. Ils se gouvernaient en république. Leur liberté faisait envie aux habitants des vallées inférieures, assujetties à mille petits tyrans. La ville de Zurich, et d'autres villes rapprochées, comme Lucerne, se liguaient de temps en temps avec eux pour se soustraire au joug des seigneurs et des alliés.

Le comte Rodolphe de Hapsbourg, étant monté par l'élection au trône impérial, se souvint qu'il était Suisse et protégea d'abord contre l'oppression ses anciens compatriotes. Mais son fils Albert d'Autriche, jaloux du reste d'indépendance que les neiges et les rochers laissaient à la haute Helvétie, entreprit de les subjuguer et de passer jusque sur ces humbles villages le niveau de la servitude. Les peuples de Schwytz, d'Uri et d'Underwald se con-

fédérèrent pour se garantir mutuellement leurs mœurs, leurs lois, leurs libertés. N'ayant pu les séduire par des négociations et des caresses, il envoya résider au milieu de leurs montagnes des lieutenants ou des proconsuls soutenus par ses armes et chargés de leur faire sentir le poids de sa colère et la honte de son joug. Ces proconsuls portaient le titre de baillis de l'empereur; ils exerçaient sur ces contrées la plus illimitée des tyrannies, la tyrannie déléguée et lointaine. Le pays gémissait sous leurs caprices et sous leurs violences, sans que l'empereur même, leur ennemi, pût entendre son gémissement. Ils pillaient les biens, ils enchaînaient les hommes, ils enlevaient les femmes, ils déshonoraient les filles. Les crimes qui firent chasser les Tarquins de Rome soulevaient impunément le cri public de ces malheureux peuples. Maîtres, par eux-mêmes ou par les seigneurs du parti de l'Autriche, des ports, des lacs, des débouchés, des vallées et des châteaux qui dominaient le pays, les baillis ne redoutaient rien de cette indignation sourde des paysans; les cœurs leur échappaient, mais la terre et les bras étaient enchaînés. Le plus cruel et le plus insolent de ces proconsuls de l'empire était le bailli Gessler, un de ces hommes contempteurs des hommes qui rendent l'oppression si intolérable qu'ils contraignent les fers même à éclater sous leurs mains. Toutes les montagnes retentissaient de ses crimes

contre l'honneur des femmes et contre la vie des paysans; son nom était la terreur, le scandale et l'humiliation des campagnes. Il ne déguisait ni sa haine ni son mépris pour ce peuple esclave. Sa présence dans un village était un fléau pour les habitants. Toute ombre de bien-être ou de supériorité dans une famille était à ses yeux une insolence de la liberté.

VII

Un jour qu'il parcourait le canton de Schwytz avec son escorte d'hommes armés, il aperçut une nouvelle maison construite avec un certain luxe rustique par un père de famille nommé Werner Stauffacher. « N'est-il pas honteux, » s'écria-t-il en s'adressant à ses courtisans, « que de misérables » serfs bâtissent de pareilles maisons, quand des » huttes seraient trop bonnes pour eux? — Laissez- » la construire, » lui répondit son écuyer; « quand » elle sera achevée, nous ferons sculpter sur la porte » les armes de l'empereur, et nous verrons si celui » qui la bâtit sera assez hardi pour nous la dis- » puter. — Tu as raison, » répondit Gessler; et il continua sa route en riant du piége tendu au paysan par son conseiller.

Or la femme de Stauffacher était sur sa porte pendant que Gessler passait devant la maison, et elle avait entendu l'entretien du bailli et de l'écuyer.

Elle trembla et renvoya les ouvriers avant la fin du jour, de peur d'offenser le tyran en continuant de bâtir une demeure qui provoquait sa colère.

VIII

Le soir, quand son mari absent rentra au village, il demanda à sa femme pourquoi les ouvriers ne travaillaient plus. « Parce qu'une hutte suffit à des » serfs comme nous, » répondit-elle en faisant allusion aux paroles de Gessler. Stauffacher s'assit tristement et demanda à souper : sa femme ne lui servit que du pain et de l'eau. Il demanda s'il n'y avait plus ni chamois dans les montagnes ni poisson dans le lac : « Le pain et l'eau, » lui dit sa femme, « ne sont-ils pas assez bons pour des serfs ? » Il mangea sans murmurer, en reconnaissant la vérité de cette parabole. La nuit venue, il voulut dormir dans le lit conjugal à côté de la femme qu'il aimait : elle se refusa à dormir sur la même couche. « Pourquoi, » lui dit-il, « t'éloignes-tu de celui que le ciel t'a » donné pour mari ? — Parce que des misérables » serfs comme nous ne doivent pas donner la vie » à des esclaves plus malheureux encore que nous » ne le sommes. »

Elle rapporta alors à son mari les paroles qu'elle avait entendues entre Gessler et sa suite. Stauffacher indigné se leva, prit en silence son épée suspendue à la muraille, descendit vers le bord du

lac des Quatre-Cantons, se jeta dans une barque de pêcheur, traversa l'eau, et arriva avant la fin de la nuit au village d'Attinghausen, à la porte de son beau-père, nommé Walter Furst.

Walter Furst, avant d'interroger son gendre, fit servir devant lui, suivant la coutume patriarcale, du vin et de la viande, toujours prêts pour les hôtes. Stauffacher repoussa de la main le vin et les mets : « J'ai fait vœu, » dit-il à son beau-père, « de ne plus boire de vin et de ne pas approcher » de chair de mes lèvres tant que nous serons » serfs ! » Le beau-père et le gendre s'assirent, et causèrent à voix basse des outrages de leurs tyrans et des indignations de leurs cœurs. Ils cherchèrent dans leur mémoire quels étaient ceux de leurs concitoyens qui avaient subi de Gessler les plus impardonnables sévices et que la vengeance, couvant dans leur âme, devait animer le plus à la liberté. Ils se souvinrent d'un jeune paysan nommé Melchthal. Un jour que ce laboureur avait attelé à sa charrue deux beaux bœufs, la richesse, la force et la gloire de ses attelages, et qu'il traçait un sillon dans son champ en admirant la vigueur de leurs jarrets et le lustre de leur poil, un officier du bailli vint à passer : il vit les bœufs d'un œil d'envie, les déclara trop beaux pour un serf, et, coupant leurs traits du tranchant de son couteau, se disposa à délier le joug pour les emmener à son maître. Le jeune paysan désespéré brisa une branche de sapin sur

la lisière du champ, et, en défendant ses bœufs, il cassa le bras du ravisseur. Après un tel crime, il n'y avait plus qu'à fuir la vengeance des baillis. Melchthal errait dans les forêts voisines, nourri en secret par la pitié des paysans. Il parut à Furst et à Stauffacher un complice donné par la persécution. Ils allèrent le chercher dans sa retraite et lui confièrent le complot que le désespoir venait de faire éclore dans leur nuit. Chacun d'eux habitait un canton différent : l'un Schwytz, l'autre Uri, le troisième Underwald. Ils connaissaient tous les hommes de leur canton les plus outragés, les plus intrépides et les plus implacables ; ils en choisirent chacun dix et s'engagèrent à les amener, dans une nuit convenue, au rendez-vous du Grutli, pour y concerter l'insurrection et pour y prêter le serment de la liberté ou de la mort.

IX

Le Grutli, petit promontoire avancé de la montagne, entouré de trois côtés par les flots du lac et ombragé par des bouquets de sapins, était un site admirablement choisi par les conjurés pour le conseil nocturne d'une conjuration. Une sentinelle, placée au nœud de la presqu'île avec le continent, pouvait les garantir de toute surprise en les avertissant à l'approche des espions de Gessler ; et, s'ils étaient surpris, leurs barques, cachées dans

l'ombre du rivage, pouvaient, en quelques coups de rame, les soustraire aux poursuites des soldats.

X

La nuit du 17 novembre 1307, les trente conjurés, descendus un à un de leurs montagnes ou traversant le lac dans leurs barques de pêcheurs, se rencontrèrent, comme il avait été convenu, sur le promontoire du Grutli. Le ciel et la terre, les étoiles et les flots furent leurs témoins. Jamais conspiration plus légitime et plus sainte n'avait attesté ces témoins de Dieu dans les chefs-d'œuvre de sa création. C'était la nature conspirant innocente devant la nature, c'était le cœur humain, révélé dans ses instincts les plus inaliénables, se disant dans quelques hommes simples : « Je suis » aussi une œuvre de Dieu, et, en revendiquant » ma liberté, c'est Dieu aussi que je revendique et » que je défends dans son plus sublime attribut, » le don de la liberté ravie par des tyrans à sa » créature ! » Ces hommes rustiques ne se firent point de vaines harangues. La nature parlait le même langage en eux : quelques mots brefs et à voix basse, quelques gestes significatifs, quelques mains serrées dans des mains rudes, furent toute leur éloquence. Ils venaient pour se prêter serment les uns aux autres, non pour s'animer par des discours. Qu'auraient-ils dit qui valût cette rencontre

préméditée de tant d'opprimés saignant dans leur liberté, dans leur dignité, dans leur amour ; cette nuit suprême couvant sous son ombre la résurrection d'un peuple ; ces montagnes, ces astres, ces rochers, ces flots, et, le lendemain, ces glaives tirés pour la plus sainte des causes? Démosthène, Cicéron, Catilina, Mirabeau auraient été écrasés par une pareille tribune. Quand le sentiment est inné, profond, enraciné, la parole n'ajoute rien à la conviction. Le silence est la harangue des complots qui ne sont ni les complots de la politique ni les complots du crime, mais les complots de la nature : ce fut l'éloquence du Grutli.

« Nous jurons, dirent en étendant la main Walter » Furst, Stauffacher, Melchthal, Werner, nous » jurons, en présence de Dieu, devant qui les rois » et les peuples sont égaux, de vivre et de mourir » pour nos frères ; d'entreprendre et de soulever » tout en commun ; de ne plus souffrir, mais de » ne pas commettre nous-mêmes d'injustice ; de » respecter les droits et les propriétés du comte de » Hapsbourg ; de ne faire aucun mal aux baillis » impériaux, mais de mettre un terme à leur » tyrannie ! »

Le jour de l'insurrection fut fixé au 1er janvier suivant, 1308. Les traditions suisses parlent de trois sources qui jaillirent miraculeusement, à ces mots, sous les pieds des trois chefs de la confédération du Grutli et qui coulent encore. Mais la tradition

ici rapetisse l'événement : le miracle fut dans le cœur de ces trente hommes d'où jaillit la liberté helvétique, et non dans le sable foulé sous leurs pas.

XI

Le lendemain, un nouvel attentat d'un seigneur, protégé par les baillis, sema l'horreur dans les trois cantons. Ce seigneur avait été ébloui de la beauté de la femme d'un serf de ses domaines. En l'absence du mari, il entra dans la maison, ordonna insolemment à la femme de lui préparer un bain et lui fit des propositions honteuses. La femme chaste s'évada et se réfugia dans la forêt où travaillait son mari, en lui racontant l'outrage. Le mari partit avec sa hache, entra dans sa maison, trouva le tyran dans le bain, lui fendit la tête, et s'enfuit dans les bois avec sa femme. Un cri d'indignation monta du fond des vallées jusqu'aux cimes des Alpes. Nul ne crut plus posséder en sûreté le plus cher des biens, la chasteté des épouses. La conspiration des trente héros du Grutli eut des complices dans tous les maris et dans tous les frères. Cependant le cœur de ce peuple ne débordait pas encore. Un dernier outrage fit déborder celui des pères, des mères, des enfants; on eût dit que la tyrannie des baillis voulait accumuler contre elle tous les ressentiments de la nature à la fois.

Ici apparaît pour la première fois dans la libération de son pays Guillaume Tell.

XII

Les sourds murmures qui s'élevaient des villages et des chaumières contre les sévices du bailli Gessler, loin d'amortir l'oppression de ce gouverneur, l'avaient irritée. Il voulait dompter par la force les premiers symptômes de révolte qui se lisaient sur les visages des paysans ; il portait défi à la patience du peuple ; il inventait un crime afin d'avoir des coupables à frapper. Il fit planter sur la place publique du bourg d'Altorf un sapin, au sommet duquel il ordonna de placer son chapeau couronné de la couronne d'Autriche. Il enjoignit à tous les paysans ou bourgeois qui passeraient devant ce signe de la souveraineté de l'empereur de se découvrir la tête et de saluer le chapeau. Ses gardes, postés au pied de l'arbre sur la place, devaient enchaîner tous ceux qui se déclareraient rebelles en refusant cet hommage servile au chapeau du gouverneur. La masse obéissante se plia à ce caprice de la tyrannie par mépris ou par terreur du tyran. Un seul résista : c'était un simple paysan d'Uri, pêcheur du lac et chasseur de chamois, nommé Guillaume Tell.

On ne connaissait de lui jusqu'à ce jour que son intrépidité à naviguer sur les flots par les plus fortes tempêtes, et son adresse comme archer à frapper

le but avec la flèche de son arbalète. On le croyait si étranger aux impressions politiques qui agitaient le pays, qu'on ne l'avait pas même convié parmi les trente au rendez-vous du Grutli. Il ne prenait sa conspiration à lui que dans sa conscience et dans son cœur. L'acte de se découvrir et de s'incliner devant un objet matériel, qui semblait transposer la divinité de Dieu dans un homme, lui avait paru un signe d'adoration interdit à un chrétien qui ne doit adorer que Dieu. Les gardes du gouverneur l'avaient désarmé, arrêté et attaché avec des cordes au tronc du sapin qui portait le chapeau. Gessler, averti, était heureux d'avoir trouvé un coupable pour frapper en lui toute la race des paysans. Il accourut, suivi d'une nombreuse escorte, à Altorf.

Mais ici l'histoire de la Suisse, embarrassée par des traditions trop vagues et trop diverses, laisse achever le récit à la poésie, seule capable d'immortaliser ces grandes scènes primitives de la naissance des peuples libres. Voici comment le grand poëte de l'Allemagne et de la Suisse raconte, d'après les souvenirs des Alpes, la scène simple et terrible entre Guillaume Tell et le tyran :

XIII

La scène est dans une prairie, devant le village d'Altorf. Au milieu de la prairie s'élève la perche couronnée du chapeau du gouverneur. Les archers

de Gessler entourent la perche. Le peuple d'Altorf et des environs est répandu çà et là, par groupes consternés, autour de la prairie. La chaîne neigeuse des Alpes du Bannberg s'élève au fond, dans un ciel pur, comme un reproche de la nature à la tyrannie qui veut enchaîner la terre libre. Les gardes s'entretiennent entre eux à voix basse.

FRIESSHARDT ET LEUTHOLD

Montant la garde.

FRIESSHARDT. Nous attendons en vain, personne ne passera par ici pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant tant de monde ici qu'on eût dit une foire ; mais, depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la prairie est devenue déserte.

LEUTHOLD. Nous ne voyons que des misérables qui viennent ici tirer leur bonnet déguenillé ; mais tous les honnêtes gens aiment mieux faire un long détour que de se courber devant ce chapeau.

FRIESSHARDT. Il faut qu'ils passent à midi sur cette place, quand ils sortiront de la maison de ville. Je croyais faire une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé, qui revenait de voir un malade, s'en aperçoit et se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche ; le sacristain agite sa sonnette ; tous tombent à genoux, et moi avec eux. Mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué, et non pas le chapeau.

LEUTHOLD. Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme un carcan devant ce chapeau. C'est pourtant une honte pour un homme d'armes que d'être en faction sous un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau ! il faut avouer que c'est une extravagante fantaisie.

FRIESSHARDT. Pourquoi pas à un chapeau? tu la fais bien à des cerveaux vides. (Hildegarde, Mathilde, Élisabeth arrivent avec leurs enfants et tournent autour du mât.)

LEUTHOLD. Tu es un coquin si zélé! tu ferais volontiers du mal à ces braves gens! Pour moi, salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux et je ne vois rien.

MATHILDE. Mes enfants, c'est le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH. Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau! Les choses n'en iraient pas plus mal dans le pays.

FRIESSHARDT les renvoie. Allez-vous-en, misérable troupeau de femmes! on n'a pas besoin de vous ici. Envoyez vos maris, nous verrons s'ils ont le courage de braver notre consigne. (Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans le voir.)

WALTHER, montrant le Banneberg. Mon père, est-il vrai que sur cette montagne les arbres saignent quand on les frappe avec la hache?

TELL. Qui t'a dit cela, enfant?

WALTHER. C'est le maître berger. Il raconte qu'il y a une magie dans ces arbres, et que, quand un homme leur a fait dommage, sa main sort de la fosse après sa mort.

TELL. Ces arbres sont sacrés, il est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes blanches dont la pointe semble se perdre dans le ciel?

WALTHER. Ce sont les glaciers, qui résonnent la nuit comme le tonnerre et d'où tombent les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant; et ces avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altorf, si la forêt qui est au-dessus comme une garde fidèle ne l'avait préservé.

WALTHER, après un moment de réflexion. Mon père, est-il des pays où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL. Lorsqu'on descend de nos montagnes et que l'on va toujours plus bas en suivant le cours de nos fleuves, on arrive dans une vaste contrée ouverte, où les torrents n'écument plus, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, le blé

grandit dans d'immenses plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER. Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas dans ce beau pays, au lieu de vivre ici à l'étroit?

TELL. Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui y habitent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur héritage?

TELL. Leur champ appartient à l'évêque ou au roi.

WALTHER. Mais ils peuvent chasser dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. Ils peuvent alors pêcher dans les rivières?

TELL. Les rivières, la mer, le sel appartiennent au roi.

WALTHER. Qui est donc ce roi qu'ils craignent tous?

TELL. C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER. Ne peuvent-ils pas se protéger eux-mêmes?

TELL. Là, le voisin n'ose se fier à son voisin.

WALTHER. Mon père, je serais mal à l'aise dans ce pays; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant, mieux vaut être près des glaciers que près des hommes méchants. (Ils veulent continuer leur chemin.)

WALTHER. Vois, mon père, ce chapeau placé sur cette perche!

TELL. Que nous fait cela? Viens, suis moi. (Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique.)

FRIESSHARDT. Au nom de l'empereur, arrêtez! n'allez pas plus loin!

TELL saisit sa pique. Que voulez-vous? Pouquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT. Vous avez désobéi à l'ordonnance, suivez-nous.

LEUTHOLD. Vous n'avez pas salué ce chapeau.

TELL. Mon ami, laissez-moi passer.

FRIESSHARDT. Allons, allons, en prison!

WALTHER. Mon père en prison! Au secours, au secours! (Ils courent sur la scène.) Ici, braves gens, aidez-nous! prêtez nous assistance! (Ils l'emmènent prisonnier. Le curé, le sacristain et trois autres habitants accourent.)

LE SACRISTAIN. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Pourquoi mets-tu la main sur cet homme?

FRIESSHARDT. C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

TELL, le secouant rudement. Moi, un traître ?

LE CURÉ. Tu te trompes, ami. C'est Tell, un homme d'honneur, un bon citoyen.

WALTHER aperçoit Furst et court à lui. Au secours, grand-père! on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT. En prison, marche!

WALTHER FURST, accourant. Arrêtez, je suis sa caution. Au nom de Dieu, qu'est-il arrivé ? (Melchthal et Stauffacher entrent.)

FRIESSHARDT. Il méprise l'autorité suprême du gouverneur, il ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER. Tell se serait-il conduit ainsi?

MELCHTHAL. Tu mens, coquin!

LEUTHOLD. Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST. Et pour cela, il faut qu'il aille en prison?... Mes amis, recevez ma caution et laissez-le libre.

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour toi, nous faisons notre charge. Allons, qu'on l'emmène!

MELCHTHAL. C'est une violence révoltante. Souffrirons-nous que sous nos yeux on l'enlève?

LE SACRISTAIN. Nous sommes les plus forts, mes amis; ne souffrons pas ceci. Nous devons nous aider l'un l'autre.

FRIESSHARDT. Qui osera résister à l'ordre du gouverneur?

TROIS PAYSANS, accourant. Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il? jetons-les par terre. (Hildegarde, Mathilde, Élisabeth reviennent.)

TELL. Je me secourrai moi-même. Allez, mes braves amis; croyez-vous que, si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL à Friesshardt. Oserais-tu l'enlever au milieu de nous?

WALTHER FURST et STAUFFACHER. Soyez calme et patient.

FRIESSHARDT crie. A la révolte! A la sédition! (On entend les cors de chasse.)

LES FEMMES. Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT élève la voix. A la révolte! A la sédition!

STAUFFACHER. Crie, coquin, jusqu'à ce que tu crèves.

LE CURÉ et MELCHTHAL. Veux-tu te taire?

FRIESSHARDT. Au secours! au secours! défendez les agents de la loi.

WALTHER FURST. C'est le gouverneur. Malheur à nous! Que va-t-il arriver? (Gessler à cheval, le faucon sur le poing; Rodolphe de Harras, Berthe, Rudenz et une suite de valets armés, qui forment un vaste cercle autour de la scène.)

RODOLPHE. Place, place au gouverneur!

GESSLER. Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui criait au secours? Qu'était-ce? (Silence général.) Je veux le savoir. (A Friesshardt.) Avance: qui es-tu, et pourquoi tiens-tu cet homme? (Il donne son faucon à un serviteur.)

FRIESSHARDT. Très-puissant seigneur, je suis un de tes soldats, placé en sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il se refusait à le saluer. Je voulais le conduire en prison, selon tes ordres, et le peuple a voulu me faire violence pour l'enlever.

GESSLER, après un moment de silence. Tell, méprises-tu donc ainsi l'empereur et moi, qui tiens sa place, pour avoir refusé d'honorer ce chapeau que j'ai fait suspendre afin d'éprouver votre obéissance? Tu me laisses voir par là tes mauvaises intentions.

TELL. Mon bon seigneur, pardonnez-moi. J'ai agi par inadvertance, et non par dédain de vos ordres. Aussi vrai comme je m'appelle Tell, c'est par défaut de réflexion.

GESSLER, après un moment de silence. Tell, tu es un maître archer; on dit que tu atteins à chaque coup ton but.

WALTHER. C'est vrai, monseigneur; mon père abat une pomme à cent pas.

GESSLER. C'est là ton enfant, Tell?

TELL. Oui, monseigneur.

GESSLER. As-tu plusieurs enfants?

TELL. J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER. Et lequel aimes-tu le mieux?

TELL. Monseigneur, mes deux enfants me sont également chers.

GESSLER. Eh bien! Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu fasses devant moi l'épreuve de ton adresse. Prends ton arbalète; justement tu la tiens à la main. Apprête-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais

je te conseille de viser juste et de frapper la pomme du premier coup; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête.

TELL. Monseigneur, quel horrible commandement vous me donnez! Quoi! je devrais sur la tête de mon enfant..... Non, non, mon bon seigneur, cela n'a pu vous venir dans l'esprit. Au nom du Dieu de miséricorde, vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER. Tu viseras une pomme placée sur la tête de ton enfant..... Je le veux et je l'ordonne!

TELL. Moi viser avec mon arbalète la tête de mon enfant!.... plutôt mourir!

GESSLER. Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL. Devenir le meurtrier de mon enfant!.... Ah! monseigneur, vous n'avez point d'enfant.... Vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent! On dit que tu es un rêveur, que tu t'éloignes des habitudes des autres hommes, que tu aimes l'extraordinaire: voilà pourquoi je t'ai choisi une action hasardeuse. Un autre balancerait; mais toi, tu vas, les yeux fermés, prendre sur-le-champ ton parti.

BERTHE. Seigneur, cessez de railler ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous; ils ne sont pas habitués à prendre vos paroles comme un passe-temps.

GESSLER. Qui vous dit que je plaisante? (Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme.) Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance, selon l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante de ne pas manquer un homme à cent pas. Maintenant tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE. Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux et demande grâce pour ta vie au gouverneur.

WALTHER FURST, à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience. Contenez-vous, je vous en conjure; soyez calme.

BERTHE, au gouverneur. Seigneur, c'en est assez: il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand le pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir dix morts? Laissez-le retourner dans sa cabane;

il a appris à vous connaître, et lui et ses petits enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? Tu as mérité la mort, je puis te la faire subir : regarde, dans ma clémence je mets ton sort entre tes mains habiles. Celui qu'on laisse maître de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton coup d'œil ; eh bien ! chasseur, voici le moment de montrer ton adresse. Le but est digne de toi ; le prix est considérable. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire ; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de son art et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

WALTHER FURST se jette à genoux devant lui. Monseigneur, nous connaissons votre pouvoir ; mais préférez la clémence à la justice, prenez la moitié de mes biens, prenez tout. Seulement épargnez une telle horreur à un père !

WALTHER. Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dis où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi : mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER. Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

LE CURÉ. Pensez donc qu'il y a un Dieu dans le ciel, à qui vous rendrez compte de vos actions !

GESSLER, montrant l'enfant. Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER. Me lier ! non, je ne veux pas être lié ; je serai tranquille comme un agneau, je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE. On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. Pourquoi? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre-lui que tu es un bon chasseur. Il ne le croit pas, et il pense nous perdre. En dépit de cet homme cruel, tire sur la pomme et atteins-la.

(Il va sous le tilleul ; on place la pomme sur sa tête.)

MELCHTHAL, à ses compagnons. Quoi ! ce crime s'accomplira sous nos yeux ! Pourquoi avons-nous fait serment ?

STAUFFACHER. Tout serait inutile ; nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous !

MELCHTHAL. Ah ! si nous avions accompli notre œuvre sur-le-champ ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard !

GESSLER, à Tell. A l'œuvre ! on ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit que les paysans s'arrogent offense le seigneur de la contrée. Nul ne doit avoir d'armes que celui qui commande. Si donc vous vous réjouissez de porter l'arc et les flèches, c'est bien ; moi, je vous donnerai le but.

TELL tend son arbalète et y met la flèche. Écartez-vous, place !

STAUFFACHER. Quoi ! Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL laisse tomber l'arbalète. Les objets tourbillonnent devant moi.

LES FEMMES. Dieu du ciel !

TELL, au gouverneur. Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur, ordonnez à vos soldats de me tuer. (Il présente sa poitrine.)

GESSLER. Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'effraye ; tu manies la rame comme l'arbalète ; nul orage ne t'épouvante, s'il faut sauver quelqu'un ; à présent, libérateur, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves les autres. (Tell est livré à une violente agitation, ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.)

WALTHER, sous le tilleul. Tirez, mon père ; je n'ai pas peur.

TELL. Il le faut. (Il rassemble ses forces et s'apprête à tirer.)

RUDENS, qui pendant ce temps a cherché à se contraindre, s'avance. Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas ceci plus loin. Non, ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but. Une rigueur poussée trop loin ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER. Taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENS. Je parlerai, je le dois ; l'honneur de l'empereur m'est sacré. Une pareille conduite attirerait la haine universelle, et telle n'est pas la volonté de l'empereur, j'ose l'affirmer. Mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

GESSLER. Comment ! vous osez... !

RUDENS. J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les mauvaises actions dont j'étais témoin, je fermais les yeux sur ce que je voyais, j'ai contenu dans mon sein l'indignation qui soulevait mon cœur ; mais me taire plus longtemps, ce serait trahir à la fois ma patrie et mon honneur.

BERTHE se jette entre lui et le gouverneur. O Dieu ! vous irritez encore davantage ce furieux.

RUDENS. J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le mieux en affermissant ici la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi entraîné dans un abîme ; vous avez égaré ma pensée imprévoyante et trompé mon cœur confiant. Avec la volonté la plus noble, je perdais mes compatriotes.

GESSLER. Téméraire ! parler ainsi à ton seigneur !

RUDENS. L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je suis votre égal en tout ; et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore, même quand vous abusez de votre pouvoir, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après la loi des chevaliers, vous devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats ; je ne suis pas sans armes comme le peuple ; j'ai une épée, et celui qui m'approchera....

STAUFFACHER, crie : La pomme est tombée ! (Pendant que tout le monde était tourné du côté du gouverneur et de Rudens, Tell a lancé sa flèche.)

LE CURÉ. L'enfant vit !

PLUSIEURS VOIX. La pomme est abattue ! (Walther Furst chancelle et paraît près de s'évanouir, Berthe le soutient.)

GESSLER, étonné. Il a tiré ? Comment, ce démon... !

BERTHE. L'enfant vit ; revenez à vous, bon père.

WALTHER accourt avec la pomme. Mon père, voici la pomme ; je

savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant. (Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché, comme s'il voulait la suivre. Il a laissé tomber l'arbalète. Quand il voit l'enfant revenir, il va à lui les bras ouverts et le presse avec tendresse sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Chacun le regarde avec émotion.)

BERTHE. Bonté du ciel!

WALTHER FURST. Mes enfants! mes enfants!

STAUFFACHER. Que Dieu soit loué!

LEUTHOLD. C'est un coup mémorable; il en sera parlé dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE. On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que les montagnes resteront sur leur base.

GESSLER. Par le ciel! la pomme est traversée au beau milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

LE CURÉ. Le coup est bien, mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter la Providence!

STAUFFACHER. Revenez à vous, Tell, levez-vous; vous vous êtes courageusement conduit, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

LE CURÉ. Allez, allez, et rendez ce fils à sa mère. (Ils veulent l'emmener.)

GESSLER. Tell, écoute.

TELL revient. Qu'ordonnez-vous, monseigneur?

GESSLER. Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en voulais-tu faire?

TELL embarrassé. Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

GESSLER. Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quelle qu'elle soit, je te promets que ta vie est en sûreté. A quoi destinais-tu ta seconde flèche?

TELL. Eh bien! monseigneur, puisque vous m'assurez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (Il tire la flèche de son sein et la montre au gouverneur avec un regard terrible.) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous aurais frappé avec cette seconde flèche; et certes, ce coup-là, je ne l'aurais pas manqué.

GESSLER. Bien! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai; mais, puisque je connais tes

mauvais desseins, je veux te faire conduire dans un lieu où tu ne verras jamais le soleil ni la lune. Là, je serai à l'abri de tes flèches. Saisissez-le et liez-le. (Tell est lié.)

STAUFFACHER. Comment, monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme que Dieu protége si visiblement?

GESSLER. Nous verrons si Dieu le délivrera une seconde fois. Menez-le sur une barque; je vais y aller sur-le-champ, je le conduirai moi-même à Kussnacht.

LE CURÉ. Vous ne l'oserez pas faire, l'empereur ne l'oserait pas; cela est contraire à nos lettres de franchise.

GESSLER. Où sont-elles? L'empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées; c'est par votre obéissance que vous obtiendrez cette faveur. Vous êtes des rebelles envers la justice de l'empereur, vous entretenez des projets audacieux de révolte. Aujourd'hui je saisis cet homme au milieu de vous, mais vous êtes tous coupables comme lui. Que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (Il s'éloigne. Berthe, Rudens, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.)

WALTHER FURST, dans une violente douleur. Il part; il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, à Tell. Oh! pourquoi avez-vous rallumé la rage de ce furieux?

TELL. Peut-on se maîtriser quand on éprouve une telle douleur?

STAUFFACHER. Ah! c'en est fait! c'en est fait! Avec vous, nous sommes tous enchaînés et tous asservis. (Tous les paysans environnent Tell.) Avec vous s'en va notre dernier espoir.

LEUTHOLD, s'approche. Tell, ton sort m'attendrit; pourtant il faut que j'obéisse.

TELL. Adieu.

WALTHER, avec désespoir et s'attachant à lui. Oh! mon père! mon père! mon père chéri!

TELL, levant les bras au ciel. Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part?

TELL prend son fils avec tendresse. L'enfant est sain et sauf, Dieu me secourra. (Il s'éloigne, et suit les gens du gouverneur.)

XIV

Laissons la poésie, reprenons la tradition, cette autre poésie de la vérité.

Gessler, maître de Guillaume Tell, mais craignant qu'une insurrection soulevée par l'exemple de ce héros des paysans d'Uri ne lui enlevât son prisonnier, résolut de le transporter cette même nuit dans une citadelle appartenant à l'empereur, à Kussnacht, au pic du mont Rigi. Pour aller à Kussnacht, il fallait traverser le lac. Gessler, ne voulant confier à personne la garde du rebelle réservé à un supplice exemplaire, s'embarqua à Fluelen, petit port de pêcheurs sur la rive occidentale du lac des Quatre-Cantons. Quelques rameurs, une poignée de gardes, un pilote inexpérimenté, composaient tout l'équipage. Guillaume Tell, garrotté de chaînes, fut jeté sous leurs pieds, comme un vil fardeau, au fond de la barque. On déploya la voile. Ils naviguèrent heureusement jusqu'à la moitié de la traversée du lac, mais là les étoiles se voilèrent, les vagues frémirent; un vent qui avait le bruit et le poids de l'avalanche, tomba plutôt qu'il ne souffla du Saint-Gothard par l'embouchure de la Reuss; la voile, chargée de vent, fit pencher la barque et éclata avec le bruit du tonnerre. Les rameurs cherchent en vain à atteindre une anse au pied du Rigi pour s'abriter. Repoussés en plein lac par les lames écumantes, ils

flottent d'abîme en abîme sans pouvoir trouver une route dans ces liquides vallées; il fallut obéir à l'ouragan, qui les ballotta d'une rive à l'autre pendant une longue nuit. « Il n'y a qu'un homme en Suisse capable de nous sauver, » s'écrièrent les rameurs.— « Quel est-il? » dit Gessler.— C'est Guillaume Tell, » répondirent les paysans d'Uri.—« Coupez les cordes qui le garrottent, » reprit le gouverneur : « sa vie nous répond de la nôtre; confiez-lui le gouvernail. » On coupa les cordes qui garrottaient l'habile pilote. Tell, le gouvernail en main, lutta comme un dompteur de vagues avec la tempête; il se rapprocha de la côte d'Altorf, dont on entendait les rochers à pic résonner sous les assauts des flots à travers les ténèbres et la fumée du lac. Il cherchait une anse connue de lui seul. Là les rochers abaissés formaient une échancrure à la côte et permettaient d'amarrer un esquif dans les temps calmes. Le bruit des vagues contre les parois de la côte le dirigeait. Tout à coup il fit virer la poupe de la barque vers un monceau d'écume, qui laissa à découvert en retombant un écueil ruisselant d'eau courante; et, s'élançant d'un bond de la barque à terre, il repoussa du pied la poupe aux flots. Les flots la reprirent, l'éloignèrent, l'engloutirent et la relevèrent tour à tour comme un jouet sur leurs collines. Avant que les rameurs de Gessler eussent reconnu, aux premières clartés du matin, la côte d'Altorf et l'anse de Fluelen, Tell, échappé à la mort, avait gravi les collines d'Altorf,

frappé à la porte de sa maison, embrassé sa femme et son enfant, et repris son arbalète et une flèche.

XV

Cependant le gouverneur, débarqué aussi au milieu du jour, avait envoyé un messager à Altorf, pour chercher ses écuyers, ses chevaux et ses gardes. On lui avait amené son escorte. Il s'avançait dans un chemin creux sur les traces de Tell, jurant à haute voix que, si le fugitif ne se remettait pas de lui-même dans ses fers, chaque jour de délai lui coûterait la tête de sa femme ou d'un de ses enfants. Un homme, caché par les feuilles des arbres de la forêt, entendait ces cruelles menaces; une flèche siffla à travers les branches et perça le cœur de Gessler. Il roula de son cheval sans avoir le temps d'achever le serment qu'il faisait au crime: on le releva mort. Nul ne vit l'archer; il avait frappé comme la vengeance divine, sans se montrer autrement que par le coup.

Soit que Tell, bien qu'il n'eût tiré la flèche que pour sauver sa femme et ses trois enfants, sur lesquels la mort était alors suspendue, rougît d'avoir frappé en assassin plutôt qu'en combattant; soit qu'il ne voulût pas recueillir de gloire d'un acte qui ressemblait par l'apparence à un crime; soit que la flèche fût partie en effet d'une autre main que la sienne, Tell ne revendiqua jamais pour lui-même

le meurtre de Gessler. Il laissa le crime ou la gloire au mystère ; il se contenta de recouvrer sa femme et ses fils, laissant à d'autres l'honneur de reconquérir la liberté politique de son pays sauvé ou vengé par sa flèche, et n'ayant fomenté, lui, d'autre révolte que la révolte de la nature. C'est cette révolte, plus légitime et plus sainte que l'acte, qui fit de lui et malgré lui le héros de la Suisse. Une femme, Lucrèce, avait délivré Rome ; un père, Guillaume Tell, avait délivré l'Helvétie.

XVI

Ce dernier attentat de Gessler à la paternité ; ce drame de la pomme ; ce supplice moral du père ; ce meurtre exécrable de l'enfant par la main de celui qui lui avait donné le jour, si cette main avait tremblé ; ces angoisses et ces cris d'horreur de toutes les mères ; cette immolation enfin du tyran, sauvé d'abord par sa victime, puis frappé dans son impatience de nouveaux crimes par une invisible main, firent fermenter à l'instant le complot formé par les conjurés du Grutli pour la liberté des montagnes. Chaque paysan trouva un complice dans chaque paysan ; on s'entendit sans s'interroger ; on compta les uns sur les autres sans se prêter d'autre serment que celui du regard, de la physionomie, de la main serrée par la main. L'âme de Guillaume Tell, au moment où il tendait son arc, hésitant

entre la pomme placée sur le front de son enfant et le cœur de Gessler, avait passé dans toute la Suisse.

Le 31 décembre, les trois chefs de la conjuration du Grutli levèrent leurs bannières et appelèrent leurs compatriotes aux armes. La bannière d'Uri représentait une tête de taureau avec les chaînons brisés du joug pendant sur le cou; celle de Schwytz, une croix, double symbole de supplice et de délivrance; celle d'Underwald, deux clefs, image des clefs de l'apôtre saint Pierre, qui allaient leur ouvrir les portes de fer de leur antique servitude.

A minuit, Stauffacher, suivi de la jeunesse d'Uri, gravit en silence les escarpes du château de Rosberg, une des citadelles de l'Autriche. Tout dormait dans la demeure forte des tyrans, excepté l'amour et le patriotisme. Une jeune fille, de la race des serfs, qui servait par contrainte dans le château du seigneur, était la fiancée d'un des conjurés. Avertie seulement par lui du jour et de l'heure, elle lui jeta, au fond du précipice, une corde à nœuds attachée aux barreaux de sa fenêtre. Le jeune homme, introduit ainsi avec vingt de ses compagnons dans le château, surprit la garnison allemande dans son sommeil, la désarma et l'enferma dans la prison de la forteresse. Les vainqueurs laissèrent flotter, comme un piége, le drapeau de l'Autriche sur les remparts. Ce piége y attira le lendemain un groupe de seigneurs qui

fuyaient la rébellion des campagnes : ils restèrent les otages des paysans.

A Sarnem, les paysans, cachant leurs armes sous leurs habits, se présentèrent chargés d'agneaux, de chevreaux, de chamois et de poules, comme pour apporter au seigneur les vœux et les tributs du premier jour de l'année. Le seigneur, qui sortait pour se rendre à l'église de Sarnem, les salua en passant et leur dit d'attendre son retour. A peine avait-il franchi la herse qu'ils la baissèrent, tirèrent leurs armes cachées sous leurs présents, enchaînèrent la garnison, et, sonnant du haut du donjon la conque de corne de bœuf des montagnes, appelèrent le peuple à la liberté.

Pendant ces surprises ou ces assauts des compagnons de Stauffacher, Walter Furst et Guillaume Tell escaladaient le château, réputé imprenable, d'Uri. Melchthal et ses héros s'emparaient de toutes les autres citadelles. Le soir, des bûchers, allumés par les vainqueurs sur tous ces remparts conquis, répercutaient, de cime en cime et de vague en vague, la première lueur de l'indépendance helvétique que huit siècles ne devaient plus éteindre. Cette date se confondait avec le nom de Tell, qui avait été, sinon le fondateur, du moins l'occasion de la liberté de son pays. Heureux les hommes dont les noms sont de telles dates et nomment leur peuple! La postérité ne leur demande plus leur titre à la gloire, elle les confond avec la grandeur,

la vertu, l'éternité de leur race, et elle les bénit dans les derniers de leurs descendants.

XVII

Il en est ainsi de ce pauvre paysan nommé Guillaume Tell. Sa simplicité a une merveilleuse analogie avec le pays simple et pastoral qui célèbre à jamais son nom et son aventure dans ses traditions. Son image, celle de sa femme et celle de ses fils, se marient agréablement aux paysages grandioses, rustiques et riants de l'Helvétie, cette Arcadie moderne. Toutes les fois que le voyageur les visite; que les cimes indomptées du mont Blanc, du Saint-Gothard, du Rigi s'élancent à ses yeux dans le firmament, comme le drapeau teint par le ciel de la liberté; que le lac des Quatre-Cantons montre une barque chancelante sur la cime bleue de ses vagues; que la cascade s'écroule en poussière du haut du Splughen, et se brise sur les rocs comme la tyrannie sur des cœurs libres; que les ruines d'une forteresse de l'Autriche assombrissent de leurs pans de murailles un mamelon d'Uri ou de Glaris, et qu'un rayon de soleil serein dore, au penchant d'un village, le velours vert d'une prairie où paissent les troupeaux, au son des clochettes et au ranz des vaches, l'imagination voit, à l'origine et au centre de toutes ces scènes, le chapeau élevé au sommet du sapin, l'archer condamné à viser

la pomme sur la tête de son enfant, la pomme qui tombe traversée par la flèche, le père enchaîné au fond de la barque, domptant, la nuit, la tempête et sa propre colère pour sauver son bourreau; puis, quand le bourreau ingrat menace sa femme et ses trois fils d'une mort cruelle, cédant enfin à la nature et frappant à mort le meurtrier. La naïveté de cette histoire ressemble à un poëme; c'est une idylle, où une seule goutte de sang brille parmi la rosée sur une feuille d'arbre et sur une touffe d'herbe. La Providence semble ainsi se complaire à donner à chaque peuple libre, pour fondateur de son indépendance, un héros fabuleux ou réel, conforme aux sites, aux mœurs, au caractère de ces peuples : à un peuple rustique et pastoral comme les Suisses, un paysan héroïque; à un peuple fier et soulevé comme les Américains, un soldat honnête homme. Deux symboles debout au berceau des deux libertés modernes pour personnifier leurs deux natures : ici, Tell avec sa flèche et sa pomme; là, Washington avec son épée et ses lois!

GUTTEMBERG

1405-1468 DE JÉSUS-CHRIST)

I

L'imprimerie est le télescope de l'âme. De même que cet instrument d'optique, appelé *télescope*, rapproche de l'œil, en les grossissant, tous les objets de la création, les atomes et les astres même de l'univers visible; ainsi l'imprimerie rapproche et met en communication immédiate, continue, perpétuelle, la pensée de l'homme isolé avec toutes les pensées du monde invisible, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. On a dit que les chemins de fer et la vapeur supprimaient la distance; on peut dire que l'imprimerie a supprimé le temps. Grâce à elle, nous sommes tous contemporains. Je converse avec Homère et Cicéron; les Homères et les Cicérons des siècles à naître converseront avec nous, en sorte qu'on peut hésiter à prononcer si

une presse n'est pas autant un véritable sens intellectuel, révélé à l'homme par Guttemberg, qu'une machine matérielle. Il en sort sans doute du papier, de l'encre, des caractères, des chiffres, des lettres qui tombent sous les sens, mais il en sort en même temps de la pensée, du sentiment, de la morale, de la religion, c'est-à-dire une portion de l'âme du genre humain.

Avant de parler de l'inventeur, examinons le phénomène.

II

Ce qui constitue l'homme, ce ne sont pas seulement les sens; car les brutes ont des sens comme nous, et quelques-unes même en ont d'infiniment plus délicats, plus forts, plus infaillibles que les nôtres. Ce qui constitue surtout l'homme, c'est la pensée. Mais, tant que cette pensée ne se révèle pas à elle-même et aux autres par la parole, elle est en nous comme si elle n'était pas. Si la parole n'est pas la pensée, elle en est la manifestation nécessaire et simultanée. Tant qu'un homme n'a pas pu dire : « Je pense! » il n'a pas pensé, il a rêvé, il a eu des instincts, il n'a pas eu des idées; il a été intelligence sans doute, mais intelligence captive et endormie dans la surdité et dans la nuit des sens, semblable au feu qui dort dans la poudre, mais qui n'en sort pas avant que l'étincelle, en s'ap-

prochant, lui donne la flamme, la lumière et la liberté. L'étincelle qui donne à la pensée sa flamme, sa lumière, sa liberté, son activité dans l'homme et dans l'espèce humaine, c'est la parole, c'est le *verbe*, comme l'appelaient les anciens qui, sous ce nom, faisaient d'une faculté véritablement divine quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Ils avaient raison : la parole est la révélation de l'âme à l'âme. Or, quel autre que Dieu pouvait faire à l'âme, son ouvrage et son mystère, cette révélation d'elle-même ?

Aussi penchons-nous à croire que la parole n'est pas née d'elle-même sur les lèvres de l'homme primitif comme un balbutiement de hasard, attachant, de siècle en siècle, quelques significations vagues à quelques sons inarticulés, et donnant aux autres, sur le son, sur l'enchaînement, sur la signification de ces vagissements humains, des leçons qu'il n'aurait pas reçues lui-même. Pour arriver ainsi de ces vagissements instinctifs à la parole, de la parole à la convention unanime du sens des mots, du sens de quelques mots au verbe et à la phrase, du verbe et de la phrase à la syntaxe logique, de cette syntaxe à la langue de Moïse, de David, de Cicéron, de Confucius, de Racine, il faudrait supposer au genre humain plus de siècles d'existence sur ce globe de boue qu'il n'y a d'étoiles visibles ou invisibles dans la voie lactée; il faudrait lui supposer aussi des siècles sans nombre d'abrutissement, pendant les-

quels lui, genre humain, être essentiellement moral et intellectuel, il aurait vainement cherché, semblable aux brutes, son instrument de moralité et d'intelligence, sans pouvoir le trouver qu'après des myriades de générations sans parole et par conséquent sans intelligence et sans moralité. L'humanité sourde et muette pendant cent mille ans!... Je craindrais de blasphémer en croyant à ce mystère.

J'aime mieux croire à l'autre, c'est-à-dire au mystère paternel du Créateur inspirant lui-même aux lèvres de sa créature enfant la parole, le verbe, le mot, l'expression innée qui, sur la vue, nomme les choses du nom approprié à leur forme et à leur nature; car nommer les choses de leur vrai nom, c'est véritablement les recréer. Oui, il a dû enseigner la première parole et la première langue, celui qui a fait l'intelligence et le sentiment pour se communiquer, la poitrine pour faire résonner le son de toutes les fibres tendues et émues de nos passions comme un clavier intérieur, toujours complet, que nous portons en nous; celui qui a fait la langue pour articuler, les lèvres pour prononcer, la voix pour porter au dehors l'écho de l'âme. Des débris de cette première langue parfaite et décomposée par quelques décadences intellectuelles, se seront recomposées les autres langues diverses et imparfaites, comme les pierres d'un temple écroulé rebâtissent lentement, dans le désert, quelques abris pour la caravane.

III

La parole donnée, trouvée ou inventée, il y avait encore des siècles à traverser avant d'arriver à cet autre phénomène : renfermer la pensée immatérielle et invisible dans des signes visibles et matériels, gravés sur une substance palpable. Ce phénomène, c'est l'écriture. L'écriture transporte d'un sens à l'autre la pensée. La parole communique la pensée de la bouche à l'oreille par le son ; l'écriture saisit le son insaisissable au passage, le transforme en signes ou en lettres, et communique ainsi la pensée de la main aux yeux. Les yeux la communiquent à l'âme par cette relation à jamais mystérieuse qui existe entre notre intelligence et nos sens, et voilà la parole devenue visible et palpable, d'invisible et d'immatérielle qu'elle était. Y a-t-il miracle comparable à celui-là?

On ne sait, en réalité, qui a inventé l'écriture. Tout ce qui est presque divin est anonyme. Il n'est pas donné à un homme d'attacher son nom personnel à une découverte qui est évidemment collective et qui appartient à l'humanité tout entière ; mais ici ce sont incontestablement des hommes qui ont agi, et non Dieu lui-même. Une fois la parole admise en fait, il n'y avait qu'à la transposer de l'oreille aux yeux. C'est là une œuvre difficile ; mais, enfin, c'est une œuvre humaine. Par l'écri-

ture, la parole acquérait deux qualités inséparables qu'elle n'avait pas tant qu'elle n'était que parlée et fugitive comme le son. La parole écrite acquérait la perpétuité et la transmissibilité ; elle devenait ainsi éternelle et universelle. On pouvait la conserver toujours et on pouvait l'entendre partout.

IV

Aussi, du jour où la parole fut écrite, le genre humain, en perpétuel entretien avec lui-même malgré la distance et malgré la mort, accomplit-il des progrès immenses et presque non interrompus de civilisation. Il devint, comme Dieu, présent à tous les temps. Il s'enrichit du passé, il cultiva le présent, il élabora pour l'avenir. Il écrivit ses idées, ses chants, ses histoires, ses lois, ses sciences, ses arts, ses religions, sa terre et son ciel. Il immobilisa, pour ainsi dire, ses idées fugitives, et il en fit les manuscrits des institutions. La civilisation de telle ou telle contrée du globe se résuma presque partout en une seule manifestation : *le Livre!* L'univers ne fut plus que *Bibles*. Zoroastre, Moïse, Confucius, Mahomet, eurent autant de livres, autant de civilisations, autant de morales, de législations, de philosophies, de dogmes, de théologies s'emparant tour à tour du monde ou se le disputant pour le posséder. Et maintenant le monde appartient au livre le plus saint et le plus universel.

Un million de mains prirent le roseau de l'Égyptien, la plume du Grec, le style du Romain, le papyrus, l'écorce de palmier, le parchemin du moyen âge, le papier de l'Européen, et se pressèrent de graver en toutes langues la parole devenue objet de foi pour l'esprit, objet de commerce pour l'art, objet de transport pour les industries. Les manuscrits se multiplièrent dans une proportion incalculable sur la terre. La Chine, notre aïeule en toute invention, possédait seule, avec une langue trois fois plus parfaite que les nôtres, une espèce de stéréotypie ou d'imprimerie qui vulgarisait, parmi ses innombrables populations, les idées, la morale, les lois, la religion. Partout ailleurs, c'était la main de l'homme qui était la seule machine de l'esprit. La profession des copistes était une des plus nombreuses, des plus honorées et des plus lucratives. Des libraires entretenaient des milliers de copistes, revendaient leurs copies, leur en donnaient le salaire et faisaient un bénéfice sur la pensée. Il y avait à Rome, et dans les grandes villes de la Grèce et de l'Asie, des quartiers particuliers où se faisait ce trafic des idées et de la parole écrite. Les riches avaient des esclaves d'élite, achetés plus cher et traités plus familièrement que les autres esclaves, qui étaient exclusivement consacrés par eux à copier les ouvrages célèbres de l'antiquité et de leur temps pour leurs bibliothèques. Le gouvernement en entretenait un grand nombre pour

ses édits, les orateurs pour leurs discours. Plus tard, sous le Bas-Empire, ce furent les eunuques, race à la fois dégradée et privilégiée, qui copiaient à Byzance les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, latine, hébraïque. Enfin, ce furent les moines, copistes volontaires, qui, dans le silence de leurs couvents, se consacrèrent à cette multiplication de la parole sacrée ou de la parole profane en copiant et en recopiant ces millions d'exemplaires de la Bible, de l'Évangile et des auteurs illustres de l'antiquité, à la renaissance des lettres. Comme les esclaves et comme les eunuques, ces moines, logés, nourris et vêtus gratuitement dans des monastères fondés et dotés par la munificence des rois, des seigneurs de terre ou des fidèles, pouvaient donner à des prix très-modiques la publicité aux ouvrages d'esprit. Ils n'avaient pas besoin de salaire, puisque leur ordre religieux, enrichi des dons et des domaines de la religion, pourvoyait à tous leurs besoins.

Bientôt ces manuscrits, occupation de leur loisir pour les moines, profession manuelle et commerciale pour les laïques et pour les clercs, devinrent un objet d'art qui enfanta des chefs-d'œuvre de patience, de calligraphie, de miniature, de dessin à la plume, de coloration au pinceau. L'art de l'imprimerie, quelque perfectionné qu'il soit aujourd'hui, n'a pas égalé encore et n'égalera peut-être jamais quelques-uns de ces manuscrits sur les pages desquels, comme sur des temples de Jéru-

salem, de Rome ou de Cologne, se sont usées des milliers de mains et consumées successivement des vies entières de religieux ou d'artistes.

Néanmoins ce mode de reproduction de la parole écrite avait toujours deux immenses infériorités sur l'imprimerie. Il était lent, et il était cher; il ne produisait pas suffisamment de copies pour les besoins d'une consommation indéfinie de lecteurs, et les riches seuls pouvaient avoir des bibliothèques. Les clartés de l'esprit étaient le privilége de l'Église, des princes, des cours et des heureux de la terre; elles ne descendaient pas dans les dernières zones du peuple. La tête de la société était dans la lumière, les pieds dans l'ombre. Une autre faculté manquait à la parole écrite, la rapidité. Le journalisme, qui la porte avec la promptitude du rayonnement, en quelques heures et en petit volume, d'une extrémité d'un empire à l'autre, ne pouvait pas exister. La parole était livre, jamais page; elle ne se monétisait pas de manière à circuler de main en main dans tout l'univers comme l'obole du jour; il y avait de grands vides et de longs silences dans l'entretien de l'esprit humain avec lui-même. Les progrès de la vérité, de la science, des lettres, des arts, de la politique, étaient lents et suspendus pendant de longues périodes.

V

Tel était encore, en 1405, l'état de la parole humaine. Il fallait une révolution de la mécanique pour préparer les innombrables révolutions de la pensée que la Providence se réservait d'accomplir dans le genre humain par la main d'un mécanicien obscur; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce mécanicien, comme s'il eût été prophétiquement inspiré par la Providence, n'opéra pas ce prodige par hasard ou par cupidité, comme tant d'autres inventeurs. Non, il l'opéra par piété et avec la passion sainte et la conscience pressentie de ce qu'il voulait accomplir. Il se dit, dès ses plus tendres années : « Dieu souffre dans des multitudes d'âmes » auxquelles sa parole sacrée ne peut pas descendre; la vérité religieuse est captive dans un » petit nombre de livres manuscrits qui gardent le » trésor commun, au lieu de le répandre. Brisons » le sceau qui scelle les choses saintes, donnons » des ailes à la vérité, et qu'au moyen de la parole, » non plus écrite à grands frais par la main qui » se lasse, mais multipliée comme l'air par une » machine infatigable, elle aille chercher toute âme » venant en ce monde! »

VI

Cet homme, qui se disait à lui-même ces belles paroles et qui se posait ce problème pour le résoudre ou pour mourir à la peine, c'était Guttemberg.

Jean Gensfleich Guttemberg de Sorgeloch était né à Mayence, ville libre et opulente des bords du Rhin, en 1405. Son père, Friele Gensfleich, épousa Else de Guttemberg, qui donna son nom à son second fils Jean.

Il est probable que si Mayence, sa patrie, n'eût pas été une ville libre, ce jeune gentilhomme n'aurait pas pu y concevoir ou y exécuter son invention. Le despotisme, comme la superstition, impose le silence ; il aurait étouffé l'écho universel et irrésistible que le génie de l'homme méditait de créer à la parole. L'imprimerie et la liberté devaient naître du même sol et du même air. Mayence, Strasbourg, Worms et d'autres villes municipales du Rhin se gouvernaient alors, sous la suzeraineté de l'Empire, en petites républiques fédératives, comme Florence, Gênes, Venise et les autres républiques d'Italie. La noblesse guerrière, la bourgeoisie grandissante, et le peuple laborieux flottant entre les deux classes qui le caressaient ou l'opprimaient tour à tour, s'y disputaient de temps en temps, comme partout, la supériorité. Des accès de guerres civiles suscitées par des vanités ou des

intérêts, et dans lesquelles la victoire restait tantôt aux patriciens, tantôt aux plébéiens, tantôt aux prolétaires, y faisaient tour à tour des vaincus, des vainqueurs et des proscrits. C'est l'histoire de toutes les villes, de toutes les républiques et de tous les empires. Mayence était une miniature de Rome ou d'Athènes. Seulement, les proscrits n'avaient pas les mers à traverser pour fuir leur patrie ; ils sortaient des murs, ils traversaient le Rhin, ceux de Strasbourg allant à Mayence, ceux de Mayence à Strasbourg, et ils attendaient un retour de fortune à leur parti ou un rappel de leurs concitoyens.

VII

Le jeune Guttemberg, dans ces querelles intestines de Mayence, gentilhomme lui-même, et combattant naturellement pour la cause la plus sainte aux yeux d'un fils, pour celle d'un père, fut vaincu par la bourgeoisie et proscrit, avec tous les chevaliers de sa famille, hors du territoire de Mayence. Sa mère et ses sœurs y restèrent seules en possession de leurs biens, comme des victimes innocentes à qui on n'imputait pas le crime de leur noblesse. Son premier exil ne fut pas long, la paix fut scellée par le retour des proscrits. Une vaine querelle de préséance dans les cérémonies publiques, à l'occasion de l'entrée solennelle de l'empereur Robert,

accompagné de l'archevêque Conrad à Mayence, ayant ranimé les rivalités des classes en 1420, le jeune Guttemberg subit à dix-neuf ans son second exil.

La ville libre de Francfort s'offrit cette fois pour médiatrice entre les nobles et les plébéiens de Mayence, et obtint leur rentrée à des conditions d'égalité des patriciens et des bourgeois dans la magistrature du gouvernement. Mais Guttemberg, soit que sa valeur dans la guerre civile l'eût rendu plus redoutable et plus hostile à la bourgeoisie, soit que son orgueil, nourri des traditions de sa race, supportât impatiemment le poids des plébéiens, soit plutôt que dix ans d'exil et d'études à Strasbourg dussent déjà tourner ses pensées vers un but plus noble que de vains honneurs dans une république municipale, refusa de rentrer dans sa patrie. Sa mère, qui veillait à Mayence sur son fils, demanda à la république qu'on lui fît au moins toucher comme pension une modique partie du revenu de ses biens confisqués. La république répondit que le refus de rentrer dans sa patrie était de la part du jeune patricien une déclaration de guerre et qu'elle ne soldait pas ses ennemis. Guttemberg, obstiné dans son exil volontaire et dans son dédain, vécut des secours cachés de sa mère.

Mais il jouissait déjà à Strasbourg d'une si haute popularité pour son caractère et pour ses études, qu'un jour, le premier magistrat de Mayence ayant

passé par le territoire de Strasbourg, les amis de Guttemberg l'arrêtèrent, l'enfermèrent dans un château et ne consentirent à lui rendre la liberté qu'après que la ville de Mayence eut signé un traité qui rendait son patrimoine à son proscrit. Ainsi ce jeune homme, ce grand tribun de l'esprit humain, qui allait par son invention détruire à jamais les préjugés de race et rendre avec le temps la liberté et l'égalité civiles à tous les plébéiens de l'univers, commençait sa vie, encore ignorée, par des combats de castes contre le peuple, à la tête des patriciens de sa patrie. La fortune semblait se plaire à ces contrastes. Mais la raison de Guttemberg, croissant avec l'âge, allait jeter dans les bras l'un de l'autre ce peuple et ce patricien qui se regardaient en ennemis.

VIII

La restitution de ses biens permit au jeune Guttemberg de satisfaire ses goûts littéraires, religieux et artistiques, en voyageant de ville en ville pour y étudier les monuments et pour y visiter les hommes de toutes les conditions, célèbres par leurs science, leur art ou même leur métier. Alors les artisans tenaient en Allemagne presque le même rang que les artistes. C'était l'époque où les métiers, à peine découverts, se confondaient avec les arts, et où les plus humbles professions enfantaient leurs premiers

chefs-d'œuvre, qu'on admirait, à cause de la nouveauté, comme des prodiges. Guttemberg voyageait seul, à pied, la valise qui contenait ses habits et ses livres sur le dos, comme un simple étudiant qui visite les écoles, ou comme un artisan qui cherche un maître. Il parcourut ainsi les bords du Rhin, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, enfin la Hollande, non sans but, non en homme qui laisse errer son imagination au caprice de ses pas, mais portant partout avec lui sa pensée fixe, comme une volonté immuable conduite par un pressentiment. Cette étoile, c'était sa pensée de répandre avec la Bible la parole de Dieu sur un plus grand nombre d'âmes. Ainsi c'était la religion qui, dans ce jeune apôtre ambulant, cherchait le van pour répandre une seule semence sur la terre et qui allait trouver le semoir pour mille autres graines. Il est glorieux pour l'imprimerie d'avoir été donnée au monde par la religion, et non par l'industrie. Le zèle seul était digne d'enfanter l'instrument de toute vérité.

On ignore quels procédés mécaniques Guttemberg combinait jusque-là dans sa pensée. Mais un hasard les effaça tous et le rapprocha instantanément de sa découverte. Un jour, à Haarlem, en Hollande, le sacristain de la cathédrale, nommé Laurent Koster, avec lequel il s'était lié d'une amitié curieuse, lui fit admirer dans la sacristie une grammaire latine ingénieusement reproduite par des caractères taillés sur une planche de bois pour

l'instruction des séminaristes. Un hasard, ce révélateur gratuit, avait enfanté cette ébauche d'imprimerie.

IX

Le jeune et pauvre sacristain d'Haarlem était amoureux. En allant se promener et rêver au printemps, les jours de fête, hors de la ville, il s'asseyait sous les saules, au bord des canaux. Le cœur plein de l'image de sa fiancée, il se complaisait, comme tous les amants, à graver à l'aide de son couteau la première lettre du nom de sa maîtresse et la première lettre de son propre nom, entrelacées ensemble en symbole rustique de l'union de leurs âmes et de l'enlacement de leurs destinées. Mais, au lieu de laisser ces lettres gravées sur l'écorce pour grandir avec l'arbre, ainsi qu'on voit au bord des forêts et des ruisseaux tant de chiffres mystérieux, il sculptait ces lettres amoureuses sur de petits morceaux de saule dépouillés de leur écorce et tout suants encore de l'humidité de leur séve printanière, puis il les rapportait, comme un souvenir de ses rêves et comme un monument de sa tendresse, à celle qu'il aimait.

Un jour, ayant ainsi taillé ces lettres dans le bois vert apparemment avec plus d'art et de perfection qu'à l'ordinaire, il enveloppa son petit chef-d'œuvre d'une feuille de parchemin et le rapporta à Haar-

lem. En dépliant, le lendemain, la feuille, il fut tout étonné de voir son chiffre parfaitement reproduit en bistre sur le parchemin par le relief des lettres, dont la séve avait sué pendant la nuit et reproduit leur image sur la feuille. Ce fut pour lui une révélation. Il tailla en bois d'autres lettres sur un large plateau, remplaça la séve par une liqueur noire et obtint ainsi cette première planche d'imprimerie. Mais elle ne pouvait imprimer qu'une seule page. La mobilité et la combinaison infinie des caractères qui les multiplient à la proportion infinie des besoins de la parole écrite y manquaient. Le procédé du pauvre sacristain Koster aurait couvert la surface de la terre de planches taillées en creux ou en relief, qu'il n'aurait pas remplacé un seul casier d'imprimerie mobile. Néanmoins le principe de l'art était éclos dans la sacristie d'Haarlem, et l'on pourrait hésiter à attribuer la gloire à Koster ou à Guttemberg, si dans l'un l'invention tout accidentelle n'avait pas été un don de l'amour et du hasard, et dans l'autre une conquête de la patience et du génie !

X

Cependant, à l'aspect de cette planche grossière, l'éclair jaillit du nuage pour Guttemberg. Il contemple la planche, il l'analyse, il la décompose, il la recompose, il la modifie, il la disloque, il la ra-

juste, il la renverse, il l'enduit d'encre, il l'applique, il la presse par une vis dans sa pensée. Le sacristain, étonné de son long silence, assiste à son insu à cette éclosion d'une idée couvée en vain depuis dix ans dans le cerveau de son visiteur : et, quand Guttemberg se retire, il emporte tout un art avec lui.

XI

Le lendemain, comme un homme qui possède un trésor et qui n'a ni repos ni sommeil avant de l'avoir déposé en secret, Guttemberg quitte Haarlem, remonte à grands pas les bords du Rhin, arrive à Strasbourg, s'enferme dans son laboratoire, se façonne lui-même ses outils, tente, brise, ébauche, rejette, reprend, rejette encore, pour les recommencer, ses épreuves, et finit par exécuter enfin une ébauche heureuse d'impression sur parchemin avec des caractères mobiles en bois percés latéralement d'un petit trou, enfilés et rapprochés par un fil comme les grains d'un chapelet cubique, dont une face portera une lettre en relief de son alphabet. Premier alphabet, grossier, mais sublime ; ébauche de vingt-quatre lettres qui se multiplient comme les brebis du patriarche et qui finiront par couvrir le globe de caractères où s'incarnera tout un élément nouveau et immatériel, la pensée !

XII

L'enthousiasme de son succès s'empara de lui; il s'endormit avec peine la nuit suivante. Dans son sommeil troublé et imparfait, il eut un rêve. Ce rêve, il le raconta ensuite à ses amis. Ce rêve était si prophétique et si près de la vérité, qu'on peut douter en le lisant si ce n'était pas autant le pressentiment réfléchi d'un sage éveillé que le songe fiévreux d'un artisan endormi. Voici le récit ou la légende de ce rêve, telle qu'elle est conservée dans la bibliothèque du conseiller aulique Beck :

« Dans une cellule du cloître d'Arbogaste, un homme au front pâle, à la barbe longue, au regard fixe, se tenait devant une table, la tête dans sa main; cet homme s'appelait Jean Guttemberg. Parfois il levait la tête, et ses yeux brillaient comme illuminés d'une clarté intérieure. Dans ces instants, Jean passait ses doigts dans sa barbe avec un mouvement rapide de joie: c'est que l'ermite de la cellule cherchait un problème dont il entrevoyait la solution. Soudain Guttemberg se lève, et un cri sort de sa poitrine: c'était comme le soulagement d'une pensée longtemps comprimée. Jean court vers un bahut, l'ouvre et en tire un instrument tranchant; puis, en proie à des mouvements saccadés, il se met à découper un petit morceau de bois. Dans tous ses mouvements il y avait de la joie et

de l'anxiété, comme s'il craignait de voir s'échapper son idée, diamant qu'il avait trouvé et qu'il voulait fixer et tailler pour la postérité. Jean taillait rudement et avec une activité fébrile; son front se couvrait de gouttes de sueur, tandis que ses yeux suivaient avec ardeur le progrès de son travail. Il travailla ainsi longtemps, mais ce temps lui parut court. Enfin il trempe le bois dans une liqueur noirâtre, le pose sur un parchemin, et, pesant de tout le poids de son corps sur sa main, il s'en sert comme d'une presse, il imprime la première lettre qu'il avait taillée en relief. Il contemple son œuvre, et un second cri, plein de l'extase du génie satisfait, s'exhale de sa bouche. Il ferme les yeux avec un air de béatitude telle que les saints du paradis pouvaient en être jaloux, et tombe épuisé sur un escabeau. Quand le sommeil s'empara de lui, il murmurait: « Je suis immortel! » Alors il eut un songe qui troubla son âme. « J'entendis deux voix, dit-il, deux voix inconnues et d'un timbre différent, qui me parlaient alternativement dans l'âme. L'une me dit : « Réjouis-toi, Jean; tu es immortel! Désormais » toute lumière se répandra par toi dans le monde! » Les peuples qui vivent à des milliers de lieues de » toi, étrangers aux pensées de notre pays, liront » et comprendront toutes les pensées, aujourd'hui » muettes, répandues et multipliées comme la réver» bération du feu par toi, par ton œuvre! Réjouis» toi, Jean, tu es immortel; car tu es l'interprète

» qu'attendaient les nations pour converser entre » elles ! Tu es immortel, car ta découverte va donner » la vie perpétuelle aux génies qui seraient morts- » nés sans toi et qui tous par reconnaissance procla- » meront à leur tour l'immortalité de celui qui les » immortalise ! La voix se tut et me laissa dans le » délire de la gloire. J'entendis l'autre voix. Elle » me dit : Oui, Jean, tu es immortel ! Mais à quel » prix ? La pensée de tes semblables est-elle donc » toujours assez pure et assez sainte pour mériter » d'être livrée aux oreilles et aux yeux du genre » humain ? N'y en a-t-il pas beaucoup, et le plus » grand nombre peut-être, qui mériteraient mille fois » d'être anéanties et étouffées plutôt que répétées » et multipliées dans le monde ? L'homme est plus » souvent pervers que sage et bon : il profanera le » don que tu lui fais, il abusera du sens nouveau » que tu lui crées. Plus d'un siècle, au lieu de te » bénir, te maudira. Des hommes naîtront dont » l'esprit sera puissant et séducteur, mais dont le » cœur sera superbe et corrompu. Sans toi, ils » seraient restés dans l'ombre ; enfermés dans un » cercle étroit, ils n'auraient porté malheur qu'à » leurs proches et à leurs jours ; par toi, ils porteront » vertige, malheur et crime à tous les hommes et à » tous les âges. Vois ces milliers d'âmes corrompues » de la corruption d'une seule ! Vois ces jeunes » hommes pervertis par des livres dont les pages » distillent les poisons de l'esprit ! Vois ces jeunes

» filles devenues immodestes, infidèles et dures aux
» pauvres, par ces livres où on leur versera les
» poisons du cœur ! Vois ces mères pleurant leurs
» fils ! Vois ces pères rougissant de leurs filles !
» Jean, l'immortalité qui coûte tant de larmes et
» d'angoisses n'est-elle pas trop chère ? Envies-tu
» la gloire à ce prix ? N'es-tu pas épouvanté, Jean,
» de la responsabilité que cette gloire fera peser
» sur ton âme ? Crois-moi, Jean : vis comme si tu
» n'avais rien découvert. Regarde ton invention
» comme un rêve séduisant, mais funeste, dont
» l'exécution ne serait utile et sainte que si l'homme
» était bon.... Mais l'homme est méchant, et prêter
» des armes aux méchants, n'est-ce pas participer
» soi-même à leurs crimes ? » Je me réveillai dans l'horreur du doute ! J'hésitai un instant ; mais je considérai que les dons de Dieu, bien qu'ils fussent quelquefois périlleux, n'étaient jamais mauvais, et que donner un instrument de plus à la raison et à la noble liberté humaine, c'était donner un champ plus vaste à l'intelligence et à la vertu, toutes deux divines. Je poursuivis l'exécution de ma découverte. » (*Songe traduit par M. Garand, à Strasbourg, d'après l'original.*)

XIII

Guttemberg, embrassant d'un premier coup d'œil l'immense portée morale et industrielle de son

invention, sentit que sa faible main, sa courte vie et sa modique fortune s'useraient en vain à une pareille œuvre. Il éprouvait à la fois deux nécessités contradictoires : la nécessité de s'associer des auxiliaires dans ses dépenses et dans ses travaux mécaniques, et la nécessité de dérober à ses associés le secret et le véritable but de leurs travaux, de peur que son invention divulguée ou usurpée ne lui enlevât la gloire de l'invention. Il jeta les yeux sur les nobles et riches patriciens qu'il connaissait à Strasbourg et à Mayence. Mais, vraisemblablement repoussé partout à cause du préjugé qui s'attachait alors dans la noblesse au travail des mains et qui ne permettait pas au noble de devenir artisan sans déroger, il fut obligé de déroger hardiment lui-même, de se faire artisan, de s'associer aux artisans, de se confondre avec le peuple pour élever ce peuple à tous les niveaux de la moralité et de l'intelligence. Sous prétexte de travailler en commun à des ouvrages de *merveilleuse et neuve industrie*, comme la bijouterie, l'horlogerie, la taille et l'enchâssement des pierres précieuses, il conclut un traité d'association avec deux habitants aisés de Strasbourg, André Dritzehen et Jean Riffe, bailli de Lichteneau, et plus tard avec Faust, orfévre et banquier à Mayence, dont le nom, confondu avec celui de Faust, sorcier populaire et merveilleux de l'Allemagne, familier des mystères, et confident des esprits, fit attribuer l'invention de l'imprimerie

à la magie ; enfin, avec Heïlman, dont le frère venait de fonder la première fabrique de papier à Strasbourg.

XIV

Afin de tromper plus longtemps ses associés sur l'objet réel de l'entreprise, Guttemberg se livra en effet, avec eux, à plusieurs industries artistiques et secondaires. Continuant en secret ses recherches mécaniques pour l'imprimerie, il travaillait en même temps en public à ces autres métiers. Il enseignait à Dritzehen l'art de tailler les pierres précieuses ; il polissait lui-même le verre de Venise pour en faire des glaces ; il taillait ces glaces en facettes ; il les enchâssait dans des cadres de cuivre, qu'il enrichissait de figurines de bois représentant des personnages de la Fable, de la Bible ou de l'Évangile. Ces miroirs, qui se vendaient à la foire d'Aix-la-Chapelle, alimentaient les fonds de l'association et aidaient Guttemberg dans les dépenses secrètes destinées à accomplir et à perfectionner son invention. Pour mieux la dérober encore à l'inquiète curiosité du public qui commençait à murmurer des soupçons de sorcellerie contre lui, Guttemberg sortit de la ville ; il établit ses ateliers dans les ruines d'un vieux monastère abandonné, qu'on appelait le couvent de Saint-Arbogaste. La solitude du lieu, qui n'était habité que par des

indigents des faubourgs, couvrit ses premiers essais.

Au fond des vastes cloîtres du monastère livré à ses associés pour leurs travaux moins cachés, Guttemberg s'était réservé à lui seul une cellule, toujours fermée de serrures et de verroux, où nul ne pénétrait jamais; il était censé y dessiner les plans, les arabesques, les figurines de sa bijouterie et de ses cadres de glace; mais il y passait ses jours et ses nuits à se consumer d'insomnie et d'ardeur pour l'application de sa découverte. Il y taillait en bois ses lettres mobiles; il méditait de les fondre en métal; il cherchait laborieusement le moyen de les enchâsser dans des formes, tantôt de bois, tantôt de fer, pour en faire des mots, des phrases, des lignes, des pages espacées sur le papier. Il y inventait des enduits colorés, à la fois huileux et secs, pour reproduire les caractères; des brosses ou des tampons pour répandre cette encre sur les lettres; des planches pour les contenir; des vis et des pois pour les comprimer. Les mois et les années se consumaient avec sa fortune et avec les fonds des associés dans ces patiences, dans ces épreuves, dans ces succès et dans ces revers. Enfin, ayant exécuté en miniature une *presse* qui lui parut réunir toutes les conditions de l'imprimerie, telle qu'il la concevait alors, il cacha ce modèle sous son manteau, et, entrant dans la ville, il alla chez un habile tourneur en bois et en métal, nommé Conrad Saspach, qui demeurait au

carrefour Mercier, pour le prier de l'exécuter en grand. Il recommanda le secret à l'ouvrier, lui disant seulement que c'était une machine à l'aide de laquelle il se proposait d'accomplir des chefs-d'œuvre d'art et de mécanique dont on connaîtrait plus tard les prodiges.

Le tourneur, prenant, tournant et retournant le modèle dans ses mains, avec ce sourire de dédain de l'artisan consommé pour une ébauche, lui dit d'un air un peu railleur :

« Mais c'est tout simplement un pressoir que » vous me demandez là, messire Jean? — Oui, » répondit d'un ton grave et exalté Guttemberg; » c'est un pressoir, en effet, mais c'est un pressoir » d'où jaillira bientôt à flots intarissables la plus » abondante et la plus merveilleuse liqueur qui ait » jamais coulé pour désaltérer les hommes. Par » lui, Dieu répandra son Verbe; il en découlera » une source de pure vérité. Comme un nouvel » astre, il dissipera les ténèbres de l'ignorance et » fera luire sur les hommes une lumière inconnue » jusqu'à présent. »

Et il se retira. Le tourneur, qui ne comprit rien à ces paroles, exécuta la machine et la rapporta au monastère d'Arbogaste. Ce fut la première presse.

En la remettant aux mains de Guttemberg, le tourneur commença à se douter de quelque mystère : « Je vois bien, messire Jean, dit-il à Guttem- » berg, que vous êtes réellement en commerce

» avec les esprits célestes ; aussi désormais je vous » obéirai comme à un esprit ! »

XV

Aussitôt qu'il fut en possession de sa presse, Guttemberg commença à imprimer. On a peu de notions sur les premiers livres qui sortirent de sa presse ; mais le caractère profondément religieux de l'inventeur ne laisse pas de doute sur la nature des ouvrages auxquels il dut consacrer les prémices de l'art. Ce furent, selon toute certitude, des livres sacrés. L'art inventé pour Dieu et par l'inspiration de Dieu commença par Dieu. Les impressions postérieures de Mayence l'attestent : les chants divins des Psaumes et la célèbre Bible latine furent, à Mayence, les premières pages qui tombèrent de la machine inventée par Guttemberg et appliquée à l'usage des plus pieuses facultés humaines, l'enthousiasme lyrique pour son créateur et le gémissement terrestre sur ses destinées. La louange et la prière furent, sous les mains de cet homme pieux et malheureux, les deux premiers cris de la presse. Elle doit s'en glorifier à jamais.

On manque de détails, même à Strasbourg et à Mayence où nous les avons recherchés, sur ces premières impressions authentiques, parce que, soit par humilité, soit par orgueil, Guttemberg ne fit porter son nom à aucune de ces œuvres de typo-

graphie. Les uns croient qu'il s'abstint de les signer par un sentiment de modestie chrétienne, qui ne voulait pas attribuer à un nom d'homme une gloire qu'il renvoyait tout entière au divin inspirateur de son invention; les autres pensent qu'il ne les signa pas parce que ces impressions étaient une œuvre industrielle et servile aux yeux de son temps, qui aurait dégradé sa famille et sa noblesse, et l'aurait fait déroger de son rang dans la patrie. Nous savons seulement, par un acte de donation fait à sa sœur Hebele, religieuse au couvent de Sainte-Claire de Mayence, qu'il la mit en possession des livres pieux qu'il avait imprimés à Strasbourg, et lui fit la promesse de lui envoyer successivement tous ceux qui sortiraient de sa presse.

Mais bien des tribulations l'attendaient au lendemain de son triomphe. On a vu que la nécessité de se procurer des fonds pour son entreprise l'avait forcé à se donner des associés. La nécessité ensuite de se donner des auxiliaires dans les travaux multipliés d'une grande imprimerie l'avait obligé à mettre ces associés et un plus grand nombre d'artisans dans la confidence de son œuvre et dans le secret même de ses procédés. Ses associés, lassés de fournir des fonds à une entreprise qui, faute de consommation, ne les rémunérait pas encore, refusèrent de poursuivre une œuvre ingrate. Guttemberg les conjura de ne pas l'abandonner au moment même où il touchait à la fortune et déjà à la gloire.

Ils ne consentirent à lui fournir de nouveaux subsides qu'à la condition d'entrer en participation complète de tous ses mystères, de tous ses bénéfices, de toute sa propriété et de toute sa gloire. Pour le succès de l'œuvre, il leur vendit sa renommée. Le nom de Guttemberg disparut, l'association absorba l'inventeur, il ne fut bientôt plus qu'un des artisans de son propre atelier. C'est ainsi que Christophe Colomb revint enchaîné sur son propre vaisseau par ses équipages à qui il avait livré un nouveau monde.

XVI

C'était peu. Les héritiers de l'un de ses associés lui intentèrent un procès pour lui disputer l'invention, la propriété, l'exploitation de l'œuvre; ils le traînèrent devant les juges de Strasbourg pour le faire condamner à l'on ne sait quelle spoliation plus authentique et plus juridique que la spoliation volontaire à laquelle il s'était condamné lui-même. Sa perplexité devant le tribunal fut extrême. Pour se justifier, il fallait entrer dans des détails techniques de son art, qu'il ne voulait pas encore complétement divulguer, se réservant au moins à lui-même le mystère de ses espérances. Les juges, curieux, le pressaient de questions insidieuses, qui par les réponses auraient fait éclater le secret de tous ses procédés. Il les éludait, préférant la con-

damnation à la vulgarisation de son art. Les juges, pour parvenir à éventer la découverte qui préoccupait l'imagination du peuple, citèrent ses ouvriers les plus affidés et les sommèrent de porter témoignage de ce qu'ils savaient. Ces hommes, simples mais fidèles, et profondément attachés à Guttemberg, se refusèrent à rien révéler. La propriété de leur maître resta plus en sûreté dans leur cœur que dans ceux de ses avides associés. Rien ne transpira des derniers mystères de l'art. Guttemberg, ruiné, condamné, peut-être expulsé, se retira seul et indigent à Mayence, sa patrie, pour y recommencer ses travaux et pour y reconstruire sa vie et sa gloire. Il était encore jeune, et le bruit de son procès à Strasbourg avait popularisé sa renommée en Allemagne ; mais il rentrait artisan dans une patrie d'où il était sorti chevalier. L'humiliation, l'indigence et la gloire luttaient dans sa destinée et dans les regards de ses concitoyens. L'amour seul le reconnut pour ce qu'il avait été et pour ce qu'il devait être un jour.

XVII

Voici ce que disent à cet égard les traditions locales et ce qu'attestent deux monuments authentiques des archives de la cathédrale de Strasbourg de l'année 1437, l'un qui constate que dame Annette de la Porte de Fer, épouse de Guttemberg, fit un

don à la cathédrale pour acquérir le droit d'inscrire son nom sur la liste des bienfaiteurs, et assurer ainsi des prières pour elle et ses descendants; l'autre qui fait mention de son décès.

Guttemberg, proscrit pour la seconde fois par les plébéiens vainqueurs de la noblesse, fut aimé d'une jeune fille, noble comme lui, de la ville de Strasbourg. Elle se nommait Annette de la Porte de Fer, nom de sa maison, emprunté sans doute à la possession de quelque château féodal des rochers du Rhin. Il l'aimait lui-même avec la passion ardente, sérieuse et chevaleresque de ces temps de fidélité. Ils s'étaient promis mutuellement et par écrit mariage. Annette de la Porte de Fer ne s'était pas crue déliée de sa foi donnée, par la pauvreté et par les malheurs de son amant; elle lui gardait sa jeunesse, sa beauté et son cœur. Guttemberg, à son retour sur le territoire de Mayence, devait réclamer la foi de sa fiancée et retirer le gage de sa propre foi qu'il lui avait ainsi jurée; il ne le fit pas. Soit qu'il craignît d'entraîner Annette, fille noble et honorée, dans l'humiliation et dans l'indigence où il était tombé, soit que le sentiment d'avoir dérogé par ses travaux d'artisan à l'illustration féodale de sa race le rendît indigne désormais, à ses propres yeux, d'aspirer à un noble sang, Guttemberg ne revendiqua pas la foi promise et n'offrit pas de dégager la sienne; il attendait la réhabilitation et de meilleurs jours à faire partager à celle qu'il aimait. Son humilité et ses scrupules

résistèrent aux plus tendres instances de sa fiancée et ne purent être vaincus que par une sommation juridique, faite devant l'officialité de Strasbourg, de tenir la promesse de mariage qu'il avait autrefois jurée.

Cette sommation d'Annette de la Porte de Fer à son amant existe encore aujourd'hui comme le seul monument authentique de son mariage. Guttemberg céda enfin à cette généreuse violence de l'amour; il épousa Annette. Leurs enfants ne vécurent pas.

L'héritage et l'héritier des grands hommes, c'est leur invention et le genre humain.

Après la décision des juges du procès, en 1439, qui laissait Guttemberg maître de son secret, le condamnant seulement à payer une indemnité aux héritiers d'André Dritzehen, il abandonna les cloîtres du monastère de Saint-Arbogaste et rentra dans la ville de Strasbourg; il habita alors la maison de Thiergarten et y établit sa première imprimerie. Il est peut-être curieux de remarquer que l'emplacement de cette maison est maintenant l'emplacement du Lycée, comme si ce lieu eût été désigné d'avance pour un grand dessein, et qu'après avoir fixé les sciences par la typographie, il eût été destiné à les propager par l'enseignement.

Lorsque Guttemberg fut contraint de quitter Strasbourg en 1446, il y laissa les traditions de son art dans les collaborateurs et les ouvriers initiés à sa découverte et à ses procédés; nous trouvons

Mentel ou Metelin, notaire public, qui ne se fit naturaliser bourgeois de Strasbourg qu'en 1447, et d'Eckstein, chanoine de la cathédrale, qui, aidés des fonds fournis par le couvent des Chartreux, et sans avoir travaillé eux-mêmes à cet art si peu connu alors, s'établissent typographes et procèdent avec la plus grande célérité à imprimer, à mettre au jour une Bible allemande. Plusieurs autres ouvrages paraissent successivement, signés de l'imprimerie de Mentel, qui fit une fortune rapide, tandis que le malheureux Guttemberg, chassé par la misère, rentrait fugitif à Mayence. La fortune qui avait accru l'influence de Mentel, et la rivalité qui subsistait entre les villes indépendantes de Mayence et de Strasbourg, favorisèrent ses désirs ambitieux de substituer son nom à celui de Guttemberg. Il y réussit si complétement qu'en peu d'années Guttemberg fut oublié ou volontairement écarté, Mentel proclamé à Strasbourg inventeur de l'*art divin*, et des fêtes instituées en son honneur.

XVIII

De retour à Mayence, et relevé de l'humiliation et de la ruine par la main d'une femme aimée, comme Mahomet par sa première épouse, Guttemberg se donna tout entier à son art, s'associa Faust et Schœffer, gendre de Faust, établit ses ateliers à Mayence, et y publia, toujours sous le nom de ses

associés, des Bibles et des Psautiers d'une admirable pureté de caractère.

Schœffer avait longtemps fait le métier de calligraphe et le commerce des manuscrits à Paris. Ses voyages et la fréquentation des artistes de cette ville lui avaient fait connaître des procédés mécaniques pour l'emploi des métaux qui, appliqués par lui à l'imprimerie à son retour à Mayence, lui fournirent les moyens nouveaux de fondre en plomb les lettres mobiles dans des matrices en cuivre avec plus de précision, et à donner ainsi une netteté parfaite aux caractères. Ce fut avec ce nouveau procédé que le Psautier, le premier livre qui porte sa date, fut imprimé en 1457. Bientôt après, la Bible de Mayence, reconnue chef-d'œuvre de l'art, fut exécutée sous la direction de Guttemberg, avec des caractères fondus par le procédé de Pierre Schœffer.

La portée du nouvel art, qui débutait par la vulgarisation des livres sacrés sous les auspices seuls de l'Église, échappa pendant les premières années à la cour de Rome; elle vit des auxiliaires là où elle devait voir bientôt des agresseurs. « Au nombre » des bienfaits dont il convient sous votre ponti» ficat de louer Dieu, dit une dédicace du temps de » Paul II, souverain pontife, est cette invention qui » permet aux plus pauvres de pouvoir acheter des » bibliothèques à bas prix. N'est-il pas infiniment » glorieux pour Votre Sainteté que des volumes qui

» coûtaient jadis cent pièces d'or n'en coûtent plus
» que quatre et même moins, et que les fruits du
» génie, naguère la proie des vers sous la poussière
» où ils étaient ensevelis, commencent, sous votre
» règne, à ressusciter et à se répandre à profusion
» sur la terre? »

Bientôt la ville de Venise prêta ses presses aux controverses religieuses, et les œuvres de Jean Hus furent imprimées en langue slave dès 1490, à peine vingt ans après la mort de Guttemberg. Mais déjà la France, en 1480, avait encouragé les imprimeurs allemands à se fixer à Paris. Louis XI surtout se signala par l'accueil éclairé qu'il accorda à la typographie et les encouragements généreux qu'il fit à cet art nouveau. Une accusation fut intentée à Paris contre Faust pour avoir vendu des Bibles imprimées, ornées de vignettes, comme manuscrits, à des prix exorbitants, et il existe une quittance signée de lui, à Paris, en 1468, d'un exemplaire d'un ouvrage de saint Thomas d'Aquin, vendu au prix énorme de quinze écus d'or. Le parlement de Paris, sous l'inspiration de Louis XI, déchargea Faust de toute accusation, attendu que ces livres étaient le produit d'une nouvelle invention inconnue encore à Paris. Le roi se désista même de son droit d'aubaine, à l'occasion de la mort de Herman Statters, qui vendit à Paris les livres imprimés par Schœffer, lesquels étaient, selon la loi de ce temps, la pro-

priété de la couronne, par le décès d'un étranger : « En considération » porte l'ordonnance, « de » l'utilité qui vient et peut venir à la chose publique » de l'art d'impression, tant pour l'augmentation » de la science qu'autrement, etc., etc., nous » sommes libéralement condescendus de faire res- » tituer la somme de 2,428 écus et 3 sols tournois » aux héritiers, etc.... »

Les œuvres de Cicéron furent le premier livre imprimé après les livres sacrés.

On ne songea pas avant Léon X, c'est-à-dire un siècle après l'invention de Guttemberg, à réglementer et à enchaîner l'imprimerie.

XIX

Cependant le banquier Faust et l'artisan Schœffer, les deux nouveaux collaborateurs de Guttemberg, ne tardèrent pas à succomber, comme Mentel ou Metelin à Strasbourg, à la tentation de s'approprier insensiblement sa gloire, la plus tentatrice des propriétés, parce qu'elle est immortelle. Ils espérèrent, comme tant d'autres, tromper l'avenir, s'ils ne trompaient pas leur temps. Après avoir reconnu, dans une première épître dédicatoire du Tite-Live traduit en allemand, imprimé par Jean Schœffer, et offert à l'empereur Maximilien, « que » l'art de l'imprimerie a été inventé à Mayence par » le sublime mécanicien Jean de Guttemberg, » ils

oublient ce premier aveu et ils usurpent pour eux-mêmes, sept ans après, tout le mérite et tout l'honneur de la découverte.

L'empereur Maximilien, peu de temps après, assimilant les imprimeurs et les compositeurs à une sorte de sacerdoce de l'esprit, les releva de toute dérogation à leur noblesse par leur noble métier. Il anoblit en masse l'art et les artistes ; il les autorisa à porter des robes brodées d'or et d'argent, que les nobles seuls avaient le droit de porter ; il leur donna pour armoiries un aigle aux ailes étendues sur le globe, symbole du vol et de la conquête de la parole écrite sur l'univers.

XX

Mais déjà Guttemberg n'était plus sur la terre pour y jouir de cette possession du monde intellectuel, religieux et politique, qu'il avait entrevue seulement, comme Moïse, du haut de ses visions dans le rêve du monastère de Saint-Arbogaste. Dépouillé par ses collaborateurs de sa propriété et de sa gloire, expulsé une dernière fois de sa patrie par la misère, consolé seulement et suivi par sa femme fidèle à toutes ses vicissitudes, privé de ses enfants par la mort, déjà vieux, sans pain, et bientôt sans famille par la mort de sa femme, il fut recueilli par l'Électeur de Nassau, le généreux Adolphe. L'Électeur le nomma son conseiller d'État et son

chambellan, afin de jouir dans une honorable familiarité de l'entretien de ce merveilleux génie qui devait converser plus tard avec tous les lieux et tous les temps. Cet asile donné à Guttemberg illustre à jamais Nassau et son prince. Il y a, dans l'histoire, des hospitalités qui portent bonheur et immortalité aux plus petits princes et aux plus petits États.

Guttemberg continua à imprimer de ses propres mains, à Nassau, sous les yeux de l'Électeur, son Mécène, pendant quelques années de sérénité et de paix ; puis il mourut à soixante-quatre ans, ne laissant à sa sœur aucun héritage, mais laissant au monde l'empire de l'esprit humain découvert et conquis par un artisan. « Je lègue, dit-il dans son » testament, à ma sœur tous les livres imprimés » par moi au monastère de Saint-Arbogaste. » Pauvre inventeur qui n'avait à léguer à celle qui lui survivait que la richesse de presque tous les inventeurs comme lui, sa jeunesse consumée, sa vie persécutée, son nom méconnu, ses sueurs, ses insomnies, et l'oubli de ses contemporains !

XXI

Ainsi vécut et mourut ce grand homme, mais son art ne mourait pas avec lui. L'imprimerie se propagea aussitôt après sa mort avec l'instantanéité d'une explosion. Il y eut en peu d'années des presses

dans toutes les capitales de l'Europe. Ce fut la date de la civilisation renaissante et indéfinie. La France sous Louis XI, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, Venise, Genève, Rome, la Pologne, s'emparèrent à l'envi de l'invention nouvelle pour multiplier leurs livres sacrés et les livres profanes. L'Orient connut cet art nouveau par des juifs réfugiés à Constantinople, qui imprimèrent des traités de littérature rabbinique en 1500. Mais les musulmans ne s'en servirent eux-mêmes que vers le dix-huitième siècle. Enfin la Russie, sous l'inspection du métropolitain, établit une presse à Moscou, en 1580, à l'aide des ouvriers venus de Magdebourg.

XXII

Il semble que chaque progrès de l'humanité doive s'acheter par des larmes, que la souffrance soit la loi fatale de toute grande initiation. L'imprimerie avait eu ses apôtres, elle eut aussi ses martyrs. De tous, Étienne Dolet fut le plus illustre par l'éclat de son talent, la pureté de sa vie, l'atrocité de son supplice. Il naquit à Lyon en 1509, au moment de la renaissance intellectuelle et littéraire, quand les controverses religieuses allaient aussi commencer leurs premières luttes; il était savant comme Guillaume Budé, poëte comme Marot, et peut-être philosophe comme Rabelais, sans mêler toutefois à

sa philosophie le licencieux scepticisme du curé de Meudon. Ce qui pourrait le faire croire, c'est que cet homme ardent et fougueux, qui ne marchandait pas ses opinions, qui avait pris pour armes parlantes et pour symbole de l'action de l'imprimerie une hache ou *doloire* attaquant un arbre noueux, protestait contre les doctrines de Luther, bien qu'on l'ait condamné comme athée. C'était, à ce qu'il semble, le raisonnement et l'homme que ses adversaires voulaient frapper en lui, plutôt encore que les croyances.

Dans ces temps de passions et de mœurs violentes, la vie de ceux qui consacraient leurs forces aux développements de l'intelligence humaine était un long duel dans lequel tôt ou tard il fallait succomber. Successivement étudiant à Paris, puis à Padoue, secrétaire de Jean de Lauzeac, ambassadeur du roi de France à Venise, étudiant en droit à la faculté de Toulouse, Étienne Dolet n'avait pas vingt-quatre ans que déjà, pour dernier argument de leurs discussions, ses ennemis le faisaient jeter dans un cachot. L'intercession de Jean Pinus, évêque de Rieux, l'en tirait bientôt. Mais alors des assassins gagés commettaient des entreprises sur sa vie ; et comme, malgré ses dangers, l'intrépide jeune homme ne quittait point Toulouse, on fit intervenir enfin un arrêt du parlement qui l'en bannit (1533). Dolet revint alors à Lyon, où il obtint, après de longs efforts (1535), un privilége

pour imprimer *ses Commentaires sur la langue latine*, œuvre d'immense érudition qui le met au niveau des Bembo, des Scaliger et des Érasme, et qui lui fit tenir une place brillante dans le grand tournoi ouvert alors au sujet de Cicéron. On voit ces belles études troublées par une tentative nouvelle d'assassinat sur Dolet, qui tua bravement son agresseur. C'était du moins un prétexte aux animosités qui poursuivaient sa perte, et on l'incarcéra comme assassin. Il ne fallut rien moins, pour le faire sortir de sa prison, que la volonté absolue de François Ier, intéressé à Dolet par son talent d'abord, et, à ce qu'il paraît aussi, par la protection de la reine de Navarre. La munificence royale donna au savant persécuté le brevet d'imprimeur le plus étendu qui s'accordât alors, comme pour servir de dédommagement légitime à ses souffrances imméritées (1537).

C'est des presses de Dolet que sortirent successivement, depuis cette époque, les œuvres de Marot et de Rabelais ; il publiait également chaque année ses propres ouvrages et quelques-uns des livres les plus illustres de l'antiquité. Des persécutions nouvelles vinrent en 1542 interrompre ses travaux ; de vagues accusations d'hérésie le firent détenir quinze mois à la Conciergerie de Paris. François Ier n'était plus jeune, il faiblissait dans sa glorieuse protection des lettres. Un beau livre, une œuvre d'art ne suffisait plus à protéger un artiste contre ses conseil-

lers fanatiques. Robert Étienne et Marot avaient quitté la France. Sûr de sa conscience et toujours aventureux, Dolet ne voulut pas les imiter. En vain le parlement de Paris faisait encore brûler ses livres, après avoir été contraint de le relâcher lui-même en présence de l'inanité par trop évidente des accusations qui l'avaient chargé. Il ne désertait point la lutte, et l'écrivain vengeait le libraire. Rentré dans Lyon, il publie des poëmes sur sa captivité et une traduction des *Dialogues* de Platon. Cette énergie allait à la fin lui devenir fatale. En 1544 il était emprisonné de nouveau. Se méfiant cette fois de la partialité de ses juges, il parvint à s'échapper et à s'enfuir en Piémont. Mais bientôt l'amour de son art le ramena au piége où il devait se prendre. Il avait écrit au roi des épîtres en vers pour implorer une protection qui l'avait sauvé déjà ; il ne put se résoudre à n'en pas surveiller l'impression lui-même. Il rentra secrètement dans Lyon ; mais ses ennemis guettaient leur proie. Arrêté, traduit devant la faculté de théologie de Paris, il se vit condamné comme athée relaps pour des passages de ses livres qu'il protesta jusqu'à trois fois n'avoir jamais écrits. Il fut mis en torture et question extraordinaire *pour enseigner ses compagnons*, comme dit l'arrêt qui le condamne ; puis il fut pendu et brûlé sur la place Maubert, son corps et ses livres convertis en cendres, et ses biens confisqués. Dolet, à trente-sept ans, mourut

intrépidement ainsi qu'il avait vécu, laissant après lui dans l'indigence une femme et un enfant.

XXIII

Mais l'impulsion était donnée, et toutes ces persécutions ne pouvaient qu'illustrer l'invention nouvelle sans l'arrêter une heure. Les souverains eux-mêmes se firent gloire de graver et d'imprimer de leurs propres mains les œuvres de l'antiquité retrouvées, comme si cette participation manuelle à la vulgarisation des chefs-d'œuvre du génie les faisait participer au génie lui-même. La pensée devint reine et régna sur les rois. Marie de Médicis, femme d'Henri IV, dessinait et imprimait des estampes pour de royales éditions. Une figure de jeune fille, gravée de sa propre main, était donnée par cette reine à Philippe de Champagne. Louis XV, dans sa jeunesse, se faisant de ce bel art une curiosité instructive, imprimait dans son propre palais un *Traité de géographie européenne*. Les grands imprimeurs des siècles qui suivirent celui de Guttemberg furent en même temps des artistes, des savants et des écrivains. Ils exhumèrent l'antiquité tout entière, et, en exhumant ses chefs-d'œuvre, ils les commentèrent, les expliquèrent et les interprétèrent au monde nouveau. L'histoire renaquit avec l'imprimerie.

Il y eut, depuis Guttemberg jusqu'à nos jours,

des écoles, des traditions et des générations d'imprimeurs célèbres, comme il y avait eu des écoles de peintres, de sculpteurs, de philosophes. Les typographes, honorés à juste titre du nom de compositeurs, participèrent à la gloire que leurs éditions des auteurs grecs et latins restituaient aux poëtes, aux historiens, aux orateurs de l'ancien monde ; ils firent partie, pour ainsi dire, de la famille de ces hommes de génie ; ils devinrent des puissances tour à tour honorées, redoutées, récompensées ou persécutées par les gouvernements, selon que ces gouvernements étaient plus ou moins des enfants de lumières ou de ténèbres. Les impressions des Alde, des Morel, des Turnèbe, des Elzevir, naturalisèrent ces grands noms de la typographie dans l'univers savant par la netteté des caractères, par la correction des textes et par le nombre des ouvrages rendus aux bibliothèques. La famille des Estienne, à Paris, occupa pendant un siècle et demi le sommet de l'art. Protégés par les rois et surtout par François Ier; persécutés par l'Université, gardienne aussi jalouse de ses ignorances que de ses vérités ; emprisonnés par l'Église pour une édition de la Bible accusée d'erreurs ; réfugiés à Genève ; emprisonnés de nouveau dans cette métropole du calvinisme pour des impressions qui blessaient la réforme ; rappelés en France ; exilés de nouveau ; transportant tour à tour leurs presses de Genève à Paris, de Paris à Genève, l'histoire de cette

famille d'imprimeurs, dit M. Didot, serait celle de l'esprit humain pendant la renaissance.

Mais, durant ces cinq siècles, les procédés et les machines ne font pas faire moins de progrès à l'imprimerie que les sciences aux lettres. L'art a, dans les Bodoni à Parme et dans les Didot à Paris, ses Phidias qui sculptent en quelque sorte pour les yeux la forme matérielle de la pensée dans des caractères et dans des ornements de luxe. L'un des Didot invente, en 1753, la presse à un seul coup; l'autre chante dans un poëme les progrès de son art et imprime lui-même son propre chant. Un troisième rapporte d'Angleterre la presse en métal de lord Stanhope et la presse cylindrique, sorte d'enfantement perpétuel de caractères qui jettent la parole écrite à torrents intarissables, comme une lave de l'esprit humain, pour les journaux et pour les tribunes. Un quatrième enfin, M. Ambroise Firmin Didot, écrit et imprime de nos jours, sous le titre modeste d'*Essai sur la typographie*, l'histoire la plus érudite et la plus complète de l'art dont il est à la fois le maître et l'historien.

L'instruction élémentaire des masses donne des consommateurs sans bornes à la parole imprimée, les chemins de fer lui ouvrent des routes, la vapeur lui prête des ailes, le télégraphe visuel lui donne des signes; enfin, l'invention récente du télégraphe électrique lui communique l'instantanéité de la foudre. Plus réellement que dans le vers célèbre

sur Franklin : « *Eripuit cœlo fulmen!* » dans quelques années, un mot prononcé et reproduit sur un point quelconque du globe pourra illuminer ou foudroyer l'univers. La parole, par le procédé perfectionné de Guttemberg, sera redevenue, par la matière, aussi immatérielle que quand elle était seulement pensée ; mais cette pensée sera devenue universelle en jaillissant d'une intelligence ou d'une volonté d'homme. L'esprit se trouble d'admiration devant les conséquences futures de ces inventions et devant ce règne prochain de l'idée par la parole. Guttemberg a spiritualisé le monde. Longtemps son nom a été méconnu, longtemps on lui a disputé sa gloire ; mais il faut se souvenir que la gloire humaine n'était pas son but. Il l'avait placé plus haut. Qu'il en jouisse ! C'est le sort des inventeurs en esprit comme en matière : le nom se perd, mais le bienfait se retrouve dans ses conséquences au fond caché des choses humaines, et Dieu sait à qui le rapporter. Qu'importent l'oubli et l'ingratitude des hommes, si le juge suprême est reconnaissant ?

JEANNE D'ARC

(1410-1431 DE JÉSUS-CHRIST)

I

L'amour de la patrie est aux peuples ce que l'amour de la vie est aux hommes isolés, car la patrie est la vie des nations. Aussi cet amour de la patrie a-t-il enfanté, dans tous les temps et dans tous les pays, des miracles d'inspiration, de dévouement et d'héroïsme. Comment en serait-il autrement? Les actes sont proportionnés à la force du mobile qui les produit. La passion du citoyen pour sa patrie se compose de toutes les passions personnelles ou désintéressées dont Dieu a pétri le cœur humain : amour de soi-même, et défense du droit sacré que tout homme venant en ce monde a d'occuper sa place au soleil sur la terre ; amour de la famille, qui n'est que la patrie rétrécie et serrée autour du cœur de ses fils ; amour du père, de la mère, des aïeux, de

tous ceux de qui on a reçu le sang, la tendresse, la langue, les soins, l'héritage matériel ou immatériel, en venant occuper la place qu'ils nous ont préparée autour d'eux ou après eux sous le toit ou dans le champ paternel; amour de la femme, que notre bras doit protéger dans sa faiblesse; amour des enfants, en qui nous revivons par la perpétuité du sang et à qui nous devons laisser, même au prix de notre vie, le sol, le nom, la sûreté, l'indépendance, l'honneur national, qui font la dignité de notre race; amour de la propriété, instinct conservateur de l'espèce, qui incorpore à chaque homme un morceau de cette terre dont il est formé; amour du ciel, de l'air, de la mer, des montagnes, des horizons, des climats, âpres ou doux, mais dans lesquels nous sommes nés et qui sont devenus, par l'habitude, des parties de nous-mêmes, des besoins délicieux de notre âme, de nos yeux, de nos sens; amour des mœurs, des langues, des lois, des gouvernements, qui nous ont, pour ainsi dire, emmaillottés dès le berceau, que nous pouvons vouloir modifier librement par notre propre lumière et par notre volonté nationale, mais dont nous ne devons pas permettre qu'on nous exproprie par la violence de l'épée étrangère, car la civilisation même, imposée par la force, est une servitude, et la première condition pour qu'un progrès social soit accepté par un peuple, c'est que ce peuple soit libre de le refuser.

En récapitulant par la pensée toutes ces passions

instinctives dont se compose pour nous l'amour de la patrie, et en y ajoutant encore une passion naturelle à l'homme, la passion de sa propre mémoire, du souvenir de ses contemporains et de ses descendants, de la gloire de la postérité qui inspire et qui récompense dans le lointain les grands sacrifices, les dévouements jusqu'à la mort à son pays, on comprend que, de toutes les nobles passions humaines, celle-là est la plus puissante parce qu'elle les contient toutes à la fois, et que, s'il y a dans l'histoire des efforts surnaturels à attendre de l'humanité, il faut les attendre du patriotisme.

II

Toutes les fois qu'un pareil sentiment monte jusqu'à l'enthousiasme dans un pays, les femmes l'éprouvent au même degré, et même à un degré supérieur aux hommes. La patrie ne leur appartient pas plus qu'à nous; mais comme elles sont, par leur nature, plus impressionnables, plus sensibles et plus aimantes, elles s'incorporent plus personnellement, par tous leurs sens et par tout leur cœur, ce qui les entoure. Cette chère et délicieuse image de la patrie se compose, pour elles, de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs frères, de leurs époux, de leurs enfants, de leurs foyers, de leurs tombeaux, de leurs temples, de leurs dieux, et elles s'y attachent comme les choses faibles aux choses fortes, avec d'autant

plus d'enlacements et de frénésie que, quand ces appuis s'écroulent, elles périssent avec eux.

III

Et puis (nos pères le savaient) la femme, inférieure par ses sens, est supérieure par son âme. Les Gaulois lui attribuaient un sens de plus, le sens divin. Ils avaient raison. La nature leur a donné deux dons douloureux, mais célestes, qui les distinguent et qui les élèvent souvent au-dessus de la condition humaine : la pitié et l'enthousiasme. Par la pitié elles se dévouent, par l'enthousiasme elles s'exaltent. Exaltation et dévouement, n'est-ce pas là tout l'héroïsme? Elles ont plus de cœur et plus d'imagination que l'homme : c'est dans l'imagination qu'est l'enthousiasme, c'est dans le cœur qu'est le dévouement. Les femmes sont donc plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. Les hommes s'arrêteraient à la vertu.

IV

Toutes les nations ont dans leurs annales quelques-uns de ces miracles de patriotisme dont une femme est l'instrument dans les mains de Dieu. Quand tout est désespéré dans une cause nationale,

il ne faut pas désespérer encore, s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme, qu'elle s'appelle Judith, Clélie, Jeanne d'Arc, la Cava en Espagne, Vittoria Colonna en Italie, Charlotte Corday de nos jours. A Dieu ne plaise que je compare celles que je cite ! Judith et Charlotte Corday se dévouèrent, mais elles se dévouèrent jusqu'au crime. Leur inspiration fut héroïque, mais leur héroïsme se trompa d'arme : il prit le poignard du meurtrier, au lieu de saisir le glaive du héros. Leur dévouement fut célèbre, mais il fut flétri, et c'est juste. Jeanne d'Arc ne s'arma que de l'épée de son pays : aussi fut-elle pour son temps, non pas seulement l'inspirée du patriotisme, mais l'inspirée de Dieu.

V

Ces inspirations, dont les crédulités populaires font des merveilles, sont-elles des miracles surnaturels en effet, des évocations matériellement divines, appelant par leurs noms des jeunes filles dans la foule pour leur donner la mission de sauver leur nation ? ou sont-elles simplement des miracles naturels, des sommations muettes de l'inspiration intérieure, des contre-coups épars et répercutés de l'impression d'un peuple entier résumant ses souffrances dans un seul cœur, son cri dans un seul cri, et opérant ainsi, par une seule main, le prodige

du salut de tous? L'historien sérieux ne se pose seulement pas ces questions et ces doutes. S'il réprouve le sarcasme, cette impiété contre l'admiration dont un grand homme a profané son génie en cherchant à profaner cette pauvre martyre de la patrie, il n'introduit pas dans l'histoire les puérilités de l'imagination populaire. Le miracle de l'héroïsme est plus grand que celui de la légende. Il ne le discute pas, il le raconte. La critique tombe devant la sincérité d'une enfant. L'enthousiasme est un feu sacré. On n'analyse pas la flamme, on s'y éblouit et on s'y brûle. Voilà l'esprit dans lequel nous allons raconter cette histoire, plus semblable à un récit de la Bible qu'à une page du monde nouveau.

VI

C'était en 1409. La France se décomposait avant d'avoir été achevée. Cette grande monarchie, qui n'était presque plus qu'une confuse fédération de vassaux indépendants et souvent rivaux de la couronne, était tombée en lambeaux et en anarchie. En perdant son unité, elle allait perdre son indépendance. Le ciel l'avait frappée de deux fléaux : une reine perverse et un roi insensé, un interrègne et une régence. Dans une monarchie, les interrègnes sont des évanouissements de l'autorité, les régences sont les gouvernements de la faiblesse.

Une seule de ces conditions suffit pour perdre une nation. Tout gouvernement est préférable à ces gouvernements sans possesseur et disputés par l'intrigue ou par les armes entre des partis ambitieux.

Charles VI était roi de nom. Frappé de démence par la terreur qu'il avait éprouvée en échappant avec peine à la mort dans une fête où ses compagnons de plaisir et lui s'étaient enduits d'étoupe et de résine pour imiter les brutes, et où quatre de ses courtisans avaient été consumés sous ses yeux, il languissait dans un idiotisme interrompu par des fureurs ou par des abattements qui le rendaient semblable à un enfant. Il avait épousé Isabeau de Bavière. Cette reine douée par la nature de la beauté des Poppée et des Théodora, ces courtisanes élevées au trône par le vice, en avait aussi les légèretés, les perversités et les ambitions.

A peine cette jeune princesse était-elle montée sur le trône, qu'elle avait pressenti dans son mari la puérilité d'esprit qui devait bientôt dégénérer en démence. Livrée, par les mœurs corrompues de cette époque et de cette cour, au tourbillon des plaisirs les plus emportés, elle avait ressenti une passion coupable et politique pour le jeune duc d'Orléans, frère du roi. Ce prince, plus fait par son courage pour le trône, plus fait par sa grâce pour séduire le cœur d'une femme, avait partagé par inclination et par ambition cette ardeur. Une orgie nocturne, à la suite d'une mascarade, avait

préludé au crime. Depuis cette époque fatale, le duc d'Orléans et la reine, unis de passion, de crime et d'intérêt, régnaient. Les grands vassaux, les oncles du roi, le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou, le duc de Bretagne, jaloux de ce règne qui leur enlevait l'exploitation du royaume, avaient entraîné dans leur cause le fils encore enfant du roi. Dans ces jours de férocité, qui rappelaient l'ancienne Rome par les meurtres et la nouvelle Italie par les conjurations, toutes les intrigues se dénouaient par des assassinats. Le duc d'Orléans, appelé une nuit sous un faux prétexte, et sortant du palais de la reine, est renversé de son cheval et frappé de treize coups de poignard par vingt hommes inconnus, qui laissent son corps sanglant dans la rue à la porte de son hôtel. La rumeur publique accuse le duc de Bourgogne du crime, le jeune Dauphin d'acquiescement, ses partisans de complicité. La reine, qui perd à la fois son amour et sa force, jure de laver ses larmes dans le sang du meurtrier. Elle se ligue avec le connétable d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans assassiné, contre le duc de Bourgogne. Les d'Armagnacs, famille sanguinaire, proscrivent, massacrent, sont proscrits et massacrés tour à tour dans Paris. Servant et dominant à la fois la reine, leur instrument et leur victime, ils s'alarment de l'ascendant d'un nouveau favori, le jeune Boisbourdon. Ils osent l'immoler aux pieds de la reine, pour régner seuls en son nom.

Désespérée de la mort, furieuse du crime, humiliée du joug, Isabeau sacrifie ses ressentiments passés à sa haine présente. Elle conspire avec le duc de Bourgogne la perte et la mort des Armagnacs, et lui vend à la fois leur sang et son cœur, en échange de la vengeance qu'elle attend de lui. Le duc de Bourgogne rentre à la faveur de cette trame dans Paris, immole les Armagnacs, satisfait et assujettit la reine, prend la tutelle du roi, combat dans les provinces contre les restes du parti contraire unis aux Anglais. Les Français, ainsi déchirés en factions, succombent à la bataille d'Azincourt qui livre la patrie au roi d'Angleterre sur les cadavres de la noblesse française. Sept princes de la maison royale sont ensevelis sur ce champ de bataille. Le fils aîné du roi meurt de douleur ; son frère, du poison versé dans ses veines par les ennemis des Bourguignons. Le troisième fils du roi, alors Dauphin, devenu plus tard Charles VII, grandit dans cette alternative de mollesse et de proscriptions, qui rappellent Rome par le sang et les Gaules par la légèreté. Il s'essaie à gouverner avec les Armagnacs. Il affecte la lassitude de la guerre et la soif de la paix. Il décide avec peine le duc de Bourgogne à une entrevue, prélude d'une réconciliation générale des princes et des partis sur le pont de Montereau. Le duc de Bourgogne, poursuivi par l'ombre de sa victime, le duc d'Orléans, hésite et craint un piége dans son triomphe. On l'entraîne, il entre

dans le pavillon de la conférence, il y tombe à l'instant sous la hache de Tanneguy du Châtel. Un cri d'horreur s'élève de toute la France, et surtout à Paris vendu aux Bourguignons. On accuse le Dauphin, innocent du crime des Armagnacs qui avaient frappé seuls, pour prévenir la réconciliation des deux princes. Isabeau, qui accuse elle-même son fils, se fait enlever par les Bourguignons de la captivité où la retenaient les Armagnacs à Tours. Les Bourguignons et la reine se liguent avec les Anglais, maîtres de la moitié du royaume. Elle rentre avec eux dans Paris, sur les cadavres de deux mille Parisiens immolés à la vengeance de Montereau. Elle donne sa fille à Henri V, roi d'Angleterre. Les Parisiens, ivres de la popularité du nouveau duc de Bourgogne, proclament, à l'instigation de ce vassal, le roi d'Angleterre régent pendant la vie de Charles VI, et roi de France après la mort de l'insensé.

Le Dauphin, proscrit par ses oncles et par sa mère, erre de province en province, déclaré coupable d'un crime qu'il n'a pas commis. Le roi d'Angleterre vient prendre possession de la régence à Paris. Deux Frances, deux rois, deux régences, deux armées, deux gouvernements, deux nations, deux noblesses, deux justices sont face à face; père, fils, mère, oncles, neveux, concitoyens, étrangers, se disputent le droit, le sol, le trône, les villes, les dépouilles, le sang de la nation. La mort enlève le roi d'Angleterre à Vincennes; Charles VI

le suit au tombeau, père de douze enfants d'Isabeau, et ne léguant le royaume qu'à l'étranger et à l'anarchie. Le duc de Bedford prend insolemment la régence au nom de l'Angleterre, poursuit la poignée de nobles qui veulent rester Français avec le Dauphin, les défait à la bataille de Verneuil, exile la reine, devenue un embarras de règne après avoir été un instrument d'usurpation ; concentre les armées de l'Angleterre, de la France et de la Bourgogne autour d'Orléans, défendue par quelques milliers de partisans du Dauphin, et qui contient presque seule ce qui reste du royaume de France. Les terres sont ravagées sur tout le territoire par le flux et le reflux de ces bandes tantôt amies, tantôt ennemies, et qui se chassent comme le flot le flot, en saccageant les moissons, en brûlant les villes, en dispersant, pillant, violant, massacrant les populations. Pendant cet évanouissement de la patrie, le jeune Dauphin, tantôt réveillé par les cris du peuple, tantôt assoupi dans les plaisirs de son âge, s'enivrait d'amour pour Agnès Sorel au château de Loches. Cette maîtresse adorée d'un jeune roi sans royaume rougissait pour elle-même et pour lui d'un bonheur sans gloire. Ayant fait venir, une nuit, un devin dans le château pour interroger la fortune sur sa destinée en présence du Dauphin, le devin, pour flatter son cœur ou son ambition, lui prophétisa qu'elle serait un jour l'épouse du plus grand roi de la terre. « S'il en doit être ainsi, » dit

Agnès Sorel en se levant et en s'adressant au Dauphin, « il faut que je sorte et que j'aille de ce » pas épouser le roi d'Angleterre; car, en la lan- » gueur qui vous enchaîne ici, je vois trop que vous » ne serez pas longtemps le roi de France. » Le Dauphin versa des larmes de honte, surmonta son amour et reprit la campagne. Seul prince peut-être en qui l'amour ait conseillé le devoir et réveillé la vertu! Ainsi, le roi cherchant en vain ses sujets dans son peuple, le peuple cherchant en vain son roi dans la monarchie, le Français cherchant en vain une patrie dans la France : tel était l'état de la nation, quand la Providence lui révéla son salut dans une enfant.

VII

Il y avait en ce temps-là à Domrémy, village de la haute Lorraine champenoise, sur le penchant boisé des Vosges, non loin de la petite ville de Vaucouleurs, une famille dont le nom était d'Arc. Le père de famille était un simple laboureur, mais un laboureur qui cultivait son propre héritage et dont le toit, bâti et possédé par ses pères, devait appartenir à ses fils. Si l'on en juge par les mœurs et par les habitudes domestiques de la famille, il y avait dans cette maison de paysans le loisir et la piété que donne l'aisance, et cette noblesse de cœur et de front qu'on retrouve en ceux qui cultivent la

terre paternelle plus qu'en ceux qui travaillent dans l'atelier d'autrui, parce que la possession d'un coin de terre, quelque petit qu'il soit, conserve au paysan l'indépendance de l'âme en lui faisant sentir qu'il tient son pain de Dieu. Le père s'appelait Jacques d'Arc; la mère, Isabelle Romée, surnom qu'on donnait dans ces contrées aux pèlerines qui étaient allées à Rome visiter les pieux tombeaux des martyrs. Ils avaient trois enfants : deux fils, l'un nommé Jacques comme son père, l'autre Pierre, et une fille venue au monde après ses frères et qui portait le nom de Jeanne, bien que sa marraine lui eût donné aussi le nom de Sibylle.

Un soc de charrue, armoirie du laboureur, était grossièrement sculpté sur le linteau de pierre au-dessus de la porte de la chaumière. Le père et les deux fils cultivaient les champs; ils soignaient les attelages de leurs charrues, dans cette contrée où on laboure avec des chevaux aussi propres à la guerre qu'au sillon. La mère restait à la maison pour garder le seuil et surveiller le foyer. Elle était assez riche pour s'occuper seulement des soins domestiques et intérieurs, sans tenir elle-même la faucille et sans se charger du fardeau des gerbes. Elle élevait sa fille dans la même condition de loisir qu'elle avait elle-même chez son mari. Bien que Jeanne, dans sa première enfance, jouât et s'égarât au bord des bois avec les petites filles du village, sa mère ne l'employa jamais comme ber-

gère à garder les troupeaux. Elle ne savait ni lire ni écrire, et ne pouvait lui enseigner ce qu'elle ignorait; mais elle l'entretenait de choses honnêtes et pieuses qu'une mère de famille verse par tradition dans la mémoire de son enfant. Elle lui apprenait à coudre avec cette perfection qui est l'art domestique des jeunes filles depuis l'antiquité. Jeanne était devenue si habile dans ces travaux sédentaires de l'aiguille, qu'aucune matrone de Rouen, dit-elle elle-même, n'aurait pu rien lui remontrer de plus de ce métier où Rouen excellait alors. Elle filait aussi les toisons ou le chanvre à côté de sa mère. Elle recevait d'elle seule les instructions de l'église. « Aucune fille de son âge et de » sa condition, » dit une de ses compagnes interrogée sur cette enfance, « n'était tenue plus amou- » reusement dans la maison de ses parents. Que de » fois j'allai chez son père! Jeanne était une fille » simple et douce. Elle aimait à aller à l'église et » aux saints pèlerinages. Elle s'occupait du ménage » comme les autres filles. Elle se confessait sou- » vent. Elle rougissait de honte honnête quand on » la raillait sur sa piété et sur ce qu'elle aimait » trop à prier dans les sanctuaires. Elle était aumô- » nière et charitable. Elle soignait les enfants ma- » lades dans les chaumières voisines de la maison » de sa mère. » Un pauvre laboureur du pays disait à ses juges qu'il se souvenait d'avoir été veillé ainsi par elle quand il était enfant.

VIII

« Gracieuse de visage, elle croissait leste et forte » de ses membres. Dans ces temps où les femmes » ne faisaient route qu'à cheval, elle allait, enfant, » avec ses frères, conduire les poulains de son père » dans le préau du château des Isles où on les enfer» mait de peur des gens de guerre. Il est vraisem» blable que c'est ainsi qu'elle se familiarisa avec » les destriers, que nulle main d'homme ne mania » plus hardiment depuis. Elle raconte aussi qu'elle » allait quelquefois avec les jeunes filles du village » à la lisière des bois qui bordaient les champs, » sous un grand chêne qu'on appelait dans le pays » *l'arbre des Fées ;* que sous ce chêne il y avait une » fontaine ; que son eau avait la renommée de » guérir les fièvres et maladies ; qu'elle en avait » puisé comme les autres à cette intention ; que les » malades, après leur guérison, avaient l'habitude » d'aller s'asseoir et se délasser sous son ombre ; » que les fleurs de mai croissaient autour de la » source, et qu'en temps d'été elle les eueillait avec » ses compagnes pour en tresser des chapeaux à » la statue de la Notre-Dame de Domrémy. La fille » de sa marraine lui disait que les fées ou les dames » apparaissaient par aventure en ce lieu et qu'elle» même les avait vues. Quant à Jeanne, elle ne les » avait jamais vues. Mais il est bien vrai que les

» jeunes filles suspendaient des chapelets de fleurs
» aux basses branches de l'arbre; qu'elle avait fait
» comme les autres; que quelquefois ses compagnes
» emportaient les bouquets en s'en allant, que d'au-
» tres fois elles les laissaient sur l'arbre; que, depuis
» le moment où elle avait conçu l'inspiration de déli-
» vrer la France, elle n'allait presque plus jamais
» s'ébattre ainsi sous le chêne des Fées; qu'elle peut
» y avoir dansé avant son âge de raison avec les
» enfants, et surtout chanté, mais qu'elle ne croit
» pas y avoir dansé une seule fois depuis; qu'il y
» avait aussi, en face de la porte de son père, un
» autre bois voisin de la maison, mais qu'il n'y avait
» pas là d'apparitions; qu'à l'époque où sa mission
» lui fut révélée, son père lui avait bien dit, en la
» grondant, que le bruit courait qu'elle avait pris
» ses inspirations sous l'arbre des Fées; qu'elle lui
» avait répondu que cela n'était pas; qu'un pro-
» phète du pays disait bien que du bois Chenu sor-
» tirait une jeune fille qui ferait des merveilles,
» mais qu'à cela même elle n'avait pas donné foi!... »

Elle se complaisait à rappeler dans sa prison ces souvenirs de son enfance. Elle s'y réconfortait comme d'une fraîcheur de son matin, et elle écrivait ainsi, sans le savoir, ces années obscures de sa vie dans lesquelles on aime à plonger du regard, pour voir de quelle obscurité est sortie la gloire et de quelle félicité le martyre.

Un de ces prophètes populaires qui sèment les

rumeurs de l'avenir à tout vent, bien sûr que la crédulité naturelle aux âges d'ignorance les recueillera, l'enchanteur Merlin, fameux dans les poëmes de l'Arioste, avait écrit que les calamités du royaume viendraient d'une femme dénaturée, et que le salut viendrait d'une jeune et chaste fille. Ce bruit remuait l'imagination du peuple dans ces provinces et pouvait susciter dans l'esprit de chaque jeune vierge la pensée involontaire de réaliser en elle la prophétie. La beauté méditative et recueillie de Jeanne, en attirant les yeux des jeunes hommes, intimidait la familiarité. Plusieurs cependant, charmés de sa grâce et de sa modestie, la demandèrent à ses parents. Elle s'obstinait à rester seule et libre, on ne sait par quel pressentiment qui lui disait sans doute qu'elle aurait à enfanter un jour, non une famille, mais un royaume. L'un de ses prétendants, plus passionné, osa réclamer son cœur comme un droit, jurant en justice qu'elle lui avait promis sa foi de mariage. La pauvre fille honteuse, mais indignée, comparut à Toul devant les juges et démentit par serment ce calomniateur par amour. Les juges reconnurent le subterfuge et la renvoyèrent libre à la maison.

IX

Pendant que sa beauté charmait les yeux, le recueillement de sa physionomie, la méditation de ses traits, la solitude et le silence de sa vie étonnaient son père, sa mère et ses frères. Rien des langueurs de l'adolescence ne trahissait en elle son sexe : elle n'en avait que les formes et les attraits. Ni la nature ni le cœur ne parlaient en elle. Son âme, retirée dans ses yeux, semblait plutôt méditer que sentir : pitoyable et tendre cependant, mais pitoyable et tendre d'une pitié et d'une tendresse qui embrassaient quelque chose de plus grand et de plus lointain que son horizon. Elle priait sans cesse, parlait peu, fuyait les compagnies de son âge. Elle se retirait ordinairement à l'écart, pour travailler à l'aiguille, dans une enceinte close, sous une haie derrière la maison, d'où l'on ne voyait que le firmament, la tour de l'église, le lointain des montagnes. Elle semblait écouter en elle des voix que le bruit extérieur aurait fait taire. Elle avait à peine huit ans, que déjà tous ces signes de l'inspiration s'étaient manifestés en elle. Elle ressemblait en cela aux sibylles antiques, marquées dès l'enfance d'un sceau fatal de tristesse, de beauté et de solitude parmi les filles des hommes : instruments d'inspiration réservés pour les oracles, et à qui tout autre emploi de leur âme était interdit. Elle

aimait tout ce qui souffre, les animaux, ces intelligences douées d'amour pour nous et privées de la parole pour nous le communiquer. Elle était, disent ses compagnes, miséricordieuse et douce pour les oiseaux. Elle les considérait comme des créatures condamnées par Dieu à vivre à côté de l'homme dans des limbes indécises entre l'âme et la matière, et n'ayant de complet encore dans leur être que la douloureuse faculté de souffrir et d'aimer. Tout ce qui était mélancolique et infini dans les bruits de la nature l'attirait et l'entraînait. « Elle » se plaisait tellement au son des cloches, » dit le chroniqueur, « qu'elle promettait au sonneur des » écheveaux de laine pour la quête d'automne, afin » qu'il sonnât plus longtemps les *Angelus*. »

Mais elle s'apitoyait surtout sur le royaume de France et sur son jeune Dauphin, sans mère, sans pays et sans couronne. Les récits qu'elle entendait faire tous les jours par les moines, les soldats, les pèlerins et les mendiants, ces nouvellistes des chaumières en ce temps-là, remplissaient son cœur de compassion pour ce gentil prince. Son image s'associait, dans l'esprit de la jeune fille, aux calamités de sa patrie. C'était en lui qu'elle la voyait périr, en lui qu'elle priait Dieu de la ressusciter. Son esprit était sans cesse occupé de cette rêverie et de cette tristesse. Faut-il s'étonner qu'une telle concentration de pensée dans une pauvre jeune fille ignorante et simple, ait produit enfin une véritable

transposition de sens en elle et qu'elle ait entendu à ses oreilles les voix intérieures qui parlaient sans cesse à son âme? Il y a si près de l'âme aux sens dans notre être, que, si les sens trompent et troublent l'esprit par leur exaltation et leur désordre, l'esprit de son côté trompe et trouble facilement les sens. Ces visions et ces auditions merveilleuses, bien qu'elles puissent être illusions, ne sont pas mensonges pour ceux qui les éprouvent et qui les racontent. Merveilles sincères, elles sont phénomènes, quoique elles ne soient pas prodiges. Il est difficile à l'homme, plus encore à la femme, lorsqu'ils sont préoccupés jusqu'à la passion d'une idée ou d'un doute, lorsqu'ils s'interrogent et qu'ils s'écoutent en dedans, de distinguer entre leur propre voix et les voix du ciel, et de se dire : « Ceci est de moi; ceci est de Dieu. » Dans cet état, l'homme se rend à lui-même ses propres oracles, et il prend son inspiration pour divinité. Les plus sages des mortels s'y sont trompés comme les plus faibles des femmes. L'histoire est pleine de ces prodiges. L'Égérie de Numa, le génie familier de Socrate, n'étaient que l'inspiration écoutée à la place des dieux dans leur âme. Comment une pauvre bergère d'un village hanté par les fées, nourrie de ces révélations populaires par sa mère et par ses compagnes, aurait-elle douté de ce que Socrate et Platon consentaient à croire? La candeur fut le piége de sa foi; son inspiration eut les vertiges de son âge, de

son sexe, de son époque, de sa crédulité. Elle crut à des voix, à des visions, à des prodiges ; mais l'inspiration elle-même fut la merveille, et le patriotisme triomphant atteste du moins en elle la divinité du sentiment et la vérité du cœur.

X

Elle entendit longtemps ces voix avant d'en parler même à sa mère. Un éblouissement de ses yeux les lui faisait présager par une explosion de douce lumière qu'elle se figurait découler du ciel. Tantôt ces voix lui recommandaient la sagesse, la piété, la virginité ; tantôt elles l'entretenaient des plaies de la France et des gémissements du pauvre peuple. Un jour, à midi, dans le jardin où elle était seule, sous l'ombre du mur de l'église, elle entendit distinctement une voix mâle qui l'appela par son nom et qui lui dit : « Jeanne, lève-toi ; va au » secours du Dauphin, rends-lui son royaume de » France ! »

L'éblouissement fut si céleste, la voix si distincte et la sommation si impérative, qu'elle tomba sur ses genoux et qu'elle répondit en s'excusant : « Comment le ferais-je, puisque je ne suis qu'une » pauvre fille, et que je ne saurais ni chevaucher » ni conduire des hommes d'armes ? » La voix ne se contente pas de ces excuses : « Tu iras, » dit-elle à Jeanne, « trouver le Seigneur de Baudricourt,

» capitaine pour le roi à Vaucouleurs, et il te fera
» conduire au Dauphin. Ne crains rien; sainte Ca-
» therine et sainte Marguerite viendront t'assister. »

A cette première vision, qui la fit trembler et pleurer d'angoisse, mais qu'elle garda encore comme un secret entre elle et les anges, d'autres succédèrent. Elle vit saint Michel armé de la lance, vêtu de rayons, vainqueur des monstres, tel qu'il était peint sur le tableau de l'autel de son hameau. L'archange lui dépeignit les déchirements et les asservissements du royaume. Il lui demanda compassion pour son pays. Sainte Marguerite et sainte Catherine, figures divines et populaires dans ces contrées, se montrèrent dans les nues comme il lui avait été annoncé. Elles lui parlèrent avec ces voix de femme adoucies et attendries par l'éternelle béatitude. Des couronnes étaient sur leurs têtes; des anges, pareils à des dieux, leur faisaient cortége. C'était tout le poëme du paradis entr'ouvert devant ses yeux. Son âme, dans ce divin commerce, oubliait la rigueur de sa mission et s'abîmait dans les délices de ces contemplations. Quand ces voix se taisaient, quand ces figures se retiraient, quand ce ciel se refermait, Jeanne se retrouvait baignée de pleurs. « Ah! que
» j'aurais voulu, » dit-elle elle-même, « que ces
» anges m'eussent emportée avec eux!... » Mais sa mission terrible ne le voulait pas. Elle ne devait être emportée où elle aspirait que sur les ailes de flamme de son bûcher.

XI

Ces entretiens, ces sommations, ces délices, ces angoisses, ces délais, durèrent plusieurs années. Elle avait fini par les confesser à sa mère. Le père et les frères en étaient instruits. La rumeur en courait dans la contrée : sujet de merveille pour les simples, de doute pour les sages, de sarcasme pour les méchants !

En ce même temps, la même idée et les mêmes visions travaillaient, en d'autres pays, d'autres filles et d'autres femmes. Quand le peuple n'espère plus rien des hommes pour son soulagement, il se tourne vers les miracles. Il y avait contagion de merveilles et de révélations. Une femme du Berry, nommée Catherine, voyait des dames blanches, à robes d'or, qui lui ordonnaient « d'aller par les villes demander des subsides et des hommes d'armes pour le Dauphin. Il fallait que le Dauphin lui donnât des écuyers et des trompettes pour proclamer partout qu'on lui devait apporter les trésors enfouis et qu'elle saurait bien les découvrir. » Ainsi, quand un miasme est dans l'air, tout le monde le respire. La pitié de la France, la tendresse pour le Dauphin, la haine contre les Bourguignons, l'horreur de la domination étrangère, fanatisaient les femmes. Toutes entendaient le cri de la terre, quelques-unes les voix d'en haut. De plus, les poëtes, les romanciers

et les conteurs ambulants du moyen âge avaient habitué les imaginations aux rôles belliqueux joués par des femmes, ainsi qu'on le retrouve dans le Tasse et dans Arioste. Elles suivaient leurs amants aux croisades, leur servaient de pages ou d'écuyers, revêtaient l'armure, maniaient le coursier, versaient leur sang pour leur Dieu, pour leur patrie, ou pour leur amour. Ces déguisements de la femme sous la cuirasse donnaient aux guerres, même civiles, un caractère de chevalerie et d'aventures touchantes, de merveilleux romanesque qui faisait songer les enfants et devait produire de fréquentes imitations. Il se rencontre toujours un être d'exception pour réaliser ce qui est imaginé par tous. L'idée d'une jeune fille conduisant les armées au combat, couronnant son jeune roi et délivrant son pays, était née de la Bible et du fabliau à la fois. C'était la poésie des veillées de village. Jeanne d'Arc en fit la religion de la patrie.

XII

Son père, homme d'âge et austère, entendit avec peine ces bruits de visions et de merveilles sous son toit de paysan? Il ne croyait point sa famille digne de ces faveurs dangereuses du ciel, de ces visites d'anges et de saintes qui faisaient causer ses voisins. Toute relation avec les esprits lui était suspecte, à une époque surtout où la crédulité

superstitieuse attribuait tant de choses aux mauvais esprits, et où l'exorcisme et le bûcher punissaient tout commerce avec le monde invisible. Il attribuait ces mélancolies et ces illusions de sa fille à des désordres de santé. Il désirait la marier, afin que l'amour d'un époux et des enfants apaisât son âme, et que les distractions de la mère de famille fissent évaporer ces imaginations. Il poussa quelquefois l'incrédulité jusqu'à la rudesse; il dit à Jeanne que, « s'il apprenait qu'elle donnât » créance à ses prétendus entretiens avec les esprits » tentateurs et qu'elle se mêlât aux hommes de » guerre, il la voudrait voir noyée par ses frères, » ou qu'il la noierait lui-même de ses propres » mains. »

XIII

Ce déplaisir de sa mère et ces menaces mêmes de son père n'étouffaient ni les visions ni les voix. Obéissante en toute autre chose, Jeanne désirait obéir même en ceci; mais l'inspiration était plus obstinée que la volonté. Le ciel devait être obéi avant les hommes, et le prodige était pour elle plus impérieux que la nature. Elle gémissait de désobéir, et elle suppliait Dieu de lui épargner ces efforts qui déchiraient son cœur. Elle espérait bien obtenir plus tard le congé et le pardon de ses parents, comme, en effet, ils lui pardonnèrent

quand sa gloire eut justifié à leurs yeux sa désobéissance. L'inspiration est comme le génie : on ne le couronne qu'après l'avoir combattu.

XIV

Mais il y avait à côté de Jeanne un homme de son sang, plus simple que son père, ou plus tendre, ou plus enthousiaste, dans le sein de qui la pauvre inspirée trouvait créance ou du moins pitié : c'était son oncle, dont l'histoire aurait dû conserver la figure et le nom, car il fut le premier croyant à sa nièce et le premier complice de son génie. Ces seconds pères, dans les familles, sont souvent plus paternels que les pères véritables, et ils ont plus de faiblesse pour les enfants de la maison, parce qu'ils se défient moins de leur amour et qu'ils aiment par choix et non par devoir. Tel paraît avoir été l'oncle de Jeanne, le père de prédilection, le consolateur, le confident, puis enfin l'intermédiaire séduit par son cœur entre sa nièce et le ciel. Pour soustraire Jeanne aux obsessions et aux reproches de son père et de ses frères, l'oncle la prit quelque temps chez lui, sous prétexte de soigner sa femme alitée. Jeanne profita de ce court séjour loin des yeux de ses parents pour obéir à ce qui lui commandait dans l'âme. Elle pria son oncle d'aller à Vaucouleurs, ville de guerre, voisine de Domrémy, et de réclamer l'intervention du

sire de Baudricourt, commandant de la ville, pour qu'elle pût accomplir sa mission.

L'oncle, séduit par sa nièce et sans doute poussé par sa femme, se rendit avec simplicité à leurs désirs. Il alla à Vaucouleurs et rendit au sire de Baudricourt le message dont il s'était complaisamment chargé. L'homme de guerre écouta avec une indulgente dérision le paysan : il semblait qu'il n'y eût qu'à sourire, en effet, de la démence d'une paysanne de dix-sept ans s'offrant à accomplir pour le Dauphin et pour le royaume ce que des milliers de chevaliers, de politiques et d'hommes d'armes ne pouvaient faire par la force du génie et des bras. « Vous n'avez autre chose à faire, » dit Baudricourt au messager des miracles en le congédiant, « que de renvoyer votre nièce, bien souf- » fletée, chez son père. »

L'oncle revint, convaincu sans doute par l'incrédulité de Baudricourt et résolu d'enlever pour jamais cette illusion de l'esprit des femmes. Mais Jeanne avait tant d'empire sur lui, et la conviction la rendait si éloquente, qu'elle reconquit promptement la foi perdue de son oncle et qu'elle lui persuada de la mener lui-même à Vaucouleurs, à l'insu de ses parents. Elle sentait bien que c'était le pas décisif et qu'une fois hors du village elle n'y rentrerait jamais. Elle fit confidence de son départ à une jeune fille qu'elle aimait tendrement, nommée Mangète, et elle pria avec elle en la recommandant

à Dieu. Elle cacha son dessein à celle qu'elle aimait encore davantage et qui s'appelait Haumette, « craignant, » dit-elle après, « de ne pouvoir vaincre » sa douleur de la quitter si elle lui disait adieu; » elle pleura beaucoup en secret et vainquit ses » larmes. »

XV

Vêtue d'une robe de drap rouge, selonl e costume des paysannes de la contrée, Jeanne partit à pied avec son oncle. Arrivée à Vaucouleurs, elle reçut l'hospitalité chez la femme d'un charron, cousin de sa mère. Baudricourt, vaincu par l'insistance de l'oncle et par l'obstination de la nièce, consentit à la recevoir, non par crédulité, mais par lassitude. Il fut ému de la beauté de cette jeune paysanne, que son chevalier Daulon dépeint en ces termes vers cette époque: « Elle était jeune fille, belle et bien » formée, » dit-il en décrivant chastement jusqu'aux grâces de la femme.

Baudricourt l'ayant interrogée, Jeanne lui dit avec un accent de fermeté modeste qui prenait son autorité non en elle-même, mais dans ce qui lui avait été inspiré d'en haut: « Je viens à vous au « nom de Dieu, mon Seigneur, afin que vous man- » diez au Dauphin de se bien tenir où il est, de ne » point offrir de bataille aux ennemis en ce moment, « parce que Dieu lui donnera secours dans la mi-

» carême. Le royaume, » ajouta-t-elle, « ne lui appar» tient pas, mais à Dieu, son Seigneur. Toutefois » il lui destine le royaume ; malgré les ennemis, il » sera roi, et c'est moi qui le mènerai sacrer à » Reims ! »

Baudricourt la congédia pour réfléchir, craignant sans doute de trop mépriser ou de trop croire dans un temps où l'incrédulité autant que la croyance pouvait lui être imputée à faute par la voix publique. Il en référa prudemment au clergé, juge en matière surnaturelle. Il consulta le curé de Vaucouleurs. Ils allèrent ensemble avec solennité visiter la jeune paysanne chez sa cousine, la femme du charron. Le curé, pour être prêt à toute occurrence, avait revêtu ses habits sacerdotaux, armure contre l'esprit tentateur. Il exorcisa Jeanne, au cas où elle serait obsédée d'un démon, et la somma de se retirer si elle était en commerce avec Satan. Mais les démons de Jeanne n'étaient que sa piété et son génie. Elle subit l'épreuve sans donner aucun scandale au prêtre et à l'homme de guerre. Ils se retirèrent indécis et touchés.

XVI

Le bruit de cette visite du gouverneur et du prêtre chez la femme du charron étonna et édifia la petite ville. Le peuple de toute condition et les femmes surtout s'y portèrent. La mission de Jeanne

devint la foi de quelques-uns et l'entretien de tous. Le bruit avait trop éclaté pour qu'il fût loisible à Baudricourt de l'étouffer. L'opinion l'accusait déjà d'indifférence ou de mollesse. « Négliger un tel se» cours du ciel, n'était-ce pas trahir le Dauphin et » la France? » Un gentilhomme des environs, étant venu voir Jeanne comme les autres, lui dit, en manière d'accusation contre Baudricourt : « Eh » bien! ma mie, il faudra donc que le roi soit » chassé et que nous devenions Anglais? »

Jeanne mêla ses plaintes à celles du gentilhomme et du peuple, mais elle parut moins se lamenter sur elle-même que sur la France; et, se rassurant ensuite sur la promesse qu'elle avait entendue d'en haut : « Cependant, » dit-elle, « il faudra bien qu'a» vant la mi-carême on me conduise au Dauphin, » dussé-je, pour y aller, user mes jambes jusqu'aux » genoux. Car personne au monde, ni rois, ni ducs, » ni fille du roi d'Écosse, ne peuvent reprendre le » royaume de France; et il n'y a pour lui d'au» tres secours que moi-même, quoique j'aimasse » mieux, » ajouta-t-elle avec tristesse, « rester à » filer près de ma pauvre mère!... Car je sais bien » que batailler n'est pas mon ouvrage; mais il faut » que j'aille et que je fasse ce qui m'est commandé, » car mon Seigneur le veut... »

On lui demanda: « Et qui est votre Seigneur? » Elle répondit : « C'est Dieu! »

Deux chevaliers présents s'émurent, l'un jeune,

l'autre vieux. Ils lui promirent, sur leur foi, la main dans sa main, qu'avec l'aide de Dieu ils lui feraient parler au roi.

XVII

Pendant ces délais qui semblaient commandés par le respect même pour le Dauphin, Baudricourt conduisit Jeanne au duc de Lorraine, de qui il relevait à Vaucouleurs, afin de décharger sa responsabilité et de prendre ses ordres. Le duc vit Jeanne et l'interrogea sur une maladie dont il était en ce moment affligé. Elle ne lui parla que de guérir son âme en se réconciliant avec la duchesse dont il était séparé. Baudricourt la ramena à Vaucouleurs.

Pendant le voyage et le séjour de Jeanne chez le duc de Lorraine, le Dauphin lui-même avait été avisé par lettres de la merveille de Domrémy. Quelques-uns pensent que Baudricourt avait voulu prendre, avant toute résolution, les ordres du Dauphin et de sa belle-mère la reine Yolande d'Anjou : le Dauphin, la reine Yolande et le duc de Lorraine devaient se concerter avec Baudricourt pour faire profiter à leur cause l'apparition d'une jeune, belle et pieuse fille, digne de protection divine pour les peuples, d'enthousiasme pour l'armée, de délivrance pour le royaume. Cette opinion n'a rien que de vraisemblable, et la politique d'une pareille foi n'en exclut pas la sincérité dans un siècle où les cours et

les camps partageaient toutes les croyances du peuple. Les préparatifs pour le voyage et pour la réception de Jeanne à la cour, et les respects du Dauphin et de la reine Yolande pour elle à son arrivée, montrèrent assez qu'on attendait le prodige et qu'on désirait le faire éclater.

XVIII

Les habitants de Vaucouleurs achetèrent à Jeanne un cheval du prix de seize francs et des habits d'homme de guerre pour protéger sa personne autant que pour manifester sa mission guerrière. Baudricourt lui donna une épée. Le bruit de son départ pour l'armée s'étant répandu jusqu'à Domrémy, son père, sa mère, ses frères accoururent pour la retenir et la reprendre. Elle pleura avec eux, mais ses larmes, amollissant son cœur, ne purent amollir sa résolution.

Elle partit, en compagnie des deux gentilshommes et de quelques cavaliers de leur suite, pour Chinon où était le Dauphin. Son escorte lui fit traverser rapidement les provinces où dominaient les Anglais et les Bourguignons, dans la crainte que leur dépôt ne leur fût enlevé. Indécis d'abord sur la nature des inspirations de la jeune fille, tantôt ils la vénéraient comme une sainte, tantôt ils s'en éloignaient comme d'une sorcière possédée d'un mauvais génie. Quelques-uns même délibérèrent secrètement s'ils

ne s'en déferaient pas en route en la précipitant dans quelque torrent des montagnes et en attribuant sa disparition à un enlèvement du démon. Souvent, près d'exécuter leur complot, ils furent retenus comme par une main divine. La jeunesse la beauté, l'innocence et la sainte candeur de la jeune fille furent sans doute le charme qui fléchit leurs cœurs et leurs bras. Partis incrédules, ils arrivèrent convaincus.

XIX

La cour errante était au château de Chinon, près de Tours. On y attendait l'inspirée de Vaucouleurs dans des sentiments divers. Les conseillers réputés les plus sages déconseillaient le Dauphin d'accueillir et d'écouter une enfant qui, si elle n'était pas un instrument de l'ange des ténèbres, était au moins la messagère de sa propre illusion. D'autres, plus crédules ou plus légers, poussaient le Dauphin à consulter du moins cet oracle. La reine Yolande et les favorites étaient fières que le salut vînt d'une femme. Faciles à croire, portées à séduire et à être séduites, elles sentaient que les moyens humains de relever la cause du roi étaient épuisés et qu'un ressort surnaturel, vrai ou supposé, pouvait seul rendre l'enthousiasme avec l'espérance aux soldats et aux peuples. « C'était peut-être Dieu qui » suscitait ce secours. » Politique ou crédulité,

tout était bon pour une cause vaincue et déses pérée.

Le Dauphin flottant, comme la jeunesse, de l'amour à la gloire et des conseils graves aux conseils féminins, était à une de ces crises d'affaissement moral où l'on est enclin à tout croire parce qu'on n'a plus rien à attendre.

XX

Jeanne arriva à Chinon dans ces circonstances. On la logea dans le voisinage, au château du sire de Gaucourt. Visitée par les dames et par les seigneurs de la suite du roi, sa simplicité ramena les uns, édifia les autres. Les chevaliers qui tenaient pour le roi dans Orléans avaient trop besoin d'un miracle pour hésiter à croire à sa mission. Ils envoyèrent quelques-uns des leurs implorer et encourager leur future libératrice. Le Dauphin, à leur instigation, consentit enfin à la recevoir; mais, dès le premier jour, il voulut l'éprouver.

L'humble paysanne de Domrémy fut introduite, dans son costume de bergère, devant cette cour d'hommes d'armes, de conseillers, de courtisans et de reines. Le Dauphin, vêtu avec une simplicité affectée et confondu dans les groupes de ses chevaliers richement armés, laissa à dessein la jeune fille dans le doute sur celui d'entre tous qui était son souverain. « Si Dieu l'inspire véritablement, se

» dit-il, il la mènera à celui qui a seul dans ses » veines le sang royal; si c'est le démon, il la » mènera au plus apparent d'entre mes hommes » d'armes. »

Jeanne s'avança en effet, confuse, éblouie, et comme indécise entre cette foule, mais cherchant d'un regard timide, parmi tous, le seul vers lequel elle était envoyée. Elle le reconnut sans interroger personne ; et, se dirigeant modestement, mais sans hésitation, vers lui, elle tomba à genoux devant le jeune roi. « Ce n'est pas moi qui suis le roi, » lui dit le prince, en cherchant à la jeter dans le doute. Mais Jeanne, que son cœur illuminait, insistant avec plus de force : « Par mon Dieu, gentil prince, c'est » vous, » dit-elle, « et non un autre ! » Puis, d'une voix plus haute et plus solennelle : « Très-noble » seigneur Dauphin ! » poursuivit Jeanne, « le Roi » des cieux vous mande par moi que vous serez » sacré et couronné dans la ville de Reims, et son » lieutenant au royaume de France ! »

A ce signe, la cour s'émerveilla et le Dauphin s'émut d'admiration pour la belle fille. Toutefois il voulut un autre signe plus difficile et plus secret ; et, l'entraînant à l'écart de sa cour dans une embrasure de fenêtre, il s'entretint à voix basse avec elle sur un mystère de son âme qui travaillait sa conscience et qui lui inspirait secrètement des doutes sur son droit au trône. Ce mystère n'avait jamais été révélé par lui à personne. Il était de nature à faire

rougir sa mère et à détacher de son front la couronne. La conduite d'Isabeau de Bavière le laissait incertain s'il était véritablement le fils de Charles VI. La réponse inspirée de Jeanne, bien qu'elle ne fût pas entendue des assistants, répandit visiblement la sécurité et la joie sur le visage du Dauphin. Souvent, et récemment encore, il s'était renfermé dans son oratoire, priant Dieu avec larmes que, s'il était en effet le légitime héritier du royaume, la Providence voulût le lui confirmer et défendre son héritage pour lui, ou du moins lui éviter la mort et lui assurer asile parmi les Espagnols ou les Écossais, ses seuls amis. « Je te dis de la part de Dieu, » lui répète Jeanne à voix plus haute et en le saluant, « que tu es vrai fils de roi et héritier de la France ! »

XXI

Cet entretien avec le roi, la faveur des princesses, les instances des envoyés de l'armée d'Orléans, la rumeur populaire plus prête à se passionner pour le merveilleux que pour le possible, l'aventure d'un homme d'armes incrédule qui, ayant blasphémé Jeanne sur un pont, fut noyé peu après dans la Loire; la politique enfin, qui prolongeait ou qui simulait une foi utile à ses desseins, tout concourait à créer autour de l'étrangère un fanatisme de respect et d'espérance qui faisait du moindre doute une impiété.

Le bâtard d'Orléans, le fameux Dunois, l'appelait par des messages réitérés à Orléans, pour retremper l'âme de ses soldats. Le duc d'Alençon, prince chevaleresque et courtois, accourait au bruit du prodige et embrassait, avec la chaleur de la jeunesse et de l'enthousiasme, la cause de l'inspirée. Les courtisans se pressaient autour d'elle, au château du Coudray. Les uns lui présentaient des chevaux de bataille; les autres l'exerçaient à se tenir en selle, à manier le coursier, à rompre des lances, tous ravis de la hardiesse, de la grâce et de la force qu'elle montrait dans ces exercices de guerre, comme si l'âme d'un héros se fût trompée d'enveloppe en animant cette vierge de dix-sept ans de la passion des armes et de l'intrépidité des combats.

Le Dauphin pourtant hésitait encore à condescendre aux inspirations de la jeune fille, retenu par son chancelier qui craignait la dérision des Anglais, si la France confiait son épée à une main qui n'avait tenu que la quenouille. Le chancelier redoutait aussi le clergé, qui pouvait attribuer au sortilége l'inspiration et s'offenser d'une foi qu'il n'aurait pas autorisée dans le peuple. Le roi jugea sagement qu'il fallait envoyer préalablement Jeanne à Poitiers, pour la soumettre à l'examen de l'université et du parlement. Ces deux oracles du temps, chassés de Paris, siégeaient alors dans cette province. « Je » vois bien, » s'écria Jeanne, « que j'aurai de rudes

» épreuves à Poitiers où l'on me mène ; mais Dieu » m'assistera. Allons-y donc avec confiance. »

XXII

Interrogée avec bonté, mais avec scrupule, par les docteurs, elle les confondit tous par sa foi en elle-même autant que par sa patience et par sa douceur. L'un d'eux lui dit : « Mais si Dieu a résolu » de sauver la France, il n'a pas besoin de gens » d'armes. — Eh ! répondit-elle, les gens d'armes » batailleront, et Dieu donnera victoire. » Un autre lui dit : « Si vous ne donnez point d'autre preuve » de la vérité de vos paroles, le roi ne vous prêtera » point de soldats pour les mettre en péril. — Par » mon Dieu ! répliqua Jeanne, ce n'est pas à Poi» tiers que j'ai été envoyée pour donner des signes; » mais conduisez-moi à Orléans, avec si peu d'hom» mes que vous voudrez, et je vous en donnerai. » Le signe que je dois donner, c'est de faire lever » le siége d'Orléans ! » Et comme les docteurs lui citaient des textes et des livres qui défendaient de croire légèrement aux révélations : « Cela » est vrai, » répondit-elle ; « mais il y a plus de » choses écrites au livre de Dieu qu'aux livres des » hommes. »

Enfin, les évêques déclarèrent que rien n'était impossible à Dieu et que la Bible était pleine de mystères et d'exemples qui pouvaient autoriser

une humble femme à combattre sous des habits d'homme pour la délivrance de son peuple. La reine Yolande de Sicile, belle-mère du Dauphin, et les dames les plus vénérées de la cour, attestèrent la pureté de vie et la virginité de la prophétesse. On n'hésita plus à lui confier l'armée qui devait, sous le duc d'Alençon, son plus zélé croyant, aller secourir Orléans.

XXIII

On lui forgea une armure légère et blanche de couleur, en signe de la candeur de l'héroïne. Elle réclama une longue épée rouillée, marquée de cinq croix, qu'elle déclara être enfouie dans la chapelle d'une église voisine de Chinon et qu'on y trouva. On lui remit en main un étendard blanc aussi, semé de fleurs de lis, fleurs héraldiques de la France. Elle chevaucha ainsi, suivie du vieux et brave chevalier Daulon, son protecteur; de deux jeunes enfants, ses pages; de deux hérauts d'armes, d'un chapelain, d'une suite nombreuse de serviteurs, et d'une foule de peuple qui bénissait d'avance en elle le miracle et le salut. Elle fut reçue triomphalement à Blois par les chefs de l'armée, rassemblés pour la voir et pour obéir à ses inspirations divines : le maréchal de Boussac, Dunois, Lahire, Xaintrailles, tous avertis par le chancelier de respecter dans cette fille la mission de Dieu et

la volonté du roi. Mais le fanatisme passionné du peuple pour la vierge guerrière de Domrémy imposait à l'armée plus encore que l'ordre du Dauphin. Servante de Dieu autant que du trône, Jeanne commença par réformer les désordres de mœurs et les scandales de l'armée. On jeta aux flammes les cartes, les dés, les instruments de sorcellerie et de jeux de toutes sortes dans le camp et dans la ville. Des prédicateurs populaires s'attachèrent aux pas de Jeanne, et prêchèrent les femmes et les soldats. L'un d'eux s'exalta d'un tel fanatisme et remua tellement le peuple en tribun plutôt qu'en prêtre, que le pape le fit saisir par l'inquisition et brûler vif comme fauteur d'hérésie. Un autre, le frère Richard, moine de l'ordre des cordeliers, entraînait de telles multitudes par sa parole que des milliers d'hommes et d'enfants couchaient sur la terre nue, autour de la tribune, en plein air, la veille de ses prédications. Le vent de l'esprit soufflait comme une tempête sur les âmes. La religion, le patriotisme et la guerre agitaient les foules. L'humble Jeanne suivait à pied, dans les rues de Blois, les prédicateurs. Mais son humilité même la désignait à la passion de la multitude. Le cordelier couvait de jaloux ombrages contre elle, tout en affectant de partager le fanatisme de l'armée. Tout était préparé dans les choses et dans les esprits pour les miracles, l'envie même, et le supplice après le triomphe.

L'armée, purifiée par les réformes et par la discipline que Jeanne avait introduites, se recrutait de nombreuses compagnies d'hommes d'armes, accourant de toutes les provinces au bruit du prodige. L'étendard de la vierge de Domrémy était véritablement l'oriflamme de la France.

XXIV

Les chefs, pressés de profiter de cet enthousiasme, ébranlèrent leurs troupes. Jeanne, consultée par eux, voulait que, sans considération du nombre et de l'assiette des Anglais, on marchât droit à Orléans par la route la plus courte, celle de la Beauce. Les généraux feignirent d'y consentir, mais ils la trompèrent pour le salut des troupes et lui firent traverser la Loire pour s'avancer à l'abri du fleuve par les bois et les marais de la Sologne. Le chapelain de Jeanne marchait en tête de l'armée, portant sa bannière et chantant des hymnes. La marche ressemblait à une procession où le prêtre guide les soldats. Jeanne arriva le troisième jour en face d'Orléans. En voyant le fleuve entre elle et l'armée, elle s'indigna d'avoir été trompée par les généraux. Elle voulait qu'on attaquât sur l'heure les fortifications des Anglais interposées entre l'armée et la ville. On endormit son impatience.

Dunois, qui avait le commandement général de l'armée de secours et de l'armée d'Orléans, s'élança

dans une frêle barque en apercevant la pucelle du haut des remparts. Quand il eut pris terre au pied de son cheval : « Est-ce vous, » lui dit-elle, « qui » êtes le bâtard d'Orléans? — Oui, » dit Dunois, « et bien réjoui de votre venue! » Mais elle, d'une voix de doux reproche : « C'est donc vous qui avez » conseillé de prendre la route éloignée de l'ennemi » par la Sologne? — C'est le conseil des plus vieux » et sages capitaines, » dit Dunois. « — Le conseil » de Dieu, monseigneur, » répliqua Jeanne, « est » meilleur que les vôtres. Vous avez cru me trom- » per, et vous vous êtes trompé vous-même. Ne » craignez rien; Dieu me fait ma route, et c'est » pour cela que je suis née. Je vous amène le » meilleur secours que reçût jamais chevalier ou » cité, le secours de Dieu!... »

En ce moment, le vent qui soulevait les flots de la Loire en sens contraire de son cours et qui empêchait les barques chargées de vivres et d'armes d'aborder au port d'Orléans, changea tout à coup comme par miracle, et la ville fut ravitaillée malgré les Anglais.

Le lendemain, ayant congédié l'armée du roi qui n'avait pour mission que d'escorter le convoi jusqu'aux portes et qui devait retourner défendre la plaine, Jeanne entra dans Orléans à la tête de deux cents lances seulement; elle était suivie du brave chevalier Lahire et de Dunois. Montée sur une haquenée blanche, élevant son étendard dans la main

droite, revêtue de sa légère armure qui étincelait aux yeux d'un doux éclat, elle était à la fois, pour les habitants de la ville et pour les soldats, l'ange de la guerre et de la paix. Les prêtres, le peuple, les femmes, les enfants, se précipitaient sous les pieds de son cheval pour toucher seulement ses éperons, croyant qu'une vertu divine émanait de cette envoyée de Dieu. Elle se fit conduire à l'église, où l'on chanta un *Te Deum* de reconnaissance pour la ville secourue. Mais le secours qui réconfortait le plus le peuple était le secours surnaturel qu'il croyait voir et posséder dans la prophétesse.

Jeanne fut conduite de la cathédrale dans la maison de la femme la mieux famée de la ville, pour que sa vertu fût à l'abri des mauvais discours et que sa bonne renommée restât intacte au milieu des camps. On lui avait préparé un festin. Mais elle n'accepta qu'un peu de pain et de vin, en humilité et en mémoire de la table frugale de son père.

XXV

Elle dicta de là une lettre aux Anglais, qu'elle avait méditée dans la route. Cette lettre était toute semblable, par ses apostrophes et par son accent, aux sommations que les héros d'Homère s'adressaient, avant de combattre, du haut des murs ou sur le champ de bataille. « Roi d'Angleterre, » disait-elle, « et vous, duc de Bedford, qui vous dites

» régent de France; et vous, Guillaume, comte de » Suffolk; Jean Talbot, et vous, Thomas Scales, » qui vous prétendez lieutenant du duc de Bedford, » obéissez au Roi du ciel, rendez les clefs du » royaume à la pucelle envoyée de Dieu! Et vous, » archers et hommes d'armes qui êtes devant Or- » léans, allez-vous-en, de par Dieu, en votre pays!... » Roi d'Angleterre, si ainsi ne faites, je suis chef » de guerre, et, en quelque lieu que je vous atteigne, » ainsi moi-même le ferai!... Et croyez fermement » que le Roi du ciel enverra plus de force à moi » que vous ne sauriez en mener dans tous vos » assauts. » Elle les conviait ensuite à la paix et leur promettait sûreté et bon accueil s'ils voulaient venir traiter avec elle dans Orléans.

Le rire, la dérision et les railleries cyniques des assiégeants furent la seule réponse à cette lettre de Jeanne. Ils l'appelèrent ribaude et gardeuse de vaches. Ils retinrent déloyalement prisonnier son héraut d'armes. Elle en envoya un second à Talbot, pour lui offrir le combat en champ clos sous les remparts de la ville. « Si je suis vaincue, » disait-elle à Talbot, « vous me ferez brûler sur un bû- » cher; si je suis victorieuse, vous lèverez le » siége. » Talbot ne répondit que par le silence du dédain. Il se serait cru déshonoré d'accepter le défi d'une enfant et d'une fille.

XXVI

Jeanne, appelée par respect pour la volonté du roi et pour la superstition du peuple au conseil des généraux qui commandaient les troupes, montra la même impatience de combattre et la même confiance dans l'assistance qu'elle portait en elle. Dunois affectait de lui céder en toute chose, même contre son propre sentiment, sachant qu'en lui cédant il satisfaisait le peuple et enflammait le soldat. Chef aussi politique que guerrier, le bâtard, s'il ne croyait qu'à demi aux révélations, croyait à l'enthousiasme. La grâce et la foi de Jeanne le séduisaient lui-même. Il s'entendait merveilleusement avec elle, l'éclairant de ses avis dans les conseils, s'allumant de son héroïsme dans l'action.

Le sire de Gamaches, vieux soldat, témoin des condescendances de Dunois et de Lahire pour les témérités de la jeune fille, s'indigna, dès le premier jour, de ce qu'on préférait les révélations d'une paysanne à l'expérience d'un chef consommé tel que lui. « Puisqu'on écoute ici, » s'écria-t-il, « l'avis » d'une aventurière de basse condition, de préfé» rence à celui d'un chevalier tel que moi, je ne » contesterai pas davantage. Ce sera mon épée qui » parlera en temps et lieu, et peut-être y périrai-je ; » mais mon honneur me défend, ainsi que l'intérêt » du roi, d'obéir à de telles folies. Je défais ma

» bannière, et je ne suis plus désormais qu'un simple » écuyer. J'aime mieux avoir pour chef un noble » homme qu'une fille qui a peut-être été je ne sais » quoi ! » Puis, pliant sa bannière, il la remit à Dunois.

Jeanne ne respirait que la guerre, et tout retard dans la délivrance du pays par les armes lui semblait un doute de la parole divine et une offense à la foi. Elle monta à cheval le jour même pour escorter un détachement qui allait chercher à Blois des renforts, et au retour, lançant seule son cheval sur le rempart d'une des forteresses dont les Anglais avaient entouré la ville, puis, élevant la voix pour se faire entendre d'eux, elle les somma d'évacuer leurs bastilles. Deux chevaliers anglais, Granville et Gladesdale, célèbres par leur bravoure et par le mal qu'ils avaient fait aux gens d'Orléans, lui répondirent par des injures et par des mépris, la renvoyant à ses quenouilles et à ses troupeaux. « Vous mentez, » leur répliqua Jeanne. « Avant » peu, vous sortirez d'ici ; beaucoup des vôtres y » seront tués, mais vous-mêmes vous ne le verrez » pas ! » leur prophétisant ainsi leur défaite et leur mort.

XXVII

Le second renfort, ramené de Blois par Dunois lui-même, entra, sans avoir été attaqué, dans la ville.

Dunois vint remercier Jeanne du bon avis qui l'avait inspiré. Il lui annonça l'arrivée prochaine d'une armée anglaise qui venait compléter le blocus. « Bâ-
» tard! bâtard! » lui dit Jeanne, « je te commande,
» aussitôt que cette armée paraîtra en campagne,
» de me le dire; car si elle se montre sans que je
» lui livre bataille, je te ferai trancher la tête, »
ajouta-t-elle pour forme d'enjouement. Dunois lui promit de l'avertir.

A peu de jours de là, comme elle était sur son lit au milieu du jour, se reposant des fatigues qu'elle avait prises le matin à rétablir l'ordre, la piété et les bonnes mœurs parmi les gens de guerre, un souci surnaturel l'empêcha de dormir. Tout à coup, se levant sur son séant, elle appela son écuyer, le vieux sire de Daulon. « Armez-moi! » lui dit-elle. « Le
» cœur me dit d'aller combattre les Anglais, mais
» il ne me dit pas si c'est contre leurs forts ou con-
» tre leur armée. »

Pendant que le chevalier lui revêtait son armure, une grande rumeur s'éleva dans les rues. Le peuple croyait qu'on égorgeait les Français aux portes.
« Mon Dieu! dit Jeanne, le sang des Français coule
» sur la terre! Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée
» plus tôt? Mes armes! mes armes! Mon cheval!
» mon cheval! » Et, sans attendre le sire de Daulon encore désarmé lui-même, elle se précipite, demi-vêtue en guerre, hors de la maison. Son petit page jouait comme un enfant sur le seuil. « Ah! méchant

» page, qui n'êtes pas venu m'avertir que le sang » de la France était répandu! » lui dit-elle. « Allons, » vite, mon cheval! » Elle s'élança sur son cheval; et, s'approchant d'une fenêtre haute d'où on lui tendit son étendard, elle partit au galop et courut au bruit, vers la porte de la ville. En y arrivant, elle rencontra un des siens qu'on rapportait blessé et sanglant dans les murs. « Hélas! » dit-elle, « je n'ai » jamais vu le sang d'un Français sans que mes » cheveux se dressassent sur ma tête! »

C'était la bastille de Saint-Loup que les chevaliers français avaient tenté de surprendre et que Talbot vainqueur venait de secourir en les chassant jusqu'aux remparts d'Orléans. Jeanne s'élança hors des portes, rallia les vaincus, appela les renforts, refoula Talbot, assaillit la forteresse, immola les Anglais, fit la garnison prisonnière, et, passant à l'instant de la colère à la pitié, pleura sur les morts et sauva du carnage les vaincus. Inspirée et champion tout à la fois de sa cause, le miracle de son insomnie, de son intelligence, de son bras et de sa pitié éleva au-dessus de tous les doutes la foi de son nom dans les camps de la France et la terreur de son apparition dans les camps de l'Angleterre. Elle voulait épargner le sang même des ennemis. Résolue à une attaque décisive de leurs forteresses, elle monta au sommet d'une tour, et, attachant à une flèche la lettre où elle les sommait de se rendre et leur promettait merci, elle banda l'arc et lança le

trait dans leur camp. Ils restèrent sourds à cette seconde sommation et lui renvoyèrent par d'autres flèches les plus infâmes répliques. Elle en rougit en les entendant lire, et ne put même s'empêcher de pleurer devant ses gens. Mais elle se consola vite, en pensant que Dieu lui rendait plus de justice que les hommes. « Bah ! » dit-elle en essuyant ses yeux, « mon Seigneur sait que ce ne sont que mensonges. »

XXVIII

Elle commanda, de l'avis de Dunois, une sortie et un assaut général sur les quatre forteresses anglaises de la rive gauche de la Loire. L'attaque fut repoussée et les Français mis en fuite. Jeanne contemplait la bataille du haut d'une petite île au milieu du fleuve, et, voyant la déroute, elle se jeta dans une frêle barque, puis, traînant son cheval à la nage par la bride, elle aborda au milieu de la mêlée. Sa présence, sa voix, son étendard, la divinité que les soldats croyaient voir luire sur son beau visage, les rallie, les retourne, les emporte à sa suite aux palissades ; elle subjugue les forteresses et y met le feu de sa propre main. La cendre des bastilles anglaises, trempée du sang de leurs défenseurs, fut le trophée de cette victoire. Jeanne revint triomphante, blessée au pied par une flèche. Elle perdait son sang sans vouloir prendre ni boisson ni nourriture,

parce qu'elle avait juré de jeûner ce jour-là pour le salut de son peuple.

Dunois et ses lieutenants croyaient avoir assez fait de délivrer un des bords du fleuve : « Non, non, » dit Jeanne ; « vous avez été à vos conseils, et moi » au mien. Croyez que le conseil de mon Roi et » Seigneur prévaudra sur le vôtre. Soyez debout » demain avec l'armée ; j'aurai à faire ce jour-là » plus que je n'ai eu jusqu'à ce jour. Il sortira du » sang de mon corps, je serai blessée ! » En vain les capitaines ferment-ils les portes pour s'opposer lendemain à son ardeur. Le peuple et les soldats, fanatisés d'amour et de foi pour elle, se levèrent séditieusement contre eux et menacèrent les généraux. Les portes furent enfoncées par la multitude, qui s'élança comme un torrent sur les pas de sa prophétesse. Les chefs furent entraînés par les soldats. Dunois, Gaucourt, Gonthaut, de Raiz, Lahire, Xaintrailles, s'élancèrent à l'assaut de la principale forteresse qui restait aux Anglais. L'armée anglaise, entourée de remparts et de fossés, foudroyait ces masses. Les échelles, brisées à coups de hache, se renversaient sur les assaillants. Le pied des fortifications était jonché de morts. Le découragement saisissait la multitude ; Jeanne seule s'obstinait à sa foi. Elle saisit une échelle, et, l'appliquant contre le mur du rempart, elle y monte la première, l'épée dans la main. Une flèche lui traverse le cou vers l'épaule ;

elle roule inanimée dans le fossé. Les Anglais, pour qui Jeanne serait une victoire, sortent des retranchements pour l'enlever. Gamaches la couvre de sa hache et de son corps. Les Français reviennent à sa voix et la délivrent. Elle reprend ses sens et voit Gamaches blessé et vainqueur pour elle. « Ah! dit-elle en se repentant de l'avoir une fois contristé, « prenez mon cheval, et sans rançon ! J'avais » tort de mal penser de vous, car jamais je ne vis » un plus généreux chevalier. » On emporta Jeanne à l'abri, pour la désarmer et pour visiter sa blessure. La flèche sortait de deux largeurs de main derrière l'épaule. Le sang l'inondait. Elle fut contrainte, comme Clorinde, de livrer les beautés pudiques de son corps aux regards et à la main des hommes. Mais la chasteté de son âme et la pureté de son sang versé pour la patrie l'enveloppaient, dit Daulon, d'une telle sainteté dans sa nudité même, que nul, en l'admirant, ne concevait l'idée d'une profanation. Plus ange que femme aux yeux des combattants et du peuple, la divinité de son rôle la revêtait. Elle était femme et faible pourtant, car elle pleura en voyant son sang couler. Puis elle se reconsola, en priant ses célestes protectrices dans le ciel. Elle arracha ensuite la flèche de sa propre main, et répondit aux hommes d'armes qui lui recommandaient des remèdes superstitieux d'enchanteurs et de paroles magiques en usage alors dans les camps : « J'aimerais mieux mourir que de

» pécher ainsi contre la volonté de Dieu. » On pansa sa blessure avec de l'huile, et elle remonta à cheval pour suivre à regret l'armée et le peuple découragés, qui se retiraient.

XXIX

Elle entra, pour prier, dans une grange. Le cœur lui disait encore de combattre, mais elle n'osait tenter Dieu et résister à l'avis des capitaines.

Cependant sa bannière était restée dans le fossé, au pied de l'échelle d'où Jeanne venait d'être renversée. Daulon, son chevalier, s'en étant aperçu, courut avec quelques hommes d'armes pour repren dre cette dépouille, qui aurait trop enorgueilli les Anglais. Jeanne y courut à cheval après eux. Au moment où Daulon remettait dans les mains de sa maîtresse l'étendard, ses plis, agités par le mouvement du cheval et par le vent, se déroulèrent au soleil et parurent aux Français un signal que Jeanne leur faisait pour les rappeler à son secours. Les Français, déjà en retraite, accoururent de nouveau pour sauver leur héroïne. Les Anglais, qui la croyaient morte, la revoyant à cheval à la tête des assaillants, la crurent ressuscitée ou invulnérable : la panique s'empara d'eux. Les illusions du feu des canons au milieu des fumées colorées de la poudre leur firent voir des esprits célestes, divinités tutélaires d'Orléans, à cheval dans les nuées, et combattant de

l'épée de Dieu pour Jeanne et sa cause. Une poutre, jetée sur le fossé, servit de pont-levis à un intrépide chevalier qui fraya le chemin des remparts à nos bataillons. Le commandant anglais, Gladesdale, se repliant devant cette irruption, cherchait à traverser un second fossé pour s'enfermer dans le réduit. « Rends-toi, Gladesdale! » lui cria Jeanne. « Tu m'as vilainement injuriée, mais j'ai pitié de » ton âme et de celle des tiens. » A ces mots, le pont-levis sur lequel combattait vaillamment la dernière poignée d'Anglais, brisé par les coups d'une poutre, s'abîme sous les combattants : la Loire recouvre leurs cadavres.

Jeanne, l'armure teinte de sang, entra au bruit des cloches dans Orléans, fière, mais humble, d'une victoire que l'armée devait toute à elle, mais qu'elle reconnaissait devoir toute à Dieu. L'ivresse du peuple la divinisait. Elle était son salut, sa gloire et sa religion à la fois. Jamais popularité ne confondit mieux le ciel et la terre dans une figure de vierge, de sainte et de héros. L'humilité de sa condition la rendait plus chère à cette multitude, parce qu'elle lui était plus semblable. Le salut sortait du chaume, comme à Bethléem.

XXX

Les généraux anglais reconnurent le bras de Dieu dans l'irrésistible ascendant de cette héroïne. Ils brûlèrent eux-mêmes le peu de forteresses qui leur restaient dans le pays, et défilèrent en retraite sous les remparts d'Orléans. Les chevaliers français et le peuple voulaient profiter de leur découragement pour les insulter et les anéantir. « Non, » dit Jeanne avec une douce autorité, « ne les tuez » pas; il suffit qu'ils partent. » Et, faisant dresser un autel sur les remparts d'Orléans, elle y fit célébrer le sacrifice du pardon et chanter les hymnes de victoire pendant le défilé de ses ennemis.

Orléans délivré, c'était la délivrance du royaume. Cette ville fit de sa libératrice sa divinité tutélaire. Elle lui prépara des statues, n'osant encore lui vouer des autels.

XXXI

Mais Jeanne ne perdit pas de temps à savourer de vains triomphes. Elle ramena l'armée victorieuse au Dauphin, pour l'aider à reconquérir ville à ville son empire. Le Dauphin et les reines la reçurent comme une envoyée de Dieu, qui lui apportait les clefs perdues et retrouvées de leur royaume. « Je » n'ai qu'un an à durer, » dit-elle avec une pres-

cience triste qui semblait lui révéler son échafaud dans sa victoire; « il me faut donc vite employer. » Elle conjura le Dauphin d'aller se faire couronner immédiatement à Reims, bien que cette ville et les provinces intermédiaires fussent encore au pouvoir des Bourguignons, des Flamands et des Anglais. L'imprudence de ce conseil frappait les conseillers et les généraux de la cour. Le sacre du roi à Reims était, aux yeux de tous, une impossibilité ou une témérité qui, pour une vaine ombre de puissance, leur ferait abandonner les fruits de la victoire actuellement dans leurs mains. On voulait reconquérir auparavant la Normandie et la capitale. Les conseils succédaient aux conseils. Jeanne se consumait d'ennui et d'inaction à la cour; ses inspirations l'obsédaient, et à son tour elle obsédait humblement le Dauphin.

Un jour qu'il était enfermé avec un évêque et des confidents pour délibérer sur le parti à suivre, Jeanne vint doucement frapper à la porte du conseil. Le roi lui ouvrit, reconnaissant sa voix. « Noble » Dauphin, » lui dit-elle en s'agenouillant devant lui, « ne tenez pas tant à de si longs conseils; venez » recevoir votre couronne à Reims. On me presse » là-haut de vous y mener. — Jeanne, » dit l'évêque à la jeune fille, « comment votre conseil se fait-il » entendre à vous? — Oui, Jeanne, » ajouta le roi, « dites-nous comment? — Eh bien! » dit-elle, « je « me suis mise en oraison, et comme je me com-

» plaignais en moi-même de votre incrédulité à mon » avis, j'ai entendu ma voix qui m'a dit : Va, va, » ma fille, je serai à ton aide ; va ! Et quand j'en- » tends cette voix intérieure, je me sens merveil- » leusement réjouie, et je voudrais qu'elle parlât » toujours. »

Le Dauphin lui céda, et donna le commandement de l'armée au duc d'Alençon. On marcha contre les Anglais, conduits par Suffolk. La masse des ennemis à traverser ébranlait la confiance de la cour et de la poignée d'hommes d'armes qui suivaient Jeanne. « Ne craignez pas d'attaquer, » dit-elle, « car c'est Dieu qui conduit notre œuvre. Si ce » n'était de cela, n'aimerais-je pas mieux garder mes » brebis que de courir de tels périls ? » On la suivit, on traversa Orléans, tout plein encore de sa gloire ; on marcha contre Suffolk, qui s'enferma dans Jergeau. L'assaut qu'on y donna fut sanglant. Jeanne y montant, son étendard à la main, fut renversée dans le fossé par une grosse pierre qui brisa son casque sur sa tête. Son acier et ses cheveux de femme la sauvèrent. Elle se releva des eaux et emporta la ville.

Suffolk se rendit à un de ses chevaliers. Elle poussait toujours l'armée en avant. « Vous avez » peur, gentil sire, » disait-elle en souriant au duc d'Alençon, qui unissait la prudence au courage ; « mais ne craignez rien, j'ai promis de vous ra- » mener sain et sauf à votre femme. »

On cherchait une autre armée anglaise, commandée par Talbot dans la Beauce. Séparé de cette armée par une forêt, Lahire, qui menait l'avant-garde, ne savait quel sentier prendre. Un cerf, parti sous les pieds de son cheval, se précipite dans le camp des Anglais et les fait découvrir aux cris que ne peut retenir ce peuple chasseur à la vue du cerf. L'armée française, ainsi miraculeusement guidée, marche à eux. Ils succombent. Leurs chefs les plus redoutés, Talbot, Scales, se rendent et sont traînés captifs avec Suffolk aux pieds du Dauphin. Jeanne, après la victoire, s'émeut de tendresse pour les vaincus désarmés; elle descend de son cheval, donne la bride à son page, relève les blessés de l'herbe trempée de sang, et les panse de ses propres mains.

Le régent, duc de Bedford, tremblait dans Paris. « Tous nos malheurs, écrivait-il au cardinal de » Winchester, sont dus à une jeune magicienne » qui a rendu, par ses sortiléges, l'âme aux Fran» çais. » Le duc de Bourgogne, rappelé de Flandre par Bedford, revint encourager et défendre Paris avec les Anglais.

XXXII

Cependant Jeanne, après cette victoire, était retournée vers le roi : elle l'avait enfin décidé à se rendre à Reims. On tourna Paris par Auxerre, et

on marcha sur Troyes, capitale de la Champagne. La ville se rendit à la voix de la libératrice d'Orléans. Jeanne, en se rapprochant de son pays, excitait à la fois plus d'enthousiasme et plus d'envie. Sa famille la reconnaissait enfin pour inspirée, après l'avoir pleurée pour folle. Ses frères, appelés par elle dans les camps, recevaient des honneurs et des armoiries de la cour. Ils combattaient et triomphaient sous les yeux de leur sœur.

Mais le moine Richard, ce prédicateur jaloux dont nous avons parlé, lui disputait déjà sa popularité par des suppositions de sorcellerie, perfidies jetées méchamment dans le peuple. A son entrée à Troyes, il osa s'avancer vers Jeanne et faire des exorcismes et des signes de croix sur son cheval, comme s'il marchait contre un fantôme de Satan. « Allons, » approchez, dit Jeanne; je ne m'envolerai pas. »

Châlons et Reims ouvrirent leurs portes. Le roi fut sacré, et la mission de Jeanne accomplie. « O » gentil roi, disait-elle en embrassant ses genoux » dans la cathédrale, après qu'elle le vit couronné, » maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui m'a- » vait ordonné de vous amener en cette cité à » Reims pour recevoir votre sacre, maintenant » qu'enfin vous êtes roi, et que le royaume de » France vous appartient! »

Elle était le *palladium* visible du peuple, dont le roi n'était que le souverain. Les femmes lui faisaient toucher leurs petits enfants comme si elle était une

sainte relique. Les soldats baisaient à genoux son étendard, et sanctifiaient leurs armes en les approchant de son épée nue. Elle se refusait modestement et religieusement à ces superstitions et à ces adorations, ne s'attribuant d'autre vertu que l'obéissance aux ordres reçus de Dieu et accomplis par son inspiration. « Oh ! » disait-elle, en contemplant l'ivresse de ce roi rendu à son peuple et de ce peuple rendu à son roi, « que ne puis-je mourir » ici ! » — « Et où croyez-vous donc mourir ? » lui demanda l'archevêque de Reims. — « Je n'en sais » rien, » répondit la sainte fille : « ce sera où il » plaira à Dieu. J'ai fait ce que mon Seigneur » m'avait chargé de faire. Je voudrais bien main» tenant qu'il lui plût de m'envoyer garder mes » moutons, avec ma sœur et ma mère ! »

Elle commençait à sentir ce doute de l'avenir qui saisit l'héroïsme, le génie, la vertu même, quand ils ont achevé la première moitié de toute grande œuvre humaine, la montée et la victoire, et qu'il ne leur reste plus que la seconde moitié, la descente et le martyre. Elle commençait à entendre ces voix, non plus du ciel, mais du foyer, qui rappellent en vain l'homme, découragé de ses ambitions et de ses gloires, au toit de ses premières tendresses, aux humbles occupations de son enfance, et à l'obscurité de ses premiers jours.

Pauvre Jeanne, pourquoi n'écouta-t-elle pas ces voix ?... Mais Dieu lui destinait un sort achevé. Il

n'y en a point sans l'iniquité des hommes et sans le martyre pour son pays.

XXXIII

Le génie dans l'action est une inspiration du cœur; mais cette inspiration elle-même a besoin d'être servie par les circonstances. Quand ces circonstances extrêmes, qui produisent en nous cette tension de toutes nos facultés qu'on appelle génie, s'évanouissent ou se détendent, le génie lui-même paraît s'affaisser. Il n'est plus soutenu par ce qui l'élevait au-dessus de l'homme, et c'est alors qu'on dit des héros, des inspirés ou des prophètes : Dieu a cessé de parler en eux.

Telle était l'âme de Jeanne d'Arc après le sacre de Charles VII à Reims. Aussi un grand abattement et une fatale hésitation paraissent l'avoir saisie dès ce moment. Le roi, le peuple et l'armée, qu'elle avait fait vaincre, voulaient qu'elle restât toujours leur prophétesse, leur guide et leur miracle. Mais elle n'était plus qu'une faible femme égarée dans les cours et dans les camps, elle sentait sa faiblesse sous son armure. Son cœur seul lui restait, toujours intrépide, mais non plus inspiré. Elle voulait faire parler un oracle qui n'avait plus ni divinité, ni langue, ni voix. On voit cet aveu naïf de l'état de son âme dans ses réponses à ses juges, au moment de son procès.

La France, aussi, n'avait plus besoin d'elle. Le réveil en sursaut du Dauphin par sa voix, ce prince jeune et vaillant arraché par une bergère aux bras de ses maîtresses, la délivrance miraculeuse d'Orléans, la défaite de Bedford dans les plaines de la Beauce, la captivité ou la mort des chevaliers anglais les plus renommés, le fanatisme religieux et patriotique du peuple allumé par l'apparition, par la voix et par le bras d'une jeune fille, et prenant partout des exploits pour des miracles; toutes ces circonstances avaient soufflé l'espérance et le patriotisme sur la surface du pays, la terreur et l'hésitation dans le cœur des Bourguignons et des Anglais. Le sol répudiait ou dévorait les ennemis; ils se sentaient enfin usurpateurs sur le trône, étrangers dans la patrie. Le sacre de Reims, ce couronnement réputé divin, qui faisait intervenir alors la main de Dieu et le beaume céleste pour juger la légitimité des princes, avait rendu au Dauphin non plus seulement l'amour, mais la religion du peuple. En défendant son roi, ce peuple croyait défendre désormais l'élu du ciel. Jeanne d'Arc avait été bien inspirée en le menant droit aux autels de Reims. Partout ailleurs, il n'aurait remporté qu'une victoire ou une ville; à Reims il avait remporté un royaume et une divine autorité. La révolte contre lui devenait blasphème et impiété. Un politique consommé n'aurait pas mieux conseillé que cette ignorante. De plus, comme il arrive toujours dans les revers, la division,

la discorde, les rivalités, les récriminations mutuelles s'étaient introduites dans les conseils des Anglais et des Bourguignons. Le duc de Bourgogne, amolli par les prospérités et par les femmes, se contentait de venir de temps en temps de Flandre à Paris, pour étaler, comme Antoine après le meurtre de César, le sang de son père assassiné sous les yeux des Parisiens, et pour recueillir les vaines popularités d'une multitude plus tumultueuse que dévouée. Le duc de Bedford, régent de France pour le roi d'Angleterre Henri VI, et le cardinal de Winchester, souverain de l'Angleterre sous ce roi enfant, se haïssaient et se desservaient mutuellement, en ayant l'apparence de s'entendre et de se soutenir. Le cardinal, alarmé cependant des revers trop honteux de Bedford, amenait à Paris une nouvelle armée. Le duc tremblait dans cette ville. Toutes les villes et toutes les provinces environnantes tombaient devant les forces croissantes du roi de France, et l'étendard de Jeanne, déployé sous les murs des places assiégées, suffisait pour les ouvrir à Charles. La superstition du peuple croyait voir voltiger autour de cet étendard des étincelles de flamme, rayonnement des puissances célestes qui entouraient l'envoyée de Dieu.

Son humilité ne s'exaltait point au sein de ses triomphes, ni sa chasteté ne se ternissait dans les camps. Chaque soir, disent les chroniques, « elle » allait prendre son logis dans la maison de la femme

» la plus honnêtement famée du lieu, et souvent » même couchait dans son lit. Elle passait la nuit » ses armes sous la main, et à demi vêtue de ses » habillements d'homme de guerre, afin de mieux » protéger sa pudeur. » Elle ne s'enorgueillissait aucunement des honneurs qu'on lui rendait. « Ce » que je fais, » disait-elle sans cesse au peuple superstitieux, « n'est pas un miracle de moi, mais » un ministère qui m'est commandé : c'est pourquoi » je suis soutenue. Ne baisez point mes habits ou » mes armes comme prodiges, mais comme instru- » ments des grâces de Dieu. »

XXXIV

Après quelques manœuvres des Français et des Anglais autour de Paris pour en tenter la route ou pour la fermer, le roi s'avança jusqu'à Saint-Denis, et le duc de Bedford se hâta de s'enfermer dans la ville pour la défendre à la fois contre l'assaut du roi et contre la mobilité du peuple.

Le duc de Bourgogne, commençant à pressentir où allait la victoire, et redoutant moins pour sa politique un roi, son parent, dans Paris, que la puissance anglaise assise sur les deux rives de la Manche, à côté de ses Flandres, commençait à négocier secrètement avec Charles VII. Jeanne d'Arc, consultée sur ces négociations, les encourageait de tous ses efforts. Les lettres qu'elle dictait pour le duc

de Bourgogne ne respiraient que la paix, le pardon réciproque et l'union de tous les membres de la famille française contre l'étranger. Son cœur, qui savait rendre de si bons secours aux hommes d'armes, rendait Jeanne de meilleur conseil encore aux politiques. La sagesse transpire dans chacun de ses mots. On ne peut révoquer en doute l'influence conciliatrice de ses lettres sur le duc de Bourgogne. Elle n'excluait même pas les Anglais de sa tolérance et de son désir de paix. Elle n'injurie pas les ennemis du roi, elle les conjure. Sa charité dans les paroles égale son intrépidité dans le combat.

Elle pressait le roi d'attaquer Paris, prenant son désir pour une lumière et son impatience pour une inspiration. Les généraux résistaient encore. Elle les entraîna, malgré eux, jusqu'au faubourg de La Chapelle Saint-Denis. Elle s'y logea avec l'avant-garde commandée par le duc d'Alençon, par le maréchal Gilles de Retz, par le maréchal de Boussac, par le comte de Vendôme et le sire d'Albes. Elle fit camper l'armée dans les villages en face des portes du nord de la capitale.

Mais le peuple, contenu par l'armée de Bedford, par le parlement et par la bourgeoisie trop compromise avec les Anglais et les Bourguignons pour ne pas craindre la vengeance du roi, ne s'émut que pour défendre les étrangers qui asservissaient la capitale et le trône. L'esprit de sédition, entretenu par Isabeau, les Armagnacs et les factions pendant

tant d'années, avait éteint la nationalité dans l'âme de cette ville inconstante. On ferma les portes, on inonda les fossés, on entassa les pavés sur les créneaux, on viola les dépôts publics pour solder les troupes, on répandit le bruit que le roi et sa magicienne avaient juré de faire passer la charrue sur les ruines de la capitale.

Jeanne, informée de ces rumeurs, s'efforçait de les démentir par la discipline qu'elle maintenait dans les troupes du roi. Indignée un jour des scandales donnés par quelques soldats qui voulaient attenter à l'honneur d'une fille des champs, elle frappa un des coupables sur la cuirasse, du plat de son épée, et avec une si sainte colère, que l'épée se brisa en deux tronçons. C'était l'épée miraculeuse qui avait opéré tant de prodiges dans sa main : funeste présage ! Le roi la gronda, Jeanne elle-même pleura son épée. « Mais, disait-elle, elle préférait » son étendard blanc et sa petite hache d'armes; » car elle ne frappait jamais pour tuer, mais pour » vaincre, et le sang d'un ennemi ne souilla jamais » ses armes. » Elle s'attribuait à elle-même, prêtresse de la délivrance de sa patrie, cette loi du sacerdoce qui répugne au sang : toujours femme, même au milieu des guerriers.

Après une semaine d'inutile attente, Jeanne fit donner l'assaut aux remparts, du sommet de cette petite colline couverte aujourd'hui de rues, d'édifices et de temples, qui a gardé le nom de butte des

Moulins. Elle franchit, avec le duc d'Alençon et les généraux, le premier fossé sous le feu de la ville. Parvenue au bord du second et exposée presque seule aux traits des remparts, elle sondait la profondeur de l'eau et la vase du bout de sa lance et faisait combler le fossé de fascines par les soldats, tout en agitant sa bannière et en criant à la ville rebelle de se rendre, quand une flèche lui traversa la jambe et la jeta évanouie sur un monceau de morts et de blessés. On la transporta sur le revers de la berge du fossé où les flèches et les feux passaient par-dessus sa tête, et on l'étendit sur l'herbe pour arracher la flèche de sa blessure. Elle retrouva la voix et le geste pour encourager les siens à l'assaut. Les vaillants chevaliers la suppliaient en vain de se laisser rapporter au camp, les flèches et les boulets labouraient en vain la terre autour d'elle, les fossés se comblaient en vain de cadavres : elle s'obstinait à la victoire ou à la mort. On eût dit que c'était le dernier assaut qu'elle donnait elle-même à sa fortune. Le duc d'Alençon, tremblant de perdre en elle l'âme et la foi de l'armée, fut forcé d'accourir lui-même et de l'enlever dans les bras de ses soldats du champ de carnage où elle voulait mourir. La nuit couvrait les murs de la plaine. Les généraux du roi firent silencieusement retirer les troupes. Pour dérober leurs pertes aux regards des Parisiens quand le jour viendrait, ils relevèrent les morts des bords du fossé, ils les entassèrent, comme dans un bûcher,

dans la grange de la ferme des Mathurins, et les brûlèrent pendant les ténèbres pour ne laisser que de la cendre aux Anglais.

Ce revers, confondant avec tant d'éclat les prophéties de Jeanne d'Arc, fut le premier démenti du ciel à son esprit divinatoire et la première atteinte au prestige populaire de son infaillibilité. Elle commença elle-même à douter d'elle-même. Son esprit chancela avec sa fortune. Elle s'humilia devant Dieu et devant le roi, et, renonçant à la guerre, elle suspendit son armure blanche et son épée sur le tombeau de saint Denis, dans la basilique. Mais le roi et les chevaliers la supplièrent tellement de les reprendre et s'accusèrent tellement eux-mêmes des fautes qui avaient déconcerté ses prophéties, qu'elle eut la faiblesse de les revêtir encore par complaisance pour l'armée, et de continuer à inspirer et à combattre, quand le souffle n'inspirait plus et quand l'esprit ne combattait plus en elle.

XXXV

L'armée se dissémina après l'entreprise malheureuse sur Paris ; des trêves se conclurent pour donner du temps aux négociations. Jeanne s'en alla en Normandie, pour aider le duc d'Alençon à reconquérir son apanage personnel sur les Anglais. Le sire d'Albret la requit ensuite d'aller guerroyer avec lui à Bourges. Elle fit des prodiges au siége de Saint-

Pierre-le-Moûtier. Elle retrouva son génie inspirateur dans la fumée de l'assaut. Presque seule sur le revers du fossé et abandonnée des siens, elle combattait encore. Son fidèle écuyer, Daulon, lui criait en vain : « Que faites-vous, Jeanne? vous êtes seule ! » — Non, dit-elle en montrant du geste l'espace » vide et le ciel, j'ai cinquante mille hommes ! » Et, continuant à rappeler les soldats découragés et à leur faire honte de leur découragement devant son audace, elle les ramena aux murs et les escalada victorieusement à leur tête.

A la reprise des hostilités entre Charles VII et les Anglais, elle ramena au roi une armée, sous les murs de Paris. Détrompée des négociations, elle lui dit cette fois « que la paix était au bout de sa lance. » Elle rompit plusieurs corps de Bourguignons et d'Anglais, et s'enferma dans Compiègne pour le défendre, comme Orléans, contre le duc de Bourgogne. Le sort dès Français y luttait, comme dans un champ clos, contre la fortune des deux armées d'Angleterre et de Flandre. Un homme intrépide et féroce, Guillaume de Flavy, commandait la ville. La rumeur des temps l'accusait d'animosité ou de dédain contre l'héroïne populaire des camps.

Jeanne avait promis de sauver la ville. Dans une des premières sorties de la garnison contre les assiégeants, elle combattit avec sa première audace contre les troupes de Montgomery et le sire de Luxembourg. Deux fois repoussée, elle ramena deux fois

la victoire à son étendard. A la fin de la journée, les Anglais et les Bourguignons, réunis et concentrant tous leurs efforts sur la poignée de chevaliers qui l'entouraient, s'attachèrent à elle seule, comme à la seule âme de leurs ennemis et au seul mobile de leur défaite. Cernée et poursuivie au milieu des siens, elle se sacrifia pour sauver ceux qui s'étaient confiés à elle. Pendant qu'ils passaient le pont-levis pour rentrer dans Compiègne, elle resta la dernière exposée aux coups des Anglais et combattant pour le salut de tous. Au moment où, demeurée seule, elle lançait son cheval sur le pont-levis pour s'abriter derrière les murs, le pont se leva et lui ferma le passage. Saisie par ses vêtements et précipitée de son cheval, elle se releva pour combattre encore; mais, entourée et désarmée par la masse croissante de ses ennemis, elle se rendit prisonnière à Lionel, bâtard de Vendôme, et fut conduite au sire de Luxembourg, général du duc de Bourgogne.

Aucune victoire ne valait, aux yeux des Anglais et des Bourguignons, le trophée que le hasard ou la trahison venait de leur livrer. Jeanne était, à leurs yeux, le génie sauveur de la France et de Charles VII. Ils croyaient, en la tenant, tenir son trône.

Le duc de Bourgogne accourut lui-même pour s'assurer de son triomphe en contemplant sa captive. Il l'entretint en secret dans la chambre où on l'avait enfermée. Le canon des camps et le *Te Deum* des

cathédrales célébrèrent à l'instant la prise de Jeanne d'Arc dans toutes les villes et dans toutes les provinces des alliés. C'était la France elle-même que l'on croyait conquise dans cette jeune fille. Le peuple, au contraire, pleura et gémit partout sur son sort. On s'entretenait à demi-voix, dans les camps et dans les chaumières, de la prétendue trahison du sire de Flavy, commandant de Compiègne, qui avait, selon le peuple, vendu l'héroïne de Dieu au sire de Luxembourg. On rapportait à l'appui de cette accusation, sans preuves et sans vraisemblance, les pressentiments et les propos de Jeanne la veille du dernier combat. « Hélas ! mes bons » amis, mes chers enfants, avait-elle dit à ses hôtes » et à ses pages, je vous le dis avec tristesse, il y a » un homme qui m'a vendue ; je suis trahie, et » bientôt je serai livrée à la mort. Priez Dieu pour » moi, car bientôt je ne pourrai plus servir mon roi » ni le noble royaume de France ! » Pressentiment ou soupçon qui, dans une fille nourrie de l'Évangile, rappelait ceux de son divin Maître dans la cène funèbre avec ses amis ! Faisait-elle allusion au brave Flavy, guerrier trop rude pour flatter les crédulités populaires, mais trop courageux pour trahir ? ou pensait-elle à la jalousie du moine Richard, dont les accusations de sorcellerie la poursuivaient ? Nul ne sait sa pensée, mais tous étaient frappés de ses présages.

Sa mère, qui l'était venue voir à Reims et qui

s'étonnait de son intrépidité dans les batailles, lui ayant dit un jour : « Mais, Jeanne, vous n'avez donc » peur de rien? — Non, lui avait-elle répondu ; » je ne crains rien que la trahison ! » C'est sous la trahison, en effet, que l'héroïsme, la vertu et le génie succombent. Facultés puissantes qu'on ne peut combattre face à face à la lumière, et qu'on prend au piége comme l'aigle et le lion!

On remarquait depuis quelque temps un redoublement de ferveur en elle. Elle entrait le soir dans les églises et chapelles des champs, et s'agenouillait au milieu des enfants à qui on enseignait les mystères. On la surprenait rêvant et priant à l'écart sous l'ombre des plus noirs piliers. Elle avait son agonie des Olives avant d'avoir son supplice comme le maître qu'elle servait. Cette agonie de l'âme et du corps redoubla d'amertume après sa captivité. Les lois de la guerre et de la chevalerie, son sexe, son âge, sa beauté, la douceur et l'humanité qu'elle avait toujours montrées après la victoire, le scrupule même qu'elle avait gardé de ne jamais verser le sang dans les combats, la pureté de ses mœurs, la naïveté de sa foi, tout devait lui promettre et lui assurer les sauvegardes, les pitiés, les respects qu'on devait à un guerrier qui s'était rendu et à une femme qui faisait l'admiration et le récit des camps. C'était une infâme félonie pour un chevalier de livrer ou de vendre à un autre les prisonniers remis à sa merci. L'hospitalité forcée de la prison

était aussi sacrée que celle du foyer. Le sire Lionel de Ligny, à qui Jeanne s'était rendue, répondait de sa captive devant l'usage et devant l'honneur. Il ne pouvait, d'après les lois et coutumes de la guerre, se dessaisir de Jeanne que contre sa rançon, si la France lui en faisait une.

Mais Ligny dépendait du sire de Luxembourg, en qualité de vassal. Il avait intérêt à flatter ce seigneur, de qui relevaient ses domaines. Le plus précieux présent qu'il pût offrir au sire de Luxembourg, allié lui-même du duc de Bourgogne, pour capter sa faveur, c'était le génie tutélaire de Charles VII. Après avoir d'abord envoyé Jeanne, captive, dans un de ses propres châteaux, voisin de la Picardie, il la livra au sire de Luxembourg. Le duc de Bourgogne la marchandait déjà à Luxembourg; les Anglais, au duc de Bourgogne; l'inquisition de Paris la revendiquait d'eux tous, pressée de purger la terre de cette victime, dont le patriotisme était le crime aux yeux de cette inquisition, alliée à l'usurpation : « Usant des droits de notre office, » écrivait le vicaire général de l'inquisition aux gens du duc de Bourgogne, « nous requérons instam- » ment et enjoignons, au nom de la foi et sous les » peines de drôit, d'envoyer et amener prisonnière » devant nous Jeanne, soupçonnée de crimes, pour » être procédé contre elle par la sainte inquisition. »

Ainsi, c'étaient des Français qui demandaient à venger l'Angleterre, l'Église de France qui deman-

dait à sévir contre la liberté de ses propres autels !

Le sire de Luxembourg, étranger, fut moins cruel que les compatriotes de l'héroïne. Il l'envoya dans son château de Beaurevoir, où les dames de sa famille furent douces et compatissantes pour elle. L'Université de Paris, scandalisée de ces égards et de ces délais, et lâchement alliée avec l'inquisition contre l'innocence et le malheur, appuya par des lettres plus impératives et plus ardentes les injonctions du vicaire général de l'inquisition : « En vérité, » disait l'Université au sire de Luxembourg, au » jugement de tout bon catholique, jamais de mé- » moire d'homme il ne serait advenu une si grande » lésion de la sainte foi, un si énorme péril et dom- » mage pour la chose publique en ce royaume, que » si elle échappait par une voie si damnable et » sans une convenable punition ! »

On voit qu'en tous les temps les haines des hommes paraissent les justices des juges, et que ni les lettres ni les fonctions sacerdotales ne préservent les corps politiques de ces détestables adulations à leur parti. Luxembourg résistant encore, l'Université et l'inquisition suscitèrent l'autorité ecclésiastique dans la personne de l'évêque de Beauvais, homme féroce et fanatique, nommé Cauchon. Il fut le Caïphe de ce Calvaire. Cauchon, par principe ou par intérêt, était vendu à la cause ennemie jusqu'à l'âme. Il osa signifier au duc de Bourgogne de lui livrer sa prisonnière, et il lui en débattait le prix :

« Bien que cette femme ne doive pas, disait-il dans » sa requête, être considérée comme prisonnière de » guerre, néanmoins, pour récompenser ceux qui » l'ont prise et retenue, le roi (c'était le roi anglais » des Parisiens) veut bien leur donner six mille » francs (somme considérable alors), et au bâtard » qui l'a prise une rente de trois cents livres. » Il offrait de plus, pour sûreté du dépôt qu'il demandait, dix mille francs, « comme pour un roi, un prince, » un grand de l'État ou un Dauphin. » Le sire de Luxembourg, n'osant résister à la fois au désir secret du duc de Bourgogne, à l'empire des Anglais dans la coalition, à l'Université, organe de l'opinion, à l'inquisition, organe de l'Église, céda à regret à ces influences réunies et remit Jeanne. Crime collectif, où chacun se décharge de sa responsabilité, mais dont Paris a l'accusation, Luxembourg la lâcheté, l'inquisition l'arrêt, les Anglais la félonie et le supplice, la France la honte et l'ingratitude !

XXXVI

Ce marchandage de Jeanne par ses ennemis, dont les plus acharnés étaient des compatriotes, avait duré six mois. Elle avait été arrachée avec douleur aux soins et aux amitiés des femmes de la maison de Luxembourg à Beaurevoir, transportée à Arras, puis à Rouen où elle arriva enchaînée. Pendant ces six mois, l'influence de cet ange de la guerre sur

les troupes de Charles VII, son âme qui survivait dans les conseils et dans les camps de ce prince, la superstition patriotique du bas peuple pour elle, superstition que sa captivité n'avait fait que redoubler, l'absence enfin du duc de Bourgogne, lassé de la guerre, enclin à négocier, rassasié de puissance, ivre d'amour et de fêtes, oisif dans ses États de Flandre, toutes ces causes avaient entraîné revers sur revers pour les Anglais, succès sur succès pour Charles VII.

Jeanne, absente, triomphait partout. La haine contre son nom montait à proportion des désastres de leur cause dans le cœur des Anglais, de l'Université et de l'inquisition, partisans serviles ou intéressés de cette monarchie de l'étranger. La politique voulait qu'on éteignît ce prestige populaire dans le sang de l'héroïne; un clergé aveuglé voulait qu'on brûlât la magie avec la magicienne; la passion voulait de la vengeance; la peur, de la sécurité. La condamnation et la mort de Jeanne étaient le complot tacite de ces vils instincts du cœur humain. L'évêque de Beauvais pressait le procès. Il s'ouvrit à sa requête. Il y avait une telle impatience de condamner dans les autorités sacrées et laïques, que le clergé de Beauvais autorisa Cauchon à se substituer à l'archevêque de Rouen, dont l'archevêché était alors en interrègne.

Les chevaliers des trois nations, même ceux que leur déloyauté aurait dû faire rougir devant la

captivité troquée et livrée par eux, semblaient aussi réjouis d'être affranchis de la présence de Jeanne, que l'inquisition était elle-même pressée de la sacrifier à leur ressentiment. On raconte que, peu de temps avant la comparution de l'accusée devant ses juges, le sire de Luxembourg dont elle avait été la prisonnière et qui l'avait vendue à sa propre cupidité, traversant Rouen, alla, par un passe-temps cruel, se repaître de sa vue dans sa prison : il menait avec lui le comte de Strafford et le comte de Warwick, comme pour leur montrer la terreur des Anglais désarmée et enchaînée. « Jeanne, lui dit-il » avec une ironie qui tentait sa crédulité pour la » tromper, je suis venu pour te délivrer et pour te » mettre à rançon, à condition que tu promettras » de ne plus t'armer contre nous. — Ah! mon » Dieu! répondit la prisonnière avec un accent de » doux reproche, vous vous riez de moi. Vous n'en » avez ni le pouvoir ni la volonté. Je sais bien que » les Anglais me feront mourir, croyant gagner le » royaume par ma mort; mais, fussent-ils cent mille » de plus, ils n'auront pas ce royaume! » Strafford tira sa dague du fourreau, comme pour venger ce défi courageux de la captive à ses geôliers; Warwick, plus loyal et plus humain, détourna le bras et prévint l'outrage.

XXXVII

Plus de cent docteurs ecclésiastiques et séculiers avaient été réunis à Rouen pour former le terrible tribunal. On eût dit que les juges pervers ou fanatiques de cette grande cause avaient voulu se partager l'iniquité en un plus grand nombre, afin d'en diminuer la responsabilité et l'horreur pour chacun d'eux aux yeux de la France et de l'avenir. Ces cent juges cependant n'avaient autorité que pour informer contre l'accusée et pour discuter les accusations et les preuves; l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisiteur général Jean Lemaître avaient seuls le droit de prononcer. Ils avaient prononcé d'avance dans leur cœur. On n'avait rien épargné pour se procurer des incriminations contre Jeanne. Des informateurs, envoyés à Domrémy pour chercher des crimes jusque dans son berceau et pour souiller sa vie par ces rumeurs populaires qui sont les préludes des grandes calomnies, n'avaient recueilli là que des témoignages de sa foi, de sa candeur et de sa vertu. Ses jeunes compagnes d'enfance, fidèles à la vérité et à l'amitié, avaient parlé d'elle avec compassion et avec larmes. Les soldats n'en parlaient qu'avec admiration, le peuple qu'avec reconnaissance. Il avait fallu chercher dans des sources plus ténébreuses et plus immondes des éléments d'accusation. La plus sacrilége perfidie les avait ouvertes.

Un prêtre se disant Lorrain et compatriote de Jeanne, nommé Loiseleur, fut jeté dans sa prison, sous prétexte d'attachement à Charles VII, afin que la parenté de patrie, la conformité d'opinion et la communauté de peines ouvrissent le cœur de Jeanne à la confiance et à la confidence. Pendant que Loiseleur interrogeait sa compagne de captivité et s'efforçait d'arracher à son âme des aveux convertis en crimes, l'évêque de Beauvais et le comte de Warwick, cachés derrière une cloison, assistaient, invisibles, aux entretiens et notaient les épanchements de la plainte. Les tabellions, cachés aussi avec l'évêque et chargés d'enregistrer ces mystères, rougirent eux-mêmes de leur office et refusèrent d'écrire d'aussi infâmes surprises de la conscience. Loiseleur continua son œuvre de perdition sous un autre déguisement. Il s'insinua dans la piété de Jeanne, reçut ses confessions dans le cachot, et, s'entendant avec l'évêque, il conseilla, sous le sceau de Dieu, à sa pénitente tous les aveux qui pouvaient donner prétexte à la condamnation.

Pendant ces préliminaires du procès à Rouen, on intimidait les témoins qui auraient pu parler à sa décharge ou à sa gloire. Une femme du peuple de Paris, ayant dit que Jeanne était une fille d'honneur, fut brûlée vive.

XXXVIII

Telles étaient les dispositions des juges et de l'esprit public à Paris et à Rouen, quand l'évêque fit enfin comparaître l'accusée devant lui, le 21 février. Poursuivie par ses ennemis, elle semblait oubliée de ses amis. Charles VII, victorieux et insouciant de celle qui l'avait fait vaincre, traitait déjà avec le duc de Bourgogne ; il ne paraît pas avoir fait une tentative efficace pour racheter celle qui allait mourir pour lui.

L'évêque, dans la crainte que l'accusée ne fût soustraite un seul moment à la garde des Anglais et enlevée par quelque émotion patriotique du peuple, instruisit le procès dans le château de Rouen, commandé par Warwick, capitaine des gardes du roi Henri VI d'Angleterre. Ce fut dans la chapelle de ce château que Jeanne enchaînée, mais toujours revêtue de ses habits de guerre, parut devant lui. Le vicaire de l'inquisiteur général, touché d'on ne sait quels scrupules ou de quelle pitié pour la victime, paraît avoir contenu plutôt qu'excité le féroce dévouement de l'évêque, et donné au procès quelques formes d'impartialité et de douceur. L'Église jugeait alors et ne frappait pas de sa propre main. Satisfaite de purger l'hérésie ou le sacrilége par son jugement, elle laissait aux pouvoirs civils l'odieux et l'impopularité de l'exécution. L'inquisition, dans

cette cause, paraît avoir été moins avide de condamner Jeanne d'Arc que de la juger. C'était un pouvoir romain. Jeanne, en effet, n'avait offensé que les Anglais dont l'évêque de Beauvais était le complaisant et le ministre.

L'évêque parla à l'accusée avec mansuétude, comme pour attester une impartialité ou une pitié qui donneraient ensuite plus d'autorité à l'arrêt. Elle se plaignit d'abord doucement du poids et de la pression des anneaux de fer qui blessaient ses membres. L'évêque lui dit que ces fers étaient une précaution qu'on avait été contraint de prendre pour prévenir ses tentatives réitérées d'évasion. La prisonnière avoua qu'au commencement de sa captivité elle avait naturellement désiré de s'enfuir, mais qu'il n'y avait en cela ni déloyauté ni crime à elle, puisqu'elle n'avait jamais donné à personne sa foi de ne pas sortir du château. Le procès ne dit pas si on allégea ses fers.

Après cet épisode, on lui lut son acte d'accusation, moins politique que religieux, dans lequel elle était chargée de crimes contre la foi, d'hérésies et de sortiléges.

Interrogée ensuite sur son âge, elle répondit qu'elle avait dix-neuf ans environ. Sur sa croyance, elle répondit que sa mère lui avait enseigné le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, les deux prières et la profession de foi des fidèles, et que personne autre que sa mère ne lui avait rien appris de sa religion. On la somma

de prononcer à haute voix ces deux prières et cet acte de foi de son enfance : elle craignit apparemment de commettre, en les récitant en latin devant des docteurs, quelque omission ou quelque erreur dont on ferait un texte d'hérésie contre elle. « Je » les réciterai de bien bon cœur, » dit-elle, « pourvu » que monseigneur l'évêque de Beauvais, ici pré- » sent, consente à m'entendre en confession. » Elle ne croyait pas, sans doute, pouvoir mieux convaincre le juge de la sincérité et de l'orthodoxie de sa foi qu'en ouvrant son âme au prêtre. La cour, la longue captivité, l'amour de la vie à un âge si tendre, inspiraient à la jeune fille l'habileté ingénue et la prudence instinctive de sa situation. On la ramena, chancelante sous ses fers, dans son cachot.

Le jour suivant, on lui demanda de jurer de dire la vérité sur toute chose dont elle serait requise. Elle réserva les choses qui ne lui appartenaient pas à elle seule, mais à Dieu et au roi. « Je dirai sur les unes » toute la vérité, » répondit-elle ; « sur les autres, » non. » On ne put réprimander cette sagesse, et on poursuivit. « Vous a-t-on appris un métier? » lui dit-on. « — Oui, » répondit-elle, « ma mère m'a » appris à coudre aussi merveilleusement qu'une » femme de la ville. » Elle avoua qu'elle avait une fois quitté furtivement la maison de sa mère, mais que c'était par crainte des bandes de Bourguignons errants dans la contrée ; qu'une femme, nommée la Rousse, l'avait menée au village de Neufchâtel ;

qu'elle avait habité quelques jours à peine dans cette famille; que pendant ce temps elle faisait le petit trafic de domestique ou le ménage de cette maison, mais qu'elle n'allait point aux champs ni aux bois garder les brebis ou autres bêtes. Elle avoua que, dès l'âge de treize ans, elle avait entendu des voix et avait été éblouie par des lumières dans le jardin de sa mère, du côté de l'église; que ces voix ne lui avaient donné que de sages conseils; qu'elles lui avaient ordonné obstinément de venir en France et de faire lever le siége d'Orléans; qu'elle avait résisté, mais qu'après de longs combats elle avait obtenu de son oncle qu'il la mènerait à Vaucouleurs, où le sire de Baudricourt lui avait dit, en la laissant partir pour Chinon : « Va, et » qu'il en advienne ce qu'il plaira à Dieu ! » Elle raconta, sans vanité comme sans crainte, sa présentation au Dauphin et l'instinct qu'elle avait eu de le reconnaître entre tous. On lui demanda ce qu'elle avait dit en secret au Dauphin; elle refusa de s'expliquer, de peur de révéler des scrupules du roi sur la légitimité de sa naissance. Interrogée si elle avait vu quelque signe divin ou quelque esprit céleste autour du front du Dauphin : « Excusez-moi de ne rien répondre sur ceci, » dit-elle. Et elle rentra dans son cachot pour cette nuit-là.

L'évêque, à l'ouverture de la troisième séance, l'admonesta de nouveau pour qu'elle eût à dire la vérité sur toutes choses, même les choses d'État sur

lesquelles elle serait interrogée. « Monseigneur l'évê-
» que, » dit-elle, « réfléchissez bien que vous êtes mon
» juge et que vous prenez une grande charge devant
» Dieu, si vous me pressez trop. » Innocente devant l'Église, elle sentait qu'elle serait infailliblement coupable devant les ennemis du roi, et, en écartant les interrogations politiques, elle écartait la mort. L'évêque le savait comme elle ; il la pressa en vain de tomber dans le piége. « Non, » dit-elle, « je
» dirai tout vrai, mais je ne dirai pas tout ! » Ce fut ainsi qu'elle restreignit son serment pour restreindre son danger.

On reprit l'interrogatoire, dans l'intention de tirer de la naïveté de la jeune fille des aveux de sorcellerie. « Vous entendez toujours votre voix inté-
» rieure ? — Oui. — Quand l'avez-vous entendue
» la dernière fois ? — Hier, et encore aujourd'hui.
» — Que faisiez-vous quand la voix vous parla ? —
» Je dormais, et elle m'éveilla. — Vous êtes-vous
» mise à genoux pour lui répondre ? — Non ; je la
» remerciai seulement de sa consolation, étant assise
» sur mon lit, et je la priai de me consoler et de
» m'assister dans ma détresse. — Vous dit-elle
» qu'elle vous sauverait du péril où vous êtes ? —
» A cela je n'ai rien à répondre. »

Les questions de l'évêque la pressant davantage, elle lui répéta de nouveau qu'il courait un grand danger dans son âme en se montrant à la fois son juge et son ennemi. « Les petits enfants, » ajouta-

t-elle, « disent qu'on pend bien souvent les inno- » cents pour avoir répondu la vérité.—Vous croyez- » vous en état de grâce devant Dieu? » lui demanda l'évêque. Elle réfléchit un peu, puis elle répondit, en femme attentive à la fois à Dieu et aux hommes, ne voulant ni offenser l'un ni scandaliser les autres : « Si je n'y suis pas, qu'il plaise à Dieu de » m'y rétablir! si j'y suis, qu'il plaise à Dieu de » m'y maintenir! » Cette sage réponse déconcerta les accusateurs, et ils dirigèrent l'interrogatoire du côté politique. « Les habitants de Domrémy te- » naient-ils, » lui demanda-t-on, « pour les Bour- » guignons ou pour les Armagnacs?— Je ne con- » naissais qu'un homme du parti des Bourgui- » gnons. » C'etait son compère, parrain d'un enfant dont elle était marraine, à qui une fois elle avait dit : « Si vous n'étiez pas du parti des Bourgui- » gnons, je vous dirais bien une chose. » Mais la différence d'opinion lui ferma la bouche et le cœur sur ses visions avec cet homme. « Alliez-vous avec » les petits enfants du village qui se séparaient, par » jeu, en camps des Français et des Anglais pour » s'entre-combattre? — Je n'ai pas mémoire d'y » avoir été; mais je les ai bien vus quelquefois re- » venir tout blessés et saignants de ces batailles.— » Aviez-vous dans votre jeune âge de la haine vive » contre les Bourguignons? — J'avais bien bonne » volonté que le Dauphin eût son royaume. » On la congédia pour ce jour-là.

Elle comparaît de nouveau le 27 février. Son angoisse était telle, qu'elle troublait la pensée de ses juges eux-mêmes. « Comment, » lui demanda un des assesseurs, « vous êtes-vous portée depuis le » samedi? » « — Du mieux que j'ai pu, » répondit Jeanne. « — Avez-vous observé les jours de jeûne? » « — Cela est-il dans votre procès? » dit-elle en s'étonnant. Et comme on lui répondit que cela y était : « Oui, » dit-elle, « j'ai toujours jeûné les jours d'abs- » tinence. » On revint à ses apparitions pour en inférer quelque magie. Elle raconta avec la même candeur de foi les visites de saint Michel, de sainte Marguerite, de sainte Catherine, noms qu'elle avait donnés dans son enfance à ces visiteurs inconnus de son âme. Et comme on insistait pour savoir d'elle tout ce que ces esprits de diverses formes lui inspiraient : « Il y a, » dit-elle sévèrement, « des révé- » lations qui s'adressent au roi de France, et non à » ceux qui osent interroger! » « — Ces esprits » étaient-ils nus quand ils vous visitaient? » lui dit-on. — « Pensez-vous donc, » répliqua-t-elle, « que » le Roi des cieux n'a pas de quoi les revêtir de sa » lumière? » — « Voulez-vous nous dire le signe » que vous avez donné au Dauphin pour lui faire » connaître que vous veniez de la part de Dieu? » « — Je vous ai déjà dit que ce qui touche le roi, je » ne le dirai jamais; allez le lui demander à lui- » même.

Le jour suivant, on lui demanda si ses révélations

lui avaient prédit qu'elle échapperait à la mort. « Cela ne touche point au procès, » dit-elle. « Voulez-» vous donc que je parle contre moi-même? Je m'en » fie à Dieu, qui en fera à son plaisir. » — N'avez-« vous point demandé des habits d'homme à la » reine, quand vous lui avez été présentée? » — « Cela est vrai. » « — Ne vous a-t-on jamais invitée » à dépouiller vos habits d'homme de guerre, et à » reprendre les habillements de femme? » « — Oui » vraiment, et j'ai toujours répondu que je ne chan-» gerais mes habits que par l'ordre de Dieu. La » fille du sire de Luxembourg, qui conjurait son » père de ne pas me livrer aux Anglais, m'en pria, » ainsi que la dame de Beauvoir, quand j'étais pri-» sonnière dans leur château. Elles m'offrirent habits » de femme ou drap pour les faire. Je répondis que » je n'en avais pas encore congé de Dieu et que le » temps n'en était pas venu. Si j'eusse cru pouvoir le » faire innocemment, je l'aurais plutôt fait pour ces » deux bonnes dames que pour complaire à aucunes » dames qui soient en France, excepté la reine. » On sentait que les égards et les compassions des femmes de la maison de Luxembourg l'avaient touchée d'nne reconnaissance qu'elle se plaisait à leur témoigner jusque devant la mort. « N'avez-vous » point fait faire d'image de vous à votre ressem-» blance? Ne disait-on pas prière et oraison dans » les camps et dans les villes en votre nom? » « — Si » ceux de notre cause ont prié en mon nom, je

» l'ignore, et ils ne l'ont point fait de mon consen-
» tement. S'ils ont prié pour moi, il me semble qu'à
» cela il n'y avait point de mal. Beaucoup de gens
» me voyaient, il est vrai, avec joie, et, se pressant
» autour de moi, baisaient mes habits, mes armes,
» mon étendard, et ce qu'ils pouvaient atteindre de
» moi; c'était parce que les pauvres m'approchaient
» avec confiance, que je ne leur faisais ni déplaisir
» ni affront, mais que je les soulageais et les pré-
» servais autant que je pouvais des maux de la
» guerre. Les femmes et les filles faisaient toucher
» leurs anneaux à l'anneau de mon doigt, mais je
» ne connaissais point en elles de mauvaise inten-
» tion à ceci. Pendant que j'étais à Reims, à Châ-
» teau-Thierry, à Lagny, il est vrai que plusieurs
» me requéraient d'être marraine de leurs enfants
» et que j'y consentais. Mais je ne fis jamais de
» miracles. L'enfant que l'on me pria de tenir à
» Lagny avait trois jours; les jeunes filles l'appor-
» tèrent à Notre-Dame, pour la prier de lui donner
» la vie. J'allai avec elles prier à son autel. Fina-
» lement, l'enfant donna signe de vie, remua les
» lèvres, fut baptisé, puis mourut aussitôt. » — « Le
» roi ne vous donna-t-il pas écu, armes et trésors,
» pour son service? » — « Je n'eus ni écu, ni armes;
» mais le roi en donna à mes frères. Quant à moi,
» je n'eus de lui que mes chevaux, cinq de bataille
» et sept de route, et l'argent pour payer mes
» hôtes. »

On revint sur le signe qu'elle avait donné au Dauphin, et on lui demanda de le décrire. Mais elle, parlant en double sens et faisant allusion à ce signe qui n'était autre que le royaume de France : « Aucun, » dit-elle, « ne pourrait en décrire la richesse. » Quant à vous, » ajouta-t-elle avec un dédaigneux enjouement qui attestait la liberté de son esprit, « le signe qu'il vous faut, c'est que Dieu me délivre de vos mains, et c'est le plus éclatant qu'il vous » puisse envoyer ! »

Elle avoua, dans les séances suivantes, que son père avait eu un songe pendant qu'elle était enfant, dans lequel songe il avait vu avec terreur sa fille Jeanne guerroyant avec les gens d'armes. Requise de parler de ses révélations, elle trancha d'un mot les piéges et répondit que tout ce qu'elle avait fait de bien, elle l'avait fait par ses propres inspirations. On lui demanda s'il n'y avait aucun signe magique sur un anneau qu'elle portait au doigt, et pourquoi elle regardait cet anneau avec piété au moment des batailles. C'est, dit-elle, qu'il y avait gravé sur le laiton le nom de Jésus, et parce qu'aussi cet anneau lui rappelant avec *plaisance* son père et sa mère, elle aimait à le sentir en sa main et à son doigt. « Pourquoi, » lui dit-on, « fîtes-vous porter votre » étendard en la cathédrale de Reims, au sacre du » roi? — Il avait été à la peine, » répondit Jeanne en animant à son cœur le signe inanimé; « c'était » bien juste qu'il fût au triomphe ! »

Tentée d'abord dans sa simplicité, puis dans son patriotisme, il restait à la tenter dans sa conscience. La tentation, sur ce point, était sûre de vaincre. L'Université, l'inquisition, le pouvoir épiscopal représenté par l'évêque de Noyon, étaient du parti de la royauté anglaise, des Bourguignons et des Parisiens. Contester l'obéissance à ce parti leur semblait être la refuser à l'Église. On lui demande de reconnaître en tout l'autorité de cette Église. Elle ne peut ni consentir à renier sa cause politique, ni refuser son consentement sans se déclarer rebelle à la foi. « Je m'en remets à mon juge, » répond-elle avec une sublime inspiration d'habileté qui transporte plus haut le jugement pour confondre les juges humains ; et elle ne sort plus de cette réponse, qu'elle oppose sept fois, dans les mêmes termes, à toutes les ruses de l'accusation. « Enfin, » lui dit-on avec impatience, « voulez-vous ou non » vous soumettre au pape? — Conduisez-moi à » lui, » répondit-elle, « et je lui répondrai à lui- » même. »

Tout le reste de ce jour elle se tait. Torturée dans sa conscience, elle s'avoue à elle-même son angoisse dans cette prière qu'elle adresse au ciel pour qu'il la délivre de la tentation : « Très-doux » Dieu, » dit-elle à son Seigneur, « je vous requiers » par votre Passion, si vous m'aimez, de me révéler » ce que je dois répondre à ces gens d'Église. Je » sais bien, quant à la vie, ce que je dois faire ;

» mais quant au reste, je n'entends pas le comman-
» dement de mes guides. » Ses angoisses, plus terribles que les fers de son cachot et que la présence de la mort, la jetèrent dans une maladie qui interrompit les interrogatoires publics. Mais l'évêque et ses assesseurs allèrent l'obséder jusqu'au pied du pilier où elle languissait enchaînée de corps, malade de fièvre, troublée d'esprit. On lui demanda si elle se soumettait de cœur à un concile. Elle ignorait ce qu'était un concile. On lui expliqua que c'était une assemblée générale de l'Église. Elle dit alors qu'elle s'y soumettait. Cette profession d'obéissance la sauvait. Le tabellion, présent, l'écrivit. L'évêque s'en aperçut, et, voulant à tout prix livrer sa proie aux partis dont il était l'organe : « Taisez-vous donc, de par Dieu ! » cria-t-il au docteur qui avait adressé la question et obtenu la réponse. Puis, se tournant vers le tabellion, il lui défendit d'écrire ce qui absolvait l'accusée. « Hélas ! » dit Jeanne en regardant pitoyablement l'évêque, « vous
» écrivez ce qui est contre moi, et vous ne voulez
» pas écrire ce qui est pour ! »

Warwick, informé par l'évêque, rencontra le soir le docteur inhabile ou miséricordieux, l'apostropha avec colère, l'accusa de souffler cette scélérate et le menaça de le faire jeter à la Seine. Les docteurs, tremblants, se sauvèrent de Rouen, et la prison de Jeanne se referma pour tous, même pour Cauchon. La soif de son supplice était si ardente, que

le parti anglais tremblait que la maladie ne l'enlevât aux bourreaux. « Pour rien au monde, disait le » gardien de la tour, le roi ne voudrait qu'elle » mourût de mort naturelle. Il l'a achetée assez cher » pour vouloir qu'elle soit brûlée. Qu'on la guérisse » au plus vite ! » L'évêque cependant s'introduisit de nouveau dans sa prison et lui exposa le danger de son âme, si elle mourait sans adopter le sentiment de l'Église. « Il me semble, répondit-elle, » que, vu la maladie que j'ai, je suis en grand péril » de mort ; s'il en doit être ainsi, que Dieu fasse à » son plaisir de moi ! Je voudrais seulement avoir » confession de mes péchés, et terre sainte après » ma mort. » On lui demanda s'il fallait faire prières et processions pour obtenir sa guérison. « Oui, dit- » elle ; j'aimerais bien que les bonnes âmes prias- » sent pour moi. » On revint sur l'accusation de suicide qu'on lui avait imputée au sujet d'une tentative désespérée d'évasion qu'elle avait faite pendant sa première captivité au château de Beaurevoir. Elle avoua que l'horreur de se sentir captive et désarmée pendant que son roi et les Français combattaient et versaient leur sang, avait égaré son âme ; qu'elle s'était précipitée du haut des créneaux dans le fossé, au risque d'y perdre la vie ; que, tombée de si haut et évanouie de sa chute, elle avait été reprise, et qu'en recouvrant ses sens elle avait senti sa faute et demandé pardon à Dieu. Sa jeunesse la sauva d'une mort pour une autre mort.

Les forces lui revinrent. Les injures, les outrages, la joie et les chants de ses geôliers lui annonçaient le jugement prochain et la condamnation certaine. Trois soldats couchaient dans sa chambre. On parlait tout haut d'exercer sur elle les derniers outrages avant le supplice du feu. Jeanne tremblait en secret de ces outrages prémédités dans son cachot. Elle gardait avec vigilance ses vêtements d'homme de guerre, pour défendre jusqu'à la mort sa chasteté contre les complots nocturnes de ses gardiens. L'évêque lui faisait un crime de ce costume qui rappelait ses exploits. Il mettait au prix de ce changement d'habits la permission qu'elle sollicitait de prier du moins avec les fidèles et d'assister au sacrifice du dimanche. Elle y consentit, à condition que les vêtements de femme qu'elle revêtirait seraient semblables à ceux des filles pudiques des bourgeoises de Rouen : une robe longue et serrée à la taille, dont les plis l'envelopperaient avec décence contre les outrages de ses profanateurs.

Pendant la semaine sainte et le jour de la résurrection du Christ, où toute la chrétienté s'associait à l'agonie de l'homme-Dieu et à la joie de sa résurrection, Jeanne sentit plus douloureusement sa solitude et sa séparation du troupeau des âmes. Le son des cloches joyeuses de Pâques résonna dans son cœur, comme une ironie qui contrastait avec son isolement et sa tristesse.

Cependant l'Université de Paris, consultée sur

les procès-verbaux de ses interrogatoires, l'avait déclarée possédée de Satan, impie envers sa famille, altérée du sang des fidèles. Les légistes, consultés de même, avaient restreint sa culpabilité au cas où elle s'obstinerait dans ses erreurs. L'inquisiteur et l'évêque de Beauvais lui-même, intimidés au dernier moment par la clameur populaire qui commençait à s'apitoyer sur cette innocente, semblaient s'adoucir et se contenter de la condamnation, du repentir et de la captivité, au lieu de la mort. Ils firent une suprême tentative pour arracher une apparence de désaveu de son obstination à la victime, pensant ainsi satisfaire à la fois le peuple par l'indulgence, les Anglais par la punition. On arracha Jeanne, toute malade et affaiblie de corps, aux ténèbres de son pilier où elle languissait depuis quatre mois, pour la torturer en public dans son âme. On avait dressé deux échafauds dans le cimetière de Saint-Ouen, derrière la basilique de ce nom. Le cardinal de Winchester, représentant le pouvoir royal des Anglais en France; Cauchon, représentant la servilité ambitieuse vendant son pays pour des honneurs; les juges, le clergé, les docteurs, les assesseurs, les prédicateurs de l'Université, représentant la légalité au service de la force, étaient assis sur un de ces échafauds. Jeanne, les chaînes aux pieds et aux mains, attachée à un poteau par une ceinture de fer, entourée de tabellions prêts à enregistrer ses paroles et de ministres de la torture,

armés de leurs instruments de douleurs, prêts à lui arracher les faiblesses ou les cris de la nature, le bourreau avec sa charrette sous ses yeux, prêt à emporter son cadavre mutilé, étaient en face sur l'autre échafaud. Un peuple immense, superstitieux, frappé de cet appareil, partagé entre le respect pour les autorités civiles et religieuses, la crainte de l'étranger, l'horreur de cette prétendue magicienne et la pitié pour cette jeune fille dont la beauté éclatait plus touchante sous l'ombre de la mort, frémissait sur la place et sur les toits. Un prédicateur célèbre du temps, Guillaume Erard, apostrophait Jeanne et s'efforçait de la ramener à un désaveu de ses erreurs et à la soumission complète à ce que l'Église déciderait des droits des deux compétiteurs. « O noble maison de France, » s'écriait-il, croyant renforcer ainsi ses arguments par une invocation pathétique à la race des Valois, « ô noble maison de France, qui fus toujours pro- » tectrice de la foi, comment as-tu été si pervertie » que de t'attacher à une hérétique schismatique? » Oui, c'est de toi, Jeanne, que je parle, » ajouta-t-il en la foudroyant du geste ; « c'est à toi que je » dis que ton roi est schismatique et hérétique! »

Jeanne, qui jusque-là avait écouté en silence et en humilité les injures qui ne tombaient que sur sa tête, ne put contenir son cœur en entendant outrager son Dauphin : « Par ma foi! sire, » s'écria-t-elle en interrompant le prédicateur, « je jure qu'il est

» le plus noble chrétien de tous les chrétiens, celui » qui aime le mieux la foi et l'Église, et qu'il n'est » rien de ce que vous dites ! — Faites-la taire, » cria l'évêque de Beauvais. Les huissiers lui imposèrent silence. Alors l'évêque lui lut un modèle de rétractation à laquelle on la conjurait de se conformer. « Je veux bien me soumettre au pape, » dit Jeanne. « — Le pape est trop loin, » dit l'évêque. « — Eh bien ! qu'elle soit brûlée ! » cria le prédicateur. Les huissiers, les bourreaux, le peuple, qui l'entouraient, la conjuraient de signer un acte dressé de soumission à l'Église, qui n'était qu'une rétractation de ses ignorances devant Dieu, sans rien désavouer de sa cause et de ses sentiments devant les hommes. « Eh bien ! je signerai, » dit-elle.

A ces mots, une grande clameur de soulagement s'éleva de la foule. L'évêque de Beauvais demanda à Winchester ce qu'il devait faire : « Il faut, » dit l'Anglais, « l'admettre à la pénitence. » C'était lui octroyer la vie. Pendant que les courtisans de Winchester se querellaient avec l'évêque de Beauvais sur l'échafaud, prétendant qu'il avait favorisé l'accusée, et pendant que l'évêque les démentait avec colère, un secrétaire s'approcha de Jeanne et lui présenta la plume pour signer la rétractation qu'elle ne pouvait lire. La pauvre fille rougit et sourit à sa propre ignorance, en roulant gauchement la plume dans ses doigts qui maniaient si bien l'épée. Elle traça, sous la direction de l'huissier, un rond et au

milieu une croix, signature symbolique de son martyre. Puis on lui lut la sentence de grâce, qui la condamnait à passer le reste de sa vie en prison, pour y déplorer ses péchés, au *pain de douleur* et à l'*eau d'angoisse*. A ces mots, les partisans du règne anglais et les soldats de cette cause, trompés dans leur espoir de vengeance par une sentence qui leur paraissait une lâcheté, du moment qu'elle n'était pas la mort, murmurèrent, s'agitèrent, s'ameutèrent tumultueusement autour du tribunal; et, ramassant les pierres et les ossements du cimetière, les lancèrent sur l'échafaud contre le cardinal, l'évêque, les juges et les docteurs : « Misérables prêtres fai» néants, vous trahissez le roi! » Mais les juges, pour échapper à cette grêle de pierres et pour traverser en sûreté la foule, disaient aux plus furieux : « Soyez tranquilles, nous la retrouverons bien d'une » autre façon. »

La haine de ce peuple qu'elle aimait tant étonnait Jeanne plus que la mort.

Elle rentra au château, poursuivie par les vociférations de la multitude. Elle y retrouva les fers, les piéges et les outrages de ses ennemis. « Les » affaires de notre roi tournent mal, » dit le commandant du château, Warwick; « la fille ne sera » pas brûlée ! » On lui enleva pendant son sommeil ses habits de femme, qu'elle avait revêtus en signe d'obéissance sur l'échafaud, et on la contraignit ainsi à reprendre ses habits d'homme, qui étaient

à côté de son lit. A peine eut-elle revêtu par nécessité ce costume dont on faisait le signe de son crime et de son obstination, qu'on appela l'évêque pour la surprendre en récidive. L'évêque la gourmanda rudement sur sa rechute après son abjuration. Elle protesta qu'elle n'avait rien abjuré que ses péchés, et qu'elle aimait mieux mourir que de vivre ainsi rivée aux piliers de son cachot. L'évêque de Beauvais, convaincu de la passion de son parti pour le supplice de cette fille dont l'existence rappelait des défaites aux Anglais et des crimes aux Bourguignons, renonça à la disputer à Warwick. Il convainquit les sages et les docteurs de la nécessité de punir cette impénitente par la mort. Les ecclésiastiques la livrèrent à la justice civile, chargée de l'application et de l'exécution de leur sentence, dont, comme Pilate, ils se lavaient les mains. Cette sentence la conduisait au bûcher.

Un confesseur envoyé par l'évêque pénétra dans sa prison et lui annonça le prochain supplice. « Hé» las! hélas! » s'écria-t-elle en étendant ses bras autant que les chaînes lui permettaient de les ouvrir et en renversant sa tête échevelée, « faut-il me » traiter si horriblement et si cruellement, que mon » corps net et pur, qui ne fut jamais souillé d'au» cune tache ni corruption, soit tout à l'heure con» sumé et réduit en cendres! Ah! j'aimerais mieux » être décapitée sept fois que d'être brûlée! Ah! » j'en appelle à Dieu, le grand juge des injustices

» et des tortures qu'on me fait endurer ! » L'âme se rattachait au corps au moment de le perdre dans le feu, la vie luttait avec la foi, la femme reparaissait dans le soldat. On lui accorda comme dernière faveur la communion des mourants dans son cachot. L'évêque assistait parmi les gens du château à ce secours des bourreaux de son âme. Elle l'aperçut et lui dit avec un doux reproche : « Évêque, je meurs par vous ! » Elle reconnut aussi parmi les assistants un prédicateur qui lui avait fait les admonitions avant le procès, et avec lequel elle avait contracté cette familiarité du prisonnier envers ceux qui les visitent : « Ah ! maître Pierre, » lui dit-elle toute en larmes, « où serai-je ce soir ? » On lui rendit les habillements de femme pour le supplice. On l'y conduisit sur une charrette, entre son confesseur et un huissier. Un moine charitable la suivit à pied, priant pour son âme et représentant la dernière pitié au pied de l'échafaud. Il se nommait Isambart : l'histoire doit son nom à ceux qui savent aimer jusqu'à la mort. Le fourbe Loiseleur, employé par l'évêque pour arracher à Jeanne ses secrets sous le semblant de la confession, monta avant le départ sur la charrette pour obtenir de sa victime le pardon de sa trahison. Les Anglais eux-mêmes s'ameutèrent à la vue de ce traître et le couvrirent de huées et de menaces : versatilité naturelle aux foules, qui veulent bien frapper, mais non trahir ! « O Rouen, Rouen ! » disait-elle en se

lamentant, « est-ce donc ici que je dois mourir ? » Elle s'étonnait que le ciel la laissât mourir si jeune, avant qu'elle eût fini son œuvre et que la France tout entière fût purgée par elle de ses oppresseurs; elle attendait incertaine un miracle ou la mort jusqu'au pied du bûcher.

XXXIX

L'évêque, l'inquisiteur, l'Université, les docteurs, l'attendaient sur une estrade en face d'un monticule de plâtre, recouvert de bois sec préparé pour le sacrifice humain. Quand le char se fut arrêté au pied de l'estrade : « Va en paix, Jeanne, » lui dit, au nom des juges, le prédicateur; « l'Église ne peut » plus te défendre, elle t'abandonne au bras sécu- » lier ! » Excuse cruelle de ceux qui avaient prononcé le crime et qui ne laissaient à d'autres que l'œuvre matérielle de la mort !

Jeanne alors s'agenouilla sur le char, non pour demander grâce de la vie aux juges qui la condamnaient, mais pour demander la grâce du paradis à l'évêque et aux prêtres qui la jetaient au feu. Elle joignit les mains, inclina la tête, et, s'adressant avec une naïve et pathétique ardeur tantôt à ses divins protecteurs dans le ciel, tantôt à ses bourreaux assis au-dessous d'elle sur l'échafaud, elle invoqua leur assistance, leur compassion et leurs prières avec un accent si tendre et avec des sanglots de

femme si entremêlés de déchirantes exclamations, qu'à la vue de cette jeunesse, de cette innocence, de cette beauté près de tomber en cendre, et à l'accent de cette plainte qui semblait sortir déjà de la flamme, les docteurs, les inquisiteurs, les huissiers, Winchester, l'évêque de Beauvais lui-même, fondirent en larmes, et qu'un certain nombre d'entre eux, ne pouvant soutenir cette figure et cette voix, et se sentant évanouir de compassion, descendirent de l'échafaud et se perdirent dans la foule.

La mourante se confessa alors à haute voix des erreurs d'esprit ou des présomptions de cœur qu'elle avait pu avoir de bonne foi pendant sa mission sur la terre. Elle regretta peut-être d'avoir trop obéi à la voix intérieure en forçant son oncle à la conduire à Vaucouleurs, au lieu d'obéir à la voix de sa mère et au génie obscur et tutélaire du foyer. Elle vit de quel prix étaient l'héroïsme et la gloire, et la maison et le verger de son père lui apparurent en contraste avec le bûcher de Rouen. Se repentit-elle de son dévouement à une inspiration glorieuse et à une patrie ingrate ? Les chroniques ne le disent pas; mais ses pleurs, ses lamentations, son acceptation de cœur et sa révolte des sens contre le supplice le laissent conclure. Elle fut plus touchante que si elle était restée impassible; elle fut mortelle, elle fut femme, elle fut enfant devant le feu. La nature, la volonté et la mort, qui avaient lutté dans son Seigneur lui-même au jardin des Olives, lut-

tèrent dans la jeune fille au pied du bûcher. La multitude assista au déchirement d'un corps et d'une âme. Ce cirque stupide et féroce eut le spectacle complet d'une agonie.

A la fin, Jeanne sentit le besoin de se raffermir par la vue du symbole du suprême sacrifice accepté par le Fils de l'homme pour l'homme. Elle implora la grâce de mourir du moins en embrassant une croix, signe de dernière communion avec l'Église qui la répudiait. On fut longtemps sourd à cette prière. Un Anglais cependant lui tendit deux branches de bois avec leur écorce, liées transversalement par un nœud de corde et formant l'image grossière de la croix. Elle la prit, la baisa, et, ouvrant sa chemise, elle la serra contre sa poitrine, comme pour faire pénétrer de plus près dans son cœur la vertu de ce symbole. Le moine Isambart, attentif à ses moindres gestes, et qui vit son désir si mal satisfait, osa prendre sur lui un acte de généreuse audace, au risque de paraître impie dans sa compassion. Il courut avec l'huissier-massier à une église voisine de la place du Marché, et, prenant la croix de la paroisse à côté de l'autel, il la remit aux mains de Jeanne : véritable Simon de ce supplice!

Les bourreaux firent marcher la jeune fille vers le bûcher. Son confesseur y monta avec elle, en murmurant à son oreille de pieux encouragements. Son sang-froid ne l'avait pas abandonnée dans son désespoir. Le bourreau ayant mis le feu aux bran-

ches inférieures du bûcher, où elle était liée à un poteau : « Jésus ! » s'écria-t-elle, « retirez-vous, mon » père ! Et quand la flamme m'enveloppera, élevez » la croix pour que je la voie en mourant, et dites-» moi de saintes paroles jusqu'à la fin. » L'évêque de Beauvais, comme pour obtenir une suprême justification de son jugement par quelque accusation de la mourante contre elle-même, à l'approche des flammes, s'approcha encore du bûcher. « Évêque, » évêque, » lui répéta seulement la pauvre fille, comme si cette voix fût déjà venue d'un autre monde, « je meurs par vous ! » Puis, regardant à travers ses larmes cette multitude avide du supplice de sa libératrice : « O Rouen ! » dit-elle, « j'ai peur » que tu n'expies un jour ma mort ! » Ensuite elle pria à voix basse.

Un grand silence avait succédé au tumulte d'une foule agitée. On eût dit que cette mer d'hommes se taisait pour entendre le dernier soupir d'une vie qui allait s'exhaler. Un cri d'horreur et de douleur sortit du bûcher. C'était la flamme qui montait au vent et qui s'attachait aux vêtements et aux cheveux de la victime. « De l'eau ! de l'eau ! » cria-t-elle, par un dernier instinct de la nature. Puis, entourée comme d'un vêtement par les flammes qui tourbillonnaient autour d'elle, elle ne proféra plus que quelques balbutiements confus et entrecoupés, entendus d'en bas par le confesseur et par Isambart à travers le pétillement du bûcher. Elle laissa tomber

enfin sa tête entourée de flammes sur sa poitrine, et dit d'une voix expirante : *Jésus!* On n'entendit plus sa voix et on ne retrouva qu'un peu de cendre. Winchester fit balayer cette cendre du bûcher à la Seine, pour qu'il ne restât rien sur la terre de France de l'esprit et du bras de cette fille des champs, qui la disputaient à la servitude.

Il se trompa : Jeanne d'Arc était morte, mais la France était sauvée!

XL

Telle fut la vie de Jeanne d'Arc, l'inspirée, l'héroïne et la sainte du patriotisme français : gloire, salut et honte de la nation tout à la fois. Le peuple, pour l'encadrer parmi les plus sublimes et les plus touchantes figures de l'histoire, n'a pas besoin d'accepter les imaginations enthousiastes de la multitude ni les explications d'un autre temps. La patrie opprimée souffle son âme sur une jeune fille ; sa passion pour la liberté de son pays lui fait le don des miracles, don que la nature fait à toutes les grandes passions désintéressées. S'élançant des rangs du peuple, retenue par ses proches, entraînée par le dévouement, accueillie par la politique, déployée comme un drapeau par les chefs et par les combattants d'une cause perdue, déifiée par le vulgaire, victorieuse des ennemis, abandonnée du roi, des hommes et de son génie après son œuvre

achevée, odieuse aux usurpateurs, vendue par l'ambition, jugée par des lâches, condamnée par ses frères, sacrifiée en holocauste aux étrangers, elle s'évanouit, comme un météore, dans un sacrifice qui paraît aux uns une expiation, aux autres une assomption dans la mort. Tout semble miracle dans cette vie, et cependant le miracle, ce n'est ni sa voix, ni sa vision, ni son signe, ni son étendard, ni son épée, c'est elle-même. La force de son sentiment national est sa plus sûre révélation. Son triomphe atteste l'énergie de cette vertu en elle. Sa mission n'est que l'explosion de cette foi patriotique dans sa vie ; elle en vit et elle en meurt, et elle s'élève à la victoire et au ciel sur la double flamme de son enthousiasme et de son bûcher. Ange, femme, peuple, vierge, soldat, martyre, elle est l'armoirie du drapeau des camps, l'image de la France popularisée par la beauté, sauvée par l'épée, survivant au martyre, et divinisée par la sainte superstition de la patrie.

CHRISTOPHE COLOMB

(1435-1506 DE JÉSUS-CHRIST)

I

Dieu se cache dans le détail des choses humaines, et il se dévoile dans l'ensemble. Aucun homme sensé n'a jamais nié que les grands événements qui composent la vie historique de l'humanité ne fussent reliés et coordonnés secrètement par un fil invisible, suspendu à la main toute-puissante du souverain ordonnateur des mondes pour concourir à un dessein et à un plan. Comment celui qui a donné la lumière à l'œil serait-il aveugle? Comment celui qui a donné la pensée à sa créature serait-il lui-même sans pensée? Les anciens appelaient ce plan occulte, absolu et irrésistible de Dieu dans les choses humaines, le Destin, la Fatalité; les modernes l'appellent la Providence, nom plus intelligent, plus religieux et plus paternel.

En étudiant l'histoire de l'humanité, il est impossible de ne pas reconnaître, par-dessus et par-dessous l'action libre de l'homme, l'action souveraine et transparente de la Providence. Cette action d'ensemble et de masses n'exclut en rien la liberté de nos actes, qui fait seule la moralité des individus et des peuples ; elle semble les laisser se mouvoir, agir, s'égarer avec une latitude complète d'intention, de choix du bien et du mal, dans une certaine sphère d'action et avec une certaine conséquence logique de peines encourues ou de rémunérations méritées, selon que leur intention a été plus droite ou plus viciée ; mais les grands résultats généraux de ces actes des individus ou des peuples lui appartiennent, et à elle seule. Elle semble se les réserver, indépendamment de nous, pour des fins divines que nous ne connaissons pas et qu'elle nous laisse seulement entrevoir quand elles sont presque atteintes. Le bien et le mal sont de nous et sont à nous; mais la Providence se joue de nos perversités comme de nos vertus, et de ce bien et de ce mal elle tire avec une égale infaillibilité de sagesse l'accomplissement de son dessein sur l'humanité. L'instrument caché, mais divin, de cette Providence, quand elle daigne se servir des hommes pour se préparer ou pour accomplir une partie de ses plans, c'est l'inspiration. L'inspiration est véritablement un mystère humain dont il est difficile de trouver la source dans l'homme même. Elle semble venir de

plus haut et de plus loin. Voilà pourquoi on lui a donné un nom mystérieux aussi, et qui ne se définit bien dans aucune langue : génie. La Providence fait naître un homme de génie. Le génie est un don : il ne s'acquiert pas par le travail, il ne s'obtient pas même par la vertu, il est ou il n'est pas, sans que celui-là même qui le possède puisse rendre compte de sa nature et de sa possession. A ce génie la Providence envoie une inspiration. L'inspiration est au génie ce que l'aimant est au métal. Elle l'attire, indépendamment de toute conscience et de toute volonté, vers quelque chose de fatal et d'inconnu, comme le pôle. Le génie suit cette inspiration qui l'entraîne, et un monde moral ou un monde physique est trouvé.

Voilà Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique!

II

Colomb, dans sa pensée, aspirait à compléter le globe, qui lui paraissait manquer d'une de ses moitiés. C'était le besoin de l'unité géographique terrestre dont il était travaillé. Ce besoin était également une inspiration de son époque. Il y a des idées qui flottent dans l'air comme des miasmes intellectuels et que des milliers d'hommes semblent respirer en même temps. Chaque fois que la Providence prépare le monde, à son insu, à quelque

transformation religieuse, morale ou politique, on peut observer presque régulièrement ce même phénomène : une aspiration et une tendance plus ou moins complète à l'unité du globe par la conquête, par la langue, par le prosélytisme religieux, par la navigation, par les découvertes géographiques ou par la multiplication des relations des peuples entre eux, au moyen du rapprochement et du contact de ces peuples que des voies de communication, des besoins et des échanges resserrent en un seul peuple. Cette tendance à l'unité du globe, à certaines époques, est un des faits providentiels les plus visibles dans les résultats de l'histoire.

Ainsi, lorsque la grande civilisation orientale des Indes et de l'Égypte semble épuisée de vieillesse et que Dieu veut appeler l'Asie et l'Occident à une civilisation plus jeune, plus mouvante et plus active, Alexandre part, sans savoir pourquoi, des vallées de la Macédoine, entraînant les regards et les auxiliaires de la Grèce, et le monde connu devient un sous la terreur et sous la gloire de son nom, depuis l'Indus jusqu'à l'extrémité de l'Europe.

Quand il veut préparer un auditoire immense au Verbe transformateur du christianisme en Orient et en Occident, il répand la langue, la domination, les armes de Rome et de César des bords du golfe Persique aux montagnes de l'Écosse, unissant sous un seul esprit et sous une seule servitude l'Italie,

les Gaules, la Grande-Bretagne, la Sicile, la Grèce, l'Afrique et l'Asie.

Quand il veut, quelques siècles après, arracher l'Arabie, la Perse et leurs dépendances à la barbarie, et faire prévaloir le dogme irrésistible de l'unité de Dieu sur les idolâtries et sur les indifférences de ces parties reculées ou corrompues du monde, il arme Mahomet du Coran et du glaive; il permet à l'islamisme de conquérir en deux siècles tout l'espace compris entre l'Oxus et le Tage, entre le Thibet et le Liban, entre l'Atlas et le Taurus. Une immense unité d'empire répond d'avance à une immense unité d'idée.

Ainsi de Charlemagne en Occident, quand sa monarchie universelle, des deux côtés des Alpes, prépare, depuis la Scythie et la Germanie, le vaste lit où la civilisation chrétienne va recevoir et baptiser les barbares.

Ainsi de la révolution française, cette réforme du monde occidental par le raisonnement, quand Napoléon, aussi entreprenant qu'Alexandre, promène ses armées victorieuses sur le continent asservi, constitue un moment la grande unité de la France, et, croyant y fonder son empire, n'y jette en effet que les semences de la langue, des idées et des institutions de la révolution.

Ainsi de nos jours, non plus sous la forme de conquêtes, mais sous la forme de communications intellectuelles, commerciales, pacifiques, entre tous

les continents et tous les peuples du globe, c'est la science qui devient le conquérant universel au profit et à la gloire de tous. La Providence semble avoir chargé cette fois le génie de l'industrie et des découvertes de lui préparer la plus complète unité du globe terrestre qui ait jamais resserré le temps, l'espace et les hommes en une masse plus rapprochée, plus compacte et plus assimilée. La navigation, l'imprimerie, la découverte de la vapeur, cette force économique et irrésistible d'impulsion, qui lance l'homme et ses armées, et ses marchandises, aussi loin et aussi vite que sa pensée ; la construction des chemins de fer qui aplanissent les montagnes en les perçant, et qui nivellent toute la terre ; la découverte des télégraphes électriques, qui donnent aux communications entre les deux hémisphères l'instantanéité de la foudre ; la découverte des aérostats, qui cherchent encore leur gouvernail, mais qui rendront bientôt navigable un élément plus universel et plus simple que l'Océan ; toutes ces révélations presque contemporaines de la Providence par l'inspiration du génie industriel, sont des moyens de resserrement, de concentration, de contraction du globe sur lui-même ; des instruments de rapprochement, d'homogénéité des hommes entre eux. Ces moyens sont si actifs et si évidents, qu'il est impossible de ne pas y voir un dernier plan de la Providence, un dernier effort vers l'inconnu, et de ne pas en conclure que Dieu prémédite pour nous et pour nos descendants quel-

que dessein caché encore à notre courte vue, dessein pour lequel il prend ses mesures en faisant avancer le monde vers la plus puissante des unités, l'unité de pensée, qui annonce quelque grande unité d'action dans l'avenir.

Ainsi était préparé l'esprit du quinzième siècle à quelque étrange manifestation humaine ou divine, quand naquit le grand homme dont nous allons raconter l'histoire. On attendait quelque chose : l'esprit humain a ses pressentiments. Ce sont les vagues prophéties des réalités qui s'approchent.

III

Au printemps de l'année 1471, au milieu du jour, par un soleil brûlant qui calcinait les chemins de l'Andalousie, sur une colline, à environ une demilieue du petit port de mer de Palos, deux étrangers voyageant à pied, leurs chaussures usées par la marche, leurs habits, où l'on voyait les vestiges d'une certaine aisance, souillés de poussière, le front baigné de sueur, s'arrêtèrent et s'assirent à l'ombre du portique extérieur d'un petit monastère appelé Sainte-Marie de Rabida. Leur aspect et leur lassitude imploraient d'eux-mêmes l'hospitalité. Les couvents de franciscains étaient, à cette époque, les hôtelleries des voyageurs pédestres à qui la misère interdisait d'aborder d'autres asiles. Ce groupe des deux étrangers attira l'attention des moines.

L'un était un homme à peine parvenu au milieu de la vie, grand de taille, robuste de formes, majestueux de pose, noble de front, ouvert de physionomie, pensif de regard, gracieux et doux de lèvres. Ses cheveux, d'un blond légèrement brun dans sa première jeunesse, se teignaient prématurément sur les tempes de ces mèches blanches que hâtent le malheur et le travail d'esprit. Son front était élevé; son teint, primitivement coloré, était pâli par l'étude et bronzé par le soleil et la mer. Le son de sa voix était mâle, sonore et pénétrant comme l'accent d'un homme habitué à proférer des pensées profondes. Rien de léger ou d'irréfléchi ne se révélait dans ses gestes; tout était grave et symétrique dans ses moindres mouvements; il semblait se respecter modestement lui-même ou n'agir qu'avec la réserve d'un homme pieux dans un temple, comme s'il eût été en présence de Dieu.

L'autre était un enfant de huit à dix ans. Ses traits, plus féminins, mais déjà mûris par les fatigues de la vie, avaient une telle ressemblance avec ceux du premier étranger, qu'il était impossible de ne pas reconnaître en lui ou un fils ou un frère de l'homme mûr.

IV

Ces deux étrangers étaient Christophe Colomb et Diego son fils. Les moines, curieux et attendris à

l'aspect de cette noblesse de visage du père et de cette grâce de l'enfant, qui contrastaient avec l'indigence de leur équipage, les firent entrer dans l'intérieur du monastère pour leur offrir l'ombre, le pain et le repos dus aux pèlerins. Pendant que Colomb et son enfant se rafraîchissaient et se fortifiaient de l'eau, du pain et des olives de la table des hôtes, les moines allèrent informer le prieur de l'arrivée des deux voyageurs, et de l'intérêt étrange qui s'attachait à leur noble apparence en contraste avec leur misère. Le prieur descendit pour converser avec eux.

Ce supérieur du couvent de la Rabida était Juan Pérès de Marchenna, ancien confesseur de la reine Isabelle, qui régnait alors avec Ferdinand sur l'Espagne. Homme de sainteté, de science et de recueillement, il avait préféré l'abri de son cloître aux honneurs et aux intrigues de la cour; mais il avait conservé, par cette retraite même, un grand respect dans le palais et un grand crédit sur l'esprit de la reine. La Providence n'avait pas moins dirigé les pas de Colomb que le hasard, si elle avait eu pour intention de lui ouvrir par une main affidée, quoique invisible, les portes du conseil, l'oreille et le cœur des souverains.

V

Le prieur salua l'étranger, caressa l'enfant, et s'informa avec bienveillance des circonstances qui les forçaient à voyager à pied à travers les routes détournées de l'Espagne et à emprunter l'humble toit d'un monastère pauvre et isolé. Colomb raconta sa vie obscure et déroula ses pensées immenses au moine attentif. Cette vie et ces pensées n'étaient qu'une attente et un pressentiment. Voici ce qu'on en a su depuis.

VI

Christophe Colomb était le fils premier né d'un cardeur de laines de Gênes, métier aujourd'hui infime, profession alors libérale et presque noble. Dans ces républiques industrielles et commerciales de l'Italie, les artisans, fiers de retrouver ou d'inventer des industries, formaient des corporations ennoblies par leur art et importantes dans l'État. Il était né en 1436. Il avait deux frères, Barthélemy et Diego, qu'il appela plus tard à partager ses travaux, sa gloire et ses malheurs; il avait aussi une sœur plus jeune que ses frères. Elle se maria à un ouvrier de Gênes. Son obscurité la préserva longtemps de l'éclat et des infortunes de ses frères.

Nos instincts naissent des premiers spectacles

que la nature offre à nos sens dans les lieux où nous voyons le jour, surtout quand ces spectacles sont majestueux et infinis, comme les montagnes, le ciel et la mer. Notre imagination est la contre-épreuve et le miroir des premières scènes dont nous sommes frappés. Les premiers regards de Colomb enfant contemplèrent le firmament et la mer de Gênes. L'astronomie et la navigation entraînèrent de bonne heure ses pensées dans ces deux espaces ouverts sous ses yeux. Il les remplissait de ses rêveries avant de les repeupler de leurs continents et de leurs îles. Contemplatif, silencieux, pieux d'inclination dès ses plus tendres années, il était, encore enfant, emporté par son génie, dans les espaces, non pas seulement pour découvrir plus, mais pour adorer davantage. Dans l'œuvre divine, ce qu'il cherchait au fond de tout, c'était Dieu.

VII

Son père, homme éclairé et aisé dans sa profession, ne résista pas à la nature qui se manifestait par de si studieux penchants dans son fils. Il l'envoya étudier à Pavie la géométrie, la géographie, l'astronomie, l'astrologie, science imaginaire du temps, et la navigation. Son esprit dépassa promptement les limites de ces sciences alors incomplètes. Il était de ces âmes qui vont toujours au delà du but où le vulgaire s'arrête et dit : assez. A quatorze

ans, il savait tout ce qu'on enseignait dans ces écoles; il revint à Gênes, dans sa famille. La profession sédentaire et inintellectuelle de son père ne pouvait emprisonner ses facultés. Il navigua plusieurs années sur les navires de commerce, de guerre, d'expéditions aventureuses, que les maisons de Gênes armaient sur la Méditerranée pour disputer ses flots et ses ports aux Espagnols, aux Arabes, aux mahométans, sortes de croisades perpétuelles où le trafic, la guerre et la religion faisaient, de ces marines des républiques italiennes, une école de commerce, de lucre, d'héroïsme et de sainteté. Soldat, savant et matelot à la fois, il monta sur des vaisseaux que sa patrie prêta au duc d'Anjou pour conquérir Naples, sur la flotte que le roi de Naples envoya attaquer Tunis, sur les escadres dont Gênes combattait l'Espagne. Il s'éleva, dit-on, à des commandements d'obscures expéditions navales dans la marine militaire de son pays. Mais l'histoire le perd de vue dans ces commencements de sa vie. Sa destinée n'était pas là; il se sentait à l'étroit dans ces petites mers et dans ces petites choses. Sa pensée était plus grande que sa patrie. Il méditait une conquête pour l'espèce humaine, et non pour une étroite république de la Ligurie.

VIII

Dans les intervalles de ces expéditions, Christophe Colomb trouvait à la fois, dans l'étude de son art, la satisfaction de sa passion pour la géographie et pour la navigation, et son humble fortune. Il dessinait, gravait et vendait des cartes marines; ce petit commerce suffisait péniblement à son existence. Il y cherchait moins le lucre que le progrès de la science. Son esprit et ses sens, continuellement fixés sur les astres et les mers, poursuivaient par la pensée un but entrevu par lui seul.

Un naufrage, à la suite d'un combat naval et de l'incendie d'une galère qu'il montait dans la rade de Lisbonne, le fixa en Portugal. Il se précipita dans la mer pour échapper aux flammes, se saisit, d'une main, d'une rame, et, nageant de l'autre main vers la côte, il atteignit le rivage. Le Portugal, pris alors de passion pour les découvertes maritimes, était un séjour qui convenait à ses inclinations. Il espérait y trouver des occasions et des moyens de s'élancer à son gré sur l'Océan; il n'y trouva que le travail ingrat du géographe sédentaire, l'obscurité et l'amour. En allant chaque jour assister aux offices religieux dans l'église d'un couvent de Lisbonne, il s'éprit d'attachement pour une jeune recluse dont la beauté l'avait frappé. C'était la fille d'un noble Italien attaché au service de Portugal.

Son père l'avait confiée aux religieuses de ce couvent en partant pour une expédition navale lointaine. Elle s'appelait dona Felippa de Palestrello. Séduite elle-même par la beauté pensive et majestueuse du jeune étranger qu'elle voyait chaque jour assidu aux offices de l'église, elle ressentit l'amour qu'elle lui avait inspiré. Tous deux étant sans parents et sans fortune sur une terre étrangère, rien ne pouvait contrarier l'attrait qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre; ils s'unirent par un mariage sur la foi de la Providence et du travail, seule dot de Felippa et de son amant. Il continuait, pour nourrir sa belle-mère, sa femme et lui, à faire des cartes et des globes recherchés, à cause de leur perfection, par les navigateurs portugais. Les papiers de son beau-père, qui lui furent remis par sa femme, et ses correspondances avec Toscanelli, fameux géographe de Florence, lui fournirent, dit-on, des notions précises sur les mers lointaines de l'Inde et les moyens de rectifier les éléments alors confus ou fabuleux de la navigation. Entièrement absorbé dans sa félicité domestique et dans ses contemplations géographiques, il eut un premier fils, qu'il appela Diego, du nom de son frère. Sa société intime ne se composait que de marins revenant des expéditions lointaines ou rêvant des terres inconnues et des routes non frayées sur l'Océan. Son atelier de cartes et de globes était un foyer d'idées, de conjectures, de projets, qui entretenait sans

cesse son imagination de quelque grand inconnu sur le globe. Sa femme, fille et sœur de marins, partageait elle-même ces enthousiasmes. Comme il contournait sous ses doigts ses globes et pointait ses cartes d'îles et de continents, un vide immense avait frappé les yeux de Colomb au milieu de l'Océan Atlantique. La terre semblait manquer, là, du contre-poids d'un continent. Des rumeurs vagues, merveilleuses, terribles parlaient, à l'imagination des navigateurs, de côtes entrevues du sommet des Açores, d'îles immobiles ou flottantes, qui se montraient par des temps sereins, qui disparaissaient ou qui s'éloignaient quand des pilotes téméraires cherchaient à en approcher. Un voyageur vénitien, Marco Polo, qu'on regardait alors comme un inventeur de fables et dont le temps a reconnu depuis la véracité, racontait à l'Occident les merveilles des continents, des États et des civilisations de la Tartarie, de l'Inde, de la Chine, que l'on supposait se prolonger là où s'étendent en réalité les deux Amériques. Colomb lui-même se flattait de trouver, à l'extrémité de l'Atlantique, ces contrées de l'or, des perles et de la myrrhe, dont Salomon tirait ses richesses, cet Ophyr de la Bible, recouvert depuis des nuages du lointain et du merveilleux. Ce n'était pas un continent nouveau, mais un continent perdu qu'il cherchait. L'attrait du faux le menait à la vérité.

Il supposait dans ses calculs, d'après Ptolémée

et d'après les géographes arabes, que la terre était un globe dont on pouvait faire le tour. Il croyait ce globe moins vaste qu'il ne l'est de quelques milliers de lieues. Il s'imaginait, en conséquence, que l'étendue de mer à parcourir pour arriver à ces terres inconnues de l'Inde était moins immense que les navigateurs ne le pensaient. L'existence de ces terres lui semblait confirmée par les témoignages étranges des pilotes qui s'étaient avancés le plus loin au delà des Açores. Les uns avaient vu flotter sur les vagues des branches d'arbres inconnus en Occident; les autres, des morceaux de bois sculptés, mais qui n'avaient pas été travaillés à l'aide d'outils de fer; ceux-là, des sapins monstrueux creusés en canots d'un seul tronc, qui pouvaient porter quatre-vingts rameurs; ceux-ci, des roseaux gigantesques; d'autres, enfin, des cadavres d'hommes blancs ou cuivrés dont les traits ne rappelaient en rien les races occidentales, asiatiques ou africaines.

Tous ces indices flottants de temps en temps à la suite des tempêtes sur l'Océan, et je ne sais quel instinct vague qui précède toujours les réalités comme l'ombre précède le corps quand on a le soleil derrière soi, annonçaient au vulgaire des merveilles, attestaient à Colomb des terres existantes au delà des plages écrites par la main des géographes sur les mappemondes. Seulement il était convaincu que ces terres n'étaient qu'un prolongement de l'Asie,

remplissant plus d'un tiers de la circonférence du globe. Cette circonférence, ignorée alors des philosophes et des géomètres, laissait aux conjectures l'étendue de cet Océan qu'il fallait traverser pour atteindre à cette Asie imaginaire. Les uns la croyaient incommensurable; les autres se la figuraient comme une espèce d'éther profond et sans bornes, dans lequel les navigateurs s'égarent, comme aujourd'hui les aéronautes dans les déserts du firmament. Le plus grand nombre, ignorant les lois de la pesanteur et de l'attraction qui rappelle les corps au centre, et néanmoins admettant déjà la rotondité du globe, croyaient que des navires ou des hommes portés par le hasard aux antipodes s'en détacheraient pour tomber dans les abîmes de l'espace. Les lois qui gouvernent les niveaux et les mouvements de l'Océan leur étaient également inconnues. Ils se représentaient la mer, au delà d'un certain horizon, bornée par les îles déjà découvertes comme une sorte de chaos liquide, dont les vagues démesurées s'élevaient en montagnes inaccessibles, se creusaient en gouffres sans fond, se précipitaient du ciel en cataractes infranchissables qui entraîneraient et engloutiraient les voiles assez téméraires pour en approcher. Les plus instruits, en admettant les lois de la pesanteur et un certain niveau dans les espaces liquides, pensaient que la forme arrondie du globe donnait à l'Océan une pente vers les antipodes, qui emporterait les vaisseaux vers des rivages sans

nom, mais qui ne leur permettrait jamais de remonter cette pente pour revenir en Europe. De ces préjugés divers sur la nature, la forme, l'étendue, les montées et les descentes de l'Océan, se composait une terreur générale et mystérieuse qu'un génie investigateur pouvait seul aborder par la pensée et qu'une audace surhumaine pouvait seule affronter de ses voiles. C'était la lutte de l'esprit humain contre un élément ; pour la tenter, il fallait plus qu'un homme.

IX

L'attrait invincible du pauvre géographe vers cette entreprise était le véritable lien qui retenait tant d'années Colomb à Lisbonne comme dans la patrie de ses pensées. C'était le moment où le Portugal, gouverné par Jean II, prince éclairé et entreprenant, se livrait dans un esprit de colonisation, de commerce et d'aventures, à des tentatives navales incessantes pour relier l'Europe à l'Asie, et où Vasco de Gama, le colon portugais, n'était pas loin de découvrir la route maritime des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Colomb, convaincu qu'il trouverait une route plus large et plus directe en s'élançant droit devant lui vers l'ouest, obtint, après de longues sollicitations, une audience du roi, pour lui révéler ses plans de découverte et pour lui demander les moyens de les accomplir au profit de

la fortune et de la gloire de ses États. Le roi l'écouta avec intérêt. La foi de cet inconnu dans ses espérances ne lui parut pas assez dénuée de fondement pour la reléguer au rang des chimères. Colomb, indépendamment de son éloquence naturelle, avait l'éloquence de sa conviction. Il émut assez le roi pour que ce prince chargeât un conseil, composé de savants et de politiques, d'examiner les propositions du navigateur génois et de lui faire un rapport sur les probabilités de son entreprise. Ce conseil, composé du confesseur du roi et de quelques géographes d'autant plus accrédités dans sa cour qu'ils s'écartaient moins des préjugés vulgaires, déclara les idées de Colomb chimériques et contraires à toutes les lois de la physique et de la religion.

Un second conseil d'examen, auquel Colomb en appela avec la permission du roi, aggrava encore cette première décision. Toutefois, par une perfidie ignorée du roi, ses conseillers communiquèrent les plans de Colomb à un pilote et firent partir secrètement un navire pour tenter à son insu la route qu'il indiquait vers l'Asie. Ce navire, qui avait cinglé quelques jours au delà des îles Açores, revint épouvanté du vide et de l'immensité de l'espace qu'il avait entrevu, et confirma le conseil dans le mépris des conjectures de Colomb.

X

Pendant ces inutiles sollicitations à la cour de Portugal, l'infortuné Colomb avait perdu sa femme, l'amour, la consolation et l'encouragement de ses pensées. Sa fortune, négligée pour ses perspectives de découverte, était ruinée ; ses créanciers s'acharnaient sur les fruits de ses travaux, saisissaient ses globes et ses cartes, et menaçaient même sa liberté. Beaucoup d'années avaient été perdues ainsi dans l'attente ; son âge mûr s'avançait ; son enfant grandissait ; les extrémités de la misère étaient le seul patrimoine qu'il envisageât, au lieu d'un monde qu'il avait entrevu pour lui. Il s'évada nuitamment de Lisbonne, à pied, sans autre ressource que l'hospitalité sur sa route, tantôt menant son fils Diego par la main, tantôt le portant sur ses robustes épaules ; il entra en Espagne, décidé à offrir à Ferdinand et à Isabelle, qui y régnaient alors, cet empire ou ce continent refusé par le Portugal.

C'est en poursuivant ce long pèlerinage vers le séjour mobile de la cour d'Espagne, qu'il était arrivé à la porte du monastère de la Rabida, près de Palos. Il se proposait de se rendre d'abord à la petite ville de Huerta, dans l'Andalousie, habitée par un frère de sa femme, de déposer son fils Diego entre les mains de ce beau-frère, et d'aller seul subir les lenteurs, les hasards, et peut-être les

incrédulités à la cour d'Isabelle et de Ferdinand.

On assure qu'avant de se rendre en Espagne, il avait cru devoir, comme Italien et comme Génois, offrir d'abord sa découverte à Gènes, sa patrie, et au sénat de Venise, mais que ces deux républiques, occupées d'ambitions plus rapprochées et de rivalités plus urgentes, avaient répondu à ses sollicitations par des froideurs et des refus.

XI

Le prieur du monastère de la Rabida était plus versé dans les sciences relatives à la navigation qu'il n'appartenait à un homme de sa profession. Son monastère, d'où l'on voyait la mer, et voisin du petit port de Palos, un des plus actifs alors de l'Andalousie, avait mis le moine en société habituelle avec les navigateurs et les armateurs de cette petite ville, uniquement adonnée à la marine. Ses études, pendant qu'il avait habité la capitale et la cour, avaient été tournées vers les sciences naturelles et vers les problèmes qui s'agitaient dans les esprits. Il s'émut d'abord de pitié, et bientôt après d'enthousiasme et de conviction dans ses entretiens du jour avec Colomb, pour un homme qui lui parut si supérieur à sa fortune. Il vit en lui un de ces envoyés de Dieu, qui sont repoussés du seuil des princes ou des cités, où ils apportent dans des mains indigentes des trésors invisibles de vérités.

La religion comprit le génie, une révélation qui veut comme l'autre ses fidèles. Il se sentit porté à être un de ces fidèles qui participent à ces révélations du génie, non par la découverte, mais par la foi. La Providence envoie presque toujours un de ces croyants aux hommes supérieurs pour les empêcher de se décourager devant l'incrédulité, la dureté ou les persécutions du vulgaire : ils sont la plus sublime forme de l'amitié, les amis de la vérité méconnue, les confidents de l'avenir impossible.

Juan Perès se sentit prédestiné par le ciel à devenir, du fond de sa solitude, l'introducteur de Colomb dans la faveur d'Isabelle, l'apôtre de son grand dessein dans le monde. Ce qu'il aima dans Colomb, ce ne fut pas seulement son dessein, ce fut lui-même, ce fut la beauté, le caractère, le courage, la modestie, la gravité, l'éloquence, la piété, la vertu, la douceur, la grâce, la patience, l'infortune noblement portées, révélant dans cet étranger une de ces natures marquées par mille perfections de ce sceau divin qui défend d'oublier et qui force à admirer un homme unique. Après le premier entretien, le moine ne donna pas seulement sa conviction à son hôte, il lui donna son cœur, et, chose plus rare, il ne le lui retira jamais. Colomb eut un ami.

XII

Juan Perès engagea Colomb à accepter pour quelques jours un asile, ou du moins un lieu de repos, dans l'humble monastère, pour lui et pour son enfant. Pendant ce court séjour, le prieur communiqua à ses amis de la ville, voisins de Palos, l'arrivée et les aventures de l'hôte par qui il était visité. Il les pria de venir au couvent s'entretenir avec l'étranger de ses conjectures, de ses intentions et de ses plans, afin d'apprécier si ses théories concordaient avec les idées expérimentales des marins de Palos. Un homme éminent, ami du prieur, le médecin Fernandez, et un pilote consommé de Palos, Pierre de Velasco, vinrent passer, sur l'invitation du moine, plusieurs soirées au couvent, écoutèrent Colomb, sentirent leurs yeux dessillés par ses entretiens, entrèrent avec la chaleur d'esprits droits et de cœurs simples dans ses idées, formèrent ce premier cénacle où toute foi nouvelle se couve dans la confidence de quelques prosélytes, à l'ombre de l'intimité, de la solitude et du mystère. Toute grande vérité commence par un secret entre des amis, avant d'éclater à haute voix dans le monde. Ces premiers amis conquis à ses convictions par Colomb dans la cellule d'un pauvre moine lui furent peut-être plus chers que l'enthousiasme et l'applaudissement de l'Espagne entière, quand le succès

eut consacré ses prévisions. Les premiers croyaient sur la foi de ses paroles, les derniers ne devaient croire que sur la foi de ses découvertes accomplies.

XIII

Le moine, confirmé dans ses impressions par l'épreuve de ses idées sur la science du médecin Fernandez et sur l'expérience du pilote Vélasco, se passionna avec eux pour son hôte. Il l'engagea à laisser son enfant à ses soins dans le monastère de la Rabida, à se rendre à la cour pour offrir sa découverte à Ferdinand et à Isabelle, et à solliciter de ces souverains l'assistance nécessaire à l'accomplissement de ses pensées. Le hasard rendit le pauvre moine un introducteur naturel et puissant à la cour d'Espagne. Il l'avait habitée longtemps, il avait eu l'oreille et la conscience d'Isabelle, et, depuis que son goût pour la retraite l'avait éloigné du palais, il avait conservé des rapports d'amitié avec le confesseur nouveau qu'il avait donné à la reine. Ce confesseur, ministre de la conscience des rois à cette époque, était Fernando de Talavera, supérieur du monastère du Prado, homme de mérite, de crédit et de vertu, devant qui toutes les portes s'ouvraient dans le palais. Juan Perès remit à Colomb une lettre de chaude recommandation pour Fernando de Talavera. Il lui fournit l'équipage convenable pour se présenter décemment à la cour,

une mule, un guide, une bourse de sequins, et, l'embrassant sur le seuil du monastère, il le recommanda, lui et son dessein, au Dieu qui inspire les grandes pensées.

XIV.

Colomb, pénétré de reconnaissance pour ce premier et généreux ami qui ne l'abandonna jamais des yeux et du cœur et à qui il renvoya toujours depuis l'origine de sa fortune, s'achemina vers Cordoue : c'était alors la résidence de la cour. Il marchait avec cette confiance dans le succès qui est l'illusion, mais aussi l'étoile du génie. Cette illusion ne devait pas tarder à se dissiper et cette étoile à se voiler. Le moment où l'aventurier génois venait offrir un monde à la couronne d'Espagne semblait mal choisi : Ferdinand et Isabelle, loin de songer à conquérir des possessions problématiques au delà de mers inconnues, étaient occupés à reconquérir leur propre royaume sur les Maures d'Espagne. Ces musulmans conquérants de la Péninsule, après une longue et prospère possession, se voyaient enlever une à une les villes et les provinces dont ils avaient fait une patrie. Vaincus partout malgré leurs exploits, ils n'occupaient plus que les montagnes et les vallées qui entouraient Grenade, capitale et merveille de leur empire. Ferdinand et Isabelle employaient toute leur puissance, tous

leurs efforts et toutes les ressources de leurs deux royaumes unis à arracher aux Maures cette citadelle des Espagnes. Unis par un mariage politique que l'amour avait cimenté et qu'une gloire commune illustrait, l'un avait apporté en dot le royamue d'Aragon, l'autre le royaume de Castille à cette communauté de couronnes. Mais, bien que le roi et la reine eussent confondu ainsi leurs provinces séparées en une seule patrie, ils conservaient néanmoins une domination distincte et indépendante sur leur royaume héréditaire. Ils avaient leur conseil et leurs ministres à part pour les intérêts réservés de leurs anciens sujets personnels. Ces conseils ne se confondaient en un seul gouvernement que dans les intérêts patriotiques communs aux deux empires et aux deux époux. La nature semblait avoir doué ces deux souverains de formes, de qualités et de perfections du corps et de l'âme, diverses, mais presque égales, comme pour compléter l'un par l'autre le règne de prestige, de conquête, de civilisation et de prospérité qu'elle leur destinait. Ferdinand, un peu plus âgé qu'Isabelle, était un guerrier accompli et un politique consommé. Avant l'âge où l'homme apprend par la triste expérience à connaître les hommes, il les devinait. Son seul défaut était une certaine incrédulité et une certaine froideur qui viennent de la défiance et qui ferment le cœur à l'enthousiasme et à la magnanimité. Mais ces deux vertus qui lui manquaient à un certain

degré, étaient compensées dans ses conseils par la tendresse d'âme et par l'abondance de cœur et de génie d'Isabelle. Jeune, belle, admirée de tous, adorée de lui, instruite, pieuse sans superstition, éloquente, pleine de feu pour les grandes choses, d'attrait pour les grands hommes, de confiance dans les grandes pensées, elle imprimait au cœur et à la politique de Ferdinand l'héroïsme qui vient du cœur et le merveilleux qui vient de l'imagination. Elle inspirait, il exécutait. L'une trouvait sa récompense dans la renommée de son époux, l'autre sa gloire dans l'admiration et dans l'amour de sa femme. Ce règne à deux, qui devait devenir presque fabuleux pour l'Espagne, n'attendait, pour s'immortaliser à jamais entre tous les règnes, que l'arrivée de ce pauvre étranger qui venait implorer l'entrée du palais de Cordoue, la lettre d'un pauvre moine à la main.

XV

Cette lettre, lue avec prévention et incrédulité par le confesseur de la reine, n'ouvrit à Colomb qu'une longue perspective d'attente, de refus d'audience et de découragement. Les hommes n'ont d'oreilles pour les pensées hardies que dans la solitude et dans le loisir. Dans le tumulte des affaires et des cours, ils n'ont ni bienveillance ni temps. Colomb fut repoussé de toutes les portes, « parce

» qu'il était étranger, dit l'historien Oviedo, con-
» temporain de ce grand homme, parce qu'il était
» pauvrement vêtu, et parce qu'il n'apportait aux
» courtisans et aux ministres d'autres recom-
» mandations que la lettre d'un moine franciscain
» solitaire, depuis longtemps oublié des cours. »
Le roi et la reine n'entendirent même pas parler de lui; le confesseur d'Isabelle, par indifférence ou par dédain, trompa complétement l'espoir que Juan Pérès avait mis en lui. Colomb, obstiné comme la certitude qui attend l'heure, ne s'éloigna pas de Cordoue, afin d'épier de plus près un moment plus propice. Après avoir épuisé dans l'attente la bourse modique de son ami, le prieur de la Rabida, il gagna misérablement sa vie dans son petit trafic de globes et de cartes, jouant ainsi avec les images d'un monde qu'il devait conquérir. Sa vie rude et patiente pendant ces nombreuses années ne laisse entrevoir, au fond de son obscurité, que la misère, le travail et les espérances trompées. Jeune et tendre de cœur, il aima cependant et il fut aimé pendant ces années d'épreuve; car un second fils, Fernando, naquit vers ce temps d'un amour mystérieux, que le mariage ne consacra jamais, et dont il rappelle la mémoire et le remords en paroles touchantes dans son testament. Il éleva ce fils naturel avec autant de tendresse que son autre fils Diego.

XVI

Sa grâce et sa dignité extérieure transpiraient cependant à travers son humble profession. Les personnages distingués de qui son commerce scientifique le rapprochait quelquefois, recevaient de sa personne et de ses entretiens cette impression d'étonnement et d'attraction, prophétie électrique d'une grande destinée dans une médiocre condition. Ce trafic et ces entretiens lui firent insensiblement des amis à Cordoue et jusque dans la cour. Parmi ces amis dont l'histoire a conservé les noms pour les associer à la reconnaissance du monde futur, on cite Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances d'Isabelle; Geraldini, précepteur des jeunes princes ses fils; Antonio Geraldini, nonce du pape à la cour de Ferdinand; enfin Mendoza, archevêque de Tolède et cardinal, homme d'un tel crédit qu'il était appelé le troisième roi d'Espagne.

XVII

L'archevêque de Tolède, d'abord effrayé de ces nouveautés géographiques qui semblaient, à tort, contredire les notions sur le mécanisme céleste contenues dans la Bible, fut bientôt rassuré par la piété sincère et supérieure de Colomb. Il cessa de craindre un blasphème dans des idées qui agran-

dissent l'œuvre et la sagesse de Dieu. Séduit par le système, charmé par l'homme, il obtint une audience de ses souverains pour son protégé. Colomb, après deux années d'attente, parut à cette audience avec la modestie d'un humble étranger, mais avec la confiance d'un tributaire qui apporte à ses maîtres plus qu'ils ne peuvent lui donner. « En pensant » à ce que j'étais, » écrivit-il lui-même plus tard, » » j'étais confondu d'humilité; mais, en songeant à » ce que j'apportais, je me sentais l'égal des cou» ronnes ; je n'étais plus moi, j'étais l'instrument » de Dieu, choisi et marqué pour accomplir un » grand dessein. »

XVIII

Ferdinand entendit Colomb avec gravité, Isabelle avec enthousiamse. Au premier regard et aux premiers accents, elle conçut pour cet envoyé de Dieu une admiration qui allait jusqu'au fanatisme, un attrait qui ressemblait à la tendresse. La nature avait donné à la personne de Colomb la séduction qui enlève les yeux, autant que l'éloquence qui persuade l'esprit. On eût dit qu'elle le destinait à avoir pour premier apôtre une reine, et que la vérité dont il allait doter son siècle devait être reçue et couvée dans le cœur d'une femme. Isabelle fut cette femme. Sa constance en faveur de Colomb ne se démentit ni devant les indifférents de sa cour, ni

devant ses ennemis, ni devant ses revers. Elle crut en lui dès le premier jour, elle fut sa prosélyte sur le trône et son amie jusqu'au tombeau.

Ferdinand, après avoir entendu Colomb, nomma un conseil d'examen à Salamanque, sous la présidence de Fernando de Talavera, prieur du Prado. Ce conseil était composé des hommes les plus versés dans les sciences divines et humaines des deux royaumes. Il se réunit dans cette capitale littéraire de l'Espagne, au couvent des dominicains. Colomb y reçut l'hospitalité. Les prêtres et les religieux décidaient alors de tout en Espagne. La civilisation était dans le sanctuaire. Les rois ne régnaient que sur leurs actes, les idées appartenaient aux pontifes. L'inquisition, police sacerdotale, surveillait, atteignait, frappait jusqu'autour du trône tout ce qui encourait la tache d'hérésie. Le roi avait adjoint à ce conseil des professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques et de toutes les sciences professées à Salamanque. Cet auditoire n'intimidait pas Colomb; il se flattait d'y être jugé par ses pairs, il n'y fut jugé que par ses contempteurs. La première fois qu'il comparut dans la grande salle du monastère, les moines et les prétendus savants, convaincus d'avance que toute théorie qui dépassait leur ignorance ou leur routine n'était que le rêve d'un esprit malade ou superbe, ne virent dans cet obscur étranger qu'un aventurier cherchant fortune de ses chimères. Personne ne daigna l'écou-

ter, à l'exception de deux ou trois religieux du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, religieux obscurs et sans autorité, qui se livraient dans leur cloître à des études méprisées du clergé supérieur. Les autres examinateurs de Colomb le confondirent par des citations de la Bible, des prophètes, des psaumes, de l'Évangile et des pères de l'Église, qui pulvérisaient d'avance, par des textes indiscutables, la théorie du globe et l'existence chimérique et impie des antipodes. Lactance, entre autres, s'était expliqué formellement à cet égard dans un passage que l'on opposait à Colomb. « Est-il rien » de si absurde, » avait dit Lactance, « que de » croire qu'il y a des antipodes ayant leurs pieds » opposés aux nôtres, des hommes qui marchent » les talons en l'air et la tête en bas, une partie du » monde où tout est à l'envers, où les arbres poussent » avec les racines en l'air et les branches en bas? » Saint Augustin avait été plus loin, il avait taxé d'iniquité la seule foi dans les antipodes : « car, disait-il, « ce serait supposer des nations qui ne » descendent pas d'Adam; or, la Bible dit que tous » les hommes descendent d'un seul et même père. » D'autres docteurs, prenant une métaphore poétique pour un système du monde, citaient au géographe ce verset du psaume où il est dit que Dieu étendit le ciel sur la terre comme une tente, d'où il résultait, selon eux, que la terre devait être plate.

Colomb répondait en vain à ses interlocuteurs

avec une piété qui n'excluait pas la nature; en vain, les suivant respectueusement sur le terrain théologique, il se montrait plus religieux et plus orthodoxe qu'eux, parce qu'il était plus intelligent et plus enthousiaste de l'œuvre de Dieu. Son éloquence, que passionnait la vérité, perdit toutes ses foudres et tous ses éclairs dans les ténèbres volontaires de ces esprits obstinés. Quelques religieux parurent seuls émus de doute ou ébranlés de conviction à la voix de Colomb. Diego de Deza, moine de l'ordre de Saint-Dominique, homme supérieur à son siècle, et qui devint plus tard archevêque de Tolède, osa combattre généreusement les préjugés du conseil et prêter sa parole et son autorité à Colomb. Ce secours inattendu ne put surmonter l'indifférence ou l'obstination des examinateurs. Les conférences se multiplièrent, sans amener de conclusion. Elles languirent enfin et lassèrent la vérité par des délais qui sont le dernier refuge de l'erreur. Elles furent interrompues par une nouvelle guerre de Ferdinand et d'Isabelle contre les Maures de Grenade. Colomb, ajourné, attristé, méprisé, éconduit, soutenu par la seule faveur d'Isabelle et par la conquête de Diego de Deza à sa théorie, suivit misérablement la cour et l'armée de campement en campement et de ville en ville, épiant en vain une heure d'attention que le tumulte des armes l'empêchait d'obtenir. La reine cependant, aussi fidèle à la faveur secrète qu'elle lui portait que la fortune

lui était adverse, continuait à bien espérer de ce génie méconnu et à le protéger. Elle faisait réserver à Colomb une maison ou une tente dans toutes les haltes de la cour. Son trésorier était chargé d'entretenir le savant étranger, non en hôte importun qui mendie des secours, mais en hôte distingué qui honore le royaume et que les souverains veulent retenir à leur service.

XIX

Ainsi s'écoulèrent plusieurs années, pendant lesquelles le roi de Portugal, le roi d'Angleterre et le roi de France, ayant entendu parler par leurs ambassadeurs de cet homme étrange qui promettait un nouveau monde aux rois, firent tenter Colomb par des propositions d'entrer à leur service. La tendre reconnaissance qu'il avait vouée à Isabelle et l'amour qu'il portait à dona Béatrix Enriquez de Cordoue, déjà mère de son second fils Fernando, lui firent écarter ces offres et le retinrent à la suite de la cour. Il réservait à la jeune reine un empire en retour de sa bonté pour lui. Il assista au siége et à la conquête de Grenade ; il vit Boabdil rendre à Ferdinand et à Isabelle les clefs de cette capitale, les palais des Abencérages et la mosquée de l'Alhambra. Il fit partie du cortége des souverains espagnols à leur entrée triomphale dans ce dernier asile de l'islamisme. Il voyait au delà de ces rem-

parts et de ces vallées de Grenade d'autres conquêtes et d'autres entrées triomphales dans de plus vastes possessions. Tout lui semblait petit, comparé à ses pensées.

La paix qui suivit cette conquête, en 1492, motiva une seconde réunion d'examinateurs de ses plans à Séville : ils devaient donner leur avis à la couronne. Cet avis, combattu en vain, comme à Salamanque, par Diego de Deza, fut de rejeter les offres de l'aventurier génois, sinon comme impies, au moins comme chimériques et compromettantes pour la dignité de la cour d'Espagne, qui ne pouvait autoriser une entreprise sur d'aussi puérils fondements. Ferdinand, influencé néanmoins par Isabelle, adoucit la dureté de cette résolution du conseil en la communiquant à Colomb : il lui fit espérer qu'aussitôt après la tranquille possession de l'Espagne par l'expulsion achevée des Maures, la cour favoriserait de ses subsides et de sa marine l'expédition de découverte et de conquête dont il l'entretenait depuis tant d'années.

XX

En attendant sans trop d'illusion l'accomplissement toujours ajourné des promesses du roi et des désirs plus sincères d'Isabelle, Colomb tenta deux grands seigneurs espagnols, le duc de Medina-Sidonia et le duc de Medina-Celi, pour qu'ils fissent à leurs

frais cette entreprise. L'un et l'autre possédaient des ports et des navires sur la côte d'Espagne. Ils sourirent d'abord à ces perspectives de gloire et de possessions maritimes pour leur maison, puis ils les abandonnèrent par incrédulité ou par indifférence. L'envie s'acharnait sur Colomb, même avant qu'il l'eût méritée par un succès; elle le persécutait, comme par anticipation et par instinct, jusque dans ses espérances; elle lui disputait ce qu'elle appelait ses chimères. Il renonça de nouveau avec larmes à ses tentatives. La froideur des ministres à l'écouter, l'obstination des moines à repousser ses idées comme une impiété de la science, les vaines promesses et les éternels ajournements de la cour le jetèrent, après six années d'angoisses, dans un tel découragement qu'il renonça définitivement à toute sollicitation nouvelle auprès des souverains de l'Espagne et qu'il résolut d'aller offrir son empire au roi de France, dont il avait reçu quelques provocations.

Ruiné de fortune, abattu d'espérance, épuisé d'attente, et le cœur brisé par la nécessité de s'arracher à l'amour qui l'attachait à Dona Béatrix, il partit de nouveau de Cordoue à pied, sinon avec les perspectives de l'avenir, du moins pour aller retrouver son fidèle ami Juan Perès, au monastère de la Rabida. Il se proposait d'y reprendre son fils Diego qu'il y avait laissé, de le ramener à Cordoue et de le confier, avant son

départ pour la France, à Dona Beatrix, mère de son fils naturel Fernando. Les deux frères, élevés ainsi par les soins et dans l'amour de la même femme, contracteraient l'un pour l'autre cette tendresse fraternelle, seul héritage qu'il eût à leur laisser.

XXI

Des larmes coulèrent des yeux du prieur Juan Perès, lorsqu'il vit son ami à pied, vêtu plus misérablement encore que la première fois, frapper à la porte du monastère, attestant assez par le dénûment de ses habits et par la tristesse de son visage l'incrédulité des hommes et la ruine de ses espérances. Mais la Providence avait caché de nouveau le ressort de la fortune de Colomb dans le cœur de l'amitié. La foi du pauvre moine dans la vérité et dans l'avenir des découvertes de son protégé, au lieu de l'abattre, l'indigna et le roidit charitablement contre ses disgrâces. Il embrassa son hôte, gémit et pleura avec lui; mais, rappelant bientôt toute son énergie et toute son autorité, il envoya chercher au palais le médecin Fernandez, l'ancien confident des mystères de Colomb, Alonzo Pinzon, riche navigateur de ce port, et Sébastien Rodriguez, pilote consommé de Lépi. Les idées de Colomb, déroulées de nouveau devant ce petit conseil d'amis, fanatisèrent de plus en plus l'auditoire. On le supplia de rester, de tenter encore la fortune,

de conserver à l'Espagne, quoique incrédule et ingrate, la gloire d'une entreprise unique dans l'histoire. Pinzon promit de concourir de ses richesses et de ses vaisseaux à l'armement de la flottille immortelle, aussitôt que le gouvernement aurait consenti à l'autoriser. Juan Perès écrivit, non plus au confesseur de la reine, mais à la reine elle-même, intéressant sa conscience autant que sa gloire à une entreprise qui amènerait des nations entières de l'idolâtrie à la foi. Il fit parler la terre et le ciel, il trouva la persuasion et la chaleur dans la passion de la grandeur de sa patrie et dans l'amitié. Colomb, découragé, se refusant à porter cette lettre à une cour dont il avait tant éprouvé les lenteurs et les inattentions, le pilote Rodriguez se chargea de la porter lui-même à Grenade, où la cour résidait alors. Il partit, accompagné des vœux et des prières du couvent et des amis de Colomb à Palos. Le quatorzième jour après son départ, on le vit revenir triomphant au monastère. La reine avait lu la lettre de Juan Perès ; elle avait retrouvé à cette lecture toutes ses préventions favorables pour le Génois. Elle mandait à l'instant le vénérable prieur à la cour, et elle faisait dire à Colomb d'attendre au couvent de la Rabida le retour du moine et la résolution du conseil.

Juan Perès, ivre du bonheur de son ami, fit seller sa mule sans perdre une heure et se mit en route la nuit même, seul, à travers les pays infestés

par les Maures. Il sentait que le Ciel protégeait en lui le grand dessein qu'il avait en dépôt dans son ami. Il arriva : les portes du palais s'ouvrirent à son nom. Il vit la reine; il ralluma en elle, par l'ardeur de sa propre conviction, la foi et le zèle qu'elle avait conçus d'elle-même pour ce grand œuvre. La marquise de Maya, favorite d'Isabelle, se passionna par enthousiasme et par piété pour le protégé du saint religieux. Ces deux cœurs de femmes, allumés par l'éloquence d'un moine pour les projets d'un aventurier, triomphèrent des résistances de la cour. Isabelle envoya à Colomb une somme d'argent prise sur son trésor secret pour qu'il achetât une mule et des vêtements et qu'il se rendît immédiatement à la cour. Juan Perès, restant auprès d'elle pour soutenir son ami de ses démarches et de son credit, fit passer ces heureuses nouvelles et ce secours d'argent à la Rabida par un messager, qui remit la lettre et la somme au médecin Fernandez de Palos pour être transmise à Colomb.

XXII

Colomb, ayant acheté une mule et pris un serviteur, arriva à Grenade, et fut admis à débattre ses plans et ses conditions avec les ministres de Ferdinand. « On voyait alors, » écrit un témoin oculaire, « un homme obscur et inconnu suivre la cour, con- » fondu par les conseillers des deux couronnes dans

» la foule des solliciteurs importuns, repaissant son
» imagination, dans le coin des antichambres, du
» pompeux projet de découvrir un monde. Grave,
» mélancolique et abattu au milieu de l'allégresse
» publique, il semblait voir avec indifférence l'a-
» chèvement de cette conquête de Grenade, qui
» remplissait d'orgueil un peuple et deux cours:
» cet homme était Christophe Colomb. »

Les obstacles cette fois vinrent de Colomb. Sûr du continent qu'il offrait à l'Espagne, il voulait, par respect pour la grandeur même du présent qu'il allait faire au monde et à ses souverains, stipuler, pour lui et pour ses descendants, des conditions dignes, non de lui-même, mais de son œuvre. En manquant d'un légitime orgueil, il aurait cru manquer de foi en Dieu et de dignité en sa mission. Pauvre, seul et éconduit, il traitait en souverain des possessions qu'il ne voyait encore que dans ses pensées. « Un mendiant, » disait Fernandez de Talavera, chef du conseil, « fait les conditions d'un roi » aux rois. » Il exigeait le titre et les priviléges d'amiral, la puissance et les honneurs de vice-roi de toutes les terres qu'il adjoindrait par ses découvertes à l'Espagne, la dîme à perpétuité, pour lui et pour ses descendants, de tous les revenus de ces possessions. « Singulières exigences d'un aventu- » rier, » s'écriaient ses adversaires dans le conseil, « qui lui attribueraient préalablement le comman- » dement d'une flotte et la possession d'une vice-

» royauté sans limites, s'il réussit dans son entre-
» prise, et qui ne l'engagent en rien s'il ne réussit
» pas, puisque sa misère actuelle n'a rien à perdre ! »

On s'étonna d'abord de ces exigences, on finit par s'en indigner ; on lui offrit des conditions moins onéreuses à la couronne. Du fond de son indigence et de son néant, il refusa tout. Lassé, mais non vaincu par dix-huit ans d'épreuves, depuis le jour où il portait en lui sa pensée et où il l'offrait en vain aux puissances de la terre, il aurait rougi de rien rabattre du prix du don que Dieu lui avait fait. Il se retira respectueusement des conférences avec les commissaires de Ferdinand, et, remontant seul et nu sur sa mule, présent de la reine, il reprit le chemin de Cordoue, pour se rendre de là en France.

XXIII

Isabelle, en apprenant le départ de son protégé, eut comme le pressentiment des grandes choses qui s'éloignaient pour jamais d'elle avec cet homme prédestiné. Elle s'indigna contre ses commissaires qui marchandaient avec Dieu, s'écria-t-elle, le prix d'un empire, et surtout le prix de millions d'âmes laissées par leur faute à l'idolâtrie. La marquise de Maya et le contrôleur des finances d'Isabelle, Quintanilla, partagèrent et animèrent encore ses remords. Le roi, plus froid et plus calculateur, hésitait; la dépense de l'entreprise dans un moment de pénurie

du trésor le retenait. « Eh bien, s'écria dans un » transport de généreux enthousiasme Isabelle, je » me charge seule de l'entreprise pour ma couronne » personnelle de Castille ! Je mettrai mes bijoux et » mes diamants en gage pour subvenir aux frais » de l'armement ! »

Cet élan de cœur d'une femme triompha de l'économie du roi, et, par un calcul plus sublime, acquit d'incalculables trésors de richesses et de provinces à deux monarchies. Le désintéressement inspiré par l'enthousiasme est la véritable économie des grandes âmes et la véritable sagesse des grands politiques.

On courut sur les pas du fugitif : le messager que la reine lui envoya pour le rappeler le rencontra à quelques lieues de Grenade, sur le pont de Pinos, défilé fameux entre des rochers où les Maures et les chrétiens avaient souvent confondu leur sang dans les eaux du torrent qui séparait les deux races. Colomb, attendri, revint se jeter aux pieds d'Isabelle. Elle obtint, par ses larmes, du roi Ferdinand la ratification des conditions exigées par Colomb. En servant la cause abandonnée de ce grand homme, elle croyait servir la cause de Dieu lui-même, ignoré de cette partie du genre humain qu'il allait conquérir à la foi. Elle voyait le royaume céleste dans les acquisitions que son favori allait faire à son empire. Ferdinand y voyait son royaume terrestre. Soldat de la chrétienté en Espagne et vainqueur des

Maures, tout ce qu'il ajoutait de fidèles à la foi de Rome était ajouté au nombre de ses sujets par le pape ; les millions d'hommes qu'il allait rallier au christianisme par les découvertes de cet aventurier lui étaient donnés d'avance en pleine possession par les bulles de la cour de Rome. Tout ce qui n'était pas chrétien, à ses yeux, était esclave de droit ; toute partie de l'humanité qui n'était pas marquée du sceau du Christ n'était pas marquée du sceau de l'homme. Rome les donnait ou les troquait au nom de sa souveraineté spirituelle sur la terre et dans le ciel. Ferdinand était assez crédule et en même temps assez politique pour les accepter.

Le traité entre Ferdinand, Isabelle et ce pauvre aventurier génois, arrivé à pied quelques années auparavant dans leur capitale et n'ayant d'asile que l'hospitalité aux portes d'un monastère, fut signé dans la plaine de Grenade le 17 avril 1492. Isabelle prit à elle seule, au compte de son royaume de Castille, tous les frais de l'expédition. Il était juste que celle qui avait cru la première risquât davantage dans l'entreprise ; il était juste aussi que la gloire et la reconnaissance du succès s'attachassent avant tout autre nom à son nom. On assigna à Colomb le petit port de Palos, en Andalousie, pour centre d'organisation de l'expédition et pour point de départ de son escadre. La pensée conçue au monastère de la Rabida, voisin de Palos, par Juan Perès et par ses amis dans leur première ren-

contre avec Colomb, revenait d'où elle était partie. Le prieur de ce monastère allait présider aux préparatifs et voir, de son ermitage, la première voile de son ami se déployer vers ce monde inconnu qu'ils avaient vu ensemble du regard du génie et de la foi.

XXIV

Des obstacles nombreux, imprévus, en apparence insurmontables, s'opposèrent de nouveau aux faveurs d'Isabelle et à l'accomplissement des promesses de Ferdinand. L'argent manqua dans le trésor royal; les vaisseaux employés à des expéditions plus urgentes s'éloignaient des ports d'Espagne; les marins refusèrent tout engagement pour une traversée si longue et si mystérieuse, ou ils désertèrent à mesure qu'on les recrutait. Les villes du littoral, contraintes par ordre de la cour à fournir les bâtiments, hésitèrent à obéir et désarmèrent les navires condamnés, dans l'opinion générale, à une perte certaine. L'incrédulité, la terreur, l'envie, la dérision, l'avarice, la révolte même, brisèrent cent fois dans les mains de Colomb et des agents de la cour eux-mêmes les moyens matériels d'exécution que la faveur d'Isabelle avait mis à sa disposition. Il semblait qu'un fatal génie, obstiné à lutter contre le génie de l'unité de la terre, voulût séparer à jamais ces deux mondes que la pensée d'un seul homme voulait unir.

Colomb présidait à tout du fond du monastère

de la Rabida, où son ami, le prieur Juan Perès, lui avait donné de nouveau l'hospitalité. Sans l'intervention et l'influence de ce pauvre religieux, l'expédition ordonnée échouait définitivement encore. Tous les ordres de la cour étaient impuissants ou désobéis. Le moine eut recours à sès amis de Palos; ils se fièrent à sa foi, à ses prières, à ses conseils. Trois frères, riches navigateurs de Palos, les Pinzon, se sentirent enfin pénétrés de la conviction et de l'espérance qui inspiraient l'ami de Colomb. Ils crurent entendre la voix de Dieu dans celle de ce vieillard solitaire. Ils s'associèrent spontanément à l'entreprise, ils fournirent l'argent, ils équipèrent trois navires appelés alors caravelles, ils engagèrent des matelots des petits ports de Palos et de Moguer, et, pour donner à la fois l'impulsion et l'exemple à la confiance de leurs marins, deux des trois frères, Martin-Alonzo Pinzon et Vincent-Yanès Pinzon, résolurent de s'embarquer et de prendre eux-mêmes des commandements sur leurs vaisseaux. Grâce à cette généreuse assistance des Pinzon, trois vaisseaux, ou plutôt trois barques, la *Santa-Maria,* la *Pinta* et la *Nina,* furent en état de prendre la mer le vendredi 3 août 1492.

XXV

Au lever du jour, Colomb, accompagné jusqu'au rivage par le prieur et par les religieux du couvent

de la Rabida, qui bénirent la mer et ses voiles, embrassa son fils laissé aux soins de Juan Perès et monta sur le plus grand de ses trois bâtiments, la *Santa-Maria*. Il y arbora son pavillon d'amiral d'un Océan ignoré et de vice-roi de terres inconnues. Le peuple des deux ports et de la côte se pressait en foule innombrable sur le rivage pour assister à ce départ, que les préjugés populaires croyaient sans retour. C'était un cortége de deuil plus qu'un salut d'heureuse traversée; il y avait plus de tristesse que d'espérance, plus de larmes que d'acclamations. Les mères, les femmes, les sœurs des matelots maudissaient à voix basse ce funeste étranger qui avait séduit par ses paroles enchantées l'esprit de la reine et qui prenait tant de vies d'hommes sous la responsabilité d'un de ses rêves. Colomb, comme tous les hommes qui entraînent un peuple au delà de ses préjugés, suivi à regret, entrait dans l'inconnu au bruit des malédictions et des murmures. C'est la loi des choses humaines. Tout ce qui dépasse l'humanité, même pour lui conquérir une idée, une vérité ou un monde, la fait murmurer. L'homme est comme l'Océan, il a une tendance au mouvement et un poids naturel vers l'immobilité. De ces deux tendances contraires naît l'équilibre de sa nature : malheur à qui le rompt!

XXVI

L'aspect de cette flottille, à peine comparable à une expédition de pêche ou de trafic sur la côte, était bien propre à contraster, dans les yeux et dans l'âme du peuple, avec la grandeur et les périls qu'elle allait si témérairement affronter. Des trois barques de Colomb, une seule était pontée, celle qu'il montait. C'était un étroit et frêle navire de commerce, déjà vieux et fatigué des flots. Les deux autres étaient sans pont : une lame aurait suffi pour les engloutir. Mais la poupe et la proue de ces barques, très-élevées au-dessus des vagues, comme les galères antiques, avaient deux demi-ponts dont le vide donnait asile aux matelots dans les gros temps et empêchaient que le poids d'une vague embarquée ne fît sombrer la caravelle. Ces barques étaient montées de deux mâts, l'un au milieu, l'autre en arrière du bâtiment. Le premier de ces mâts portait une seule grande voile carrée ; le second, une voile latine triangulaire. De longues rames, rarement et difficilement employées, s'adaptaient, dans le calme, aux bordages bas du milieu de la caravelle, et pouvaient, au besoin, imprimer une lente impulsion au bâtiment. C'est sur ces trois barques d'inégale grandeur que Colomb disposa les cent vingt hommes qui composaient en tout ses équipages. Lui seul y montait avec un visage se-

rein, avec un regard assuré, avec un cœur ferme. Ses conjectures avaient pris depuis dix-huit ans, dans son esprit, le corps d'une certitude. Bien qu'il eût dépassé ce jour-là plus de la moitié du terme de sa vie et qu'il entrât dans sa cinquante-septième année, il regardait comme rien les années qui étaient derrière lui : toute sa vie, à ses yeux, était en avant ; il se sentait la jeunesse de l'espérance et l'avenir de l'immortalité. Comme pour prendre possession de ces mondes vers lesquels il orientait ses voiles, il écrivit et il publia, en montant sur son navire, un récit solennel de toutes les phases que son esprit et sa fortune avaient parcourues jusque-là pour concevoir et pour exécuter son dessein ; il y joignit l'énumération de tous les titres, de tous les honneurs, de tous les commandements dont il venait d'être investi par ses souverains sur ses futures possessions, et il invoqua le Christ et les hommes en protection de sa foi et en témoignage de sa constance. « Et c'est pour cela, » dit-il en finissant cette proclamation au vieux et au nouveau monde, « que je me condamne à ne plus dormir » pendant cette navigation et jusqu'à l'accomplisse- » ment de ces choses ! »

XXVII

Une brise heureuse qui soufflait d'Europe le poussa doucement vers les îles Canaries, dernière

halte des navigateurs sur l'Océan. Tout en rendant grâce à Dieu de ces augures qui contribuaient à rasséréner ses équipages, il aurait pourtant préféré qu'un vent tempêtueux l'emportât à plein souffle hors des parages connus et fréquentés des navires. Il craignit avec raison que la vue des côtes lointaines de l'Espagne ne rappelât, par les invincibles attraits de la patrie, les yeux et le cœur des marins irrésolus et timides qui hésitaient encore en s'embarquant. Dans les entreprises suprêmes, il ne faut pas donner aux hommes le temps de la réflexion et les occasions du repentir. Colomb le savait. Il brûlait d'avoir passé les limites des vagues connues et d'avoir à lui seul la possibilité du retour, dans le secret de sa route, de ses cartes et de sa boussole. Son impatience de perdre de vue les rivages du vieux continent n'était que trop fondée. Un de ses navives, la *Pinta*, dont le gouvernail s'était brisé et qui faisait eau dans sa cale, lui fit chercher, malgré lui, les îles Canaries pour y changer cette ambarcation contre une autre. Il perdit environ trois semaines dans ces ports, sans pouvoir y trouver un navire approprié à sa longue traversée. Il fut contraint de radouber seulement la *Pinta* et de donner une autre voilure à la *Nina*, sa troisième conserve, barque lourde et paresseuse qui ralentissait sa marche. Il y renouvela ses provisions d'eau et de vivres. Ses bâtiments étroits et sans pont ne lui permettaient de porter la vie de ses

cent vingt hommes que pour un nombre de jours compté.

Après avoir quitté les Canaries, l'aspect du volcan de Téréniffe, dont une éruption enflammait le ciel et se réverbérait dans la mer, jeta la terreur dans l'âme de ses matelots. Ils crurent y voir le glaive flamboyant de l'ange qui chassa le premier homme de l'Éden, défendant aux enfants d'Adam l'entrée des mers et des terres interdites. L'amiral passa de navire en navire pour dissiper cette panique populaire et pour expliquer scientifiquement à ces hommes simples les lois physiques de ce phénomène. Mais la disparition du pic de Ténériffe, quand il s'abaissa sous l'horizon, leur imprima autant de tristesse que son cratère leur avait inspiré d'effroi. Il était pour eux la dernière borne, le dernier phare du vieil univers. En le perdant de vue, ils crurent avoir perdu jusqu'aux jalons de leur route à travers un incommensurable espace. Ils se sentirent comme détachés de la terre et naviguant dans l'éther d'une autre planète. Une prostration générale de l'esprit et du corps s'empara d'eux. Ils étaient comme des spectres qui ont perdu jusqu'à leur tombeau. L'amiral les rassembla de nouveau autour de lui sur son navire, releva leur âme par l'énergie de la sienne, et s'abandonnant, comme le poëte de l'inconnu, à l'inspiration éloquente de ses espérances, il leur décrivit, comme s'il les avait déjà fréquentés, les terres, les îles, les mers, les

royaumes, les richesses, les végétations, les soleils, les mines d'or, les plages sablées de perles, les montagnes éblouissantes de pierres précieuses, les plaines embaumées d'épices qui se levaient déjà pour lui de l'autre côté de cet espace dont chaque lame portait leurs voiles à ces merveilles et à ces félicités. Ces images peintes des couleurs prestigieuses de l'opulente imagination de leur chef enivrèrent et relevèrent ces cœurs affaissés ; les vents alizés, soufflant constamment et doucement de l'est, semblaient seconder l'impatience des matelots. La distance seule pouvait désormais les effrayer. Colomb, pour leur dérober une partie de l'espace à travers lequel il les entraînait, soustrayait chaque jour, de son calcul de lieues marines, une partie de la distance parcourue, et trompait ainsi de la moitié du chemin l'imagination de ses pilotes et de ses matelots. Il notait secrètement pour lui seul la véritable *estime*, afin de connaître, seul aussi, le nombre de vagues qu'il avait franchies et les jalons de route qu'il voulait cacher comme un secret à ses rivaux. Les équipages, en effet, illusionnés par l'haleine égale du vent et par la paisible oscillation des lames, se figuraient flotter lentement dans les dernières mers d'Europe.

XXVIII

Il aurait voulu leur dérober également un phénomène qui déconcertait sa propre science à deux cents lieues de Ténériffe: c'était la variation de l'aiguille aimantée de la boussole, dernier et, selon lui, infaillible guide, qui chancelait lui-même aux limites d'un hémisphère infréquenté. Il porta seul en lui-même, pendant quelques jours, ce doute terrible. Mais ses pilotes, attentifs comme lui à l'habitacle, s'aperçurent bientôt de ces variations. Saisis du même étonnement, mais moins raffermis que leur chef dans l'inébranlable résolution de braver même la nature, ils crurent que les éléments eux-mêmes se troublaient ou changeaient de loi au bord de l'espace infini. Le vertige qu'ils supposaient dans la nature passa dans leur âme. Ils se communiquèrent en pâlissant leur doute et abandonnèrent les navires au hasard des flots et des vents, seuls guides qui leur restassent désormais. Leur découragement consterna tous les matelots. Colomb, qui cherchait en vain à s'expliquer à lui-même un mystère dont la science d'aujourd'hui recherche encore la raison, eut recours à cette puissante imagination, boussole intime dont le ciel l'avait doué. Il inventa une explication fausse, mais spécieuse pour des esprits sans culture, des variations de l'aiguille aimantée. Il l'attribua à des

astres nouveaux circulant autour du pôle, dont l'aiguille attirée suivait les mouvements alternatifs dans le firmament. Cette explication, conforme aux principes astrologiques du temps, satisfit les pilotes, et leur crédulité rendit la foi aux matelots. La vue d'un héron et d'un oiseau du tropique, qui vinrent le lendemain voler autour des mâts de la flottille, opéra sur leurs sens ce que l'explication de l'amiral avait opéré sur leur pensée. Ces deux habitants de la terre ne pouvaient vivre sur un océan sans arbres, sans herbes et sans eaux. Ils leur apparurent comme deux témoins qui venaient certifier, avant le témoignage oculaire, les méditations de Colomb. Ils voguèrent avec plus d'assurance sur la foi d'un oiseau. La température suave, égale et sereine de cette partie de l'océan, la limpidité du ciel, la transparence des lames, les jeux des dauphins autour de la proue, la tiédeur de l'air, les parfums que les vagues apportent de loin et qu'elles semblent transpirer en écumant, les lueurs plus vives des constellations et des étoiles dans la nuit, tout semblait, dans ces latitudes, pénétrer les sens de sérénité comme les âmes de conviction. On respirait les présages du monde encore invisible. On se souvenait des jours resplendissants, des astres amis, des ténèbres encore lumineuses des printemps de l'Andalousie. « Il n'y manquait, écrit Colomb, « que le rossignol. »

XXIX

La mer aussi commençait à rouler ses présages. Des plantes inconnues flottaient fréquemment sur les lames. Les unes, disent les historiens de cette première traversée, étaient des plantes marines qui ne croissent que sur les bas-fonds voisins des rivages; les autres, des plantes saxillaires que les vagues n'enlèvent qu'aux rochers; les autres, des plantes fluviales; quelques-unes, fraîchement détachées des racines, conservaient la verdure de leur séve; l'une d'elles portait un crabe vivant, navigateur embarqué sur une touffe d'herbe. Ces plantes et ces êtres vivants ne pouvaient pas avoir passé beaucoup de jours sur l'eau sans se faner et sans mourir. Un oiseau de l'espèce de ceux qui ne s'abattent pas sur les vagues et qui ne dorment jamais sur l'eau, traversa le ciel. D'où venait-il? où allait-il? le lieu de son sommeil pouvait-il être éloigné? Plus loin, l'océan changeait de température et de couleur, indices de fonds variés; ailleurs, il ressemblait à d'immenses prairies marines dont les vagues herbues étaient fauchées par la proue et ralentissaient le sillage; le soir et le matin, des brumes lointaines, telles que celles qui s'attachent aux grandes cimes du globe, affectaient à l'horizon les formes de plages et de montagnes. Le cri de terre était sur le bord de toutes les lèvres. Colomb ne

voulait ni trop confirmer ni trop éteindre des espérances qui servaient ses desseins en ranimant ses compagnons. Mais il ne se croyait encore qu'à trois cents lieues de Ténériffe, et, dans ses conjectures, il ne trouverait la terre qu'il cherchait qu'à sept ou huit cents lieues plus loin.

XXX

Cependant il renfermait en lui seul ses conjectures, sans amis parmi ses compagnons dont le cœur fût assez ferme pour égaler sa constance et assez sûr pour contenir ses secrètes appréhensions. Il n'avait, dans cette longue traversée, d'entretien qu'avec ses propres pensées, avec les astres et avec Dieu dont il se sentait le confident. Presque sans sommeil, comme il l'avait dit dans sa proclamation d'adieu au vieux monde, il passait les jours, dans sa chambre de poupe, à noter en caractères intelligibles pour lui seul les degrés, les latitudes, les espaces qu'il croyait avoir franchis; il passait les nuits sur le pont, auprès de ses pilotes, à étudier les astres et à surveiller la mer. Presque toujours seul comme Moïse conduisant le peuple de Dieu dans son désert, imprimant à ses compagnons par sa gravité pensive, tantôt un respect, tantôt une défiance, tantôt une terreur qui les éloignaient de lui : isolement ou distance qu'on remarque presque toujours autour des hommes supérieurs d'idées et de résolution

à leurs semblables, soit que ces génies inspirés aient besoin de plus de solitude et de recueillement pour s'entretenir avec eux-mêmes, soit que les hommes inférieurs qu'ils intimident n'aiment pas à les approcher de peur de se mesurer avec ces hautes natures et de sentir leur petitesse devant ces grandeurs morales de la création.

XXXI

La terre si souvent indiquée ne se montrait néanmoins que dans les mirages des matelots; chaque matin dissipait devant les proues des navires les horizons fantastiques que la brume du soir leur avait fait prendre pour des côtes. Ils allaient plongeant toujours comme dans un abîme sans bord et sans fond. La régularité et la constance même du vent d'est qui les secondait, sans qu'ils eussent à orienter une seule fois leurs voiles depuis tant de jours, étaient pour eux une cause de trouble d'esprit. Ils commençaient à se figurer que ce vent régnait éternellement le même dans cette région du Grand Océan, ceinture du globe, et qu'après les avoir fait descendre avec tant de facilité vers l'ouest, il serait un insurmontable obstacle à leur retour. Comment remonteraient-ils jamais ce courant de vents contraires autrement qu'en louvoyant dans ces espaces? Et, s'il leur fallait louvoyer pendant des bordées sans fin pour retrouver les côtes du vieux monde,

comment leurs provisions d'eau et de vivres, déjà à demi consommées, suffiraient-elles aux longs mois de leur navigation en arrière? Qui les sauverait de l'horrible perspective de mourir de soif et de faim dans leur longue lutte avec ces vents qui les repoussaient de leurs ports? Beaucoup commençaient à calculer le nombre de jours, de rations inégales à ces jours, à murmurer contre une obstination toujours trompée dans leur chef, et à se reprocher à voix basse une persévérance de dévouement qui sacrifiait les vies de cent vingt hommes à la démence d'un seul.

Mais chaque fois que le murmure allait grossir jusqu'à la sédition, la Providence semblait leur envoyer des présages plus convaincants et plus inattendus pour les changer en espérances. Ainsi, le 20 septembre, ces vents favorables, mais alarmants par leur fixité, varièrent et passèrent au sud-ouest. Les matelots saluèrent ce changement, bien que contraire à leur route, comme un signe de vie et de mobilité dans les éléments, qui leur faisait reconnaître une palpitation de l'air sur leurs voiles. Le soir, de petits oiseaux des races les plus frêles, faisant leur nid dans les arbustes et dans les vergers domestiques, voltigèrent en gazouillant autour des mâts. Leurs ailes fragiles et leurs gazouillements joyeux n'indiquaient en eux aucun symptôme de lassitude ou d'effroi comme dans des volées d'oiseaux qui auraient été emportés malgré eux bien loin sur la

mer par un coup de vent. Leurs chants, semblables à ceux que les matelots entendaient autour de leurs charmilles, dans les myrtes et dans les bois d'orangers de l'Andalousie, leur rappelaient la patrie et les invitaient à de prochains rivages. Ils reconnurent des passereaux qui habitent toujours les toits des hommes. Les herbes plus épaisses et plus vertes sur la surface des vagues imitaient des prairies et des champs avant la maturité des gerbes. La végétation cachée sous l'eau apparaissait avant la terre. Elle ravissait les yeux des marins lassés de l'éternel azur des flots. Mais elles devinrent bientôt si touffues qu'ils craignirent d'y entraver leur gouvernail et leur quille et d'être retenus captifs dans ces joncs de l'Océan, comme les navires de la mer du Nord dans les glaces. Ainsi chaque joie se changeait bien vite en larmes : tant l'inconnu a de terreur pour le cœur de l'homme ! Colomb, comme un guide cherchant sa route à travers ces mystères de l'Océan, était obligé de paraître comprendre ce qui l'étonnait lui-même et d'inventer une explication pour chaque étonnement de ses matelots.

XXXII

Les calmes de la ligne les jetèrent dans la consternation. Si tout, jusqu'au vent, mourait dans ces parages, qui rendrait le souffle à leurs voiles et le mouvement à leurs vaisseaux ? La mer tout à coup

se gonfla sans vent : ils crurent à des convulsions souterraines à son lit. Une immense baleine se montra endormie sur le dos des vagues : ils imaginèrent des monstres dévorant les nefs. L'ondulation des vagues les emportait sur des courants qu'ils ne pouvaient surmonter faute de vent : ils se figurèrent qu'ils approchaient des cataractes de la mer, et qu'ils allaient être entraînés dans les abîmes et dans les réservoirs où le déluge avait étanché ses mondes d'eau. Ils se groupaient, sombres et irrités, au pied des mâts ; ils se communiquaient à plus haute voix leurs murmures ; ils parlaient de forcer les pilotes à virer de bord, de jeter l'amiral à la mer, comme un insensé qui ne laissait de choix à ses compagnons qu'entre le suicide ou le meurtre. Colomb, à qui les regards et les murmures révélaient ces complots, les bravait par son attitude ou les déconcertait par sa confiance.

La nature vint à son secours en faisant souffler de nouveau les vents rafraîchissants de l'est et en aplanissant la mer sous ses proues. Avant la fin du jour, Alonzo Pinzon, qui commandait la *Pinta*, et qui naviguait assez près de l'amiral pour qu'il pût s'entretenir avec lui bord à bord, jeta le premier cri de *Terre!* du haut de sa poupe. Tous les équipages, répétant ce cri de salut, de vie et de triomphe, se jetèrent à genoux sur les ponts et entonnèrent l'hymne de *Gloire à Dieu dans le ciel et sur la terre!* Ce chant religieux, premier hymne monté au Créa-

teur du sein de ce jeune océan, roula lentement sur les vagues. Quand il eut cessé, tout le monde monta aux mâts, aux hunes, aux cordages les plus élevés des navires, pour prendre possession par ses propres yeux du rivage entrevu par Pinzon, au sud-ouest. Colomb seul doutait, mais il aimait trop à croire pour contredire seul le délire de ses équipages. Bien qu'il ne cherchât sa terre à lui qu'à l'ouest, il laissa gouverner au sud pendant toute la nuit, aimant mieux perdre un peu de sa route pour complaire à ses compagnons que de perdre la popularité passagère due à leur illusion. Le lever du soleil ne la dissipa que trop vite. La terre imaginaire de Pinzon s'était évanouie avec la brume de la nuit. L'amiral reprit la route de ses pensées vers l'ouest.

XXXIII

L'océan avait de nouveau aplani sa surface; le soleil sans nuage et sans limite s'y révérbérait comme dans un second ciel. Les lames caressantes couronnaient la proue de légères écumes; les dauphins, plus nombreux, bondissaient dans le sillage; toute la mer semblait habitée; les poissons volaient, s'élançaient et retombaient sur les ponts des navires. Tout semblait se concerter avec Colomb dans la nature pour entraîner par un espoir renaissant ses matelots qui oubliaient les jours. Le 1er octobre, ils

s'imaginèrent n'avoir fait que six cents lieues hors des parages fréquentés des navigateurs : le livre d'estime secret de l'amiral en accusait plus de huit cents. Cependant tous les signes du voisinage des terres se multipliaient autour d'eux, mais point de terre à l'horizon. La terreur rentra dans leur âme. Colomb lui-même, sous son calme apparent, se troubla de quelque doute; il craignit d'avoir passé sans les voir à travers les îles d'un archipel, de laisser derrière lui l'extrémité de l'Asie qu'il cherchait, et de s'égarer maintenant dans quelque troisième océan.

La plus légère de ses barques, *la Nina*, qui naviguait en avant-garde, le 7 octobre, hissa enfin son pavillon de découverte et tira un coup de canon de joie pour annoncer une côte aux deux autres vaisseaux. En s'approchant, ils reconnurent que *la Nina* avait été déçue par un nuage. Le vent, en l'emportant dans les airs, emporta leur courte joie. Elle se changea en consternation. Rien ne lasse le cœur des hommes autant que ces alternatives de fausses joies et de déceptions amères. Ce sont les sarcasmes de la fortune. Les reproches recommencèrent à éclater sur tous les visages contre l'amiral. Ce n'était plus seulement leurs fatigues et leurs divisions que les équipages imputaient à leur guide, c'était leur vie sacrifiée sans espoir. Le pain et l'eau allaient manquer.

Colomb, déconcerté par l'immensité de cet espace dont il avait cru enfin toucher les bornes, abandonna

sa route idéale tracée sur sa carte et suivit deux jours et deux nuits le vol des oiseaux, pilotes célestes que la Providence semblait lui envoyer au moment où la science humaine défaillait en lui. L'instinct de ces oiseaux, se disait-il, ne les dirigerait pas tous vers ce point de l'horizon s'ils n'y voyaient pas un rivage. Mais les oiseaux même semblaient, aux yeux des matelots, s'entendre avec le désert de l'océan et avec les astres menteurs pour se jouer de leurs navires et de leurs vies. A la fin du troisième jour, les pilotes, montés sur les haubans à l'heure où le soleil dévoile en s'abaissant le plus d'horizon, le virent se plonger dans les mêmes vagues d'où il se levait en vain depuis tant d'aurores. Ils crurent à l'infini des eaux. Le désespoir qui les abattait se changea en sourde fureur. Qu'avaient-ils à ménager maintenant avec un chef qui avait trompé la cour, et dont les titres et l'autorité, surpris à la confiance de ses souverains, allaient périr avec ses illusions? Le suivre plus loin, n'était-ce pas s'associer à son crime? L'obéissance ne finissait-elle pas là où finissait le monde? Restait-il un autre espoir, s'il en restait, que de retourner les proues vers l'Europe, de lutter en louvoyant contre ces vents, complices de l'amiral, et de l'enchaîner lui-même à son mât pour qu'il fût l'objet de la malédiction des mourants s'il fallait mourir, ou pour le livrer à la vengeance de l'Espagne si le ciel leur permettait jamais d'en revoir les ports?

Ces murmures étaient devenus des clameurs. L'intrépide amiral les contint par l'impassibilité de son visage. Il invoqua contre les séditieux l'autorité, sacrée pour des sujets, des souverains dont il était investi. Il invoqua le ciel même, juge en ce moment entre eux et lui. Il ne fléchit pas; il offrit sa vie en gage de ses promesses; il leur demanda seulement, avec l'accent d'un prophète qui voit ce que le vulgaire ne voit que par son âme, d'ajourner de trois jours leur incrédulité et leur résolution de retour. Il fit serment, serment téméraire, mais politique, que, si dans le cours du troisième soleil la terre n'était pas visible à l'horizon, il se rendrait à leurs instances et les ramènerait en Europe. Les signes révélateurs du voisinage d'îles ou de continents étaient si visibles aux yeux de l'amiral, qu'en mendiant ces trois jours à ses équipages révoltés il se croyait certain de les conduire au but. Il tentait Dieu en assignant un terme à sa révélation, mais il avait à ménager des hommes. Les hommes, à regret, lui accordèrent ces trois jours, et Dieu, qui l'inspirait, ne le punit pas d'avoir trop espéré de lui.

XXXIV

Au lever du soleil du deuxième jour, des joncs fraîchement déracinés apparurent autour des vaisseaux. Une planche travaillée avec la hache, un bâton artistement ciselé à l'aide d'un instrument

tranchant, une branche d'aubépine en fleur, enfin un nid d'oiseau suspendu à une branche rompue par le vent, rempli d'œufs que la mère couvait encore au doux roulis des vagues, flottèrent successivement sur les eaux. Les matelots recueillirent à bord ces témoins écrits, parlants ou vivants, d'une terre voisine. C'étaient les voix du rivage qui confirmaient celle de Colomb. Avant de contempler la terre des yeux du corps, on la concluait par ces indices de vie. Les séditieux tombèrent à genoux devant l'amiral outragé la veille, ils implorèrent le pardon de leur défiance, et entonnèrent l'hymne de reconnaissance au Dieu qui les avait associés à son triomphe.

La nuit tomba sur ces chants de l'Église qui saluaient un monde nouveau. L'amiral ordonna de carguer les voiles, de sonder devant les navires, de naviguer avec lenteur, redoutant les bas-fonds et les écueils, convaincu que les premières clartés du crépuscule découvriraient la terre sous les proues de ses vaisseaux. Nul ne dormit dans cette nuit suprême. L'impatience d'esprit avait enlevé tout besoin de sommeil aux yeux; les pilotes et les matelots, suspendus aux mâts, aux vergues, aux haubans, rivalisaient entre eux de poste et d'attention pour lancer le premier regard sur le nouvel hémisphère. Un prix avait été promis par l'amiral à celui qui jetterait le premier cri de Terre! si la terre en effet reconnue vérifiait sa découverte. La Provi-

dence cependant lui réservait à lui-même ce premier regard, qu'il avait acheté au prix de vingt ans de sa vie et de tant de constance et de dangers. Comme il se promenait seul, à minuit, sur la dunette de son vaisseau et plongeait son regard perçant dans les ténèbres, une lueur de feu passa, s'éteignit et repassa devant ses yeux au niveau des vagues. Craignant d'être trompé par un éblouissement ou par une phosphorescence de la mer, il appela à voix basse un gentilhomme espagnol de la cour d'Isabelle, nommé Guttierez, en qui il avait plus de foi que dans ses pilotes. Il lui indiqua de la main le point de l'horizon où il avait entrevu un feu, et lui demanda s'il n'apercevait pas une lumière de ce côté. Guttierez répondit qu'il voyait en effet étinceler une lueur fugitive dans cette direction. Colomb, pour se confirmer davantage dans sa conviction, appela Rodrigo Sanchez de Ségovie, un autre de ses confidents. Sanchez n'hésita pas plus que Guttierez à constater une clarté à l'horizon. Mais à peine ce feu se montrait-il, qu'il disparaissait pour reparaître dans une émersion alternative de l'océan, soit que ce fût la flamme d'un foyer sur une plage basse, découverte et dérobée tour à tour par l'horizon ondoyant des grandes lames, soit que ce fût le fanal flottant d'un canot de pêcheurs, tour à tour élevé sur la crête et englouti dans le creux des vagues. Ainsi la terre et la vie apparurent à la fois à Colomb et à ses deux confidents sous la forme

du feu dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492. Colomb, commandant le silence à Rodrigo et à Guttierez, renferma en lui-même sa vision dans la crainte de donner encore une fausse joie et une amère déception à ses équipages. Il perdit de vue la lueur éteinte et veilla jusqu'à deux heures du matin, priant, espérant et désespérant seul sur le pont, entre le triomphe ou le retour dont le lendemain allait décider.

XXXV

Il était plongé dans cette angoisse qui précède les grands enfantements de vérités, comme l'agonie précède le grand affranchissement de l'esprit par la mort, quand un coup de canon, retentissant sur l'Océan à quelques centaines de brasses devant lui, éclata comme le bruit d'un monde à son oreille, et le fit tressaillir et tomber à genoux sur la dunette. C'était le cri de Terre ! jeté par le bronze, signal convenu avec la *Pinta*, qui naviguait en tête de la flotte pour éclairer la route et sonder la mer. A ce bruit, un cri général de Terre ! éclata de toutes les vergues et de tous les cordages des vaisseaux. On ferla les voiles et l'on attendit l'aurore. Le mystère de l'Océan avait dit son premier mot au sein de la nuit. Le jour allait le révéler tout entier aux regards. Les parfums les plus suaves et les plus inconnus arrivaient par haleines jusqu'aux vaisseaux avec

l'ombre d'une côte, le bruit des lames sur les récifs et le vent de terre. Le feu aperçu par Colomb annonçait la présence de l'homme et le premier élément de la civilisation. Jamais nuit ne parut plus lente à dévoiler l'horizon ; car cet horizon, c'était pour les compagnons de Colomb et pour lui-même une seconde création de Dieu.

XXXVI

Le crépuscule, en se répandant dans l'air, fit peu à peu sortir les formes d'une île du sein des flots. Ses deux extrémités se perdaient dans la brume du matin. Sa côte basse s'élevait en amphithéâtre jusqu'à des sommets de collines, dont la sombre ver dure contrastait avec la limpidité bleue du ciel ; à quelques pas de l'écume des vagues mourantes sur un sable jaune, des forêts d'arbres majestueux et innommés s'étendaient en gradins sur les étages successifs de l'île. Des anses vertes et des clairières lumineuses dans ces fonds laissaient percer à demi par les yeux ces mystères de la solitude. On y entrevoyait des habitations disséminées, semblables à des ruches d'hommes par leur forme arrondie et par leurs toits de feuillages desséchés. Des fumées s'élevaient çà et là au-dessus des cimes des bois. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, étonnés plus qu'effrayés, se montraient demi-nus entre les troncs d'arbres les plus rapprochés du

rivage, s'avançaient timidement, se retiraient tour à tour, témoignant, par leurs gestes et par leurs attitudes naïves, autant de crainte que de curiosité et d'admiration à l'aspect de ces navires et de ces étrangers apportés la nuit par les flots.

XXXVII

Colomb, après avoir contemplé en silence ce premier rivage avancé de la terre si souvent construite dans ses calculs et si magnifiquement colorée dans son imagination, la trouva supérieure encore à ses pensées. Il brûlait d'impatience d'imprimer le premier le pied d'un Européen sur ce sable et d'y arborer, dans le signe de la croix et dans le drapeau de l'Espagne, l'étendard de la conquête de Dieu et de la conquête de ses souverains par son génie. Mais il contint en lui-même et dans ses équipages cette hâte d'aborder le rivage, voulant donner à cette prise de possession d'un monde nouveau la solennité du plus grand acte accompli peut-être jamais par un navigateur, et appeler, à défaut des hommes, Dieu et les anges, la mer, la terre et le ciel en témoignage de sa conquête sur l'inconnu. Il se revêtit de toutes les marques de ses dignités d'amiral de l'Océan et de vice-roi des royaumes futurs; il déploya son manteau de pourpre, et, prenant dans sa main droite le drapeau brodé d'une croix où les chiffres de Ferdinand

et d'Isabelle entrelacés comme leurs royaumes étaient surmontés de leur couronne, il descendit dans sa chaloupe et s'avança, suivi des chaloupes d'Alonzo Pinzon et d'Yonès Pinzon, ses deux lieutenants, vers le rivage. En touchant la terre, il tomba à genoux pour consacrer, par un acte d'humilité et d'adoration, le don et la grandeur de Dieu dans cette partie nouvelle de ses œuvres. Il baisa le sable, et, le visage collé sur l'herbe, il pleura. Larmes à double sens et à double augure qui mouillaient, pour la première fois, l'argile de cet hémisphère visité par des hommes de la vieille Europe! larmes de joie pour Colomb, qui débordaient d'un cœur superbe, reconnaissant et pieux! larmes de deuil pour cette terre vierge, qui semblaient lui présager les calamités, les dévastations, le feu, le fer, le sang et la mort que ces étrangers lui apportaient avec leur orgueil, leurs sciences et leur domination! C'était l'homme qui versait ces larmes, c'était la terre qui devait pleurer.

XXXVIII

« Dieu éternel et tout-puissant, » s'écria Colomb en relevant son front de la poussière dans une prière latine qui nous a été conservée par ses compagnons, « Dieu, qui, par l'énergie de ta parole » créatrice, as enfanté le firmament, la mer et la » terre! que ton nom soit béni et glorifié partout!

» que ta majesté et ta souveraineté universelle
» soient exaltées de siècle en siècle, toi qui as permis que, par le plus humble de tes esclaves, ton
» nom sacré soit connu et répandu dans cette
» moitié jusqu'ici cachée de ton empire ! »

Puis il baptisa cette île, du nom du Christ, l'île de San-Salvador.

Ses lieutenants, ses pilotes, ses matelots, ivres de joie et pénétrés d'un respect surhumain pour celui qui avait vu pour eux au delà de l'horizon visible et qu'ils outrageaient la veille de leur défiance, vaincus par l'évidence et foudroyés par cette supériorité qui prosterne l'homme, tombèrent aux pieds de l'amiral, baisèrent ses mains et ses habits, et reconnurent un moment la souveraineté et presque la divinité du génie : victimes hier de son obstination, aujourd'hui compagnons de sa constance, et resplendissants de la gloire qu'ils venaient de blasphémer ! Ainsi est faite l'humanité, persécutant les initiateurs, héritant de leurs victoires.

XXXIX

Pendant la cérémonie de la prise de possession, les habitants de l'île, d'abord retenus à distance par la terreur, puis attirés par cette curiosité instinctive, premier lien de l'homme à l'homme, s'étaient rapprochés. Ils s'interrogeaient entre eux sur les spectacles merveilleux de cette nuit et de

cette aurore. Ces vaisseaux manœuvrant leurs voiles, leurs antennes, leurs vergues comme des membres immenses se déployant et se repliant à l'impulsion d'une pensée intérieure, leur avaient paru des êtres animés et surnaturels descendus pendant les ténèbres du firmament de cristal qui entourait leur horizon, des habitants du ciel flottant sur des ailes et s'abattant à leur gré sur les rivages dont ils étaient les dieux. Saisis de respect à la vue des chaloupes qui abordaient leur île et des hommes revêtus de tissus éclatants et d'armes où se réverbérait la lumière, ils avaient fini par s'en approcher, comme fascinés par leur toute-puissance. Ils les adoraient et les imploraient avec la naïveté d'enfants qui ne soupçonnent pas le mal sous l'attrait. Les Espagnols, les examinant à leur tour, s'étonnaient de ne retrouver dans ces insulaires aucun des caractères physiques de conformation et de couleur des races africaines, asiatiques, européennes, qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. Leur teint cuivré, leur chevelure souple et répandue en ondes sur leurs épaules, leurs yeux sombres comme leur mer, leurs traits délicats et féminins, leur physionomie confiante et ouverte, leur nudité enfin, et les dessins coloriés dont ils teignaient leurs membres, révélaient en eux une race entièrement distincte des familles humaines répandues sur l'hémisphère ancien, conservant encore les simplicités et les douceurs de l'enfance, oubliée pendant des siècles dans

ce fond ignoré du monde, ayant, à force d'ignorance, conservé la simplicité, la candeur et la douceur des premiers jours.

Colomb, persuadé que cette île était un appendice avancé sur l'océan des Indes, vers lesquelles il croyait toujours naviguer, leur donna le nom imaginaire d'Indiens qu'ils ont conservé jusqu'à leur extinction par une erreur de langage survivant à l'erreur du navigateur.

XL

Bientôt ces Indiens, s'apprivoisant avec leurs hôtes, leur montrèrent leurs sources, leurs habitations, leurs villages, leurs canots ; ils leur apportèrent en tribut leurs fruits nourriciers, leur pain de cassave, qui renouvela les vivres des Espagnols, et quelques ornements d'or pur qu'ils portaient suspendus aux oreilles, aux narines, en bracelets ou en colliers autour du cou et des jambes des femmes. Ils ignoraient le commerce et l'usage de la monnaie, ce supplément vénal mais nécessaire à la vertu de l'hospitalité ; ils recevaient en échange avec ivresse les moindres objets usuels des Européens. La nouveauté faisait à leurs yeux le prix de toute chose. Rare et précieux est le même mot pour tout l'univers. Les Espagnols, qui cherchaient le pays de l'or et des pierreries, s'informèrent par signes des lieux d'où venait ce métal. Les Indiens leur mon-

trèrent le midi; l'amiral et ses compagnons crurent comprendre qu'il y avait de ce côté une île ou un continent des Indes correspondant par sa richesse et par ses arts aux merveilleux récits de Marco Paolo, le Vénitien. Cette terre dont ils se croyaient maintenant rapprochés était, selon eux, l'île fabuleuse de Cipangù ou du Japon, dont le souverain foulait sous ses pieds des planchers formés de plaques d'or. L'impatience de reprendre leur course vers ce but de leur chimère ou de leur avidité les fit remonter promptement sur leurs vaisseaux. Ils s'étaient approvisionnés d'eau fraîche aux ruisseaux de l'île, et leurs ponts étaient chargés de fruits, de racines et de cassaves, présents de ces heureux et pauvres Indiens. Ils en amenèrent un avec eux pour qu'il apprît leur langue et leur servît ensuite d'interprète.

XLI

En tournant l'île de San-Salvador, ils se trouvèrent comme égarés dans les canaux d'un archipel composé de plus de cent îles d'inégale grandeur, mais toutes à l'aspect le plus luxuriant de jeunesse, de fécondité, de végétation. Ils abordèrent la plus vaste et la plus peuplée. Ils furent entourés de canots creusés dans un seul tronc d'arbre et commercèrent avec les habitants, donnant des boutons et des grelots contre de l'or et des perles. Leur navi-

gation et leurs relâches au milieu de ce labyrinthe d'îles inconnues ne furent pour eux que la répétition de leur atterrage à San-Salvador. La même curiosité inoffensive les accueillait partout. Ils s'enivraient du climat, des fleurs, des parfums, des couleurs, des plumages d'oiseaux inconnus que chacune de ces oasis étalait à leurs sens ; mais leur esprit tendu vers une seule pensée, la découverte du pays de l'or, vers ce qu'ils supposaient l'extrémité de l'Asie, les rendait moins sensibles à ces trésors naturels et les empêchait de soupçonner l'immense et nouveau continent dont ces îles étaient les avant-postes sur cet océan. Aux signes et aux regards de ces Indiens qui lui indiquaient une région plus splendide encore que leur archipel, Colomb fit voile vers la côte de Cuba, où il aborda en trois jours de douce navigation, sans perdre de vue les îles charmantes de Bahama qui jalonnaient sa route.

Cuba, avec ses côtes étagées et prolongées sans limites, s'adossant à des montagnes qui fendaient le ciel, avec ses havres, ses embouchures de fleuves, ses golfes, ses rades, ses forêts, ses villages, lui rappela en traits plus majestueux l'antique Sicile. Il resta indécis si c'était un continent ou une île. Il jeta l'ancre dans le lit ombragé d'une vaste rivière, descendit à terre, parcourut les grèves, les forêts, les jardins d'orangers et de palmiers, les villages, les huttes des habitants. Un chien muet fut le seul être vivant qu'il trouva dans ces habitations aban-

données à son approche. Il se rembarqua et remonta avec ses vaisseaux le lit de la rivière ombragée de palmiers à larges feuilles et d'arbres gigantesques couverts à la fois de fruits et de fleurs. La nature semblait avoir pris soin de prodiguer, d'elle-même, à ces peuplades heureuses les éléments de la vie et de la félicité sans travail. Tout rappelait l'Éden des livres sacrés et des poëmes. Les animaux inoffensifs, les oiseaux aux plumes de lapis et de pourpre, les perroquets, les piverts, les colibris volaient, criaient, chantaient en nuages colorés de branche en branche; des insectes lumineux éblouissaient l'air lui-même; le soleil tempéré par l'haleine des montagnes, par l'ombre des arbres, par le courant des eaux, y fécondait tout sans rien calciner; la lune et les étoiles s'y réverbéraient pendant les ténèbres dans le lit du fleuve avec des splendeurs et des rejaillissements de clarté douce qui enlevait ses terreurs à la nuit. Un enivrement général exaltait l'âme et les sens de Colomb et de ses compagnons. C'était bien là une nouvelle terre plus vierge et plus maternelle à la fois que la vieille terre d'où ils étaient venus. « C'est la plus belle île, » écrit Colomb dans ses notes, « que jamais l'œil de l'homme ait con-
» templée. On voudrait y vivre à jamais. On n'y
» conçoit ni la douleur ni la mort! »

L'odeur des épices qui arrivait de l'intérieur jusqu'à ses vaisseaux et la rencontre des huîtres qui produisent les perles sur le rivage lui persuadaient

de plus en plus que Cuba était un prolongement de l'Asie. Il s'imaginait que derrière les montagnes de cette île ou de ce continent, car il était encore incertain si Cuba tenait ou non à la terre ferme, il trouverait les empires, la civilisation, les mines d'or, et les merveilles dont les voyageurs enthousiastes dotaient le Cathay et le Japon. Ne pouvant joindre les naturels qui s'enfuyaient tous de la côte à l'approche des Espagnols, il envoya deux de ses compagnons, dont l'un parlait l'hébreu et l'autre l'arabe, à la recherche de ces fabuleuses capitales où il conjecturait que le souverain du Cathay faisait sa résidence. Ces ambassadeurs étaient chargés de présents pour les indigènes; ils avaient ordre de ne les échanger que contre de l'or, dont ils croyaient que la source intarissable était dans l'intérieur de cette terre.

Les envoyés revinrent aux vaisseaux sans avoir découvert d'autre capitale que des huttes de sauvages et une nature prodigue de végétation, de parfums, de fleurs et de fruits. Ils avaient réussi à apprivoiser, à force de présents, quelques-uns des naturels, et ils les ramenaient avec eux à l'amiral. Le tabac, plante légèrement enivrante, dont les habitants faisaient de petits rouleaux enflammés par le bout pour en aspirer la fumée; la pomme de terre, racine farineuse qui se convertissait en pain tout préparé dans la cendre; le maïs, le coton filé par les femmes, les oranges, les limons, les

fruits innommés de leurs vergers, étaient les seuls trésors qu'ils avaient trouvés autour des habitations disséminées par groupes dans les clairières.

Déconcerté dans ses rêves d'or, l'amiral, sur la foi des indigènes mal compris, quitta à regret ce séjour enchanté pour se diriger vers l'est, où il plaçait toujours sa fabuleuse Asie. Il embarqua quelques hommes et quelques femmes de Cuba plus hardis et plus confiants que les autres, pour lui servir d'interprètes dans les terres voisines qu'il se proposait de visiter, pour les convertir à la Foi, et pour offrir à Isabelle ces âmes rachetées, selon lui, par sa généreuse entreprise. Persuadé que Cuba, dont il n'avait pas aperçu les limites, faisait partie de la terre ferme d'Asie, il vogua quelques jours à peu de distance du véritable continent américain sans le voir. Son illusion obstinée lui voilait une réalité si rapprochée de sa proue. Cependant l'envie, qui devait empoisonner ses jours, était née dans l'âme de ses compagnons le jour même où ses découvertes avaient couronné la pensée de sa vie entière. Amérigo-Vespucci, Florentin obscur, embarqué sur un de ses navires, devait donner son nom à ce monde vers lequel Colomb seul l'avait guidé. Vespucci ne dut cette fortune de son nom qu'au hasard et à ses voyages subséquents avec Colomb vers ces mêmes parages. Lieutenant subalterne et dévoué de l'amiral, il ne chercha jamais à lui dérober cette gloire. Le caprice de la fortune

la lui donna sans qu'il eût jamais cherché à tromper l'opinion de l'Europe, et la routine la lui conserva. Le nom du chef fut déshérité de l'honneur de nommer un monde, le nom du subordonné prévalut. Dérision de la gloire humaine dont Colomb fut victime, mais dont Amerigo ne fut du moins pas coupable! On peut reprocher une injustice et une ingratitude à la postérité, on ne peut reprocher un larcin volontaire au pilote heureux de Florence.

XLII

Mais l'envie, qui naît dans le cœur des hommes le même jour que le succès, brûlait déjà le cœur du principal lieutenant de Colomb, Alonzo Pinzon. Commandant *la Pinta,* second navire de l'escadre, Pinzon, dont les voiles devançaient plus légèrement les deux autres navires, feignit de s'égarer dans la nuit et disparut aux regards de son chef. Il avait résolu de profiter de la découverte de Colomb pour découvrir lui-même, sans génie et sans efforts, d'autres terres, et, après leur avoir donné son nom, de revenir le premier en Europe usurper la fleur de la gloire et des récompenses dues à son maître et à son guide en navigation. Colomb s'était trop aperçu depuis quelques jours de l'envie et de l'insubordination de son lieutenant. Mais il devait beaucoup à Alonzo Pinzon : sans lui, sans ses encouragements et son assistance à Palos, il ne serait jamais

parvenu à équiper ses navires et à engager ses matelots. La reconnaissance l'avait empêché de sévir contre les premières insubordinations d'un homme dont il avait tant reçu. Le caractère tolérant, modeste et magnanime de Colomb le détournait de toute rigueur odieuse. Plein de justice et de vertu, il comptait sur les retours de justice et de vertu des autres. Cette bonté, qu'Alonzo Pinzon avait prise pour de la faiblesse, l'encourageait à l'ingratitude. Il s'élança audacieusement entre Colomb et les nouvelles découvertes qu'il avait résolu de lui arracher.

XLIII

L'amiral gémit, entrevit le crime, affecta de croire à une déviation involontaire de *la Pinta,* et, cinglant avec ses deux navires au sud-est vers une ombre immense qu'il apercevait sur la mer, il aborda à l'île d'Hispaniola, nommée depuis Saint-Domingue. Sans ce nuage autour des montagnes de Saint-Domingue qui lui fit virer de bord, il allait rencontrer encore le continent. L'archipel américain, en le séduisant et en l'égarant d'île en île, semblait le détourner à plaisir du but auquel il touchait sans l'apercevoir. Ce fantôme de l'Asie, qui l'avait conduit au bord de l'Amérique, s'interposait maintenant entre l'Amérique et lui pour lui dérober par une chimère la grande réalité.

XLIV

Cette terre neuve, riante, féconde, immense, noyée dans une atmosphère de cristal et baignée par une mer dont les lames roulaient des parfums, lui apparut comme l'île merveilleuse, détachée du continent des Indes, qu'il cherchait à travers tant de distance et de périls sous le nom chimérique d'île de Cipangù. Il lui donna le nom d'Hispaniola, pour la marquer du signe éternel de sa patrie d'adoption. Les naturels simples, doux, hospitaliers, candides et respectueux, accoururent en foule sur le rivage, comme au-devant de créatures d'une nature supérieure qu'un prodige céleste leur envoyait des bornes de l'horizon ou du fond du firmament pour être adorées et servies à l'égal des dieux. Une population nombreuse et heureuse couvrait alors les plaines et les vallées d'Hispaniola. Les hommes et les femmes étaient des types de force et de grâce. La paix perpétuelle qui régnait entre leurs peuplades marquait leur physionomie d'une impression de douceur et de bonté. Leurs lois n'étaient que les instincts bienveillants du cœur passés en traditions et en coutumes. On eût dit un peuple enfant dont les vices n'avaient pas encore eu le temps de se développer et que les inspirations d'une innocente nature suffisaient à gouverner. Ils connaissaient de l'agriculture, de l'horticulture et des arts tout ce qui

est nécessaire à l'administration, à l'habitation, aux premières nécessités de la vie. Leurs champs étaient admirablement cultivés, leurs cases élégantes, groupées en villages au bord de forêts d'arbres à fruits, dans le voisinage des fleuves ou des sources. Leurs vêtements, sous un ciel tiède qui ne leur faisait éprouver ni les extrémités de l'hiver ni celles de l'été, ne consistaient qu'en ornements destinés à les embellir, en tissus de coton, en nattes et en ceintures, suffisants pour voiler leur pudeur. Leur gouvernement était simple et naturel comme leurs idées. C'était la famille agrandie par la suite des générations, mais toujours groupée autour d'un chef héréditaire qu'on appelait le cacique. Les caciques étaient les chefs, non les tyrans de leur tribu. Les coutumes, constitutions non écrites, mais inviolables et protectrices comme une loi divine, régnaient sur ces petits rois. Autorité toute paternelle d'un côté, toute filiale de l'autre, contre laquelle la révolte semblait inconnue!

Les naturels de Cuba que Colomb avait embarqués avec lui pour lui servir de guides et d'interprètes sur ces mers et sur ces îles commençaient à comprendre la langue des Européens; ils entendaient à demi celle des habitants d'Hispaniola, branche détachée de la même race humaine; ils établirent ainsi des rapports d'intelligence prompts et faciles entre Colomb et le peuple qu'il venait visiter.

XLV

Les prétendus Indiens conduisirent sans défiance les Espagnols dans leurs maisons, leur présentant le pain de cassave, les fruits inconnus, les poissons, les racines savoureuses, les oiseaux apprivoisés, au riche plumage, au chant mélodieux, les fleurs, les palmes, les bananes, les limons, tous les dons de la mer, du ciel, de la terre, du climat. Ils les traitèrent en hôtes, en frères, presque en dieux. « La nature, dit Colomb, y est » si prodigue que la propriété n'y a pas créé » le sentiment de l'avarice ou de la cupidité. Ces » hommes paraissent vivre dans un âge d'or, heu- » reux et tranquilles au milieu de jardins ouverts » et sans bornes, qui ne sont ni entourés de fossés, » ni divisés par des palissades, ni défendus par » des murs. Ils agissent loyalement l'un envers » l'autre, sans lois, sans livres, sans juges. Ils » regardent comme un méchant homme celui qui » prend plaisir à faire mal à un autre. Cette hor- » reur des bons contre les méchants paraît être » toute leur législation. » Leur religion n'était aussi que le sentiment d'infériorité, de reconnaissance et d'amour envers l'Être invisible qui leur avait prodigué la vie et la félicité.

Quel contraste entre l'état de ces heureuses populations au moment où les Européens les décou-

vrirent pour leur apporter le génie de l'ancien monde, et l'état où ces malheureux Indiens tombèrent en peu d'années après cette visite de leurs prétendus civilisateurs ! Quel mystère de la Providence que cette visite inattendue de Colomb à un nouveau monde, où il croit apporter la vertu et la vie, et où il sème à son insu la tyrannie et la mort !

XLVI

Le pilote de Colomb, en cherchant à pénétrer successivement dans toutes les anses et dans toutes les embouchures de fleuves de l'île, échoua pendant le sommeil de l'amiral. Le vaisseau, menacé d'être submergé par les lames mugissantes, fut abandonné par le pilote et par une partie des matelots qui, sous prétexte de porter une ancre à terre, s'enfuirent à force de rames pour gagner l'autre navire, croyant Colomb livré à une mort inévitable. L'énergie de l'amiral sauva encore, non le navire, mais ses compagnons. Il lutta contre les brisants jusqu'au démembrement de la dernière planche, et, plaçant ses hommes sur un radeau, il aborda en naufragé sur cette même côte où il venait d'aborder en conquérant. Il y fut rejoint bientôt par le seul navire qui lui restât. Son naufrage et son infortune ne refroidirent pas l'hospitalité du cacique dont il avait été l'hôte quelques jours auparavant. Ce cacique, nommé Guacanagari, premier ami et bientôt première vic-

time de ces étrangers, versa des larmes de compassion sur le désastre de Colomb. Il offrit sa demeure, ses provisions, ses secours de toute nature aux Espagnols. Les débris du naufrage, les richesses des Européens, arrachés aux flots et étalés sur la grève, y furent préservés, comme des choses saintes, de toute violation et même de toute importune curiosité. Ces hommes, qui ne connaissaient pas la propriété pour eux-mêmes, semblaient la reconnaître et la respecter dans les hôtes malheureux. Colomb s'attendrit, dans ses lettres au roi et à la reine, sur la générosité sans efforts de ce peuple. « Il n'y a » point dans l'univers, » écrit-il, « une meilleure » nation et un meilleur pays. Ils aiment leurs voi» sins comme eux-mêmes ; ils ont toujours un lan» gage doux et gracieux, et le sourire de la tendresse » sur les lèvres. Ils sont nus, il est vrai, mais vêtus » de leur décence et de leur candeur. »

Colomb, après avoir établi avec le jeune cacique des relations de la plus tendre et de la plus confiante hospitalité, reçut de lui en présent quelques ornements d'or. A la vue de l'or, la physionomie des Européens exprima tout à coup tant de passion, d'avidité et de férocité dans le désir, que le cacique et ses sujets s'étonnèrent et s'alarmèrent par instinct, comme si leurs nouveaux amis avaient changé subitement de nature et de dispositions envers eux. Cela n'était que trop vrai : les compagnons de Colomb ne cherchaient que les richesses fantastiques de

l'Orient, pendant que lui-même cherchait une partie mystérieuse de l'univers. La vue de l'or les avait rappelés à leur convoitise; leur visage était devenu âpre et violent comme leur pensée. Le cacique, apprenant que ce métal était la divinité des Européens, leur expliqua, en leur montrant les montagnes, qu'il y avait derrière ces sommets une région d'où lui venait en abondance cet or. Colomb ne douta plus d'avoir enfin remonté jusqu'à la source de ces richesses de Salomon, et, préparant tout pour son retour rapide en Europe afin d'y annoncer son triomphe, il construisit un fort dans le village du cacique pour y laisser une partie de ses compagnons en sûreté pendant son absence. Il choisit parmi ses officiers et ses matelots quarante hommes d'élite et les mit sous le commandement de Pedro de Arana. Ils étaient chargés de recueillir des notions sur la région de l'or et d'entretenir les Indiens dans le respect et dans l'amitié des Espagnols. Il partit pour revenir en Europe, comblé des dons du cacique et rapportant tous les ornements et toutes les couronnes d'or pur qu'il avait pu se procurer, pendant sa relâche, par des dons ou par des échanges avec les naturels.

En côtoyant les contours de l'île, il rencontra son infidèle compagnon Alonzo Pinzon. Sous prétexte d'avoir perdu de vue l'amiral, Pinzon avait fait route à part. Caché dans une anse profonde de l'île, il était descendu à terre, et, au lieu d'imiter la dou-

cœur et la politique de Colomb, il avait ensanglanté ses premiers pas. L'amiral, en trouvant son lieutenant, feignit de se contenter de ses excuses et d'attribuer sa désertion à la nuit. Il ordonna à Pinzon de le suivre avec son navire en Europe. Ils reprirent ensemble la mer, impatients d'annoncer à l'Espagne la nouvelle de leur merveilleuse navigation. Mais l'Océan, qui les avait portés complaisamment par les vents alisés, de vague en vague, à la côte d'Amérique, semblait, avec ses vents et ses flots contraires, vouloir les repousser obstinément de la terre qu'ils brûlaient de revoir. Colomb, grâce à ses connaissances en navigation et à ses notes d'estime dont il gardait le secret à ses pilotes, savait seul la route et évaluait seul les vraies distances. Ses compagnons se croyaient encore à des milliers de lieues de l'Europe qu'il pressentait déjà le voisinage des Açores. Il les aperçut bientôt. Des coups de vent terribles, des nuages amoncelés, des éclairs et des foudres tels qu'il n'en avait jamais vu s'allumer dans le ciel et s'éteindre dans la mer, des vagues montagneuses et écumantes faisant tourbillonner ses navires insensibles à la voile et au gouvernail, ouvrirent et refermèrent pendant six jours et six nuits son tombeau et celui de ses compagnons aux portes de leur patrie. Les signaux que se faisaient les deux vaisseaux dans les ténèbres disparurent. Ils crurent à la perte l'un de l'autre en flottant chacun au gré de l'éternelle tempête entre les Açores

et la côte d'Espagne. Colomb, qui ne doutait pas que la *Pinta* ne fût ensevelie avec Pinzon dans les abîmes, et dont les voiles déchirées et le gouvernail livré aux lames ne dirigeaient plus l'esquif, s'attendait à chaque instant à sombrer sous une de ces montagnes d'eau qu'il gravissait et redescendait avec leur écume. Il avait fait le sacrifice de sa vie, mais il ne pouvait sans désespoir faire le sacrifice de sa gloire. Sentir le mystère de la découverte qu'il rapportait au vieux monde enseveli pour des siècles avec lui si près du port, était une dérision si cruelle de la Providence qu'il ne pouvait y plier même sa piété. Son âme se révoltait contre ce jeu du sort. Mourir en touchant du pied seulement le rivage de l'Europe et après avoir déposé son secret et son trésor dans la mémoire de son pays, c'était une destinée qu'il acceptait avec joie ; mais laisser un second univers mourir, pour ainsi dire, avec lui, et emporter au tombeau le mot enfin trouvé de cette énigme du globe que les hommes, ses frères, chercheraient peut-être en vain pendant autant de siècles qu'il leur avait été dérobé, c'était un million de morts en une ! Il ne demandait à Dieu, dans ses vœux à tous les sanctuaires d'Espagne, que de porter du moins à la côte, avec ses débris, les preuves de sa découverte et de son retour. Cependant les tempêtes succédaient aux tempêtes, le vaisseau était rempli d'eau ; les regards hostiles, les murmures irrités ou le silence morne de ses compagnons lui

reprochaient l'obstination qui les avait ou séduits ou forcés à cette fatale traversée. Ils regardaient cette colère prolongée des éléments comme une vengeance de l'Océan, jaloux qu'un homme trop audacieux lui eût dérobé son mystère. Ils parlaient de le jeter à la mer pour obtenir, par une éclatante expiation, l'apaisement des flots.

XLVII

Colomb, insouciant de leur colère, mais uniquement préoccupé du sort de sa découverte, écrivit sur parchemin plusieurs courtes relations de sa découverte, enferma les unes dans un rouleau de cire, les autres dans des caisses de cèdre, et jeta ces témoignages à la mer pour que le hasard les fît flotter un jour, après lui, jusqu'au rivage. On dit qu'une de ces bouées abandonnées aux vents et aux flots fut ballottée pendant trois siècles et demi sur la surface, dans le lit ou sur les grèves de la mer, et que le matelot d'un navire européen, en embarquant du lest pour son vaisseau il y a quelque temps, sur les galets de la côte d'Afrique en face de Gibraltar, ramassa une noix de coco pétrifiée et l'apporta à son capitaine comme une vaine curiosité de la nature. Le capitaine, en ouvrant la noix pour s'assurer si l'amande aurait résisté au temps, trouva, renfermé dans l'écorce creuse, un parchemin sur lequel étaient écrits en lettres gothiques, déchiffrées avec peine par

un érudit de Gibraltar, ces mots : « Nous ne pou-
» vons résister un jour de plus à la tempête; nous
» sommes entre l'Espagne et les îles découvertes
» d'Orient. Si la caravelle sombre, puisse quelqu'un
» recueillir ce témoignage! CHRISTOPHE COLOMB. »

L'Océan avait gardé trois cent cinquante-huit ans ce message et ne le rendait à l'Europe qu'après que l'Amérique colonisée, florissante et libre, rivalisait avec le vieux continent. Jeu du sort pour apprendre aux hommes ce qui aurait pu rester caché tant de siècles, si la Providence n'avait pas défendu aux vagues de submerger dans Colomb son grand messager!

XLVIII

Le lendemain on cria : Terre! C'était l'île portugaise de Sainte-Marie, à l'extrémité des Açores. Colomb et ses compagnons en furent repoussés par la jalouse persécution des Portugais. Livrés de nouveau à toutes les extrémités de la faim et de la tempête pendant de longs jours, ils n'entrèrent que le 4 mars dans l'embouchure du Tage, où ils jetèrent enfin l'ancre sur une côte européenne, mais rivale des Espagnols. Colomb, présenté au roi de Portugal, lui fit le récit de ses découvertes, sans lui dévoiler la route, de peur que ce prince n'y devançât les flottes d'Isabelle. Les Portugais de la cour de Jean II, roi de Portugal, conseillèrent à ce prince

de faire assassiner le grand navigateur, afin d'ensevelir avec lui son secret et les droits de la couronne d'Espagne sur les terres nouvelles. Jean II s'indigna de cette lâcheté. Colomb, honoré par lui, envoya par terre un courrier à ses souverains, pour leur annoncer son succès et son prochain retour par mer à Palos. Il y débarqua le 15 mars, au lever du jour, au milieu d'une population ivre de joie et d'orgueil, qui s'avançait jusque dans les flots pour le porter en triomphe à terre. Il tomba dans les bras de son ami et de son protecteur, le pauvre prieur du couvent de la Rabida, Juan Perès, qui seul avait cru en lui et qu'une moitié du globe récompensait de sa foi. Colomb se rendit, pieds nus et processionnellement, à l'église du monastère, pour y rendre grâces de son salut, de sa gloire, de la conquête de l'Espagne. Un peuple entier le suivait en le bénissant à la porte de cet humble couvent où il avait demandé, seul, à pied, avec son enfant, quelques années auparavant, l'hospitalité des mendiants. Jamais homme parmi les hommes n'a rapporté à sa patrie et à la postérité une telle conquête depuis l'origine du globe, excepté ceux qui apportèrent à la terre la révélation d'une idée; et cette conquête de Colomb n'avait coûté jusque-là ni un crime, ni une vie, ni une goutte de sang, ni une larme à l'humanité. Les plus beaux de ses jours furent ceux qu'il passa à se reposer dans ses espérances et dans sa gloire au

monastère de la Rabida, auprès de son hôte et ami le prieur du couvent, et dans les embrassements de ses fils.

XLIX

Et comme si le ciel eût voulu mettre le comble à sa félicité et le venger de l'envie qui le poursuivait, Alonzo Pinzon, commandant de son second navire, entra le jour suivant avec la *Pinta* dans le port de Palos, où il espérait devancer son chef et lui dérober les prémices du triomphe. Mais, trompé dans son coupable dessein et craignant la punition de sa désertion révélée par l'amiral, Pinzon mourut de douleur et d'envie en touchant le rivage et en voyant le vaisseau de Colomb à l'ancre dans le port. Colomb était trop généreux pour se réjouir, encore moins pour se venger, et la jalouse Némésis des grands hommes semblait expirer d'elle-même à ses pieds.

L

Isabelle et Ferdinand, informés du retour de Colomb et de leur conquête par le message que leur amiral avait envoyé de Lisbonne, l'attendaient à Barcelone avec des ovations et des munificences dignes de la grandeur de ses services. La noblesse des Espagnes y accourut de toutes les provinces

pour lui faire cortége. Il y entra en triomphateur et en roi des royaumes à venir. Les Indiens ramenés par l'escadre, comme une preuve vivante de l'existence d'autres races humaines sur ces terres découvertes, marchaient en tête du cortége, le corps peint de diverses couleurs et orné de colliers d'or et de perles; les animaux et les oiseaux, les plantes inconnues, les pierres précieuses recueillies sur ces rivages, étaient étalés dans des bassins d'or et portés sur la tête par des esclaves noirs ou maures. La foule avide se pressait, les rumeurs fabuleuses couraient sur les pas des officiers et des compagnons de gloire de l'amiral. Colomb, monté sur un cheval du roi richement caparaçonné, paraîssait ensuite; une nombreuse cavalcade de courtisans et de gentilshommes l'escortait. Tous les regards se concentraient sur cet homme inspiré de Dieu qui avait soulevé le premier le rideau de l'Océan. On cherchait dans ses traits le signe visible de sa mission, on croyait l'y voir. La beauté de ses traits, la majesté pensive de sa physionomie, la vigueur de l'éternelle jeunesse jointe à la gravité des années déjà mûres, la pensée sous l'action, la force sous les cheveux blancs, le sentiment intime de sa valeur joint à la piété envers Dieu qui l'avait choisi entre tous, la reconnaissance envers ses souverains qui lui rendaient en honneurs ce qu'il leur apportait en conquêtes, faisaient en ce moment de Colomb, disent les spectateurs de son entrée à Barcelone, une de ces figures

de prophète et de héros biblique sous les pas de qui le peuple jetait les palmes du prodige et de l'adoration. « Nul ne se mesurait à lui, » disent-ils ; « tous sentaient en lui le plus grand ou le plus favo- » risé des hommes. » Isabelle et Ferdinand le reçurent sur leur trône, gardé du soleil par un dais d'or. Ils se levèrent devant lui comme devant un envoyé du ciel. Ils le firent asseoir ensuite au niveau de leur trône, et ils écoutèrent le récit solennel et circonstancié de ses voyages. A la fin du récit, que l'éloquence et la poésie qui découlaient habituellement des lèvres de l'amiral avaient coloré de son inépuisable imagination et allumé de son saint enthousiasme, le roi et la reine, émus jusqu'aux larmes, tombèrent à genoux et entonnèrent, comme une pieuse exclamation, le *Te Deum*, hymne de la plus grande victoire que le Tout-Puissant eût jamais accordée à des souverains.

Des courriers partirent à l'instant pour porter à toutes les cours de l'Europe la grande nouvelle et le nom triomphal de Colomb. L'obscurité qui avait jusque-là entouré sa vie se changea en un bruit et en un éclat de son nom qui remplirent la terre. Colomb ne laissa ni enfler son âme par ces honneurs décernés à son nom, ni humilier sa modestie par les jalousies qui commençaient à s'élever autour de sa gloire. Un jour qu'il avait été invité à la table de Ferdinand et d'Isabelle, un des convives, envieux de ces honneurs décernés au fils d'un cardeur de

laine, lui demanda astucieusement s'il pensait que nul autre que lui n'aurait découvert cet autre hémisphère dans le cas où il ne serait pas né. Colomb ne répondit point à la question, dans la crainte de dire trop ou trop peu de lui-même. Mais, prenant un œuf entre ses doigts, il s'adressa à tous les convives et les invita à le faire tenir sur un bout. Nul n'y put parvenir. Colomb alors écrasa l'œuf par une des extremités, et, le posant sur son ovale brisé, montra à ses rivaux qu'il n'y avait aucun mérite dans une idée simple, mais que nul cependant ne pouvait la soupçonner avant qu'un premier inventeur en eût donné l'exemple aux autres, renvoyant ainsi à l'inspirateur suprême le mérite de son entreprise, mais revendiquant en même temps pour lui seul l'honneur de la primauté. Cet apologue devint, depuis, la réponse de tout homme élu de la Providence pour montrer une route à ses semblables et pour y monter le premier, non pas plus grand, mais plus favorisé de l'inspiration que ses frères.

Les honneurs, les titres, les dotations futures des terres dont il irait achever la découverte et la conquête devinrent, dans des traités formels avec la cour, l'apanage de Colomb. Il obtint la vice-royauté, l'administration et le quart des richesses ou produits de toute nature des mers, des îles et des continents où il irait planter la croix de l'Église et le drapeau des Espagnes. L'archidiacre de Sé-

ville, Fonseca, fut, sous le titre de patriarche des Indes, chargé des préparatifs et des armements de la nouvelle expédition que Colomb allait conduire à de plus vastes conquêtes. Mais, de ce jour, Fonseca devint le rival occulte du grand navigateur ; et, comme s'il eût été jaloux de ravaler le génie qu'il était chargé de seconder, en paraissant prodiguer à Colomb les moyens, il lui suscitait les obstacles. Ses lenteurs et ses prétextes réduisirent à dix-sept navires l'escadre destinée à reporter l'amiral de l'autre côté de l'Atlantique.

Cependant, le génie aventureux des Espagnols de cette époque, l'esprit de prosélytisme religieux et l'esprit de chevalerie précipitèrent sur ces vaisseaux un grand nombre de religieux, de gentilshommes et d'aventuriers, pressés, les uns, de porter la foi, les autres, de rapporter la renommée et la fortune, en s'élançant les premiers dans ces contrées qui élargissaient l'imagination humaine. Des ouvriers de tous les métiers, des cultivateurs de toutes les zones, des animaux domestiques de toutes les races, des graines, des plantes, des ceps de vigne, des arbres à fruits, des roseaux à sucre, des échantillons de tous les arts et de tous les commerces européens furent embarqués sur les navires de transport pour essayer le ciel, féconder le sol, tenter les hommes de ces nouveaux climats, pour leur arracher l'or, les perles, les parfums, les épices de l'Inde, par des échanges contre les choses de peu

de prix en Europe. C'était la croisade de la religion, de la guerre, de l'industrie, de la gloire et de la cupidité : pour les uns le ciel, pour les autres la terre, pour tous l'inconnu et le merveilleux.

Le plus illustre de ces compagnons qui s'embarquèrent avec Colomb, était Alonzo de Ojeda, autrefois page d'Isabelle, le plus beau, le plus intrépide et le plus aventureux des chevaliers de cette cour. Son cœur et ses sens débordaient tellement de courage, qu'il en portait le fanatisme jusqu'à la démence. C'était lui qui, un jour qu'Isabelle était montée au sommet de la tour démesurée de Séville appelée la Giralda pour en admirer l'étonnante élévation et pour contempler d'en haut les rues et les maisons de la ville semblables à une fourmilière à ses pieds, s'élança sur une poutre étroite qui débordait des créneaux, et, pirouettant sur un seul pied à l'extrémité de cette solive, exécuta des prodiges d'adresse et d'audace sur l'abîme pour plaire à sa souveraine, sans que le vertige de la mort présente troublât ses yeux ou intimidât son cœur.

LI

Le 25 septembre 1493, la flotte sortit de la baie de Cadix. Des cris de joie de tous les rivages étaient l'augure de ce second départ, qui ne semblait destiné qu'à un long triomphe. Les deux fils de Colomb accompagnèrent leur père jusqu'au vaisseau

amiral; il les bénit et les laissa en Espagne, pour que la meilleure moitié de sa vie restât du moins à l'abri des périls qu'il allait affronter. Trois grands vaisseaux et quatorze caravelles composaient l'armée navale. L'Océan se laissa franchir aussi facilement que la première fois. La flotte découvrit, le 2 novembre, la Guadeloupe, croisa au milieu des îles Caraïbes, baptisa cet archipel de noms empruntés à des souvenirs pieux; et, touchant bientôt après à la pointe d'Hispaniola, aujourd'hui Haïti, Colomb fit voile vers le golfe où il avait construit le fort et laissé ses quarante compagnons. Il revenait à la fois plein d'anxiété et d'espérance. La nuit couvrait le rivage quand il jeta l'ancre dans la rade. Il n'attendit pas le jour pour s'assurer du sort de sa colonie. Une salve de ses canons retentit sur les flots pour avertir les Espagnols de son retour. Mais le canon du fort resta muet, l'écho seul de ces solitudes répéta le salut de l'Europe au nouveau monde. Le lendemain, au lever du jour, il aperçut le rivage désert, le fort détruit, les canons à demi enfoncés sous ses ruines, les ossements des Espagnols blanchissant sur le sable, le village même des caciques abandonné. Le petit nombre de naturels qui se montraient de loin, au bord des forêts, semblaient hésiter à s'approcher, comme s'ils eussent été retenus par le sentiment d'un remords ou par la crainte d'une vengeance. Le cacique, plus confiant dans son innocence et dans la justice de Colomb, qu'il avait appris à aimer,

s'avança enfin, pleura sur les crimes des Espagnols qui avaient abusé de l'hospitalité de ses sujets pour opprimer les naturels, qui avaient enlevé leurs filles et leurs femmes, réduit leurs hôtes en servitude et suscité enfin la vengeance de sa tribu. Après avoir immolé un grand nombre d'Indiens et brûlé leurs cases, ils avaient été immolés eux-mêmes. Le fort incendié, recouvrant leurs ossements, était le premier monument du contact entre ces deux familles humaines, dont l'une apportait à l'autre la servitude et la dévastation. Colomb pleura sur les crimes de ses compagnons et sur les malheurs du cacique. Il résolut d'aller chercher une autre plage de débarquement et d'établissement sur les côtes de l'île.

Parmi les jeunes Indiennes captives des îles voisines, prisonnières à bord, la plus belle d'entre elles, Catalina, avait charmé les yeux d'un cacique qui avait visité le vaisseau de Colomb. Un complot d'évasion avait été tramé entre ce cacique et l'objet de son amour dans ce langage des signes que les Européens ne comprenaient pas. La nuit où Colomb déploya ses voiles, Catalina et ses compagnes, trompant la vigilance de leurs tyrans, se précipitèrent dans la mer; poursuivies en vain par les canots des Européens, elles nagèrent vers le rivage où le jeune cacique avait allumé un feu pour les guider. Les deux amants, réunis par ce prodige d'audace et de force, se réfugièrent dans les forêts à l'abri de la colère des Européens.

LII

Colomb, abordant de nouveau sur une plage vierge à quelque distance, y fonda la ville d'Isabelle, établit des rapports d'amitié avec les naturels, bâtit, cultiva, gouverna la première colonie d'Européens, mère de tant d'autres; envoya des détachements armés visiter les plaines et les montagnes d'Hispaniola, caressa d'abord, attira ensuite, assujettit enfin, par des lois douces et sages, les différentes peuplades de ces vastes contrées; construisit des forts, traça des routes vers les différentes parties de son empire, chercha l'or, moins abondant qu'il ne s'y attendait, dans ces régions toujours confondues par lui avec les Indes, et n'y trouva que les richesses inépuisables d'un sol prodigue et un peuple aussi facile à asservir qu'à tyranniser. Il renvoya la plus grande partie de ses vaisseaux en Espagne pour demander à son souverain de nouveaux envois d'hommes, d'animaux, d'outils, de plantes et de graines nécessaires à l'immensité des territoires qu'il allait conquérir aux mœurs, à la religion, aux arts de l'Europe. Mais les mécontents, les ambitieux et les jaloux s'embarquèrent les premiers sur sa flotte, afin d'aller semer contre lui les murmures, les accusations et les calomnies. Il resta seul, affligé de la goutte, souffrant des douleurs cruelles, condamné à l'inaction du corps pendant le travail incessant de

son esprit, assiégé, dans sa colonie naissante, par les rivalités, les séditions, les complots, les débordements honteux et les disettes de ses équipages.

Toujours indulgent et magnanime, Colomb, triomphant, par sa seule force morale, des turbulences de ses compatriotes et des révoltes de ses lieutenants, se borna à reléguer les insubordonnés à bord des vaisseaux dans la rade. Rétabli de sa longue maladie, il parcourut l'île à la tête d'une colonne d'hommes d'élite, cherchant en vain les mines d'or de Salomon, mais étudiant la nature et les mœurs de l'île, et semant partout, sur son passage, le respect et l'amour de son nom.

LIII

Il retrouva, à son retour, les mêmes désordres, les mêmes insubordinations et les mêmes vices. Les Espagnols abusaient de la superstition des naturels envers eux et de la terreur que leur inspiraient les chevaux. Les Indiens les prenaient pour des êtres monstrueux ne faisant qu'un avec leurs cavaliers, frappant, foulant et foudroyant à la fois les ennemis des Européens. Grâce à cette terreur, ils subjuguaient, enchaînaient, profanaient, violaient, martyrisaient cette douce et obéissante population. Colomb sévit encore contre cette tyrannie de ses compagnons sur les Indiens. Il voulait leur apporter la foi et les arts de l'Europe, non le joug, le vice et

la mort. Après avoir rétabli un peu d'ordre, il s'embarqua pour aller visiter l'île, à peine entrevue, de Cuba. Il y toucha et longea longtemps ses rives, sans apercevoir l'extrémité de cette île qu'il prit pour un continent. Il navigua de là vers la Jamaïque, autre île d'une immense étendue, dont il apercevait les sommets dans les nuages. Traversant ensuite un archipel, qu'il nomma *les Jardins de la Reine*, à cause de la richesse et des parfums de la végétation qui parait ces îles, il revint à Cuba et parvint à y établir quelques relations avec les naturels. Les Indiens assistèrent avec un étonnement mêlé de respect aux cérémonies du culte chrétien que les Espagnols célébrèrent dans une grotte, sous les palmiers du rivage. Un de leurs vieillards s'approcha de Colomb après la cérémonie, et lui dit avec un accent solennel : « Ce que tu viens de faire est » bien, car il paraît que c'est ton culte au Dieu universel. On dit que tu viens dans ces régions avec » une grande force et une autorité supérieure à » toute résistance. Si cela est ainsi, apprends de » moi ce que nos ancêtres ont dit à nos pères, qui » nous l'ont redit. Après que les âmes des hommes » sont séparées des corps par la volonté des êtres » divins, elles vont, les unes, dans un pays sans » soleil et sans arbres, les autres, dans des régions » de clarté et de délices, selon qu'elles ont bien ou » mal mérité ici-bas, en faisant du bien ou du mal » à leurs semblables. Si donc tu dois mourir comme

» nous, prends soin de ne pas nous faire de mal, à
» nous et à ceux qui ne t'en ont point fait ! »

Ce discours du vieillard indien, relaté par Las-Casas, atteste que les Indiens avaient une religion presque évangélique par la simplicité et la pureté de sa morale, émanation mystérieuse, ou d'une nature primitive dont les dépravations et les vices n'avaient pas encore terni les clartés, ou d'une civilisation vieille et usée qui avait laissé ses lueurs dans leurs traditions !

LIV

Colomb, après une longue et pénible exploration, rentra mourant à Hispaniola. Ses fatigues et ses anxiétés, jointes à ses souffrances et au poids des années que son esprit ne sentait pas, mais qui pesait sur ses membres, avaient un moment triomphé de son génie. Ses matelots le ramenèrent à Isabelle insensible et anéanti. Mais la Providence, qui ne l'avait jamais abandonné, veillait sur lui pendant l'absence de ses facultés. Il trouve, en s'éveillant de son évanouissement, son frère chéri, Barthélemy Colomb, au chevet de sa couche. Barthélemy Colomb était arrivé d'Europe à Hispaniola, comme s'il avait eu l'inspiration des périls et des nécessités où allait se trouver son frère. C'était la force de la famille, dont Diego, le troisième frère, était la douceur, et dont Christophe

était le génie. La vigueur de son corps égalait celle de son âme. Il était d'une taille athlétique, d'une trempe de fer, d'une santé robuste, d'un aspect imposant, d'un accent de voix dominant les vents et les flots. Navigateur dès son jeune âge, soldat et aventurier toute sa vie, doué par la nature et par l'habitude de cette audace qui commande l'obéissance et de cette justice qui fait accepter la discipline, homme aussi capable de gouverner que de combattre, c'était le second qui convenait le mieux à Colomb dans l'extrémité des circonstances où l'anarchie avait jeté son empire, et, par-dessus tout, c'était un frère pénétré d'autant de respect que de tendresse pour le chef et pour la gloire de sa maison. L'esprit de famille répondait à Colomb de la fidélité de son lieutenant. La tendresse entre les deux frères était le meilleur gage de la confiance de l'un et de la soumission de l'autre. Colomb lui remit le commandement et le gouvernement, pendant les longs mois où la nature épuisée le condamnait lui-même à l'inaction et au repos, sous le titre d'*adelantado* ou intendant général et sous-gouverneur des terres de sa domination. Barthélemy, plus sévère administrateur que son frère, imposa plus de respect, mais souleva aussi plus de résistances.

La témérité et la perfidie du jeune guerrier espagnol Ojéda suscitèrent des guerres de désespoir entre les Indiens et la colonie. Cet intrépide aventurier, s'étant avancé avec quelques cavaliers jus-

qu'aux parties les plus lointaines et les plus indépendantes de l'île, persuada à un des caciques de l'accompagner au retour avec un grand nombre d'Indiens pour admirer la grandeur et la richesse des Européens. Le cacique, séduit, suivit Ojéda. Après quelques jours de marche, pendant une halte au bord d'une rivière, Ojéda, abusant de la simplicité de ce chef indien, lui fit admirer une paire de menottes d'acier poli dont l'éclat éblouit le cacique. Ojéda lui dit que ces fers étaient des bracelets dont les rois d'Europe se paraient dans les jours de cérémonie aux yeux de leurs sujets. Ils inspira à son hôte le désir de s'en parer à son tour, de monter un cheval comme un Espagnol, et de se montrer à ses Indiens dans cet appareil prétendu des souverains du vieux monde. Mais à peine l'infortuné cacique eut-il monté en croupe derrière le rusé Ojéda et revêtu les menottes, objets de sa vanité enfantine, que les cavaliers espagnols, partant au galop en entraînant leur prisonnier dans leur course, traversèrent l'île et l'amenèrent enchaîné à la colonie où ils le retinrent dans les fers qu'il avait innocemment désirés.

Une vaste insurrection souleva les Indiens contre cette perfidie des étrangers dans lesquels ils avaient vu d'abord des hôtes, des amis, des bienfaiteurs, des dieux. Cette insurrection motiva la vengeance des Espagnols. Ils réduisirent les Indiens à l'état d'esclaves, et ils envoyèrent quatre vaisseaux,

chargés de ces victimes de leur cupidité, en Espagne, pour en faire un infâme commerce comme d'un bétail humain. Compensant ainsi par le prix de ces esclaves l'or qu'ils s'étaient promis de recueillir comme la poussière dans ces contrées où ils ne trouvaient que du sang, la guerre alors dégénéra en chasse d'hommes. Des chiens apportés d'Europe et dressés à cette poursuite dans les forêts, flairant, déchirant et saisissant les naturels par le cou, secondèrent les Espagnols dans cette inhumaine dévastation du pays.

LV

Colomb, rétabli enfin de sa longue maladie, ressaisit les rênes du gouvernement, fut entraîné lui-même par ces guerres allumées pendant son interrègne, se fit guerrier et pacificateur, après avoir été navigateur, remporta des batailles décisives sur les Indiens, les assouplit au joug adouci par sa bonté et sa politique, et leur imposa seulement un léger tribut d'or et de fruits de leurs contrées en signe d'alliance plus que de servitude. L'île refleurit sous sa modération; mais le malheureux et confiant cacique Guanacanari, qui avait accueilli le premier ces hôtes dans ses terres, honteux et désespéré d'avoir été involontairement le complice de l'asservissement de sa patrie, s'enfuit pour jamais dans les montagnes escarpées de l'île et y

mourut libre pour ne pas vivre esclave sous les lois de ceux qui avaient abusé de ses vertus.

Pendant cette langueur de Colomb et ces agitations de l'île, ses ennemis, travaillant à sa perte à la cour, l'avaient attaqué dans le cœur de Ferdinand. Isabelle, plus inébranlable dans son admiration pour ce grand homme, le protégeait en vain de sa faveur. La cour avait envoyé à Hispaniola un magistrat investi de pouvoirs secrets qui l'autorisaient à informer contre les prétendus crimes du vice-roi, à le déposséder de son autorité et à l'envoyer en Europe si ses crimes étaient avérés. Ce juge partial, nommé Aguado, arriva à Hispaniola pendant que le vice-roi était à la tête des troupes dans l'intérieur de l'île, occupé à pacifier et à administrer le pays. Oubliant la reconnaissance qu'il devait à Colomb, premier auteur de sa fortune, Aguado, avant même de recueillir des informations, déclara Colomb coupable et déchu provisoirement de ses fonctions souveraines. Entouré à son débarquement et applaudi par les mécontents de la colonie, il envoya l'ordre à Colomb de se rendre à Isabelle, capitale des Espagnols, et de reconnaître sa mission. Colomb, entouré de ses amis et de ses soldats les plus dévoués, pouvait contester son obéissance aux insolentes injonctions d'un subordonné. Il s'inclina, au contraire, devant le nom seul de son souverain, se rendit désarmé près d'Aguado, et, lui remettant l'autorité tout entière, le laissa

instruire librement l'odieux procès que ses calomniateurs lui intentaient.

Mais, au moment même où sa fortune l'abaissait ainsi devant la persécution, elle lui ménageait une de ces faveurs qui pouvaient le plus lui concilier celles de la cour. Un de ses jeunes officiers, nommé Miguel Diaz, ayant tué en duel un de ses camarades, s'enfuit, de peur du châtiment, dans une partie sauvage et reculée de l'île. La peuplade qui habitait ces montagnes était gouvernée par une jeune Indienne d'une grande beauté, veuve d'un cacique. Elle conçut pour l'Espagnol fugitif un ardent amour et l'épousa. Diaz, aimé et couronné par l'objet de son amour, ne put cependant oublier sa patrie ni dissimuler la tristesse que le regret de ses compatriotes répandait sur ses traits. Sa femme, en cherchant à lui arracher l'aveu de sa mélancolie, apprit de lui que l'or était la passion des Espagnols et qu'ils viendraient habiter avec lui ces contrées s'ils avaient l'espérance d'y découvrir ce précieux métal. La jeune Indienne, ravie de conserver à ce prix la présence de celui qu'elle aimait, lui révéla l'existence de mines inépuisables, cachées dans les montagnes. Possesseur de ce secret et sûr à ce prix d'obtenir son pardon, Diaz accourut apporter à Colomb la révélation de ce trésor. Le frère du vice-roi, Barthélemy Colomb, partit avec Diaz et une escorte de troupes pour vérifier cette découverte. Ils arrivent en peu de jours à une vallée où la rivière

roulait l'or avec le sable et où les rochers de son lit étaient incrustés de parcelles de ce métal. Colomb établit une forteresse dans le voisinage, creusa et élargit des mines déjà ouvertes dans l'antiquité, en recueillit d'immenses richesses pour ses souverains, et se persuada de plus en plus qu'il avait abordé dans la contrée fabuleuse d'Ophir. Diaz, reconnaissant, et fidèle à la jeune Indienne à qui il devait sa grâce, sa fortune et son bonheur, fit bénir son union avec elle par les prêtres de son culte et gouverna en paix sa tribu.

LVI

Colomb, après cette découverte; cédant sans résistance aux ordres d'Aguado, s'embarqua avec son juge pour l'Espagne. Il y arriva, après huit mois de navigation, plus en accusé qu'on mène au supplice qu'en conquérant qui rapporte des trophées. La calomnie, l'incrédulité, le reproche, l'accueillirent à Cadix. L'Espagne, qui s'était attendue à des prodiges, ne voyait revenir de la terre de ses rêves que des aventuriers déçus, des accusateurs et des esclaves nus. L'infortuné cacique, toujours enchaîné dans les menottes d'Ojéda, amené comme un trophée vivant à Ferdinand et à Isabelle par Aguado, était mort en mer en maudissant sa confiance dans les Européens et leur trahison.

Colomb, conformant son costume à la tristesse

et à la misère de sa situation, se rendit à Burgos, où était la cour, en habit de franciscain, n'ayant sur ce vêtement qu'une corde pour ceinture, la tête chargée d'années, de soucis, d'affliction et de cheveux blancs, les pieds nus comme un suppliant de génie qui vient demander pardon de sa gloire. Isabelle seule le reçut avec une tendre compassion et s'obstina à croire à sa vertu et à ses services. Cette faveur constante, quoique voilée, de la reine soutint l'amiral contre les dénigrements et les accusations des courtisans. Il proposa de nouveaux voyages et des découvertes plus vastes. On consentit à lui confier encore des vaisseaux, mais on lui fit consumer dans des lenteurs systématiques le peu d'années que son âge avancé laissait à ses forces. La pieuse Isabelle, en accordant à Colomb des pouvoirs et des titres nouveaux, stipula en faveur des Indiens des conditions de liberté et d'humanité qui devançaient les idées de son siècle. Le cœur d'une femme proscrivait d'instinct l'esclavage que la philosophie et la religion ne devaient abolir que quatre siècles après. Enfin Colomb justifié put s'embarquer et faire voile vers sa nouvelle patrie. Mais la haine et l'envie le poursuivirent jusqu'à bord du vaisseau où il devait arborer son pavillon d'amiral de l'Océan. Breviesca, trésorier du patriarche des Indes, Fonseca, ennemi de Colomb, se répandirent en outrages contre l'amiral, au moment où on levait l'ancre. Colomb, qui s'était contenu jusque-là par

la force intérieure, la patience et le sentiment de l'immensité de sa mission, déborda pour la première fois d'amertume et d'indignation. A cette dernière ignominie de ses ennemis, il redevint homme pour un instant, et, tombant de toute la hauteur de son âme et de toute la force de son bras redoublée par la colère sur son indigne persécuteur, il l'abattit sur le pont et foula avec mépris sous ses pieds. Tel fut l'adieu de la jalousie de l'Europe à celui qui lui semblait trop grand ou trop heureux pour un mortel. Cette vengeance soudaine de l'amiral laissa un nouveau ressentiment dans le cœur de Fonseca et une nouvelle accusation à exploiter à ses ennemis. Le vent qui s'élevait l'enleva à la vue du rivage et aux indignités de sa patrie.

LVII

Parvenu cette fois, par une autre route, à l'île de la Trinité, il la reconnut, la nomma, puis, la doublant, il côtoya la véritable terre d'Amérique, près de l'embouchure de l'Orénoque. La douceur de l'eau de la mer, qu'il goûta dans ces parages, aurait dû le convaincre que le fleuve qui se déchargeait dans l'Océan avec une masse suffisante pour dessaler ses vagues ne pouvait venir que d'un continent. Il descendit cependant sur cette côte sans soupçonner qu'elle était la plage du monde inconnu. Il la trouva déserte et silencieuse comme

un domaine qui attend ses hôtes. Une fumée lointaine au-dessus de vastes forêts, une cabane abandonnée et quelques traces de pieds nus sur le sable du rivage furent tout ce qu'il contempla de l'Amérique. Il ne fit lui-même qu'y imprimer un premier pas et qu'y passer une seule nuit sous la voile qui lui servait de tente; mais ce premier pas aurait dû suffire à donner son nom à ce demi-monde.

LVIII

Il repartit du golfe de Paria et revit, après de laborieuses investigations de toutes ces mers, le rivage d'Hispaniola. Ses peines d'âme et de corps, sa longue patience en Espagne, l'ingratitude de ses compatriotes, la froideur de Ferdinand, la haine de ses ministres, les veilles pendant les traversées, les infirmités de l'âge, l'avaient plus brisé que les flots. Ses yeux, échauffés par les insomnies et par la contemplation des cartes et du firmament, étaient enflammés; ses membres, roidis et endoloris par la goutte, refusaient de le soutenir. Son âme seule était saine, et son génie, perçant dans l'avenir, le transportait par la pensée au-dessus de ses souffrances et au delà du temps. Barthélemy Colomb, son frère, qui avait continué à régir la colonie en son absence, fut encore son consolateur et son appui. Il accourut au-devant de l'amiral dès que ses vigies signalèrent des voiles en mer.

Barthélemy raconta à son frère les vicissitudes d'Hispaniola pendant son absence. A peine avait-il achevé l'exploration et la pacification du pays, que les excès des Espagnols et les conspirations de ses propres lieutenants avaient renversé l'ouvrage de sa sagesse et de sa vigueur. Un surintendant de la colonie, nommé Roldan, homme populaire et astucieux, s'était fait un parti parmi les matelots et les aventuriers, écume de l'Espagne rejetée par la mère-patrie dans la colonie. Il s'était cantonné avec eux sur le rivage opposé de Saint-Domingue et s'était ligué contre Barthélemy avec les caciques des peuplades voisines ; il avait construit ou enlevé des forteresses d'où il bravait l'autorité de son chef légitime. Les Indiens, témoins des divisions de leurs tyrans, en avaient profité pour s'insurger eux-mêmes et pour refuser le tribut. L'anarchie déchirait la nouvelle possession. L'héroïsme de Barthélemy en retenait seul les lambeaux dans ses fortes mains. Ojéda avait frété des navires pour son propre compte en Espagne ; il était venu croiser et descendre sur la côte méridionale de l'île, et s'était ligué avec Roldan. Puis Roldan avait trahi Ojéda et s'était rangé de nouveau sous l'autorité du gouverneur. Pendant ces déchirements de la colonie, un jeune Espagnol d'une beauté remarquable, don Fernand de Guerara, avait inspiré une violente passion à la fille d'Anacoana, veuve du cacique emmené par Ojéda en Espagne et mort captif dans la traversée. Ana-

coana elle-même était jeune encore, célèbre parmi les peuplades de l'île par son incomparable beauté, par son génie naturel et par son talent poétique, qui faisait d'elle la Sibylle adorée de ses compatriotes. Elle avait conçu, malgré les malheurs de son mari, une haute admiration et une inclination invincible pour les Espagnols. La contrée qu'elle gouvernait avec son frère était l'asile de ces étrangers. Elle les comblait de son hospitalité, d'or et de protection dans leurs disgrâces. Ses sujets, plus civilisés que les autres tribus indiennes, vivaient en paix, riches et heureux sous ses lois. Roldan, qui gouvernait la partie de l'île soumise à la belle Anacoana, avait été jaloux du séjour et de l'influence de Fernand de Guerara à la cour de cette princesse. Il lui défendit d'épouser sa fille et lui ordonna de s'embarquer. Fernand, retenu par son amour, avait refusé d'obéir; il conspira contre Roldan. Surpris et enchaîné dans la demeure d'Anacoana par les soldats de Roldan, il avait été conduit à Isabelle pour y être jugé. Une expédition, partie de la capitale de la colonie sous prétexte de parcourir l'île, avait été accueillie avec un empressement amical dans la capitale d'Anacoana. Le chef perfide de cette expédition, abusant de la confiance et de l'hospitalité de cette reine, avait fait inviter par elle trente caciques du midi de l'île aux fêtes qu'elle préparait pour les Espagnols. Les Espagnols, pendant les danses et

les festins auxquels ils assistaient, avaient conspiré l'incendie et la mort de leur généreuse protectrice, de sa famille, de ses hôtes et de son peuple. Ils invitèrent Anacoana, sa fille, les trente caciques et le peuple à contempler, du haut d'un balcon, les évolutions de leurs chevaux et un combat simulé entre les cavaliers de leur escorte. Ces cavaliers fondent tout à coup sur le peuple sans armes, rassemblé par la curiosité sur la place; ils le massacrent et le foulent aux pieds de leurs chevaux; puis, entourant d'une haie de fantassins le palais d'Anacoana pour empêcher cette reine et ses amis d'en sortir, les Espagnols avaient incendié le palais, encore plein des fêtes et des festins auxquels ils venaient de s'asseoir eux-mêmes; ils avaient contemplé avec une cruauté égale à leur ingratitude la belle et malheureuse Anacoana, repoussée dans son palais, expirant dans les flammes et appelant sur eux la vengeance de ses dieux!

Ce crime contre l'hospitalité, contre l'innocence, contre la souveraineté, contre la beauté et le génie dont la célèbre Anacoana était le symbole parmi les Indiens, avait jeté dans l'île une horreur et un bouleversement dont Colomb ne pouvait de longtemps triompher malgré toute sa vertu et toute sa politique. Les flammes et le sang du palais de cette reine dont la beauté les éblouissait et dont les poésies nationales les enivraient d'amour et d'enthousiasme, s'élevèrent entre les oppresseurs et les

opprimés. L'île devint un champ de carnage, un bagne et un cimetière des malheureux Indiens. Les Espagnols, aussi fanatiques dans leur prosélytisme que barbares dans leur cupidité, préludèrent, à Hispaniola, aux crimes qui devaient bientôt dépeupler le Mexique. Ces deux races d'hommes s'étouffèrent en s'embrassant.

LIX

Pendant que Colomb s'étudiait à séparer et à pacifier ces deux parties de la population, le roi Ferdinand, informé par ses ennemis des malheurs de l'île, les imputait à celui qui les guérissait. Colomb ayant demandé à la cour de lui envoyer un magistrat d'un rang élevé pour imposer par ses jugements l'autorité royale à ses compagnons indisciplinés, la cour lui envoya Bobadilla, homme intègre de mœurs, mais fanatique et indomptable d'orgueil. L'autorité mal définie dont il était investi par le décret royal le subordonnait à la fois et le faisait supérieur à tout autre pouvoir. En arrivant à Hispaniola, prévenu contre l'amiral, il le somma insolemment de comparaître en accusé devant lui; et, faisant apporter des chaînes, il ordonna aux soldats d'en charger les membres de leur général. Les soldats, accoutumés au respect et à l'amour de leur chef, rendu plus vénérable à leurs yeux par l'âge et par la gloire, hésitèrent et restèrent immobiles

comme si on leur eût commandé un sacrilége. Mais Colomb, tendant de lui-même les bras aux fers que son roi lui envoyait, se laissa enchaîner aux pieds et aux mains par un de ses propres serviteurs, bourreau volontaire, vil stipendié de sa domesticité, nommé Espinosa, dont Las Casas a conservé le nom comme un type d'insolence et d'ingratitude.

Colomb ordonna lui-même à ses deux frères, Barthélemy et Diego, qui étaient encore à la tête du corps d'armée dans l'intérieur, de se soumettre sans résistance et sans murmure à son juge. Enfermé dans le cachot de la forteresse d'Isabelle, il subit pendant plusieurs mois l'instruction de son procès, où tous ses révoltés et tous ses ennemis, devenus ses accusateurs et ses juges, le chargèrent à l'envi des plus odieuses et des plus absurdes accusations. Devenu l'objet de la dérision et de la fureur publiques, il entendait du fond de sa prison les railleries féroces et les fanfares de ses persécuteurs qui venaient tous les soirs insulter à sa captivité. Il s'attendait à chaque instant à voir entrer ses bourreaux. Bobadilla, cependant, n'osa pas le dernier crime. Il ordonna que l'amiral serait expulsé de la colonie et envoyé en Espagne, à la justice ou à la merci du roi. Alonzo de Villejo fut chargé de sa garde pendant la traversée. C'était un homme de cœur, obéissant par devoir militaire, indigné et miséricordieux jusque dans l'obéissance. Colomb, en le voyant entrer dans son cachot, ne douta pas que sa der-

nière heure ne fût arrivée. Il s'y était préparé par l'innocence et par la prière. La nature pourtant se troublait en lui. « Où me conduisez-vous ? dit-il en interrogeant du regard et de l'accent l'officier. — Aux vaisseaux où vous allez être embarqué, monseigneur, répondit Villejo. — M'embarquer ? reprit Colomb incrédule à ce message qui lui rendait la vie ; ne me trompez-vous pas, Villejo ? — Non, monseigneur, répliqua l'officier ; je vous jure, par Dieu, que rien n'est plus vrai ! » Il soutint les pas de l'amiral et le fit monter sur le vaisseau, écrasé du fardeau de ses fers et poursuivi par les insultes d'une lâche populace.

Mais à peine les vaisseaux furent-ils sous voile que Villejo et Andreas Martin, commandants du navire devenu le cachot flottant de leur chef, s'approchèrent avec respect de lui ainsi que tout l'équipage et voulurent lui enlever ses fers. Colomb, pour qui ces fers étaient à la fois un signe d'obéissance à Isabelle et un signe de l'iniquité des hommes, dont il souffrait dans son corps, mais dont il était glorieux dans son âme, leur rendit grâce, mais refusa obstinément d'être délivré de ces anneaux. « Non, » dit-il, « mes souverains m'ont écrit de me sou-
» mettre à Bobadilla. C'est en leur nom qu'ils
» m'ont chargé de fers. Je les porterai jusqu'à ce
» qu'ils m'en déchargent eux-mêmes, et je les con-
» serverai après, » ajouta-t-il avec une satisfaction amère de ses services et de son innocence, « comme

» un monument de la récompense accordée par les
» hommes à mes travaux. »

Son fils raconte, ainsi que Las Casas, que Colomb fut fidèle à cette promesse, qu'il garda toujours depuis ses chaînes suspendues sous ses yeux dans ses demeures, et que, dans son testament, il ordonna qu'elles fussent enfermées avec lui dans son cercueil : comme s'il eût voulu en appeler à Dieu de l'injustice et de l'ingratitude de ses contemporains, et présenter au ciel les preuves matérielles de l'iniquité et de la cruauté de la terre !

LX

Cependant les haines des partis ne traversent pas les mers. Le depouillement, la captivité, les fers de Colomb soulevèrent de miséricorde et d'indignation le peuple de Cadix. Quand on vit ce vieillard, qui avait apporté naguère un empire à sa patrie, rapporté lui-même de cet empire comme un vil criminel pour expier le service par l'opprobre, les cœurs éclatèrent contre Bobadilla. Isabelle, qui était alors à Grenade, versa des larmes sur cette indignité, ordonna que ses fers fussent remplacés par de riches vêtements, et ses geôliers par une escorte d'honneur. Elle l'appela à Grenade. Il tomba à ses pieds, et ses sanglots de reconnaissance lui coupèrent longtemps la voix. Le roi et la reine ne daignèrent pas même examiner le procès d'un si grand accusé :

il était absous par leur respect autant que par sa vertu. Ils gardèrent quelque temps l'amiral à leur cour et envoyèrent un autre gouverneur, nommé Ovando, pour remplacer Bobadilla. Ovando avait les vertus qui font l'homme intègre, sans la grandeur d'âme qui fait l'homme généreux. C'était un de ces caractères où tout est étroit, même le devoir, et où l'honnêteté ressemble à une parcimonie de la nature. C'était l'homme le moins fait pour comprendre et pour suppléer un grand homme. Il reçut d'Isabelle l'ordre de protéger les Indiens et la défense de les vendre comme esclaves. La part des revenus dévolus à Colomb par les traités devait lui être envoyée en Espagne, ainsi que les trésors dont il avait été dépossédé par Bobadilla. Une flotte de trente voiles porta le nouveau gouverneur à Hispaniola.

Colomb, insensible à la vieillesse et déjà reposé des persécutions, souffrait impatiemment le repos et même les honneurs dans sa patrie. Vasco de Gama venait de découvrir la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Le monde était plein d'étonnement et d'admiration pour la découverte du navigateur portugais. Une noble rivalité travaillait l'âme du navigateur génois. Convaincu de la rotondité du globe, il croyait arriver aux terres prolongées de l'Est en naviguant droit à l'Orient. Il sollicita de la cour d'Espagne le commandement d'une quatrième expédition, et s'embarqua à Cadix, le 19 mai 1502,

pour la dernière fois. Son frère Barthélemy Colomb et son fils Fernando, âgé de quatorze ans, l'accompagnaient. Sa flotte se composait de quatre petits vaisseaux propres à naviguer sur les côtes et à entrer sans danger dans les anses et dans les embouchures des fleuves qu'il voulait explorer. Ses équipages ne comptaient que cent cinquante hommes de mer. Bien qu'il approchât de soixante et dix ans, sa verte vieillesse avait résisté par la vigueur de l'âme au poids des années; ni ses maladies douloureuses ni la perspective de la mort ne le détournaient de son but. L'homme, disait-il, « est » un outil qui doit se briser à l'œuvre dans la main » de la Providence qui s'en sert pour ses desseins. » Aussi longtemps que le corps peut, l'esprit doit » vouloir. »

Il avait résolu de toucher en passant à Hispaniola pour se radouber : il en avait l'autorisation de la cour. Il franchit l'Océan par une mer orageuse, et il arriva avec ses mâts brisés, ses voiles en lambeaux, ses vaisseaux sans eau et sans vivres, en vue d'Hispaniola. Ses notions maritimes lui présageaient un ouragan plus terrible que ceux qu'il avait essuyés. Il envoya une chaloupe demander au gouverneur Ovando la permission de s'abriter dans la rade d'Isabelle. Instruit par ses pronostics du danger que la mer allait déchaîner sur ces côtes, Colomb, dans sa lettre, avertissait Ovando de retarder le départ d'une flotte nom-

breuse prête à partir d'Hispaniola pour l'Espagne et chargée de tous les trésors du nouveau monde. Ovando refusa impitoyablement à Colomb l'asile d'un moment qu'il implorait dans le port de sa propre découverte. Il s'éloigna indigné et proscrit, et cherchant loin de la domination d'Ovando un abri sous les falaises écartées de l'île ; il y attendit la tempête qu'il avait prédite à Ovando. Elle engloutit la flotte entière de ce gouverneur, les trésors et la vie d'un millier d'Espagnols. Colomb la ressentit jusque dans la rade où il s'était abrité, gémit sur les malheurs de ses compatriotes, et, quittant cette terre inhumaine, il revit la Jamaïque et aborda sur la terre ferme dans la baie d'Honduras.

Soixante jours de tempête continue, le ballottement d'un cap à l'autre et du continent aux îles, sur les bords inconnus de cette Amérique dont les orages semblaient lui disputer la conquête !

Il perdit un de ses navires et les cinquante hommes qui le montaient à l'embouchure d'une rivière qu'il nomma la plage du *Désastre*.

La mer s'obstinant à lui fermer la route de ces Indes qu'il croyait toujours entrevoir, il jeta l'ancre entre une île délicieuse et le continent. Visité par les Indiens, il en embarqua sept sur ses vaisseaux pour se familiariser avec leur langue et pour en obtenir des indices. Il côtoya avec eux une terre où l'or et les perles abondaient dans les mains des

naturels. Au commencement de l'année 1504, il remonta la rivière Veragua et envoya son frère Barthélemy à la tête de soixante Espagnols visiter les villages de ces bords et chercher des mines d'or. Barthélemy ne trouva que des sauvages et des forêts. L'amiral abandonna ce fleuve et pénétra dans un autre, dont les rives étaient peuplées d'Indiens qui prodiguaient l'or à ses équipages en échange des plus vulgaires hochets de l'Europe. Il se croyait au but de ses chimères, il était au comble de ses revers. La guerre éclata entre cette poignée d'Européens et le peuple nombreux de ces rivages. Barthélemy Colomb terrassa de sa main et emmena captif le cacique le plus puissant et le plus redoutable des Indiens. Un village que les compagnons de Colomb avaient construit sur la côte pour commercer avec l'intérieur fut pris et incendié la nuit par les naturels; huit Espagnols, percés par leurs flèches, périrent sous les débris de leurs cabanes. Barthélemy rallia les plus courageux et refoula ces hordes dans leurs forêts ; mais l'antipathie s'accrut des deux côtés par le sang répandu, les canots des Indiens assaillirent en foule la chaloupe de l'escadre qui cherchait à remonter plus haut le fleuve. Tous les Européens qui la montaient furent immolés. Pendant cette lutte acharnée, Colomb, retenu à bord de ses navires par la faiblesse de son corps et par les maladies, gardait le cacique et les chefs indiens prisonniers sur son vaisseau. Ces chefs, informés du

ravage de leur territoire et de la captivité de leurs femmes, tentèrent de s'évader en soulevant pendant une nuit obscure la trappe qui fermait leur cachot flottant. L'équipage, réveillé par le bruit, les refoula dans leur prison et ferma l'écoutille avec une barre de fer. Le lendemain, quand on rouvrit l'écoutille pour leur porter la nourriture, on ne trouva que leurs cadavres. Ils s'étaient tous entre-tués de désespoir pour échapper à l'esclavage.

LXI

Bientôt séparé par les brisants de son frère Barthélemy, qui était à terre avec les restes de l'expédition, Colomb n'eut plus pour communiquer avec lui que le courage d'un de ses officiers, franchissant à la nage les écueils pour porter et rapporter des nouvelles toujours plus sinistres. Il ne pouvait ni s'éloigner des siens ni les abandonner dans leurs désastres. L'inquiétude, la maladie, la faim, la perspective d'un naufrage sans refuge et sans témoins sur une terre si désirée et si funeste, combattaient dans son cœur sa constance héroïque et sa résignation pieuse aux ordres de Dieu, dont il se sentait à la fois l'envoyé et la victime. Il décrivait ainsi, pendant ses insomnies, l'état de son esprit : « Épuisé, » je m'étais assoupi, quand une voix pénétrée de » douleur et de compassion me fit entendre ces » paroles : Homme insensé ! homme si lent à croire

» et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers! A-t-il » fait autrement pour Moïse et pour David, ses » serviteurs? Depuis l'instant de ta naissance, il » a toujours pris le plus grand soin de toi. Dès que » tu as été en âge d'homme, il a fait retentir merveil- » leusement ton nom obscur par toute la terre; il » t'a donné en possession les Indes, cette partie favo- » risée de sa création; il t'a fait trouver les clefs des » barrières de l'immense Océan, fermées jusque-là » par des chaînes si fortes. Tourne-toi vers lui et » bénis sa miséricorde pour toi. S'il reste encore » quelque grande entreprise à accomplir, ton âge ne » sera point un obstacle à ses desseins. Abraham » n'avait-il pas plus de cent ans quand il engendra » Isaac, et Sara était-elle jeune? Qui a causé tes » afflictions d'aujourd'hui? est-ce Dieu ou le monde? » Les promesses qu'il t'a faites, il ne les a jamais » violées; il n'a jamais dit, après avoir reçu tes ser- » vices, que tu l'avais mal compris. Il tient tout ce » qu'il doit, lui, et au delà; ce que tu souffres au- » jourd'hui est le salaire des travaux et des dan- » gers que tu as subis en servant d'autres maîtres. « Ne crains donc rien et prends confiance dans le » désespoir même. Toutes ces tribulations sont » écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison : » il faut qu'elles s'accomplissent. Et la voix qui » m'avait parlé me laissa plein de consolation et de » constance! »

LXII

Enfin la saison apaisa la mer, et les deux frères, si longtemps séparés, se rejoignirent sur les vaisseaux. Ils regagnèrent lentement Hispaniola. Une des trois caravelles sombra de fatigue en approchant du rivage. Il ne lui resta que deux barques vieillies pour entasser tous ses équipages. Ses compagnons abattus, sans vivres et sans forces, ses ancres perdues, ses navires faisant eau et toutes leurs membrures rongées des vers et percées, dit-il, « d'autant » de trous qu'un rayon de miel, » les vents et la mer impitoyables le repoussant d'Hispaniola à la Jamaïque, ses navires prêts à s'abîmer, lui donnèrent à peine le temps de les échouer sur le sable dans une baie inconnue, de les lier ensemble par des câbles et par des planches qui n'en faisaient qu'un bloc, d'élever sur ses deux ponts réunis des tentes pour ses équipages et d'attendre, dans cette affreuse situation d'un naufragé, le secours de la Providence.

Les Indiens, attirés par le spectacle de ce naufrage et de cette forteresse bâtie par des étrangers sur leur grève, échangèrent avec les Espagnols des vivres contre des objets sans valeur, dont la nouveauté faisait le prix à leurs yeux. Cependant les mois s'écoulaient, les provisions s'épuisaient, les terreurs de l'avenir et les murmures séditieux des

équipages jetaient l'âme de l'amiral dans une pensive anxiété. Le seul espoir de salut qui restât était donc un avis de sa détresse donné au gouverneur d'Hispaniola, Ovando. Mais cinquante lieues de mer séparaient Hispaniola de la Jamaïque. Un canot de sauvages était la seule embarcation qu'il pût mettre à flot. Quel homme assez dévoué pour ses frères jouerait sa vie contre un élément si vaste et si terrible, sur un tronc d'arbre creusé, et sans autre gréement qu'une rame? Diego Mendez, jeune officier de l'escadre de Colomb, qui avait déjà montré dans d'autres extrémités cet oubli de soi-même qui fait les héros et les miracles, s'offrit une nuit à la pensée de l'amiral. Il le fit appeler en secret près de son lit où la goutte le retenait, et il lui dit : « Mon fils, » de tous ceux qui sont ici, vous et moi nous comprenons seuls les dangers dans lesquels nous n'avons en perspective que la mort. Un seul moyen » nous reste à tenter, il faut qu'un seul s'expose à » périr pour tous ou nous sauve tous. Voulez-vous » être celui-là? » Mendez répondit : « Monseigneur, » je me suis plusieurs fois dévoué pour mes frères ; » mais il y en a qui murmurent et qui disent que » votre faveur me choisit toujours quand il y a une » action d'éclat à tenter. Proposez donc demain à » tout l'équipage la mission que vous m'offrez, et, » si nul ne l'accepte, je vous obéirai. » L'amiral fit le lendemain ce que Mendez avait demandé. Tout l'équipage interrogé se récria sur l'impossibi-

lité d'une traversée immense sur un morceau de bois, jouet du vent et des lames. Mendez alors s'avança et dit modestement : « Je n'ai qu'une vie à » perdre, mais je suis prêt à l'exposer pour votre » service et pour le salut de tous ; je m'abandonne » à la protection de Dieu. » Il partit et se perdit dans les brumes et dans les écumes de l'horizon, aux yeux des Espagnols dont il portait la vie avec la sienne.

LXIII

Cependant l'attente sans espoir, l'isolement absolu du monde connu et l'excès du malheur aigrirent contre l'amiral ses compagnons, qui lui imputèrent leur perte. Deux de ses officiers favoris, Diego et Francisco de Porras, qu'il avait traités comme ses fils et investis des principaux commandements dans l'escadre, furent les premiers à élever contre lui le murmure, l'insulte et bientôt la sédition. Profitant d'une crise de ses infirmités qui clouait leur bienfaiteur sur sa couche, et entraînant avec eux la moitié des matelots et des soldats, ils s'emparèrent d'une partie des vivres et des armes, ameutèrent leurs complices aux cris de Castille ! Castille ! et couvrirent de malédictions et d'outrages l'amiral. Colomb, que la maladie désarmait et qui ne pouvait que lever les mains vers le ciel, les supplia en vain de rentrer dans le devoir. Ils mé-

prisèrent ses larmes comme ses ordres. Ils lui reprochèrent sa vieillesse, ses cheveux blancs, ses souffrances corporelles, et levèrent le fer sur sa tête. Barthélemy Colomb s'arma de sa lance, se jeta entre eux et l'amiral que des serviteurs soutenaient dans leurs bras, et, secondé par une partie fidèle de l'équipage, il sauva les jours et l'autorité de son frère sur les vaisseaux. Les deux Porras et cinquante de leurs complices quittèrent les bâtiments, ravagèrent la contrée, soulevèrent les naturels par leurs crimes, tentèrent en vain de construire des barques pour se rendre à Hispaniola, périrent en partie dans la tentative, revinrent attaquer Colomb et leurs compatriotes dans les vaisseaux, furent vaincus par le bras intrépide de Barthélemy, qui tua leur chef, Francisco Porras, et se soumirent enfin au devoir, suppliant Colomb de pardonner à leur ingratitude et à leur rébellion.

Cependant le messager de Colomb, sur son frêle tronc d'arbre, avait été dirigé par la Providence sur ce désert d'eau, et il avait échoué, comme le débris d'un naufrage lointain, sur les écueils d'Hispaniola. Conduit à travers l'île par les naturels, il était parvenu, après des fatigues et des dangers sans nombre, jusqu'au gouverneur Ovando. Il lui avait remis le message de l'amiral, et il avait ajouté par son récit à l'intérêt et à la pitié que la situation désespérée de Colomb et de ses compagnons devait inspirer à des compatriotes. Mais, soit

incrédulité, soit lenteur, soit attente secrète de la ruine d'un rival trop grand pour ne pas embarrasser la reconnaissance, les Espagnols d'Hispaniola avaient laissé, sous divers prétextes, s'écouler les jours et les mois. Puis ils avaient envoyé, comme à regret, un léger navire, commandé par Escobar, pour reconnaître la situation des vaisseaux naufragés sans aborder la côte et sans parler aux équipages. Ce navire avait apparu et disparu à distance, une nuit, aux regards de Colomb et de ses matelots, avec tant de mystère, que leur superstition l'avait pris pour le fantôme d'un bâtiment qui venait tenter leur crédulité ou prophétiser leur mort.

Enfin Ovando se décida à envoyer des vaisseaux à l'amiral pour l'arracher à la sédition, à la disette et à la mort. Après un naufrage de seize mois, l'amiral, accablé de ses années, de ses infirmités et de ses revers, revit, pour quelques jours, l'île dont il avait fait un empire, et dont l'ingratitude et la jalousie le proscrivaient. Il y passa quelques mois, bien accueilli en apparence dans la maison du gouverneur, mais exclu de toute influence dans le gouvernement, voyant ses ennemis en faveur, ses amis expulsés ou persécutés à cause de leur fidélité, et pleurant sur la ruine et sur l'esclavage de cette terre qu'il avait découverte comme le jardin du monde et qu'il revoyait comme le tombeau de ses chers Indiens. Ses propres biens confisqués, ses

revenus dilapidés, ses terres dépeuplées ou incultes le livraient à la fois à la vieillesse, à la maladie et à l'indigence. Jeté enfin avec son frère, son fils et quelques serviteurs sur un vaisseau qui revenait en Europe, une mer implacable le porta de tempête en tempête à San-Lucar, où il débarqua le 7 novembre et d'où on le transporta à Séville, vaincu de force, mourant de corps, invincible d'esprit, immortel de volonté et d'espérance.

LXIV

Le possesseur de tant d'îles et de continents n'avait pas un toit pour abriter sa tête. « Si je veux » manger ou dormir, » écrit-il de Séville à son fils, « il faut que je frappe à la porte d'une hôtellerie, » et souvent je n'ai pas de quoi y payer mon repas » et ma nuit ! » Ses malheurs et son indigence lui étaient moins intolérables que la misère de ses compagnons et de ses serviteurs qu'il avait attachés par tant d'espérances à sa fortune et qui lui reprochaient leur déception et leur misère. Il écrivit au roi et à la reine en leur faveur. Mais l'ingrat Porras, ce révolté vaincu, qui devait la vie à sa magnanimité, l'avait devancé à la cour et prévenait contre son bienfaiteur l'esprit de Ferdinand. « J'ai servi Vos Majestés, » écrivait Colomb au roi et à la reine, « avec autant de zèle et de constance » que j'aurais fait pour mériter le paradis, et, si

» j'ai failli en quelque chose, c'est parce que mon » esprit ou mes forces n'allaient pas au delà ! »

Il comptait avec raison sur la justice et sur la faveur de sa protectrice, la reine Isabelle ; mais ce soutien de sa cause allait défaillir aussi, l'infortune domestique l'avait atteinte elle-même. Elle languissait, inconsolable de la mort de sa fille de prédilection. Prête à expirer, elle écrivit dans son testament ce témoignage de son humilité dans le rang suprême et de la constance de sa tendresse pour l'époux auquel elle voulait rester unie jusque dans la mort : « Que mon corps soit enseveli dans » l'Alhambra de Grenade, dans une tombe au ni» veau de terre et foulée aux pieds ; qu'une simple » pierre y dise mon nom ! Mais si le roi, mon sei» gneur, se choisit une sépulture dans quelque autre » temple ou dans quelque autre partie de nos royau» mes, je désire que mon corps soit exhumé et » transporté et enseveli à côté du sien, afin que » l'union de nos corps dans la sépulture atteste et » signifie l'union de nos cœurs pendant notre vie, » et, je l'espère, par la miséricorde de Dieu, l'union » de nos âmes dans le ciel ! »

« O mon fils ! » écrivit Colomb à Diego en apprenant la mort de sa bienfaitrice, « que ceci te soit » une leçon de ce que tu auras à faire à présent ! » La première chose est de recommander pieuse» ment et affectueusement à Dieu l'âme de la reine, » notre souveraine. Elle fut si bonne et si sainte,

» que nous pouvons être sûrs de sa gloire éternelle » et de son abri dans le sein de Dieu contre les sou» cis et les tribulations de ce monde. La seconde » chose que je te recommande est de veiller et de » travailler de toutes tes forces pour le service du » roi; il est le chef de la chrétienté. Souviens-toi, » en pensant à lui, que, quand la tête souffre, tous » les membres sont en souffrance. Tout le monde » doit prier pour la consolation et la conservation » de ses jours, mais nous surtout qui sommes ses » serviteurs ! »

Tels étaient les sentiments de reconnaissance et de fidélité de Colomb au comble de ses disgrâces. Mais la mort d'Isabelle n'entraînait pas seulement sa fortune, elle entraînait sa vie. Retenu à Séville par le dénûment de ses équipages et par les infirmités croissantes de ses membres, il n'avait pour consolateurs que son frère Barthélemy et son second fils Fernando. Ce fils, âgé de seize ans, annonçait toutes les qualités sérieuses de l'homme mûr dans toutes les grâces de l'adolescent: « Aime-le comme » un frère, » écrit Colomb à son fils aîné Diego, alors à la cour; « tu n'en as pas d'autres. Dix frères » ne seraient pas trop pour toi. Jamais je n'ai eu » de meilleurs amis que mes frères. » Il pria Barthélemy de conduire ce jeune homme à la cour et de le recommander à son fils légitime Diego. Barthélemy partit avec Fernando pour Ségovie, résidence alors de la cour. Il sollicita en vain l'attention

et la justice pour Colomb. Quand le printemps eut tempéré l'air, Colomb, accompagné de son frère et de ses fils, s'achemina lui-même vers Ségovie. Sa présence y parut importune au roi, son indigence était un reproche à la cour. Le jugement de sa conduite et la restitution de ses biens et priviléges furent remis à des conseils de conscience, qui, sans oser nier ses droits, usèrent sa patience en délais; ils usaient en même temps sa vie. Ses inquiétudes d'esprit, la prévision du dénûment où il laisserait ses frères et ses fils, aigrissaient ses souffrances corporelles. « Votre Majesté, » écrivait-il au roi de son lit de douleur, « ne juge pas à propos » d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et » de cette reine qui est maintenant dans la gloire. » Lutter contre votre volonté, ce serait lutter contre » le vent. J'ai fait ce que je devais faire; que Dieu, » qui m'a toujours été propice, fasse le reste selon » sa divine justice! »

Il sentait que la vie, et non la constance, allait lui manquer. Son frère Barthélemy et son fils Diego s'étaient absentés sur son ordre pour aller implorer la reine Juana, fille d'Isabelle, qui revenait de Flandre en Castille. La douleur physique, l'angoisse morale, le sentiment de l'abréviation de ses jours, trop courts maintenant pour qu'il pût espérer justice avant sa fin; les triomphes de ses ennemis à la cour, la dérision des courtisans, la froideur du prince, les pressentiments de la dernière heure,

l'isolement où l'absence de son frère et de son fils le laissait dans une ville oublieuse ou ingrate, les souvenirs d'une vie dont la moitié s'était passée à attendre l'heure d'une grande destinée, l'autre moitié à déplorer l'inutilité du génie ; sans doute aussi la pitié pour cette race innocente d'Indiens qu'il avait trouvés libres et enfants dans leur jardin de délices et qu'il laissait esclaves, dépouillés et profanés dans les mains de leurs oppresseurs ; ses frères sans soutien, ses fils sans héritage ; le doute sur le sort de sa mémoire parmi les hommes à venir ; cette agonie du génie méconnu ; toutes ces tribulations de ses membres, de son esprit, de son corps, de son âme, du passé, du présent, de l'avenir, pesèrent à la fois sur le vieillard, abandonné dans sa chambre de Ségovie pendant l'absence de ses frères et de ses enfants. Il demanda à un de ses serviteurs, vieux et dernier compagnon de ses traversées, de sa gloire et de ses misères, de lui apporter sur son lit un petit bréviaire, don du pape Alexandre VI dans le temps où les souverains le traitaient en souverain. Il écrivit, de sa main affaiblie, son testament sur une page de ce livre auquel il attribuait une vertu de consécration divine.

Étrange spectacle pour son pauvre serviteur ! Ce vieillard, abandonné de l'univers et couché sur un lit d'indigent dans une maison d'emprunt de Ségovie, distribuait, dans son testament, des mers, des hémisphères, des îles, des continents, des nations,

des empires ! Il institua pour héritier principal son fils légitime Diego ; en cas de mort de Diego sans postérité, il substituait à ses droits son fils naturel, le jeune Fernando ; et enfin, si Fernando lui-même venait à mourir avant d'avoir eu des fils, l'héritage passait au frère chéri de Colomb, don Barthélemy, et à ses descendants. « Je prie mes souverains » et leurs successeurs, » disait-il, « de maintenir à » jamais mes volontés dans la distribution de mes » droits, de mes biens et de mes charges : moi qui, » étant né à Gênes, suis venu les servir en Castille, » et qui ai découvert, à l'ouest, la terre ferme, les » îles et les Indes !... Mon fils possédera ma charge » d'amiral de la partie de l'Océan qui est à l'ouest » d'une ligne tirée d'un pôle à l'autre.... » Passant de là à l'emploi des revenus qui lui avaient été assurés par son traité avec Isabelle et Ferdinand, le vieillard distribuait avec libéralité et sagesse les millions qui devaient revenir à sa famille, entre ses fils et Barthélemy, son frère. Il en assignait un quart à ce frère ; deux millions par an à Fernando, son second fils. Il se souvenait de la mère de cet enfant, dona Béatrice Enriquez, qu'il n'avait jamais épousée, et dont sa conscience lui reprochait l'abandon depuis ses années de pérégrination sur les mers. Il chargea son héritier de faire une opulente pension à cette compagne de ses jours obscurs, pendant qu'il luttait, à Tolède, contre les rigueurs de son premier sort. Il parut même s'accuser de quelque ingratitude

ou de quelque négligence de cœur envers l'objet de ce second amour, car il ajoute au legs qu'il lui fait ces mots qui durent peser à sa main mourante : « Et que cela soit accompli pour le soulagement de » ma conscience, car ce nom et ce souvenir sont un » poids lourd sur mon âme ! »

Se reportant ensuite vers cette première patrie qu'une seconde patrie n'efface jamais dans le cœur de l'homme, il eut un souvenir pour cette ville de Gênes, où le temps avait moissonné toute sa maison paternelle, mais où il lui restait quelque parenté éloignée, comme ces racines qui restent dans le sol après le tronc coupé: « J'ordonne à Diego, mon fils, » écrivit-il, « d'entretenir toujours, dans la ville de » Gênes, un membre de notre famille qui y résidera » avec sa femme, et de lui assurer une existence » honorable, telle qu'il convient à une personne qui » nous est alliée. Je veux que ce parent conserve » pied et nationalité dans cette ville, en qualité de » citoyen; car c'est là que je suis né, et c'est de là » que je suis venu. »

« Que mon fils, » ajoute-t-il avec ce sentiment chevaleresque de vassalité et d'inféodation de soi-même au souverain qui était la seconde religion de ce temps, « que mon fils serve, en mémoire de moi, » le roi, la reine et leurs successeurs, même jusqu'à » la perte des biens et de la vie, puisque, après Dieu, » ce sont eux qui m'ont fourni les moyens de faire » mes découvertes ! »

« Il est bien vrai, » reprend-il avec un accent involontaire d'amertume, semblable à un reproche mal étouffé dans sa mémoire, « que je suis venu les » leur offrir de loin et qu'il s'est écoulé bien du » temps avant qu'on ait voulu croire au présent » que j'apportais à Leurs Majestés; mais cela était » naturel, car c'était un mystère pour tout le monde, » et il ne pouvait inspirer qu'incrédulité. C'est » pourquoi je dois en partager la gloire avec ces » souverains qui se sont les premiers fiés à moi! »

LXV

Colomb reporta ensuite toutes ses pensées vers ce Dieu qu'il avait toujours considéré comme son seul et véritable souverain; il lui semblait qu'il relevait directement de cette Providence, dont il s'était senti plus que tout autre l'instrument et le ministre. La résignation et l'enthousiasme, ces deux ressorts de sa vie, ne lui manquèrent pas à sa mort. Il s'humilia sous la main de la nature et se releva sous la main de Dieu, qu'il avait toujours vu à travers ses triomphes et ses revers, et qu'il voyait de plus près au moment de son départ de la terre. Il s'abîma dans le repentir de ses fautes et dans l'espérance de sa double immortalité. Poëte de cœur, comme on l'a vu dans ses discours et dans ses écrits, il emprunta à la poésie sacrée des psaumes les dernières inspirations de son âme et les derniers

balbutiements de ses lèvres. Il prononça en latin l'adieu suprême à ce monde, et remit à haute voix son âme à son Créateur : serviteur satisfait de son œuvre, et congédié du monde visible, qu'il avait agrandi, pour aller dans le monde invisible s'emparer de l'espace incommensurable des univers infinis.

LXVI

L'envie et l'ingratitude de son siècle et de son souverain s'évanouirent avec le dernier soupir du grand homme dont ils avaient fait leur victime. Les contemporains semblent pressés d'expier envers les morts les persécutions qu'ils ont infligées aux vivants. On fit à Colomb de royales funérailles. Son corps, et plus tard celui de son fils, après avoir habité plusieurs monuments funèbres dans différentes cathédrales d'Espagne, furent transportés et ensevelis, selon leurs vœux, à Hispaniola, comme le conquérant dans sa conquête. Ils reposent maintenant à Cuba. Mais, par un bizarre jugement de Dieu ou par une ingrate inconséquence des hommes, de toutes ces terres d'Amérique qui se disputèrent l'honneur de garder sa cendre, aucune ne garda son nom.

LXVII

Tous les caractères du véritable grand homme sont réunis dans ce nom : génie, travail, patience, obscurité du sort vaincue par la force de la nature, obstination douce mais infatigable pour le but, résignation au ciel, lutte contre les choses, longue préméditation de la pensée dans la solitude, exécution héroïque de la pensée dans l'action, intrépidité et sang-froid contre les éléments dans les tempêtes et contre la mort dans les séditions, confiance dans l'étoile, non d'un homme, mais de l'humanité, vie jetée avec abandon et sans regarder derrière lui en se précipitant dans cet océan inconnu et plein de fantômes; Rubicon de quinze cents lieues, bien plus irrémédiable que celui de César; étude infatigable, connaissances aussi vastes que l'horizon de son temps, maniement habile mais honnête des cours pour les séduire à la vérité, convenance, noblesse et dignité de formes extérieures, qui révélaient la grandeur de l'âme et qui enchaînaient les yeux et les cœurs, langage à la proportion et à la hauteur de ses pensées ; éloquence qui convainquait les rois et qui domptait les séditions de ses équipages, poésie de style qui égalait ses récits aux merveilles de ses découvertes et aux images de la nature; amour immense, ardent et actif de l'humanité jusque dans ce lointain où elle ne se souvient

plus de ceux qui la servent; sagesse d'un législateur et douceur d'un philosophe dans le gouvernement de ses colonies, pitié paternelle pour ces Indiens, enfants de la race humaine dont il voulait donner la tutelle au vieux monde et non la servitude à des oppresseurs; oubli des injures, magnanimité de pardone nvers ses ennemis; piété, enfin, cette vertu qui contient et qui divinise toutes les autres quand elle est ce qu'elle était dans l'âme de Colomb; présence constante de Dieu dans l'esprit, justice dans la conscience, miséricorde dans le cœur, reconnaissance dans les succès, résignation dans les revers, adoration partout et toujours! Tel fut cet homme.

Nous n'en connaissons pas de plus achevé. Il en contenait plusieurs en un seul. Il était digne de personnifier le monde ancien auprès de ce monde inconnu qu'il allait aborder le premier, et de porter à ces hommes d'une autre race toutes les vertus du vieux continent sans un seul de ses vices. Son action sur la civilisation fut sans mesure. Il compléta l'univers, il acheva l'unité physique du globe. C'était avancer, bien au delà de ce qui avait été fait jusqu'à lui, l'œuvre de Dieu : l'UNITÉ MORALE DU GENRE HUMAIN. Cette œuvre à laquelle Colomb concourut ainsi était trop grande en effet pour être dignement récompensée par l'imposition de son nom au quatrième continent de la terre. L'Amérique ne porte pas son nom; le genre humain, rapproché et réuni par lui, le portera sur tout le globe.

BERNARD DE PALISSY

(1510-1589 DE JÉSUS-CHRIST)

I

« Le nombre de mes années m'a incité à prendre » la hardiesse de vous dire qu'un de ces jours je » considérois la couleur de ma barbe, qui me causa » à penser au peu de jours qui me restent pour finir » ma course; et cela m'a fait admirer les lis et les blés » des campagnes et plusieurs espèces de plantes, » lesquelles changent leurs couleurs vertes en blan- » ches lorsqu'elles sont prêtes à rendre leurs fruits. » Ainsi, plusieurs arbres se hâtent de fleurir quand » ils sentent que va cesser leur vertu végétative et » naturelle... C'est donc chose juste et raisonnable » que chacun s'efforce de multiplier le talent qu'il a » reçu de Dieu... Pour quoi je me suis efforcé de » mettre en lumière les choses qu'il a plu à Dieu de » me faire entendre, afin de profiter à la postérité. »

C'est en ces termes qu'un pauvre potier de terre, parvenu à près de quatre-vingt-dix ans, s'exprime dans la préface des écrits et dialogues avec lui-même, où il s'entretient de son métier, de ses misères et de sa vie, pour sa consolation et pour l'encouragement des autres. On croit lire une page des Confessions de Saint-Augustin ou de Jean-Jacques Rousseau, un écrivain, un philosophe, un génie de cœur et de style. L'écrivain, le philosophe, le sage, n'est qu'un ouvrier vieilli entre sa truelle et sa fournaise, les mains encore rugueuses de l'argile qu'il a maniée toute sa vie. Jamais on ne sentit mieux qu'en étudiant cet homme de néant, que la grandeur n'est pas dans la condition, mais qu'elle est dans la nature.

II

Il se nommait Bernard de Palissy. Jeune, il pétrissait la terre grasse et cuisait des briques dans la tuilerie de son père, au village de la Chapelle-Biron, dans le Périgord. Mais la passion de bien faire ce qu'on fait, qui mène l'homme réfléchi à faire mieux que ce qu'il voit faire et qui finit par lui mettre en main la clef de toutes les découvertes dans les travaux de l'esprit ou de la main, tourmentait ce jeune homme. En maniant sa terre grossière et en contemplant sa brique durcie, rougie, transformée au feu du fourneau, il pensait aux formes, aux reliefs,

aux anses, aux ornements, aux figures des vases qui se moulaient déjà dans sa pensée, à la tête et à l'émail dont il colorerait un jour ses chefs-d'œuvre de poterie.

Le métier du potier en terre, c'est-à-dire le métier de pétrir, de façonner et de cuire la terre au soleil ou au feu, est un des premiers métiers de l'homme. La terre détrempée d'eau dans laquelle le pied laisse son empreinte s'est offerte naturellement d'elle-même, comme un élément tout préparé au jeu ou à l'industrie des premiers habitants du globe. Les vases, les coupes propres à contenir les liquides nécessaires à la soif, aussitôt que l'homme eut cessé de boire à la source comme les troupeaux, furent des suppléments au creux de la main qui approchait le breuvage des lèvres. La poterie plus perfectionnée, destinée à la cuisson des aliments, dut suivre de près l'invention du feu. De la première jarre d'argile ou de la première coupe de terre brute jusqu'à la pâte colorée des vases étrusques, jusqu'aux porcelaines émaillées de la Chine ou du Japon, et jusqu'aux peintures indélébiles incrustées par la flamme sur les flancs des amphores de Sèvres, on peut mesurer toute l'échelle immense du rude métier à l'art exquis. La plus haute antiquité nous atteste que ce métier employait des mains sans nombre. Babel était une montagne de briques. Moïse délivra son peuple de la servitude des Égyptiens parce qu'on ne donnait pas aux

Hébreux, condamnés à ce travail servile, la paille nécessaire à lier les briques qu'ils façonnaient pour les Pyramides. Les Grecs, qui n'avaient au fond d'autre culte que l'adoration du beau dans toutes les lignes et dans toutes les formes, et qui se résument dans Platon, l'adorateur de l'idée, estimaient si haut l'art en apparence si vulgaire du potier, qu'ils élevèrent des statues et frappèrent des médailles en l'honneur des premiers pétrisseurs d'argile. Corœbus d'Athènes, inventeur de la poterie, Dibutade de Sicyone, inventeur de la pierre cuite au feu, Talus, inventeur des tours au moyen desquels on arrondit les pieds des vases, doivent leurs noms à ce métier. Phidias lui-même, le divin statuaire, donna des modèles de coupe aux ouvriers de terre de son temps. Sans doute il y avait en ce genre des chefs-d'œuvre dans la Grèce, mais le temps, les convulsions sociales, les invasions, les incendies les ont détruits. Ils sont rentrés dans la terre, d'où ils étaient sortis. Les seuls monuments usuels de la poterie qui nous aient été conservés ont été découverts dans les tombeaux : les sépulcres sont les meilleurs gardiens de toute chose.

Les Étrusques, peuple qui habitait l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, portèrent cet art à une telle perfection et multiplièrent tellement les vases, les coupes, les amphores, les urnes cinéraires, que le sol qui les a portés les rend aujourd'hui par milliers dans les fouilles, et qu'on croirait que ce

peuple, qui fournissait de terres cuites toutes les nations, était elle-même une nation de potiers. Les Romains les imitèrent sans les égaler. On montre encore aux portes de Rome un monticule artificiel nommé le mont Testaccio, formé tout entier des balayures de la poterie romaine, dont les fragments étaient jetés en monceaux dans ce lieu, comme pour attester à l'avenir l'immensité de la capitale de ce peuple et l'éternité de sa durée.

A la chute de l'empire romain, l'art de pétrir, de façonner, d'orner, de sculpter, de vernir, de peindre la terre cuite, disparut avec tous les autres. Le christianisme, au commencement, repoussait les arts trop intimement liés à l'idolâtrie. Temples, statues, tombeaux, urnes, vases, coupes profanes, il proscrivit tout pour recréer un monde nouveau. Les Grecs de Byzance conservèrent seuls, par tradition, quelques procédés de cette industrie de leurs pères; ils les exercèrent à Damas, la première des villes manufacturières de l'Orient, dont les vases vernissés et peints se répandirent comme un luxe royal dans le monde. Ces terres cuites étaient cependant grossières et sans grâce; on y sentait la décadence d'une industrie perdue.

Mais, pendant que l'Occident créait, perdait et s'efforçait de retrouver la poterie, le vieil Orient fabriquait, à notre insu, depuis des milliers d'années, les porcelaines transparentes peintes et coloriées, luxe séculaire des Chinois et des Japonais.

Ils étaient parvenus à une telle perfection de pâte, de formes, de couleurs, dans cette industrie, que nous pouvons à peine aujourd'hui rivaliser avec eux en les imitant, et que, si l'on prenait pour mesure de la civilisation matérielle la priorité de l'art de façonner l'argile, il faudrait humilier l'Occident devant l'Orient. Les annales les plus reculées de la Chine ont perdu même la date de l'invention des porcelaines. Il y a des mystères d'antiquité dans une tasse à thé ou dans une figurine de dieu ou de déesse du céleste empire. Les premiers géographes arabes qui parlent de la Chine, à peine entrevue il y a mille ans par les navigateurs des mers de l'Inde, racontent que dans les villes de cet empire merveilleux il n'y a « aucun art plus estimé que celui » de potier de terre et de dessinateur de paysages » sur la porcelaine; qu'ils remplissent l'Inde, la » Perse et l'Arabie de vases de terre transparents » d'une inimitable beauté, et que plusieurs millions » d'hommes n'ont pas d'autre occupation ni d'autre » gloire, depuis des époques immémoriales, que de » fabriquer la porcelaine. Le Japon dépasse encore » les Chinois en un vernis qu'on nomme laque. Ce » vernis découle d'un arbre dont on fend l'écorce » au printemps pour en recueillir la séve dans de » petites coquilles. On le dessèche ensuite sur des » fils de coton, on le presse entre des pierres pe» santes, on l'infuse dans des huiles purifiées, puis » on l'étend et on le polit jusqu'à ce qu'il ait la splen-

» deur du cristal. On peint alors sur ce vernis soli- » difié des figures ou des fleurs en or, et l'on recouvre » la peinture d'un second vernis transparent qui » défie la flamme. »

Les formes de ces vases, les figures, les sculptures et les peintures qui les décorent, n'attestent pas moins d'imagination, de goût, de grâce, par l'esprit et par la main, que la pâte dont ils sont pétris n'atteste d'invention et de patience. Les anses des tasses sont tantôt des branches d'arbustes garnies de leur feuillage, tantôt des animaux rampants, cariatides animées dont les pattes supportent les bords et dont la queue s'enroule au pied de la coupe. Ici, c'est une chatte et son petit, accroupis sur un roc évidé, dont la cavité contient l'eau ou le parfum liquide. Là, c'est un mendiant qui chante pour solliciter la pitié et la goutte de thé qui tombera du vase dans la main de l'homme rassasié; ailleurs, des coqs perchés sur un arbre en fleur; un oiseau couché, dont le bec distille le liquide; une femme entourée de ses enfants, au milieu de fruits et de feuilles; un singe jouant avec une orange qui échappe de ses doigts; une tasse en forme de fleur entr'ouverte, la tige formant l'anse; un vieillard, semblable à Tantale, élevant la tête au bord de la coupe, dont l'eau déborde sans tomber jamais sur ses lèvres; une autre, imitant un lotus épanoui que sa feuille soutient sur l'eau; une grappe de raisin rongée par un petit écureuil; mille autres caprices

de décoration qui font d'un dressoir du Japon ou de la Chine un véritable musée d'art et d'imagination, où toutes les fantaisies de la nature sont reproduites en porcelaine. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour qu'un métier, si vulgaire en apparence, devînt le luxe et l'industrie principale de tant de millions d'hommes!

Mais ces merveilles de l'Orient restaient encore inconnues à l'Occident dans le quatorzième siècle. La faïence vernissée y paraît pour la première fois dans les pavés de l'Alhambra de Grenade et dans les mosquées des Maures en Espagne. C'est par l'Arabie que cet art s'introduit en Europe. Ce n'est qu'un siècle plus tard que le fameux Lucca della Robia, ce Palissy toscan, s'illustra par les faïences émaillées en Italie. Sculpteur en terre cuite, il parvint, après des travaux obstinés, à colorier et à vernisser ses groupes d'un émail blanc, imperméable aux éléments qui rongent l'argile. Les villes industrieuses de Florence et de Faenza, d'où vient le nom de faïence, lui durent leur exportation et leur renommée. La peinture s'empara bientôt de cet émail comme d'une toile impérissable, et les tableaux des plus grands maîtres furent copiés, calcinés et perpétués sur ces disques de faïence. La sculpture voulut rivaliser avec la peinture, elle groupa ses statuettes et ses bas-reliefs autour des vases, des coupes, des aiguières et des plats de cette argile solidifiée.

III

L'art du potier en était là quand Bernard de Palissy fabriquait ses tuiles, ses briques et ses amphores pour contenir l'eau, le vin et l'huile, dans sa tuilerie. Mais que pouvait savoir de ces secrets de l'artiste le pauvre ouvrier ignorant, sans modèles, sans livres et sans guides, dans un hameau de paysans aussi rudes que lui, au milieu des marais et des bois de la Saintonge? Et cependant l'art, qui s'attacha partout d'abord au culte des dieux, comme s'il était pressé de retourner à sa source et de se diviniser lui-même en se mêlant aux choses saintes, apparut au jeune potier à travers les splendeurs des dessins gothiques des vitraux coloriés de son église. Il comprit que ce verre qui laissait passer les rayons de soleil dans le temple, et qui incrustait les merveilleuses scènes de la Bible et de l'Évangile, n'était qu'une terre et un sable plus pétris par la main de l'homme, plus épurés et plus solidifiés par le feu, et devenus transparents comme le cristal de roche par des procédés semblables à une magie de l'ouvrier. De ce jour, la terre qu'il maniait si bien lui parut de la boue; son imagination se représenta une magie à imiter, d'autres magies à découvrir. Il quitta la tuilerie de son père, et il se mit en apprentissage chez des artisans verriers, alors assimilés à la noblesse par la science et la dignité de leur métier.

L'art de la vitrerie ne consistait pas seulement à fondre le verre, mais à le découper en losanges pour l'enfermer en compartiments dans l'ogive des cathédrales ou des chapelles et le couvrir de peintures représentant les paysages, les animaux, les personnages, les mystères du ciel chrétien. Les vitraux étaient le poëme des yeux pour le peuple qui fréquentait les églises. Ils chantaient aux regards des paysans la création du monde, les délices du paradis terrestre, les fleuves, les arbres, les lions, les agneaux, les oiseaux, compagnons de l'homme, les miracles de la révélation, les supplices du Calvaire, les martyres du cirque, les résurrections, les assomptions des victimes de la foi nouvelle, puis les cieux ouverts, le Père de l'éternité, le Fils verbe et miséricorde du Père, l'Esprit sous la forme de la colombe volant de l'un à l'autre pour constituer l'unité, et répandant de sa poitrine étincelante des rayons pour semer partout la lumière et l'amour; enfin les âmes heureuses, figurées par d'innombrables visages ailés formant des orbes semblables aux étoiles échelonnées dans le firmament, et jouissant du rayonnement divin dans la demeure du Père.

Bernard de Palissy, pour se rendre capable de l'art qu'il avait adopté, profita des heures de la nuit et du superflu de son salaire pour s'instruire dans toutes les sciences du calcul et de la main qui se rapportaient à son métier. Son esprit, à la fois ardent et infatigable, se forma en même temps que ses

doigts. Il apprit promptement la géométrie, le dessin, la peinture, la sculpture élémentaire. Les sujets de ses dessins l'entraînèrent bientôt aux livres sacrés et aux livres profanes, feuilletés pour des scènes, des tableaux, des allégories. Il devint, à son insu, lettré, poëte, théologien, philosophe, politique. En étudiant un seul métier avec la passion de le porter aussi loin que ses facultés, il toucha à toute chose : il ne voulait former en lui qu'un artisan, il forma un homme. C'est le caractère de tout vrai génie d'aspirer toujours à être universel : les prétendues limites qui séparent un métier d'un autre métier sont les bornes de la pensée. Le génie les franchit presque toujours pour arriver à l'infini, vrai champ de l'esprit humain. Dans cet infini, tout se tient et tout se complète. L'univers n'est qu'un art immense qui ébauche, qui sculpte, qui dessine, qui peint, qui écrit, qui chante, qui révèle le beau, c'est-à-dire Dieu. C'est ainsi que Palissy comprenait le sien. On va voir qu'à la fin de ses jours il façonnait la pensée dans son esprit comme, étant jeune, il façonnait l'argile dans ses mains, et que son style, moulé sur la nature, n'avait ni moins de couleur, ni moins de relief, ni moins de vigueur et de grâce que ses groupes ou ses tableaux. En devenant potier, il était devenu poëte et écrivain.

On ne sait quel instinct vague porte l'enfant de génie et l'artisan ambitieux de perfections à quitter de bonne heure son pays natal et à voyager. Ils

pensent sans doute l'un et l'autre qu'ils trouveront au delà de leur horizon matériel un nouvel horizon moral, dans lequel leur apparaîtront des choses inconnues. Le changement de lieux correspond à cette inquiétude naturelle de l'âme qui cherche on ne sait quoi de plus parfait; puis chaque ville et chaque contrée s'incorporent, pour ainsi dire, plus spécialement une partie quelconque de l'art, de l'industrie, des métiers de l'homme. Ici on forge mieux le fer, là on étame mieux le cuivre ; au midi la soie, au nord le lin, au centre la faïence, à l'est les métaux, à l'ouest les laines, aux Pyrénées le cristal, à Lyon les fabriques. Le climat, les productions naturelles, les éléments, les eaux, les traditions, les habitudes des lieux, se prêtent plus ou moins à chacune de ces industries humaines; le fils tient son secret du père, l'art se localise, et il faut, si l'on veut atteindre à sa perfection, aller l'étudier sur place. De là la coutume de ce tour du monde ou de ce tour de France par lequel, depuis Homère et Pythagore, lorsqu'un simple ouvrier de chaque profession commence la vie du philosophe, du poëte et de l'artisan, il se donne, de ville en ville et de peuple en peuple, le spectacle du monde avant de se donner lui-même en spectacle et en modèle à son art.

Bernard de Palissy alla travailler de ville en ville jusqu'à Tarbes, située sur un plateau en face des Pyrénées, où florissait alors la peinture sur verre.

Bientôt, attiré par la scène pittoresque qu'il avait sous les yeux, il se sentit peintre à l'aspect de ce tableau de la nature; il laissa pour un temps l'argile et le verre, et parcourut les gorges et les sommets de ces montagnes, où le suprême artiste semble s'être joué avec toutes les cimes, toutes les vallées, toutes les forces et toutes les grâces de la création. Si Bernard de Palissy n'était qu'ouvrier en entrant dans ce labyrinthe des Pyrénées, il en sortit peintre et poëte. Il se dégoûta de l'uniformité de l'atelier de Tarbes, et, voyageant comme dessinateur et faiseur d'images, il gagna ainsi sa vie, en perfectionnant sa main et en élargissant ses idées. Il parcourut, en peignant, toutes les provinces de France, depuis Marseille jusqu'en Flandre et aux bords du Rhin. Ses courses à travers les montagnes des Pyrénées et des Alpes, et l'attention particulière qu'il portait aux différentes qualités de la terre, des rochers, des sables, des eaux, pour tout ramener à sa première profession, l'avaient rendu naturaliste. Il employait ses heures de loisir à errer dans les prairies et dans les bois, à scruter le lit des fontaines, à surprendre dans les joncs et les hautes herbes aquatiques les reptiles, les scarabées, les insectes qui peuplent les bords des sources; à gravir les montagnes, à pénétrer dans les gorges inaccessibles et dans les cavernes, comme pour y épier les secrets de Dieu. Les vastes horizons qu'on découvre des lieux élevés, les limites

variées du ciel, la vie des feuilles, des prés, se peignaient et s'incrustaient délicieusement dans ses yeux, pour se reproduire plus tard sous sa main. Solitaire enfant de la nature, elle était son maître et sa palette à la fois. Il s'enivrait de l'extase, de la vérité et de la naïveté de ses impressions; et de cette absence du maître dans ce commerce direct de Palissy avec la nature devait éclore un art nouveau.

Mais si un instinct éloigne dans la première jeunesse l'ouvrier de son pays, un autre instinct l'y ramène quand il a vu ce qu'il avait à voir. Quoique l'homme soit un être nomade, il a cependant, comme l'arbre, des racines invisibles dans le cœur et dans la mémoire qui le retiennent ou le rappellent à son berceau. Ces racines sont les souvenirs, les tendresses, les regrets, les reconnaissances qui relient l'homme à cette souche qu'on appelle famille et patrie. Là est son sol nourricier; là il se rappelle un père, une mère, des frères, des sœurs, des compagnons d'enfance, des visages, des voix, des sourires qu'il a aimés avant de parcourir le monde, et que rien, depuis, n'a effacés de sa mémoire. Ces rêves du voyageur et de l'ouvrier finissent par devenir une douce maladie de sa pensée, dont la guérison n'est pour lui que dans le pays de ses tendresses; ils l'attirent à son insu, et par un cercle qui se rétrécit toujours, vers le village ou le toit de sa naissance. Il finit par y rentrer pour y

reposer son cœur. Ce désir est d'autant plus invincible, que l'homme qui l'éprouve est plus sensible. Les images deviennent des passions dans l'âme des poëtes ou des artistes.

Palissy avait emporté de son pays natal, en partant pour son tour de France, une image vivante qui le rappelait dans la patrie. Son âme, recueillie et religieuse, n'était pas de celles qui laissent évaporer une première fleur d'amour au vent du monde. Il se maria et fonda une famille sur une petite propriété et sur un travail assidu. Ce bonheur fut, pendant ces premières années de repos, la distraction de son génie. L'homme qui possède ce qu'il aime oublie facilement la gloire. L'ambition n'est que le vide, un cœur plein ne s'agite plus. Mais les enfants survenaient aussi nombreux que les années, et l'ambition, morte en lui, renaissait pour eux et avec eux. Il fallait pourvoir aux nécessités d'une vie qui se multipliait par autant de vies qu'il y avait d'enfants autour de sa table et de vieillards autour de son foyer. Il chercha d'abord à y subvenir en s'employant comme géomètre à l'arpentage des terres de la Saintonge, sous les hommes du fisc qui venaient, au nom du roi, limiter et mesurer les héritages pour l'impôt. Ce travail ne l'éloignait pas de l'objet constant de son étude, la terre. En arpentant, il sondait l'argile, il pesait le sable, il pulvérisait le caillou, il méditait ces mélanges et ces combinaisons d'éléments dans le

creuset, propres à produire les découvertes fortuites de matière, de pâte, de couleur, de vernis, qu'il roulait dans sa pensée depuis l'âge de la truelle. Un fragment de tesson de faïence de Luca della Robia, qu'il avait ramassé dans les balayures de quelque château pendant ses voyages, faisait travailler son esprit, comme la pomme tombant de l'arbre fit travailler celui de Newton, comme la branche du lierre garnie de ses feuilles encore vertes et flottant sur l'Océan fit augurer un continent aux premiers navigateurs, compagnons de Christophe Colomb.

Lassé de ce métier lucratif mais temporaire et stérile d'arpenteur, il rentra dans sa maison auprès de sa femme, décidé à tout tenter pour elle et pour ses chers enfants, à inventer ou à mourir à la peine. Il faut lire dans ses propres pages, passionnées de la fièvre de son amour et de sa volonté, le récit des méditations de ses jours et de ses veilles, de cette période de sa vie comparable aux douleurs d'un enfantement.

IV

« Hélas ! » dit-il dans son livre intitulé *de l'Art de terre,* « il est vrai que je n'avois pas beaucoup » de biens ; mais j'avois la renommée de bien faire » la portraiture des biens, et on m'appeloit pour » dessiner les plans de terre dans les partages et les » procès. J'étois assez savant dans l'art de la ver-

» rerie, et ne me mis à l'art de terre qu'après avoir » été assuré de vivre quelque temps sans gagner. » J'ai enduré beaucoup d'ennuis et de pauvreté en » le cherchant, chargé que j'étois de femme et d'en» fants. Je n'avois moyen d'aller apprendre ledit art » en aucune boutique ni d'entretenir aucun servi» teur pour m'assister..... Sachez qu'il y a vingt» cinq ans me fut montrée une coupe de terre » tournée et émaillée d'une telle beauté, que dès » lors j'entrai en dispute avec ma propre pensée » pour découvrir un émail; et je me mis à chercher » les émaux, sans savoir de quelles matières ils se » composoient, comme un homme qui tâte en tou» chant. Je pilois, en ce jour-là, de toutes les ma» tières que je pouvois penser; et, les ayant pilées » et broyées, j'achetois une quantité de pots de » terre; et, après les avoir mis en pièces, j'en endui» sois les morceaux des matières que j'avois broyées; » je notois les drogues que j'avois employées dans » chacun de ces essais pour mémoire; puis, ayant » fait un fourneau à ma fantaisie, je mettois cuire » mesdites pièces pour voir si mes drogues pour» roient faire quelque couleur. Or, parce que je » n'avois jamais vu cuire de terre, ainsi je ne » réussissois jamais, lors même que mes mixtions » eussent été bonnes, parce que aucunes fois la » chose avoit trop chauffé, l'autre trop peu..... » Or, m'étant maintes fois abusé ainsi avec grands » frais et labeurs, j'étois tous les jours à piler et

» broyer nouvelles matières, et construire nouveaux
» fourneaux avec grande dépense d'argent et con-
» sommation de bois et de temps.....

» ..... Quand j'eus flotté et tâtonné ainsi plusieurs
» années, ainsi imprudemment avec tristesse et sou-
» pirs, à cause que je ne pouvois parvenir à mon
» intention, j'achetai de nouveau plusieurs vais-
» seaux de terre, et, les ayant rompus en pièces,
» j'en couvris trois ou quatre cents tessons d'essais
» d'émail, et je les portai en une poterie distante
» d'une lieue et demie de ma demeurance, avec
» requête auxdits potiers qu'ils me permissent de
» cuire lesdites épreuves dedans.

» Dieu voulut qu'ainsi que je commençois à per-
» dre courage et que, pour le dernier coup, je m'é-
» tois transporté à une verrerie, ayant avec moi
» un homme chargé de plus de trois cents sortes
» d'épreuves, il se trouva une desdites épreuves
» qui fut fondue dedans quatre heures après avoir
» été mise au fourneau, qui me causa une joie telle,
» que je pensois être devenu nouvelle nature, et
» pensois dès lors avoir une perfection entière de
» l'émail blanc. Mais je fus fort éloigné de ma pen-
» sée. Cette épreuve étoit fort heureuse d'une part,
» mais bien malheureuse de l'autre : heureuse en
» ce qu'elle me donnoit entrée à ce que je suis par-
» venu, et malheureuse en ce qu'elle n'étoit mise
» en dose ou mesure requise. Je fus si grand bête
» en ces jours-là, que soudain que j'eus fait ledit

» blanc, qui étoit singulièrement beau, je me mis à
» faire des vaisseaux de terre, combien que jamais
» je n'eusse cogneu terre ; et, ayant employé l'es-
» pace de sept ou huit mois à faire lesdits vaisseaux,
» je me pris à ériger un fourneau semblable à ceux
» des verriers, lequel je bâtis avec un labeur indi-
» cible. Car il falloit que je maçonnasse tout seul,
» que je détrempasse mon mortier, que je tirasse
» l'eau pour la détrempe d'iceluy ; aussi me falloit-il
» moi-même aller querir la brique sur mon dos, à
» cause que je n'avois nul moyen d'entretenir un
» homme pour m'aider en cest affaire. Je fis cuire
» mes vaisseaux en première cuisson ; mais, quand
» ce fut à la seconde cuisson, je reçus des tristesses
» et labeurs tels que nul homme ne voudroit croire.
» Car, au lieu de me reposer de mes labeurs passés,
» il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois,
» nuit et jour, pour broyer les matières desquelles
» j'avois fait ce beau blanc au fourneau des ver-
» riers, et, quand j'eus broyé lesdites matières, j'en
» couvrois les vaisseaux que j'avois faits. Ce fait, je
» mis le feu dans mon fourneau par deux gueules,
» ainsi que j'avois vu faire auxdits verriers, mais
» c'étoit une chose malheureuse pour moi ; car,
» combien que je fusse six jours et six nuits devant
» le fourneau sans cesser de brûler bois par les
» deux gueules, il ne me fut possible de pouvoir
» faire fondre ledit émail, et étois comme un homme
» désespéré ; et, combien que je fusse tout étourdi

» du travail, je me vais adviser que dans mon émail
» il y avoit trop peu de la matière qui devoit faire
» fondre les autres. Ce que voyant je me pris à piler
» et broyer ladite matière, sans toutefois laisser
» refroidir mon fourneau. Par ainsi j'avois double
» peine, piler, broyer et chauffer ledit fourneau.
» Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus
» contraint d'aller encore acheter des pots, afin
» d'éprouver ledit émail, d'autant que j'avois perdu
» tous les vaisseaux que j'avois faits; et, ayant
» couvert lesdites pièces dudit émail, je les mis
» dans le fourneau, contenant toujours le feu en
» sa grandeur. Mais, sur cela, il me survint un
» autre malheur, lequel me donna grande fâche-
» rie, qui est que, le bois m'ayant failli, je fus
» contraint brûler les étapes (étais) qui soutenoient
» les tailles de mon jardin, lesquelles étant brûlées,
» je fus contraint brûler les tables et plancher de
» la maison, afin de faire fondre la seconde com-
» position. J'étois en une telle angoisse que je ne
» saurois dire, car j'étois tout tari et desséché à
» cause du labeur et de la chaleur du fourneau; il
» y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit
» séché sur moy. Encore pour me consoler, on se
» moquoit de moy, et même ceux qui me devoient
» secourir alloient crier par la ville que je faisois
» brûler le plancher, et par tel moyen l'on me fai-
» soit perdre mon crédit et m'estimoit-on être fol.
» Les autres disoient que je cherchois à faire de

» la fausse monnoie, qui estoit un mal qui me fai-
» soit sécher sur les pieds ; et m'en allois par les
» rues tout baissé, comme un homme honteux.
» J'étois endetté en plusieurs lieux et avois ordi-
» nairement deux enfants aux nourrices, ne pou-
» vant payer leurs salaires. Personne ne me se-
» couroit, mais au contraire ils se moquoient de
» moy en disant : « Il luy appartient bien de mou-
» rir de faim, parce qu'il délaisse son métier. »
« Toutes ces nouvelles venoient à mes oreilles quand
» je passois par la rue. Toutefois il me resta encore
» quelque espérance qui m'encourageoit et soute-
» noit, d'autant que les dernières épreuves s'étoient
» assez bien portées, et dès lors en pensois savoir
» assez pour pouvoir gagner ma vie, combien que
» j'en fusse fort éloigné (comme tu entendras ci-
» après), et ne dois trouver mauvais si j'en fais un
» peu long discours, afin de te rendre plus attentif
» à ce qui te pourra servir.

» Quand je me fus reposé un peu de temps, avec
» regrets de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis
» à mon âme : Qu'est-ce qui te triste, puisque tu
» as trouvé ce que tu cherchois? Travaille à pré-
» sent, et tu rendras honteux tes détracteurs. Mais
» mon esprit disoit d'autre part : Tu n'as rien de
» quoy poursuivre ton affaire. Comment pourras-tu
» nourrir ta famille et acheter les choses requises
» pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il
» faut auparavant que tu puisses jouir de ton la-

» heur? Or, ainsi que j'étois en telle tristesse et » débat d'esprit, l'espérance me donna un peu de » courage; et ayant considéré que je serois beau- » coup trop long pour faire une fournée toute de » ma main, pour abréger et gagner le temps, et » pour plus soudain faire apparoir le secret que » j'avois trouvé dudit émail blanc, je pris un potier » commun et lui donnois certains portraits, afin » qu'il me fît des vaisseaux selon mon ordonnance; » et tandis qu'il me faisoit ces choses, je m'occupois » à quelques médailles. Mais c'étoit une chose pi- » toyable; car j'étois contraint nourrir ledit potier » en une taverne à crédit, parce que je n'avois nul » moyen en ma maison. Quand nous eûmes travaillé » l'espace de six mois et qu'il falloit cuire la besogne » faite, il falloit faire un fourneau et donner congé » au potier, auquel par faute d'argent je fus con- » traint donner de mes vêtements pour son salaire.

» Or, parce que je n'avois point d'étoffes (maté- » riaux) pour ériger mon fourneau, je me pris à » défaire celui que j'avois fait à la mode des ver- » riers, afin de me servir des étoffes de la dépouille » d'icelui. Or, parce que ledit four avoit si fort » chauffé l'espace de six jours et nuits, le mortier » et la brique dudit four s'estoient liquifiés et vitri- » fiés de telle sorte qu'en démaçonnant j'eus les » doigts coupez et incisez en tant d'endroits, que » je fus contraint manger mon potage ayant les » doigts enveloppés de drapeau. Quand j'eus défait

» ledit fourneau, il fallut ériger l'autre, qui ne fut
» pas sans grand'peine, d'autant qu'il me falloit
» quérir le mortier et la pierre sans aucun aide et
» sans aucun repos.

» Ce fait, je fis cuire l'œuvre susdite en première
» cuisson, puis, par emprunt ou autrement, je trou-
» vai moyen d'avoir des étoffes pour faire des
» émaux pour couvrir ladite besogne, s'étant bien
» portée en première cuisson. Mais quand j'eus
» acheté lesdites étoffes, il me survint un labeur qui
» me cuida faire rendre l'esprit; car, après que
» par plusieurs jours je me fus lassé à piler et cal-
» ciner mes matières, il me les convint broyer,
» sans aucun aide, à un moulin à bras, auquel il
» falloit ordinairement deux puissants hommes
» pour le virer. Le désir que j'avois de parvenir à
» mon entreprise me faisoit faire des choses que
» j'eusse estimé impossibles.

» Quand lesdites couleurs furent broyées, je
» couvris tous mes vaisseaux et médailles dudit
» émail; puis, ayant le tout mis et arrangé dedans
» le fourneau, je commençai à faire le feu, pensant
» retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres.
» Je continuai ledit feu jusqu'à ce que j'eusse quel-
» que indice et espérance que mes émaux étoient
» fondus et que ma fournée se portoit bien. Le
» lendemain, quand je vins à tirer mon œuvre,
» ayant premier ôté le feu, mes tristesses et dou-
» leurs furent augmentées si abondamment que je

» perdis toute contenance. Car, combien que mes » émaux fussent bons et ma besogne bonne, néanmoins un accident étoit survenu à ladite fournée, » lequel avoit tout gâté; et, afin que tu t'en donnes » de garde, je te le dirai; aussi, après celui-là, je » t'en dirai un nombre d'autres, afin que mon mal» heur te serve de bonheur et que ma perte te serve » de gain. C'est parce que le mortier de quoi j'avois » maçonné mon four étoit plein de cailloux, les» quels, sentant la véhémence du feu, se crevèrent » en plusieurs pièces, faisant plusieurs pets et » tonnerres dans ledit four. Or, ainsi que les éclats » desdits cailloux sautoient contre ma besogne, » l'émail, qui étoit déjà liquifié et rendu en matière » glueuse, prit lesdits cailloux et se les attacha par » toutes les parties de mes vaisseaux et médailles, » qui sans cela se fussent trouvés beaux.

» Je fus si marri que je ne te saurois dire, et non » sans cause; car ma fournée me coûtoit plus de » six vingts écus. J'avois emprunté le bois et les » étoffes, et si avois emprunté partie de ma nour» riture en faisant ladite besogne. J'avois tenu en » espérance mes créditeurs qu'ils seroient payez de » l'argent qui proviendroit des pièces de ladite » fournée, qui fut cause que plusieurs accoururent » dès le matin quand je commençois à désen» fourner, dont par ce moyen furent redoublées mes » tristesses : d'autant qu'en tirant ladite besogne » je ne recevois que honte et confusion. Car toutes

» mes pièces étoient semées de petits morceaux » de cailloux, qui étoient si bien attachés autour » desdits vaisseaux et liés avec l'émail, que, quand » on passoit les mains par-dessus, lesdits cailloux » coupoient comme rasoirs; et, combien que la » besogne fût par ce moyen perdue, toutefois » aucuns en vouloient acheter à vil prix. Mais parce » que ce eût été un décriement et rabaissement de » mon honneur, je mis en pièces entièrement le » total de ladite fournée et me couchai de mélan- » colié, car je n'avois plus de moyen de subvenir » à ma famille. Je n'avois en ma maison que repro- » ches; au lieu de me consoler, l'on me donnoit des » malédictions; mes voisins, qui avoient entendu » ces affaires, disoient que j'étois un fol et que » j'eusse eu plus de huit francs de la besogne que » j'avois rompue. Et estoient toutes ces nouvelles » jointes avec mes douleurs.

» Quand j'eus demeuré quelque temps au lit et » que j'eus considéré en moi-même qu'un homme » qui seroit tombé dans un fossé, son devoir seroit » de tâcher à se relever; en cas pareil, je me mis à » faire quelques peintures, et par plusieurs moyens » je pris peine de recouvrer un peu d'argent. Puis » je disois en moi-même que toutes mes pertes et » hasards estoient passez, et qu'il n'y avoit rien plus » qui me pût empescher que je ne fisse de bonnes » pièces; et me prins (comme auparavant) à tra- » vailler audit art.

» Je fis faire grand nombre de lanternes de terre
» à certains potiers, pour enfermer mes vaisseaux
» quand je les mettois au four ; l'invention se trouva
» bonne et m'a servi jusques aujourd'hui. Mais
» j'étois si nouveau que je ne pouvois discerner du
» trop ou peu de cuisson. Quand j'avois appris à
» me donner garde d'un danger, il m'en survenoit
» un autre, lequel je n'eusse jamais pensé. Enfin
» je trouvai moyen de faire quelques vaisseaux de
» divers émaux entremêlés en manière de jaspe :
» cela m'a nourry quelque temps. Mais quand j'eus
» inventé le moyen de faire des pièces rustiques,
» je fus en plus grande peine et en plus d'ennui
» qu'auparavant. Car, ayant fait un certain nombre
» de bassins et les ayant fait cuire, mes émaux se
» trouvoient les uns beaux et bien fondus, autres
» mal fondus, autres brûlez, à cause qu'ils étoient
» composés de diverses matières qui étoient fusibles
» à divers degrés. Le verd des lézards étoit brûlé
» premier que la couleur des serpents fut fondue ;
» aussi la couleur des serpents, tortues, écrevisses,
» et cancres étoit fondue auparavant que le blanc
» eût reçu aucune beauté.

» Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et
» tristesse d'esprit, qu'auparavant que j'aie eu rendu
» mes émaux fusibles à un même degré de feu, j'ai
» cuidé entrer jusques à la porte du sépulcre. Ainsi,
» en me travaillant à tels affaires, je me suis trouvé
» l'espace de plus de dix ans si fort écoulé en ma

» personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni appa-
» rence de bosse aux bras et aux jambes. Ainsi étoient
» mesdites jambes toutes d'une venue ; de sorte que
» les liens de quoi j'attachois mes bas de chausses
» étoient, soudain que je cheminois, sur les talons
» avec le résidu de mes chaussures. Je m'allois sou-
» vent pourmener dans la prairie de Xaintes, en
» considérant mes misères et ennuis, et, sur toutes
» choses, de ce qu'en ma maison même je ne pou-
» vois avoir nulle patience ni rien faire qui fût trouvé
» bon. J'étois méprisé et moqué de tous. Toutefois
» je faisois toujours quelques vaisseaux de couleurs
» diverses, qui me nourrissoient tellement quelle-
» ment. L'espérance que j'avois me faisoit procéder
» en mon affaire si virilement que plusieurs fois,
» pour entretenir les personnes qui me venoient
» voir, je faisois mes efforts de rire, combien que,
» intérieurement, je fusse bien triste... J'étois toutes
» les nuits à la merci des pluies et vents, sans avoir
» aucun secours, aide, ni consolation, sinon des
» chats-huants qui chantoient d'un côté et des chiens
» qui hurloient de l'autre. Parfois il se levoit des
» vents et tempêtes qui soufflоient de telle sorte de-
» dessus et de dessous de mes fourneaux, que j'étois
» contraint quitter de tout avec perte de mon labeur.
» Et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout
» quitté, n'ayant rien de sec sur moi à cause des
» pluies qui étoient tombées, je m'en allois coucher
» à la minuit ou au point du jour, accoutré de telle

» sorte comme un homme que l'on auroit traîné par
» tous les bourbiers de la ville; et en m'en allant
» ainsi retirer, j'allois bricollant sans chandelles et
» tombois d'un côté et d'autre, comme un homme
» qui seroit ivre de vin, rempli de grandes tristes-
» ses : d'autant qu'après avoir longuement travaillé,
» je voyois mon labeur perdu. Or, en me retirant
» ainsi souillé et trempé, je trouvois en ma cham-
» bre une seconde persécution pire que la première,
» qui me fait à présent émerveiller que je ne suis
» consumé de tristesse. »

V

Dieu et l'art, qui veulent être vaincus, l'un par la patience de l'homme, l'autre par le travail, lui cédèrent enfin, à un âge déjà avancé, la victoire. Sa renommée se répandit avec ses œuvres, et le prix qu'il recevait de ses terres émaillées, de ses sculptures en argile, releva sa maison et sa famille. La gloire et la fortune visitèrent ensemble, quoique tard, ses fourneaux. Ses ouvrages, ébauchés d'abord, imparfaits, mais où l'on sent la séve naissante d'un nouvel art né de lui-même et non d'aucune routine, décorèrent bientôt les châteaux et les palais. Paris, où Catherine de Médicis avait appelé le génie, les arts, avec les conceptions de l'Italie, l'attira comme il avait attiré les grands sculpteurs de ce siècle, Jean Cousin, Germain Pilon, Jean Goujon, famille de

Raphaël et de Michel-Ange. Les grands l'accueillirent, les petits l'envièrent, le maréchal de Montmorency le protégea, Catherine de Médicis lui donna un emplacement pour ses fourneaux dans une partie du sol qu'occupe aujourd'hui le palais des Tuileries. Elle allait l'y voir travailler, à l'exemple des princes de sa famille à Florence qui vivaient dans l'atelier et dans la familiarité des artistes, ces princes de la nature, du travail et du génie. Ce fut à cette époque heureuse et honorée de sa vie qu'il fit ses innombrables chefs-d'œuvre de poteries en relief et de plats décorés de figures, d'animaux, de reptiles, d'insectes, de scarabées, de plantes et de fleurs, qui, après avoir été enfouis trois siècles dans les catacombes domestiques des maisons riches, en ressortent aujourd'hui au prix de l'or, comme des trésors perdus de dessin, de grâce, de naïveté, pour être établis dans les musées des palais et dans les dressoirs des hommes opulents qui ennoblissent la richesse en faisant de leurs demeures les archives de l'art.

Une salle du Louvre est dédiée presque en entier aux minutieuses merveilles de Palissy. Le voisinage des toiles de Raphaël et des marbres de Michel-Ange n'éteint pas la gloire du potier de terre. On s'arrête, retenu par l'attrait de la naïveté et de la vérité, devant ces plats sculptés où des couleuvres en relief, aux spirales écaillées, font crisper les doigts qu'elles attirent par les couleurs et qu'elles

repoussent par la vérité. A côté de la couleuvre endormie, qui repose sa tête en fléchissant le cou sur les anneaux de sa queue, on voit la noire écrevisse, cette araignée des eaux, tendre ses longues serres comme pour pincer les écueils et s'incruster dans les fentes du rocher. A côté d'elle, les poissons argentés aux nageoires ouvertes s'élancent comme par un ressort intérieur, dirigeant leur fuite rapide à travers les joncs, par un léger frémissement de leur queue, gouvernail de cette nef vivante. Le coquillage aux volutes cannelées, semblable à une pétrification de la vie animale ou à une animalité commençante de la pierre, se colle au fond de l'eau, comme pour fermer sa demeure solitaire à ses ennemis. La grenouille, contractant ses membres élastiques, se teint en vert pour se confondre avec les plantes qui bordent le ruisseau; elle ouvre ses larges yeux, dresse sa tête, et semble prête à bondir pour échapper à la couleuvre. Sur les rebords du plat, de jeunes lézards aux pattes étendues et à la queue sinueuse comme les labyrinthes des plantes entre lesquelles ils se glissent, penchent la tête pour écouter le bruissement des brins d'herbes ou des grains de sable. Le fond de l'eau et les bords sont tapissés de mousses humides ou de larges feuilles d'herbes aquatiques, aplaties et collées au sol par le poids des gouttes de rosée, dont la transparence se reflète sur leur vernis. C'est le monde sous-fluvial, surpris par l'œil de l'homme qui

écarterait les feuilles, lês tiges, les joncs du marécage, et transporté sur l'argile, aussi vrai de formes, aussi nuancé d'écailles, aussi éclatant de couleurs que si une ménagère, en lavant son dressoir, avait enfoncé un de ses plats dans le lavoir et l'avait retiré rempli jusqu'aux bords de sable, de coquilles, de débris d'herbes et d'animaux aquatiques. Le filet d'un pêcheur vidé, tout palpitant et tout ruisselant sur le sable et transvasé dans un bassin d'argile, voilà les plats de Palissy.

Quelquefois il sculpte et il peint en groupes coloriés des scènes de l'histoire, de la Fable, de la Bible, de l'Évangile; quelquefois des scènes naïves de la vie rurale, la nourrice qui donne le sein et qui sourit à l'enfant ivre et rassasié de la source vivante de toute vie; quelquefois Vénus jouant avec les Amours; ailleurs, une jeune fille qui a surpris une nichée de petits chiens et qui les emporte dans un pan de son tablier pour les faire admirer : leurs petites têtes étonnées débordent des fentes de la toile, et la mère, tendre, inquiète, mordille, en suivant ses petits, les plis de la robe de la jeune fille. Celle-ci la regarde et la rassure par un sourire.

Mais les chefs-d'œuvre de Palissy, devenu artiste plus consommé par la contemplation des grandes toiles et des grands marbres, décorent les musées domestiques du prince Soltikof, à Paris; de M. de Rothschild, à Londres; de M. Sauvageot, de M. Rallier, enfin de M. Sellières, qui a voué un

culte à la mémoire de ce grand artisan et qui a fait de sa demeure un musée de ses œuvres. C'est chez M. Sellières, au château de Mello, qu'on admire le grand bassin des Éléments où la terre a imité les délicatesses du métal; le combat des Centaures et des Lapithes, monument unique de l'atelier de Palissy; le relief de Persée et d'Andromède; celui de la femme adultère; celui de la vendange et des plats à jour festonnés d'arabesques, dont des marguerites en fleur émaillent et semblent parfumer les bords, devise parlante de quelque amour royal ou chevaleresque inspiré à l'artiste. Il est beau de voir la passion désintéressée de l'art, dans des hommes de luxe, attribuer ainsi des prix énormes à des morceaux de terre cuite qui gardent seulement l'empreinte des doigts d'un pauvre artisan. Le métier ainsi devient or, et l'or devient art, à la gloire de l'homme de goût et au bénéfice de l'ouvrier; échange mutuel entre le luxe et le travail, et la fortune qui les ennoblit tous deux!

Nous devons à M. Sellières la clef des musées de Palissy.

VI

Mais cette gloire, cette faveur des cours, cette popularité de ses ouvrages dans toute la France et jusqu'en Espagne et en Italie, cette fortune, repos de ses vieux jours et héritage de ses enfants, ne

contentaient pas l'ouvrier de terre. Il sentait qu'il avait en lui une autre œuvre à façonner, son âme. Comme Socrate, statuaire en marbre, c'est en lui-même qu'il s'efforçait de tailler sa propre statue, par la ressemblance avec le divin modèle de toute perfection, par la sainteté de sa vie, et, s'il était nécessaire, par le martyre. La vie immortelle, à mesure qu'il avançait en âge, l'occupait plus que la vie mortelle. Dès son enfance, et pendant tout le cours de ses apprentissages, de ses voyages et de ses luttes corps à corps avec la terre, la passion de Dieu l'avait travaillé, soutenu et consolé. C'est cette passion dont il trouvait la satisfaction dans la solitude des forêts, sur la cime des montagnes et au bord des mers. Elle lui faisait rechercher les lieux déserts pour s'abîmer plus en silence dans la contemplation des formes et de la vie des rochers, de la structure et de la végétation des plantes, du réseau souterrain des eaux, de l'organisation et des mœurs des animaux. Il en sait des secrets merveilleux, à la gloire de Celui qu'il appelle le grand mécanicien, le grand constructeur, le grand animateur des mondes. Cette contemplation pieuse et passionnée des choses de la terre devait porter nécessairement une âme si complète à la divination des choses d'en haut. Tout vrai génie monte sans cesse, et, en montant, il rencontre Dieu.

Palissy croyait l'avoir rencontré, et il vivait dans un perpétuel commerce avec l'esprit invisible qui

seul lui rendait raison des choses visibles. C'était le temps où la Réformation, née des abus introduits par les Médicis dans l'Église catholique, préludait à la liberté de penser tout en voulant rester fidèle au dogme principal du christianisme, et où la foi d'autorité et la foi de raisonnement luttaient avec le fer et le feu, l'une pour conserver, l'autre pour conquérir le monde des âmes. La famille de Palissy et lui-même étaient de la religion réformée; ils subissaient les persécutions de la religion dominante. Il y a dans l'homme une tyrannie naturelle: quand il ne peut pas asservir au nom des princes, il veut asservir au nom de Dieu. Il n'apprend à respecter la liberté d'autrui qu'après avoir mille fois souffert dans la sienne. Les prédicateurs du culte nouveau dans les provinces du midi et de l'ouest y étaient traqués comme des bêtes fauves, prenant différents déguisements et métiers pour cacher leur véritable métier de moissonneurs d'âmes, épiés, emprisonnés, enfermés, traînés sur les routes et conduits dans les villes pour y être jetés au feu des bûchers : prélude sinistre de la Saint-Barthélemy!

Des traits sublimes de foi, de résignation, de dévouement et d'espérance signalaient cette persécution. L'un, évadé de sa prison la veille du supplice et voyant qu'il n'était pas suivi par ses compagnons de captivité moins adroits que lui, y rentrait pour les consoler jusqu'à la dernière heure. L'autre, le matin

du jour de sa mort, éveillait son ami couché sur la même paille, et, lui montrant de la main une splendide aurore d'été sur l'horizon, lui disait : « Réjouis-» sons-nous ! Si le spectacle de la nature et de la » clarté renaissante est si beau sur la terre, que » sera-ce demain quand nous verrons tant de pavil-» lons éternels ? » Les plus heureux se réfugiaient sur les écueils et dans les îles qui bordent les côtes de Saintonge, et venaient, à travers les tempêtes et en bravant la mort, apporter la parole évangélique à leurs coreligionnaires.

Palissy, qui se nourrissait de leurs doctrines, décrit avec admiration leur zèle et leur intrépidité : « Ces vieillards n'avoient point d'épée, » dit-il, « à » leur ceinture, mais un simple bâton à la main, et » s'en alloient ainsi seuls et sans crainte, selon cette » parole du Maître : « Vous annoncerez ma loi, » allant, venant, mangeant, buvant, couchés, levés, » assis sur le bord des chemins. » Ils portoient leur » nourriture dans leur chemise, car il y en avoit » bien peu de riches dans notre assemblée, et nous » n'avions pas de quoi leur payer leur salaire. » « Les » peintres, horlogers, imagiers, orfévres, libraires, » imprimeurs et autres, » dit un historien catho-lique du temps, « qui dans leur humble métier » ont cependant quelque exercice d'esprit, furent » les premiers à se prendre aux idées neuves. »

L'âme poétique et musicale de Palissy était particulièrement séduite par la poésie et par le chant

des psaumes, dont les prédicateurs apprivoisaient le peuple des champs. « En les écoutant, » dit-il, « il me sembloit que je promenois le long des ri- » deaux d'aunes et de frênes qui voilent le lit des » eaux des ruisseaux, et que j'entendois un peu » murmurer les eaux courantes du ruisseau qui » couloit au pied de ces rideaux d'arbres ; et, d'autre » part, j'entendois la voix des petits oiseaux qui » étoient sur lesdits aubiers, et lors me venoit à » souvenir du psaume cent quatrième, sur le plan » duquel j'avois dessiné mon jardin, et où le pro- » phète dit que *les ruisseaux passent et murmurent* » *aux vallées, au bas des collines,* et où il dit aussi » que les *oiseaux font résonner leur voix sur les ar-* » *brisseaux plantés au bord des eaux courantes.* Il » me sembloit encore que j'entendois les voix de » plusieurs vierges qui gardoient leurs troupeaux, » et des pasteurs jouant mélodieusement de leurs » flûtes. »

Mais il décrit bientôt la persécution religieuse et politique qui dissipe ces petits troupeaux : « Je me » retirai secrètement dans ma maison, » dit-il, « pour ne pas voir les meurtres, les reniements, » les pillages qui se faisoient dans les villes et dans » les campagnes. Cependant deux mois que j'y » restai, il me sembla que l'enfer étoit défoncé et » que tous les démons étoient sortis pour ravager » la terre. De ma maison, je voyois les soldats » courant par les rues l'épée nue au poing et

» criant : Où sont-ils?.... Les petits enfants eux-
» mêmes s'assembloient dans une place que je
» voyois de la maison où je travaillois de mon mé-
» tier de terre, et imitoient les blasphèmes, les
» batailles et les meurtres des hommes. Il me pre-
» noit souvent envie d'en faire vengeance ; mais je
» récitois en mon cœur le psaume de miséricorde ! »

VII

Palissy revint à Paris pour échapper à ces spectacles. Son génie le préserva du massacre de la Saint-Barthélemy, peut-être aussi l'humilité de sa condition et la douceur de son caractère. Jean Goujon, le Michel-Ange de la France, plus envié parce qu'il était plus célèbre, fut atteint sur son échafaud de sculpteur, en travaillant aux cariatides du Louvre; il tomba, le ciseau à la main, au pied de la statue à laquelle il donnait sa vie. Les protections de cour sauvèrent Palissy. Il occupa ses loisirs d'abord et plus tard ses captivités à écrire, de son art, de son âme et de sa foi, les choses, étranges sous la plume inculte d'un ouvrier, que nous avons citées de lui. Le style grandissait en lui avec la sagesse et les années. Nous n'en connaissons point, en français, de plus biblique et de plus moderne à la fois. On y sent les premiers bouillonnements d'une source qui va jaillir : c'est une langue qui se moule sur l'âme, et non sur l'antiquité. Ce sont les

ignorants qui créent les langues, les savants ne font que les exhumer.

Le principal livre de Palissy dans sa maturité est un recueil de méditations philosophiques, religieuses, artistiques et surtout agricoles, qu'il intitule *Mon Jardin*. C'est le Salomon des ouvriers, se reposant au soleil couchant de sa pénible et sainte vie, se remémorant les choses de la nature, de l'art et de l'âme, qui ont laissé leur empreinte dans son imagination et dans son cœur pendant son pèlerinage ici-bas. On y sent le laboureur, le fabricateur de briques et le fabricateur de songes; on y sent surtout l'adorateur du suprême Ouvrier en esprit et en vérité. L'amour de la nature lui en donne l'intelligence, et l'intelligence de la nature lui révèle les lois, les forces, les grâces de la création. Il se figure que, pour s'abriter contre les persécutions et les guerres civiles de son temps, Dieu lui a permis de se construire un jardin inaccessible aux bruits, aux troubles, aux ravages du monde, une sorte d'Éden dont il est l'Adam; il rêve qu'après avoir dessiné, planté, semé cet asile, il y donne, à l'ombre de ses vergers et au bord de ses sources, des leçons de culture, de sagesse, de piété et de bonheur aux hommes. Il se peignait ces images de félicité, de liberté et de repos dans les murs de la Bastille de Paris, où le maréchal de Montmorency et ses autres protecteurs du parti opposé le tenaient enfermé pour sa sûreté autant que pour le contrain-

dre à sa conversion. Comme le Créateur lui-même l'a fait dans son œuvre, Palissy répand son âme dans toute sa création imaginaire, et il convie tous les animaux vivants, intelligents et aimants à l'habitation et à la félicité de l'homme. Il y associe même les plantes, qu'il dépeint comme susceptibles d'un certain degré incomplet d'intelligence et d'amour.

« Sur les parois de mes cavernes de rochers il y » aura, » dit-il, songeant à ces objets qu'il a si souvent reproduits dans ses compositions d'argile et d'émail, « nombre d'espèces d'herbes et de mousses » insculpées, comme sont les scolopendres, les che- » veux de Vénus, les adiantes et autres espèces » d'herbes, et au-dessous desdites herbes et mous- » ses il y aura un grand nombre de lézards et in- » sectes qui ramperont le long des roches, les uns » en haut, les autres en travers, les autres descen- » dant en bas, faisant leurs gestes, attitudes et » plaisants contournements; et tous lesdits animaux » seront insculpés et coloriés si près de la nature, » que les autres insectes, lézards et couleuvres » naturels, les viendront souvent admirer comme » tu vois qu'il y a un chien insculpé dans mon ate- » lier de potier que plusieurs chiens se sont mis à » gronder contre, pensant qu'il fût naturel; et du » rocher suinteront plusieurs ruisselets d'eau qui » tomberont dans le bassin, où il y aura poissons » naturels, grenouilles et tortues. Et au-dessus » de cette grotte ouverte au ciel, je planterai, en

» façon de corniche, un grand nombre d'aubépines » et autres arbrisseaux portant leurs fruits pour la » nourriture des oiseaux, lesquelles aubépines et » autres arbustes seront cause que ceux qui se » pourmèneront en icelles allées auront ordinaire- » ment le plaisir de diverses chansonnettes qui par » les oiseaux seront dites sur ces arbrisseaux. Il y a » deux causes qui rendront les oiseaux amateurs » de dire leurs chansonnettes en ce lieu. La pre- » mière cause est le soleil, qui dès le matin jettera » ses rayons sur les arbrisseaux; la seconde est que » les oiselets trouveront ordinairement quelque » chose à se repaître sur les branches. Pour mieux » les accoutumer en ce jardin, je jetterai en temps » d'hiver des graines de plusieurs semences sur la » terre, afin qu'ils trouvent à manger quand la » saison aura rendu les arbres stériles.....

» Et ceux qui se pourmèneront au-dessus de ces » galleries et s'appuieront sur l'accoudoir pour se » récréer auront les arbustes et les oiselets sur leur » tête; et, voulant regarder la beauté du jardin et » ce qui s'y fera, ils auront de la senteur de certains » violettes, marjolaines, basilics et autres espèces » d'herbes abritées, par les rochers, des froideurs » du nord ou de l'ouest. Ces montagnes exposées » au midi et au matin, échauffées tout le jour par » le soleil, rendront la nuit leur chaleur à ces » plantes, herbes et arbres, et les fruits en seront » plus savoureux et à meilleurs goûts. De plus,

» celles qui demanderont l'humidité seront plantées
» le long des ruisseaux qui sortiront de ces rochers
» et montagnes, et ces petits ruisseaux feront, en
» allant, un grand ruisseau; certaines circulations
» formeront des îles propres à nourrir des herbes
» aquatiques, et, pour arroser chacune, je creuse-
» rai un grand nombre de branches de sureau qui
» s'engenceront l'une au bout de l'autre; et j'en
» présenterai un bout aux suintements des roches,
» et je les soutiendrai sur de petites fourches en
» bois plantées en terre, qui porteront mes petits
» canaux à chaque place que je voudrois mouiller.
» Et pour que le pied des hommes ne foule et ne
» gâte pas les herbes, entre les rochers et les plantes
» auxquelles je conduirai l'eau, mes aqueducs de
» sureau seront percés tout le long de petits trous
» qui laisseront pleuvoir comme une rosée perpé-
» tuelle sur les herbes. »

Puis, après une longue et amoureuse description de ses montagnes, cavernes, rochers, parterres, vergers, entremêlée de réflexions merveilleusement pieuses et d'élans de l'âme à Dieu : « En me reti-
» rant des labeurs de cette terre, » s'écrie-t-il, « je
» n'ai trouvé en ce monde autre délectation que de
» construire et cultiver mondit jardin; tellement
» que depuis ce temps-là je n'ai fait que rêver à
» l'édification d'icelui. Et la semaine passée, comme
» j'étois en mon lit endormi, il me sembla que mon
» jardin étoit déjà fait comme j'ai dit ci-dessus, et

» que je commençois déjà à en manger les fruits ;
» et me sembloit qu'en passant le matin par ledit
» jardin, je considérois les merveilleuses choses que
» le souverain Maître a commencé à faire à nature. »

Palissy sort de là pour s'élever aux considérations les plus surnaturelles, mais les plus vraies, sur les lois morales de toute la création, visibles pour un génie religieux et philosophique dans les lois physiques de la végétation et de l'animalité. Il épanche sa charité sur les animaux, il prête son intelligence aux végétaux, aux rochers eux-mêmes, aux sources, à l'Océan ; il fraternise de l'âme avec l'âme universelle, dont il voit les actes, dont il plaint la sensibilité, dont il entend la plainte ou la joie dans toute la nature.

« Nulle nature, » dit-il, « ne produit son fruit sans
» extrême travail ou douleurs. Je dis aussi bien les
» natures végétatives que les sensibles et raisonnables. Si la poule devient maigre pour faire
» éclore ses poussins, si la chienne souffre en mettant bas ses petits, je te puis assurer que les
» plantes souffrent en produisant leurs fruits...

» J'étois une fois dans les îles de la Saintonge.
» J'aperçus une vigne plus chargée de fruits que
» toutes les autres : m'enquérant de la cause, on
» me répondit qu'elle étoit chargée à mort. Je demandai ce que l'on vouloit dire. J'appris alors
» qu'on lui avoit laissé plus de rameaux que de
» coutume, parce qu'on vouloit l'arracher après la

» cueillée; mais qu'autrement on n'auroit pas voulu
» permettre qu'elle fût chargée si abondamment.
» Ce qui veut dire que, si on laissoit faire aux vignes
» ce qu'elles voudroient, elles se tueroient à cause
» de l'abondance des fruits qu'elles s'efforceroient
» de produire... Bien des fois j'ai contemplé des
» arbres et plantes qui se sentoient mourir, et qui,
» avant de mourir, se hâtoient de fleurir et de pro-
» duire graines et fruits avant le temps accoutumé.
» Que seroit-ce si je parlois des hommes? »

Plus loin, il contemple dans son jardin « les
» rameaux des vignes, des pois et des courges, les-
» quels sembloient avoir connoissance de leur
» débile nature; car, ne pouvant se soutenir d'eux-
» mêmes, ils jetoient certains petits bras comme
» filaments en l'air, et, trouvant quelques petites
» branches, ils venoient s'y lier, suspendus et atta-
» chés. Quelquefois aussi, passant par les jardins,
» je voyois plusieurs de ces rameaux qui n'avoient
» rien à quoi s'appuyer et jetoient leurs petits bras
» en l'air, pensant saisir quelque chose pour se
» soutenir. Lors je venois leur tendre certaines
» branches pour aider à leur foiblesse; et un matin
» l'ayant fait ainsi, je trouvai le soir que ces plantes
» avoient jeté et entortillé leurs bras autour de ces
» appuis. Et, tout émerveillé de la providence de
» Dieu, je me rappelois cette parole : que les oi-
» seaux même y ont part, et ne tombent pas sans
» sa volonté!...

» J'aperçus aussi certains arbres fruitiers, les-
» quels il sembloit qu'ils eussent quelques connois-
» sances, car ils étoient soigneux à garder et à pro-
» téger leurs fruits, comme la femme son petit
» enfant. Parmi ces plantes, les vignes, les courges,
» s'étoient posées et contournées certaines feuilles
» dont ils couvroient leurs fruits, craignant que le
» froid ne les endommageât. Les rosiers et groseil-
» liers, afin de se défendre contre ceux qui vou-
» droient ravir leurs fleurs et germes, avoient mis
» au devant des armures et épines piquantes. Je vis
» le froment et autres blés, à qui le Tout-Puissant
» avoit donné la sagesse de vêtir leurs fruits si excel-
» lemment, que Salomon ne fut jamais si bien vêtu
» avec toute sa sagesse. Toutes ces choses me don-
» noient occasion de tomber sur ma face et d'adorer
» le Vivant des vivants, qui a fait de telles choses
» pour l'utilité et le service de l'homme! La terre
» seroit bénie, » s'écrie-t-il alors, « si l'homme y tra-
» vailloit. » Le potier devient lyrique, et le canti-
que du prophète se mêle au travail de ses mains :
« Il n'y a trésor pareil aux petites herbes des champs,
» même les plus méprisées ! »

Si la nature que nous appelons inanimée, par ignorance sans doute et par faiblesse de vue, lui fournit de tels hymnes, qu'on juge des impressions qu'il recevait de la contemplation des animaux, des champs, et des merveilles de l'intelligence de l'homme !

« Quand je sortois du jardin, » dit-il, « pour
» aller me pourmener à la prée qui penche vers la
» rivière, étant là, je voyois jouer, gambader et fo-
» lâtrer certains agneaux, moutons, brebis, chèvres
» et chevreaux, ruant, sautelant et faisant plu-
» sieurs gestes et mines étranges; et mêmement
» me sembloit que je prenois grande délectation à
» voir certaines brebis dépouillées, lesquelles sen-
» tant le temps nouveau (le printemps), ayant laissé
» leurs vieilles robes, elles faisoient mille sauts
» et gambades en ladite prée. Je voyois certains
» autres béliers qui se reculoient bien loin l'un de
» l'autre; et puis, courant d'un vitesse en grande
» roideur, ils se venoient frapper des cornes l'un
» contre l'autre. Je voyois aussi des chèvres qui,
» se levant des deux pieds de derrière, se heurtoient
» les cornes d'une grande violence; aussi je voyois
» les petits poulains et les petits veaux qui se jouoient
» et folâtroient auprès de leurs mères... Toutes ces
» choses me voyoient d'un si grand plaisir, que je
» m'écriois en moi que les hommes étoient bien fous
» d'ainsi mépriser les lieux champêtres et l'art
» d'agriculture, lequel nos pères anciens, gens de
» bien, et même les prophètes, ont bien voulu exer-
» cer, voire même garder leurs troupeaux... »

VIII

Hélas! c'était dans les murs et dans les fossés d'une prison, séparé de sa femme par le tombeau et de ses enfants par la captivité, des horizons de la Seine par la proscription, des outils et du travail de son art par la vieillesse, de ses frères en religion par le martyre, que Palissy écrivait ces choses et se consolait dans sa pensée de sa ruine, du cachot, et de sa mort prochaine. Ces feuilles éparses, longtemps oubliées, enfin recueillies, forment deux volumes, véritables trésors de sagesse humaine, de piété divine, de génie éminent, de naïveté, de force et de couleur de style. Il est impossible, après les avoir lus, de ne pas proclamer ce pauvre ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de la langue française. Montaigne ne le dépasse pas en liberté, J.-J. Rousseau en séve, La Fontaine en grâce, Bossuet en énergie lyrique. Il rêve, il médite, il pleure, il décrit et il chante comme eux.

Il touchait alors à ces dernières heures de la vie où la voix de l'âme prend plus de mélancolie et de solennité, comme les bruits du soir dans une nature qui va s'éteindre et se taire. Son ancien patron avait pitié de ce vieillard prêt à mourir dans les chaînes et à changer seulement de tombeau. Le roi Henri III alla le visiter dans sa prison, désirant l'affranchir et mettre sa grâce au prix d'une légère

complaisance de sa foi. « Mon bon homme, » lui dit le roi, « il y a quarante-cinq ans que vous êtes » au service de ma mère et de moi; nous avons » enduré que vous ayez vécu en votre religion parmi » les feux et les massacres. Maintenant je suis tel- » lement pressé par ceux des Guises et par mon » peuple, que je me vois contraint de vous livrer » entre les mains de mes ennemis, et que demain » vous serez brûlé si vous ne vous convertissez. » Le vieillard s'inclina, attendri par la bonté du roi, humilié de sa faiblesse, mais inébranlable dans la foi de ses pères. « Sire, » répondit-il, « je suis prêt » à donner mon reste de vie pour l'honneur de » Dieu. Vous m'avez plusieurs fois dit que vous » aviez pitié de moi, et moi j'ai pitié à mon tour » de vous qui avez prononcé ces mots : *Je suis con-* » *traint!* Ce n'est pas parler en roi, sire! et ce » sont paroles que ni vous, ni les Guises, ni votre » peuple, ne pourront jamais me faire prononcer. » JE SÇAIS MOURIR! »

Les courtisans qui accompagnaient le roi, au lieu d'admirer, s'indignèrent. « Voyez l'insolent! » criaient-ils; « ne dirait-on pas qu'il a lu Sénèque » et qu'il parodie le mot du philosophe : « Celui » qui sait mourir ne sait jamais être contraint! » Henri III, meilleur que sa cour, en considération des belles œuvres qui décoraient ses palais, et en mémoire de sa mère, ne consentit pas à céder Palissy aux Guises, et laissa la vieillesse et la nature

achever le condamné. Il expira martyr volontaire dans les cachots de la Bastille et ne retrouva la liberté que dans la mort.

Sa gloire parut longtemps ensevelie avec lui; elle ne fut exhumée de l'oubli avec ses œuvres que dans le dernier siècle, par Faujas de Saint-Fond, Fontenelle, Buffon; dans celui-ci par M. Cap, qui recueillit, classa, commenta ses œuvres; et enfin, tout récemment, par un jeune homme dont l'âme et l'imagination se passionnèrent, par ressemblance de nature, pour l'art, la poésie et le martyre de Palissy, M. Alfred Dumesnil. Nous leur devons les matériaux de la statue d'argile du potier de terre.

Bernard de Palissy est le plus parfait modèle de l'ouvrier. C'est par son exemple, plus que par ses œuvres, qu'il mérite une place à part parmi les hommes dont le nom a grandi le nom de l'humanité. Qu'il fût resté inconnu et routinier dans la tuilerie de son père à pétrir ses tuiles; qu'il n'eût jamais purifié, façonné, émaillé sa poignée de boue; que ses groupes naïfs, ses reptiles rampants, ses limaçons baveux, ses grenouilles humides, ses lézards éveillés, ses herbes et ses mousses trempées de pluie n'eussent jamais décoré les fonds et les bords de ces plats, de ces aiguières, de ces salières, ornements aussi bizarres que minutieux des tables et des dressoirs du seizième siècle : certes, rien n'aurait manqué à l'art de Phidias, de Michel-Ange, à

la porcelaine de Sèvres, de la Chine, de Florence ou du Japon; mais sa vie aurait manqué à l'admiration et à l'imitation de l'homme de métier. C'est le patriarche de l'atelier, le poëte du travail des mains dans les temps nouveaux, le potier de terre de l'Odyssée, de la Bible, de l'Évangile, la parabole faite homme pour ennoblir et diviniser toute profession, même la plus triviale, pourvu qu'elle ait le labeur pour mérite, le progrès et l'art pour mobile, Dieu pour fin.

IX

Tel fut Palissy. Né de lui-même, il sent un génie au bout de ses doigts; il ne jette pas la terre glaise sous ses pieds; il ne méprise pas la vile matière que sa condition a mise dans ses mains; il s'étudie à la purifier et à l'ennoblir en l'imprégnant de son âme; il parcourt le pays avec sa truelle et sa spatule, gagnant sa vie honnêtement de fourneau en fourneau; puis, quand sa profession n'a plus rien à lui apprendre, il va dans les solitudes interroger le maître des maîtres, la nature, en lui dérobant ses mystères; il en prend l'amour et l'enthousiasme à force de la contempler; il l'égale dans ses formes, dans ses couleurs, dans ses jeux; il transporte la feuille, l'herbe, la mouche, le reptile, l'insecte, le ruisseau, la rosée, l'humidité, la fraîcheur, le vernis de la lumière sur un morceau de terre,

en recherchant la perfection de l'art qui se cache toujours pour être découvert et qui se refuse pour être ravi; il rencontre la misère, l'incrédulité, la raillerie de ses contemporains; il s'obstine, il s'acharne; il brûle sa maison pour alimenter son dernier fourneau; il fait violence au génie de l'invention; il manifeste la folie de l'espérance, l'héroïsme du travail; il est récompensé, il triomphe, il s'illustre et il enrichit ses enfants. Mais ces récompenses terrestres, dont il rend grâce à la Providence, ne sont rien pour lui : l'ouvrier est satisfait, l'homme ne l'est pas. Il a soif de la beauté et de la gloire éternelles. Ce qu'il a découvert de plus précieux dans ses contemplations solitaires de la nature, ce n'est pas son art, c'est Dieu, la fin et l'objet de tout art parfait. Il écrit dans ses loisirs ses merveilleuses contemplations; il épanche son intelligence dans ses cantiques, œuvre de sa piété, mille fois plus que dans ses vases, œuvre et jeu de ses mains. Cette âme éclate, sans étude et sans langue, d'un saint enthousiasme. Il s'attache avec une foi filiale au culte alors persécuté de ses frères; il donne sa maison pour son art; il donne sa vieillesse, sa liberté, sa vie pour son Dieu; il s'élance de son cachot au ciel sur les ailes de la sainte espérance; il laisse après lui de futiles chefs-d'œuvre sans doute, semblables aux édifices d'argile, de sable ou de coquillages que les enfants laissent oubliés après eux sur la place où ils ont

joué avec d'autres enfants de leur âge ; mais il laisse d'éloquentes leçons et d'immortels exemples de travail, de patience, de lutte avec l'obstacle, de victoire sur la matière, d'élévation douce, de piété et de vertu, aux artisans de toutes les professions. Sa vie veut dire labeur, ses œuvres invention, sa mort martyre. Son livre devient le catéchisme, non-seulement du métier de terre, mais du métier plus sublime de bien dire, de bien faire et de bien vivre. Son nom est le patron des métiers ingrats, obstinés et victorieux. Palissy conquiert ainsi légitimement une place parmi les grands hommes dans l'obscurité. Quelques-uns disent : « Mais il n'a manié que de l'argile ! » Qu'importe ? La grandeur n'est pas dans le métier, elle est dans le caractère. Si un tel homme est petit, qui donc est grand ?

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie Morris et Compagnie, 64, rue Amelot.

